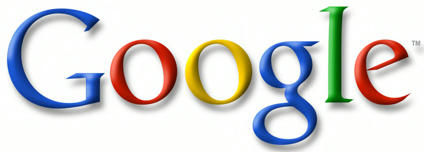
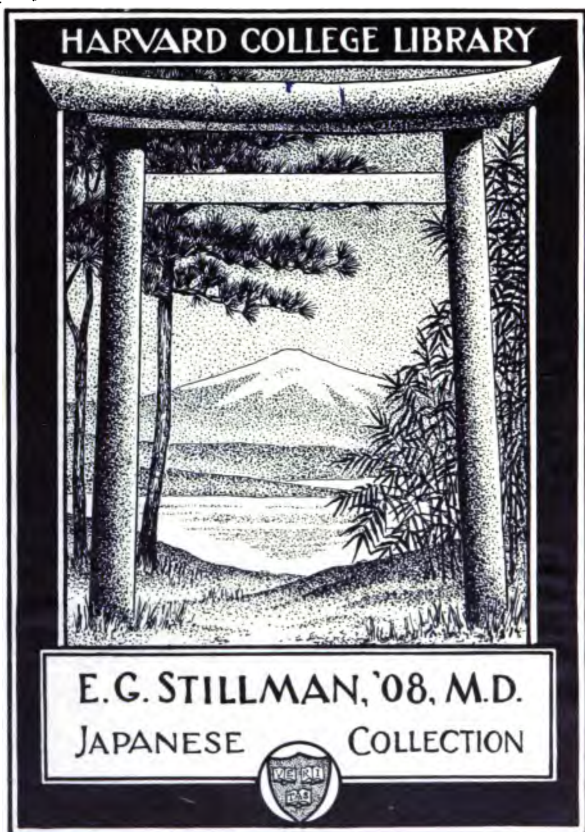

Google




HARVARD COLLEGE LIBRARY
E. G. STILLMAN, '08, M.D.
JAPANESE COLLECTION
VE RI TAS

E. G. Stillman

1938

LE MARTYROLOGE

DE

L'ÉGLISE DU JAPON

o

LE MARTYROLOGE

DE

L'ÉGLISE DU JAPON

1549-1649

Par l'abbé PROFILLET

ancien Aumônier de la Flotte et de l'Armée

TOME III

LES PIEUX

PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DU CHERCHE-MIDI, 33

—

1897

LE MARTYROLOGE

DE

L'ÉGLISE DU JAPON

CHAPITRE IV

Les Pieux.

Nous comprenons sous ce titre un certain nombre de Confesseurs de la foi, et d'autres pieux personnages qui ont illustré l'Eglise du Japon par leurs services et leurs vertus. Nous en comptons deux cent quatre-vingts, parmi lesquels cinq Pères Augustins, quatre Pères Dominicains, dix Pères Franciscains, soixante-quatre Pères de la Compagnie de Jésus, et cinq Prêtres séculiers.

*
* *

ABADIA (JEAN DE), Frère de l'Ordre de Saint-Dominique, arrive de Manille au Japon en 1602, est attaché à la mission difficile et très la-

borieuse du Satsouma, et se voit contraint, par sa mauvaise santé, de retourner à Manille en 1607.

*
* *

ACACHICAMON, JEAN, Chrétien très zélé et cousin de Bigenno Tchounagandono, prince de Bigen, gouvernait cette dernière province en 1600. Il fut, cette même année, l'un des principaux capitaines de l'armée des régents de l'empire qui s'étaient déclarés contre Daïfousama. Il combattait vaillamment à l'avant-garde, lorsque la trahison le laissa seul avec une poignée d'hommes, au milieu de la mêlée. Il ne lui restait, d'après le point d'honneur japonais, pour ne point tomber vivant dans les mains de l'ennemi, qu'à s'ouvrir les entrailles et à s'immoler de ses propres mains. Mais comme il ne pouvait, en sa qualité de chrétien, commettre un pareil crime, il résolut de se précipiter au fort de la bataille pour y vendre chèrement sa vie, et s'il le fallait, s'y faire écraser par le nombre. Mais voilà que tout à coup il se rencontre face à face avec Caïnocami, prince de Bougen, son ancien ami, et celui-ci lui crie de se rendre et lui offre merci. Acachicamon ne résista pas à tant de générosité, et bientôt Caïnocami obtenait de Daïfousama le pardon du vaincu.

Ce vaillant capitaine, s'étant rendu à Nangasaki pour y visiter l'évêque du Japon, voulut aussi y faire les exercices spirituels de saint Ignace ; lorsqu'il les eut achevés, il parla de quitter le monde et demanda instamment d'être reçu dans la maison de la Compagnie de Jésus, mais les Pères lui remontrèrent qu'il était nécessaire à ses enfants dont l'aîné n'avait encore que douze ans et qu'il pourrait faire beaucoup plus de bien dans le monde que dans la vie religieuse : à quoi finalement le pieux guerrier acquiesça. Caïnocami le prit à son service avec trois cents personnes de sa suite. Il fut désormais, lui et les siens, l'exemple de la chrétienté du Tchicougen.

Au mois de novembre 1614, la guerre éclatait entre Daïfousama et Findeyori, fils de Taïcosama. Acachicamon fut l'un des trois principaux généraux du prince Findeyori. Des préparatifs immenses furent faits de part et d'autre, des batailles même engagées, mais ce fut le 9 juin 1614, que l'affaire décisive eut lieu, et, après de sanglantes vicissitudes, la science militaire de Daïfousama lui assura la victoire : c'était sur les hauteurs dominant Ozacca. Les généraux de Findeyori, et notamment Acachicamon, avaient fait des prodiges, car par quatre fois le corps d'armée du Chôgoun avait été rompu. Le vaillant général chrétien

périt dans la mêlée, et plus tard les chrétiens furent persécutés à son occasion, parce qu'on les accusait de le tenir caché.

*
* *

Agathe. En 1612, la persécution contre les chrétiens fut violente dans la province de Fingo. A Coumamoto, la capitale, Michel Oucazzoutchi et Agathe, son épouse, furent arrêtés. La menace d'être exposée nue ne fût d'aucun effet sur cette admirable femme; elle dit qu'ayant depuis très longtemps sacrifié son âme et son corps à Dieu, et désirant mourir pour son amour, elle était prête à tout souffrir, et que Dieu pouvait disposer toutes choses pour sa plus grande gloire. Ces deux époux éprouvèrent le tourment de la faim, et plus tard ils furent exilés.

*
* *

Alcacéva (Pierre d'), Frère de la Compagnie de Jésus. Envoyé des Indes au Japon par saint François Xavier, Pierre y arriva avec le P. Balthasard Gago et Edouard de Sylva, le 14 août 1552. Civandono, prince de Boungo les accueillit dans Founaï, sa capitale, avec beaucoup d'honneurs. Il partit ensuite pour Amangoutchi avec les PP. Gago, Cosme de Torrez et le F. Jean Fernandez. Les chrétiens d'Amangoutchi éprou-

vèrent une grande joie de l'arrivée des missionnaires, et ils s'empressèrent de profiter de leur ministère. Mais comme les païens aussi bien que les chrétiens continuaient à se porter en foule à l'église pour assister aux instructions, le P. de Torrez jugea à propos de renvoyer Pierre d'Alcacéva aux Indes, afin d'informer les supérieurs des bonnes dispositions que montrait le peuple japonais pour recevoir les vérités de la foi, et de la nécessité d'y répondre par un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. Le 15 février 1553, Pierre prenait à Founaï les lettres que le prince Civandono adressait au vice-roi des Indes, et bientôt s'étant embarqué à Firando, il faisait voile pour Goa. Arrivé dans cette ville, le pieux Frère s'aquitta si bien de sa commission auprès du P. Melchior Nuñez, provincial de la Compagnie de Jésus dans ces contrées, que celui-ci résolut de se rendre lui-même au Japon.

*
* *

Alméïda (Louis d'), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Né d'une noble famille portugaise, Louis d'Alméïda quitta de bonne heure les études et passa aux Indes pour réparer par le négoce ce qui lui manquait du côté de la fortune. Dieu avait d'autres vues sur lui; car Louis venu au Japon en 1556 avec le P. Mel-

chior Nuñez, y fut admis dans la Compagnie de Jésus par ce Provincial, alors qu'il avait à peine trente ans. Avant d'entrer dans la vie religieuse, il avait employé cinq mille écus qu'il avait apportés des Indes, à bâtir dans Founaï, capitale du Boungo deux hôpitaux, l'un pour les lépreux, et l'autre pour les enfants que leurs parents ne pouvaient pas nourrir.

Cet admirable serviteur de Dieu mourut en 1584, dans l'île d'Amacousa, trois ans après qu'il eut reçu à Méaco les ordres sacrés. Il n'avait guère que cinquante-neuf ans, mais il était si cassé qu'on lui en aurait bien donné quatre-vingts. Plusieurs années avant sa mort, son corps n'était plus qu'un squelette vivant; aussi n'y avait-il guère de contrée au Japon que ce zélé missionnaire n'eût parcourue dans l'espace de vingt-huit ans, avec des travaux inconcevables. Il pouvait faire un dénombrement des dangers qu'il avait courus, assez semblable à celui que l'Apôtre des nations a fait des périls où il s'est trouvé, et l'on ne conçoit pas comment il a pu vivre si longtemps sans un miracle perpétuel. La mauvaise saison est rude au Japon, et le P. d'Alméïda fut obligé de passer plusieurs hivers, logé dans une cabane, tantôt sur le rivage de la mer, et tantôt sur le sommet d'une montagne, n'étant vêtu que d'une simple soutane tout usée. Les bonzes

mirent sa tête à prix, et les fidèles furent souvent contraints de lui donner des gardes. Au milieu de tant de risques et de fatigues, l'intrépide religieux jouissait intérieurement d'un repos inaltérable et nageait dans un torrent de délices.

Le ciel, dans plusieurs occasions, donna à Louis des marques évidentes d'une protection particulière. Un jour qu'il avait été pris par des pirates, il fut laissé dépouillé de tout vêtement et seul dans une barque qui n'avait ni voile, ni rames, ni gouvernail. Il demeura ainsi vingt-quatre heures en pleine mer, exposé à un vent de terre extrêmement froid, toujours entre la vie et la mort, les vagues le menaçant à tout instant de l'engloutir. Enfin comme si un ange avait conduit sa barque jusqu'au rivage, il y aborda avec la même facilité que s'il eût eu à son service les plus habiles rameurs de la côte.

Parmi les vertus qu'on admira dans cet incomparable ouvrier, une des plus remarquables fut une douceur mêlée de grandeur d'âme, qui en même temps lui gagnait les cœurs, et lui conciliait le respect. Il savait surtout s'attirer l'estime et la confiance des grands, et de tous les princes et seigneurs auxquels il avait eu occasion de faire connaître Jésus-Christ, et il n'y en avait aucun qui ne lui témoignât une considération plus qu'ordinaire.

Sa prudence paraissait surtout dans le discernement des esprits, et dans les mesures pleines de sagesse qu'il prenait pour donner aux églises qu'il fondait une solidité à toute épreuve. Enfin, outre les cures surprenantes que son habileté dans la médecine et la chirurgie lui donna lieu d'opérer, la pureté de sa foi et l'éminence de sa sainteté lui méritèrent de guérir, par des remèdes surnaturels, les maladies qui se trouvaient beaucoup au-dessus des forces de l'art.

*
* *

ALVAREZ, ANTOINE, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit à San Gonzalo de Amorante, dans le diocèse de Braga, en Portugal, exerça pendant quinze ans les fonctions de missionnaire au Japon, et mourut à Manille, le 12 mars 1615, à l'âge de soixante-trois ans.

*
* *

ANDRÉ, D'ARIMA, Prince d'Arima. Il était fils et successeur de Chengandono, et il avait pour frère Soumitanda, seigneur d'Omoura. Ayant appris le baptême de Sébastien, fils cadet de Civandono, prince de Boungo, qui eut lieu au mois de décembre 1575, cette nouvelle fit sur lui une si grande impression qu'il écrivit sur-le-champ au F. Louis d'Alméïda de venir le

trouver. Le Frère se rendit aussitôt à Arima, et dès qu'il y fut arrivé, le prince lui dit qu'il sentait bien que le temps était venu de se rendre à la grâce divine qui le sollicitait plus vivement que jamais ; il ajouta que, depuis qu'on l'eut informé de la conversion de Sébastien, tout ce qui jusque-là l'avait empêché de suivre l'inspiration du ciel, s'était complètement évanoui, et il supplia le missionnaire de le mettre au plus tôt au nombre des adorateurs du vrai Dieu. Louis d'Alméïda agréablement surpris d'entendre le prince parler de la sorte, s'empressa d'achever son éducation religieuse, et puis il lui conféra le baptême sous le nom d'André. L'un des premiers soins du prince devenu chrétien, fut de convertir en église le principal temple de sa capitale, et d'en destiner les revenus à l'entretien du culte catholique et aux besoins des missionnaires. Il se préparait à donner de plus grandes marques de son zèle, lorsque Dieu, content de ses désirs, l'appela à lui pour le récompenser de ce qu'il avait déjà fait pour sa gloire, et de ce qu'il avait dessein de faire dans la suite pour l'établissement de la religion dans ses Etats.

*
* *

André, d'Ariye, Confesseur de la foi. Pendant la persécution qui sévit à Ariye, en Arima, au

mois de mars de l'année 1627, un jeune chrétien de seize ans, nommé André, se tint au milieu d'un brasier durant l'intervalle de vingt *Ave Maria*. Mondo, l'orgueilleux persécuteur, ne pouvant souffrir cet acte héroïque, frappa le jeune André avec son bâton et le renversa par terre. Mais Dieu avait manifesté sa puissance, car le jeune homme affirma qu'il n'avait point ressenti de douleur, et qu'il lui semblait seulement que ses pieds s'étaient engourdis.

*
* *

André, de Facata, Confesseur de la foi. André était un gentilhomme japonais qui avait été baptisé à Amangoutchi par le P. Cosme de Torrez. Ayant appris que les missionnaires s'étaient établis à Facata, dans le Tchicougen, pour y faire un cours d'instructions, il quitta tout ce qu'il possédait à Amangoutchi, et sans prendre congé du seigneur dont il était le vassal, et qui d'ailleurs était l'ennemi des chrétiens, il vint avec toute sa famille à Facata, et s'y fixa même près de l'église, pour mieux satisfaire sa dévotion. Cette dévotion était grande, il prenait toutes les nuits la discipline et il arriva même que le jeudi saint de l'année 1559, après qu'on eut porté le Saint-Sacrement au reposoir, il fit lui-même, sur le mystère de la Passion, un discours qui ravit tous les

assistants, mais ce qui ne les édifia pas moins, ce furent les sanglantes rigueurs qu'il exerça ensuite sur lui-même pour participer à cette divine passion.

C'est par de tels actes de piété que le noble gentilhomme se disposait à la sainte communion qu'il reçut avec beaucoup de ferveur le jour de Pâques et aussi à la mort qu'il souffrit environ dix jours après. Des factieux ayant alors tout changé dans la ville de Facata, le seigneur dont André était le vassal, en profita pour le faire assassiner. Averti que les bourreaux approchaient, et sachant bien que c'était plutôt le chrétien fidèle que le vassal infidèle qu'ils voulaient punir, André ne voulut point se mettre en défense. Aussi, quand il les vit se précipiter sur lui, il se jeta à genoux, et levant les mains au ciel, il pria pour ceux qui ne tardèrent pas à lui arracher la vie.

*
* *

ANSELME, Seigneur japonais. Ce seigneur fut l'une des personnes de qualité qui, dans l'année 1553, reçurent le baptême à Founaï, capitale du Boungo : ce fut le P. Balthasard Gägo qui le lui conféra sous le nom d'Anselme. Celui-ci, qui possédait un château important près d'un beau port, ressentit en cette circonstance une si grande joie, qu'il voulût la faire partager à

ceux qui dépendaient de lui; c'est pourquoi il supplia le Père de venir au plus tôt dans son domaine pour y prêcher Jésus-Christ. Le missionnaire se rendit à ses désirs, et ce ne fut pas en vain, car quelque temps après son arrivée, il donnait le baptême à l'épouse d'Anselme, à ses enfants et à un grand nombre de ses sujets.

*
* *

ANTOINE, Japonais. Il fut l'un des deux serviteurs qui accompagnèrent Angeroo, ou Paul de Sainte-Foi, dans ses voyages. Il reçut le baptême en même temps que son maître, à Goa, le 29 novembre 1548. Saint François Xavier trouva dans le maître et dans les serviteurs de si grandes dispositions pour la vertu, qu'il leur fit commencer, aussitôt après leur baptême, les exercices spirituels de saint Ignace, sous la direction du P. Cosme de Torrez. Pendant les trente jours que dura cette retraite, il est étonnant avec quelle profusion le ciel communiqua à ces fervents néophytes ses faveurs les plus singulières : le saint en était lui-même dans l'admiration. Arrivé au Japon avec l'apôtre, le 15 août 1549, Antoine y persévéra dans sa ferveur première et parvint en peu de temps à une éminente sainteté.

*
* *

Antoine, de Firando, Seigneur des îles Tacouchima et Ikitsouki, en Firando. En l'année 1556, Tacouanombo, prince de Firando, ayant demandé des missionnaires, le P. Melchior Nuñez, provincial, lui envoya le P. Balthasard Gago, le F. Jean Fernandez et Paul d'Amangoutchi. Ceux-ci furent très bien accueillis, et la prédication évangélique donna bientôt des fruits abondants. Le premier qui se rendit à la vérité fut un seigneur, proche parent du prince : il fut baptisé avec beaucoup de solennité sous le nom d'Antoine, ainsi que son épouse et son fils aîné ; elle, sous le nom d'Isabelle, et le fils sous celui de Jérôme. Le seigneur Antoine conduisit les missionnaires dans les deux îles qu'il possédait, et il les seconda si bien, en instruisant lui-même ses vassaux, qu'en moins de deux mois on comptait dans ces îles jusqu'à quatorze cents chrétiens, pour lesquels il fit bâtir plusieurs églises à ses frais. Désormais son zèle ne connut point d'obstacles, et il sut triompher des difficultés que les bonzes ne manquaient pas de lui susciter.

En 1561, dans la petite île de Tacouchima, on comptait cinq cents chrétiens et seulement huit païens. Il ne venait pas de missionnaire en Firando qu'il ne s'empressât de lui donner

l'hospitalité, et il l'aidait de tout son pouvoir. Un bonze très influent ayant fait chasser le P. Viléla, et abattre quelques croix, Antoine, qui avait vivement ressenti cet outrage, sut attendre une occasion favorable pour faire châtier le coupable. Elle se présenta en 1564. A cette époque, le prince de Firando eut une guerre importante à soutenir et il choisit Antoine, dont il connaissait l'intelligence et la bravoure, pour lieutenant-général de son armée. Le seigneur d'Ikitsouki consentit à tout ce qu'il lui demandait, mais ce fut à la condition expresse qu'il bannirait de ses terres le bonze insolent qui, en toute circonstance, se montrait l'ennemi acharné des chrétiens. Le prince, qui n'en ignorait rien, et qui, d'ailleurs, n'aurait pas voulu se priver des services d'Antoine, satisfit à ses justes désirs. Mais l'année suivante, les bonzes de Firando ayant fait enlever la croix du cimetière des chrétiens, Antoine, qui se sentait attaqué personnellement dans cette affaire, protesta publiquement que si la croix n'était pas remise à sa place, il ferait brûler les temples et les maisons des bonzes de Firando; ceux-ci, qui savaient bien que le seigneur Antoine était assez puissant pour passer de la menace à l'exécution, ne perdirent point un instant pour rétablir la croix dans son premier état.

C'est en 1582 que le seigneur Antoine mourut aussi saintement qu'il avait vécu : il avait été jusqu'à la fin de sa vie la gloire et le soutien d'une chrétienté où l'on pratiquait des vertus, qui auraient fait honneur à la primitive Eglise.

*
* *

ANTOINE, DE SAINT-LAURENT. En 1603, l'église de Saint-Laurent, située à six milles de Nangasaki, était confiée à la garde d'un vieux chrétien, nommé Antoine. Cet homme simple et vertueux était privilégié de Dieu pour la guérison des malades. Il n'y employait d'autre médecine que l'eau bénite, en même temps qu'il récitait trois *Pater noster* et trois *Ave Maria*.

*
* *

ARAKI, Prince de Tsounocouni et vassal de Nobounanga, entra, en 1579, dans une ligue formée contre cet empereur; il espérait par là s'affranchir de sa domination; mais le succès fut loin de répondre à ses efforts. Ayant perdu Tacazzouki qui était sa principale forteresse, il fut contraint de se réfugier dans une autre; mais là il fut bientôt assiégé par l'empereur, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à lui échapper. Alors il courut s'enfermer dans

Ozacca, qui était sous la dépendance d'un bonze puissant, son ami et son allié. Mais Nobounanga, poursuivant le cours de ses succès, ne tarda pas à paraître sous les murs de cette ville avec des forces imposantes : les assiégés virent bien qu'ils n'avaient plus qu'à capituler, et ils le firent, et comme l'empereur ne voulait pas pousser les choses à l'extrême, Araki et le bonze eurent la vie sauve. Depuis ce moment, l'ancien prince de Tsounocouni se fit un devoir de reconnaissance de suivre la cour impériale. Deux ans après, en 1581, le P. Organtini faisant à Méaco des conférences religieuses qui avaient beaucoup d'éclat, Araki voulut l'entendre et se mettre en rapports avec lui; et il arriva que la grâce divine l'éclaira et le toucha si vivement qu'il demanda le baptême. Il y avait peu de jours que ce prince l'avait reçu des mains du P. Organtini, lorsque Dieu, libre distributeur de ses dons, l'appela à la récompense éternelle.

*
* *

Ariaz, Sanche, Frère de la Compagnie de Jésus. En l'année 1561, le P. Cosme de Torrez reçut dans la Compagnie de Jésus un jeune Portugais, nommé Ariaz Sanche, qui était venu de Firando à Founaï pour se mettre entièrement à sa disposition. Le Père n'avait pas trop

présumé de sa vertu, car pendant bien des années, le F. Ariaz servit avec un parfait dévouement les pauvres et les malades que l'on recueillait dans l'hôpital de Boungo. Il voulut aussi donner des soins particuliers aux enfants que leurs parents donnaient aux missionnaires pour le service de la maison des religieux : ces enfants étaient surtout destinés à contribuer par leur présence à la pompe des offices divins; c'est pourquoi on leur enseignait non seulement à lire et à écrire, mais encore à chanter en musique et à jouer de divers instruments. La piété que le bon F. Ariaz savait leur inspirer par ses exhortations et ses exemples, était si profonde et si tendre, qu'ils faisaient l'admiration de tout le monde, et même que l'un d'eux, à peine âgé de treize ans, ne pouvait lire la Passion de Notre-Seigneur sans verser des larmes abondantes.

*
* *

Augustin, Frère de la Compagnie de Jésus. Augustin, qui était Japonais, fut envoyé en 1562, avec le F. Jean Fernandez, dans l'île de Firando, pour y préparer les chrétiens à la réception des sacrements et à la visite prochaine du P. Cosme de Torrez. Ils y furent accueillis avec d'autant plus de joie qu'ils devaient dis-

tribuer de beaux parements d'autel et de pieuses images qu'on avait fait venir de Chine.

La première station des missionnaires fut à Ikitsouki où ils s'arrêtèrent dix-sept jours; ils y prêchèrent trois fois par jour, le matin, à midi et sur le soir : l'assistance était si nombreuse que l'église pouvait à peine la contenir. La seconde station fut à Firando même. Comme les missionnaires consacraient la journée à instruire les païens qui se rendaient à l'église, c'était pendant la nuit qu'ils étaient obligés de s'adresser aux chrétiens qui se réunissaient alors dans le palais du seigneur Antoine. L'arrivée du P. Cosme de Torrez couronna merveilleusement tous les efforts de leur zèle.

Au commencement de l'année 1564, le F. Augustin fut envoyé à Méaco avec le F. Damien, pour aider le P. Viléla et le F. Laurent qui ne pouvaient suffire aux occupations nombreuses que réclamait leur ministère dans une aussi grande ville. Le temps du carême étant venu, les missionnaires partagèrent entre eux le travail de manière à ce que, dans chaque quartier, il se fît fréquemment une prédication en public. Le concours du peuple fut si grand et les demandes de baptême si nombreuses, que les bonzes s'en irritèrent et cherchèrent même les moyens d'arrêter ce mouvement, mais la conversion de deux de leurs confrères, considérés

comme les hommes les plus éminents de leur secte, vint déjouer tous leurs calculs. Quelques mois après, le F. Augustin fut envoyé à Sacaï, et, de concert avec le F. Damien, il fit bâtir dans toute cette région un grand nombre d'églises.

*
* *

BAÉZA (BAPTISTE DE), Prêtre de la Compagnie de Jésus, naquit à Ubéda, en Andalousie, et exerça d'abord le ministère des missions à Mozambique, à Goa et à Macao. Il passa au Japon en 1590, y devint, quelques années après, vicaire général de Mgr de Cerquiera, et demeura caché pendant la persécution de 1614. Il mourut à Nangasaki, le 7 mai 1626.

Ce Religieux, plein de vertu, était réputé surtout pour son union intime avec Dieu. Il y avait trente-six ans qu'il cultivait la chrétienté du Japon et que, comme une mère pleine d'amour, il l'abreuvait du lait de la doctrine évangélique. Il vivait au milieu des épreuves les plus douloureuses, et demeurait, pendant des mois entiers, enseveli vivant dans les profondeurs de la terre, afin de pouvoir ressusciter les morts spirituels. L'humidité de ces cavités profondes lui occasionna des infirmités très douloureuses dans les nerfs et les os de tout le corps, et le rendirent incapable de tout mouve-

ment; et on l'entendait souvent répéter ces paroles de saint Augustin : « Augmentez mes douleurs, Seigneur, et donnez-moi la patience! » Il vécut de la sorte une année entière, se faisant porter dans un cercueil, sur les épaules des chrétiens, à travers les villages et les hameaux. Sur le point de succomber à ses maux excessifs, il voulait qu'on le déposât à la porte du gouverneur Feizo, apostat et persécuteur, afin de remporter la palme et de mourir sur un bûcher. Mais la piété des chrétiens n'y pouvait consentir. Il succomba enfin à la maladie, muni des sacrements de l'Eglise, dans les bras de ses fidèles qu'il laissait pleins de douleur. Il était âgé de soixante-huit ans, et avait quarante-sept ans de vie religieuse.

Les païens connurent sa mort et recherchèrent son corps, afin de le brûler. Le P. François Pachéco, Provincial, alors en prison, défendit de le conserver, et on l'enterra le plus secrètement possible.

*
* *

Barajas (François de), Prêtre de l'Ordre de Saint-François, arrive de Manille au Japon, déguisé sous des habits séculiers, vers le mois de juillet 1619. Il se rendit l'année suivante à Ozacca, en compagnie du P. Jacques de Saint-François, Commissaire, et fut ensuite envoyé

par celui-ci dans la province de Wôchou qui comptait plusieurs chrétientés cultivées par les PP. Franciscains.

*
* *

Barnabé, Bonze renommé de Méaco, converti et baptisé à Amangoutchi, par le P. Cosme de Torrez, en l'année 1553. Barnabé devint un personnage de très rare vertu : il s'occupait avec zèle des intérêts de la foi, et ne vivait, d'ailleurs, que d'aumônes et du travail de ses mains.

*
* *

Barnabé, Confesseur de la foi. Barnabé, fils de pauvres Chinois, habitant de Cotchinotsou, et âgé de quarante-huit ans, fut cruellement torturé pour la foi, en novembre 1614. Il avait été au service de la Compagnie de Jésus un grand nombre d'années. Il mourut au bout de cinq ans. (Voir V. Chinyémon Matthieu.)

*
* *

Benoît, Gouverneur de Sacaï. Benoît était le fils aîné du seigneur japonais Riousa, et le frère de l'amiral Augustin Tsoucamidons. Il fut baptisé probablement en même temps que son père en 1584. Riousa, qui gouvernait la ville de

Sacaï, étant mort en 1593, Cambacoundono fit venir Benoît, et en le nommant gouverneur à la place de son père, il lui dit : « Souvenez-vous d'être juste et de vivre d'une manière irréprochable dans la charge que je vous confie, puisque la loi chrétienne que vous suivez vous en fait un devoir. » C'était un bel hommage que l'empereur rendait à cette loi, contre laquelle il allait bientôt se déclarer hautement. Pendant la persécution, Benoît demeura fidèle à Dieu : il s'occupait activement de bonnes œuvres, et en particulier du soin des lépreux.

*
* *

Berméo, Jacques, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Ce Père venait de remplir les fonctions de Provincial des Franciscains de Manille, et comptait déjà vingt ans d'apostolat aux Philippines, lorsqu'il fut envoyé au Japon, en qualité de Commissaire. Il y arriva vers le mois d'août 1603 avec trois autres religieux de son Ordre; mais au bout de trois ans, ses forces trahirent les efforts de son zèle, et sa mauvaise santé l'obligea de retourner à Manille.

*
* *

Bernard, Frère de la Compagnie de Jésus. Dès que François Xavier fut arrivé au Japon, il s'appliqua avec ses compagnons, à l'étude

de la langue japonaise. Au bout de quarante jours, ils y avaient déjà fait de si grands progrès qu'ils purent commencer à prêcher en public; et il arriva que Dieu bénit tellement leurs discours que, peu de temps après, un grand nombre des habitants de Cangochima demandèrent le baptême. Le premier qui le reçut fut un homme de condition ordinaire, et dénué, d'ailleurs, des biens de la fortune. On lui donna le nom de Bernard, et il se rendit par la suite illustre par son zèle et par sa piété. Après qu'il eût accompagné l'Apôtre dans ses voyages et contribué à la fondation de l'Eglise du Japon, Bernard s'embarqua avec lui pour les Indes, le 20 novembre 1551. Le séjour qu'il fit à Goa ne fut pas de longue durée, car sur l'ordre du Saint, il passa bientôt en Europe et alla jusqu'à Rome; puis s'étant retiré en Portugal, il y entra dans la Compagnie de Jésus, et finit saintement ses jours au collège de Coïmbre.

*
* *

BOTA, AUGUSTIN, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. Augustin avait déjà rempli les fonctions de catéchiste, lorsque Mgr Martinez, considérant ses heureuses dispositions, l'envoya à Manille pour y faire ses études. Il revint toutefois au Japon avant d'avoir été ordonné prêtre, et il reprit jusqu'en 1614 ses fonctions

de catéchiste ou de dogique comme auparavant. Mais à cette époque, étant retourné à Manille, il ne tarda pas à y recevoir les ordres sacrés; il avait alors cinquante-huit ans. Ayant essayé vainement de rentrer dans sa patrie, ce généreux serviteur de Jésus-Christ se consacra jusqu'à sa mort au ministère des Japonais, des Indiens et des nègres : il imitait dans sa vie l'austérité des Pères du Désert. Il mourut, accablé d'infirmités, à Marinduque, le 18 novembre 1631.

*
* *

Boungo, Louis. Il mourut de misère pour la foi, dans les environs de Nangasaki, le 28 janvier 1628.

*
* *

Cabioyé, Thomas. Il était officier de la maison militaire de Michel, prince apostat d'Arima. Son refus persistant de vénérer un livre idolâtrique et ses protestations énergiques de fidélité envers Jésus-Christ le firent condamner à la peine de mort, mais on se contenta ensuite de l'exiler : c'était en l'année 1613.

*
* *

Cabral, Jean, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Portugais. Ce père arriva des Indes au

Japon vers le mois d'août 1564. Il fut envoyé par le P. Cosme de Torrez à Tacouchima pour prendre soin des chrétiens de cette île et des îles voisines; mais au bout d'une année de ministère, sa mauvaise santé l'obligea de reprendre la route des Indes. Soumitanda, prince d'Omoura, qui avait pu apprécier ses belles qualités, regretta vivement son départ.

*
* *

Cabral (François de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit en 1528 à Covilhana, petite ville du diocèse de Guarda, en Portugal. Il voyageait dans l'Orient et se trouvait à Goa, lorsqu'il entra chez les Jésuites, à l'âge de vingt-six ans. Son zèle pour les missions lui fit parcourir une grande partie des contrées de l'Inde et de l'Asie, et presque partout il exerça les premières charges de la Compagnie. Après avoir professé la philosophie et la théologie à Goa, et gouverné successivement plusieurs maisons de son Ordre dans l'Inde, il s'embarqua pour le Japon, où il arriva vers le mois de juin 1570, et où il remplit pendant plusieurs années les fonctions de Vice-provincial. De nombreuses conversions furent le fruit de ses longs et pénibles travaux. Il régénéra dans les eaux du baptême la mère, l'épouse et les enfants du prince d'Omoura, et l'exemple de ces illustres

prosélytes en fit une multitude d'autres. En 1575, il conféra également le baptême au second fils de Civandono, prince de Boungo, et, le 28 août de l'année suivante, au prince lui-même. Ces conversions éclatantes entraînèrent celles d'une foule de Japonais, parmi lesquels on remarqua même un grand nombre de bonzes.

Quelques mois après, le P. François de Cabral s'embarquait pour Macao, où bientôt il était chargé de diriger les nouvelles missions qui commençaient à s'établir en Chine. Il ne se contenta pas de pourvoir à tous les besoins de cette chrétienté naissante, il la cultiva lui-même pendant plusieurs années. Rappelé à Goa, il y fut d'abord revêtu de l'autorité de Visiteur et de Provincial pour toutes les Indes, et ensuite il fut établi supérieur de la maison professe de Goa, et il la gouverna pendant trente-huit ans. C'est là qu'il mourut saintement le 16 avril 1609, à l'âge de quatre-vingt-un an; il en avait cinquante-cinq de vie religieuse.

*
* *

Caldéron, François, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père était né à Soria, dans le diocèse d'Osma, en Castille. Il arriva au Japon le 18 mars 1585. Outre les diverses missions

auxquelles il fut appelé à concourir, il fut chargé en particulier de l'instruction de la jeunesse. Il s'y employa d'abord à Founaï, en Boungo, puis il s'y consacra pendant dix ans au collège d'Arima ; il fut ensuite pendant dix autres années supérieur de la Résidence de cette ville. Ayant été exilé à Manille, il y mourut, dans la plénitude de ses jours et de ses œuvres, le 4 décembre 1618, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait quarante-huit ans de Compagnie, et trente d'apostolat au Japon.

*
* *

Cambioyé, Darie, fils de Barthelémi Wocano, et âgé de vingt-trois ans, fut menacé d'être dépouillé nu, promené sur un char, et soumis aux plus violentes tortures, s'il ne renonçait à la foi. Mais Darie ne se montra pas inférieur à son père, qui lui donnait l'exemple du courage. C'est pourquoi les gouverneurs le condamnèrent à la prison. On ne l'y retint que vingt jours, et on l'exila ensuite de la contrée : c'était en 1612.

*
* *

Camisama, Princesse d'Omoura. Devenu chrétien en 1563, et délivré enfin des embarras d'une guerre qu'il avait eu à soutenir contre

un puissant seigneur, Soumitanda, prince d'Omoura, tourna toutes ses pensées à la conversion de la princesse Camisama, son épouse. Celle-ci avait entrepris de ramener le prince au culte des idoles, mais Dieu donna tant de force aux discours et aux exhortations de Soumitanda, que la princesse se rendit et se disposa sérieusement à recevoir le baptême. Il lui fut conféré avec beaucoup de solennité, en 1570, par le P. François de Cabral, qui venait d'arriver au Japon. La conversion de la princesse avait été sincère, aussi continua-t-elle à remplir avec beaucoup d'édification tous les devoirs de la vie chrétienne. Elle était toujours animée des plus beaux sentiments de foi et de piété, lorsqu'en 1587, Soumitanda, son époux, fit une mort très sainte.

*
* *

Campion, Zacharie, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il était né à Plaisance, en Italie. Il mourut à Nangasaki, en 1606, dix-sept jours seulement après son arrivée au Japon, à l'âge de trente-cinq ans. Il avait enseigné la théologie à Macao, et il était entré depuis seize ans dans la Compagnie de Jésus.

*
* *

Canzoura, Thomas, mourut de misère pour la

foi, dans les environs de Nangasaki le 6 janvier 1628.

*
* *

CARVALHO, VALENTIN, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il fut nommé Provincial et Visiteur du Japon en l'année 1611. Mgr Louis de Cerquiera, évêque du Japon, étant mort le 20 février 1614, des difficultés s'élevèrent alors entre les divers Ordres au sujet de l'administration de l'évêché. Il n'existait pas de chapitre pour gouverner en la vacance du siège. Le P. Valentin Carvalho fut choisi d'un commun accord par les sept prêtres japonais séculiers, les seuls existant alors, et dont trois étaient curés à Nangasaki, pour être vicaire général et administrateur, jusqu'à ce que l'archevêque de Goa pourvût canoniquement à l'administration du diocèse. Quelque temps après, le P. Valentin écrivit au Souverain Pontife pour le supplier de pourvoir au siège vacant; ce fut le P. Gabriel de Mattos, envoyé à Rome comme procureur, qui fut le porteur de la lettre, laquelle était datée du 28 décembre 1614. Il y avait six ans que le P. Valentin Carvalho remplissait avec zèle et intelligence les importantes et difficiles fonctions dont il avait été chargé lorsqu'il quitta la mission du Japon. Il mourut saintement en 1631, dans la province de Goa.

*
* *

Castro (Alfonse de) était fils d'un créole espagnol du Mexique. Il habitait à Nangasaki chez un chrétien nommé Michel, lorsque celui-ci fut arrêté par ordre du gouverneur Gonrocou : c'était pour avoir donné asile à plusieurs religieux récemment arrivés au Japon. Alfonse eut beau déclarer qu'il n'avait point reconnu ces religieux pour tels, il n'en fut pas moins que Michel arrêté et mis en prison : ceci se passait en juillet 1619. Alfonse demeura quatre ans prisonnier; il endura de grandes souffrances, et se vit menacé continuellement d'être brûlé vif ou crucifié. Un jour qu'il avait été conduit avec d'autres prisonniers chrétiens devant le tribunal du gouverneur, une femme de qualité vint à les rencontrer, et jetant les yeux sur Alfonse qui marchait pieds nus et récitait son chapelet avec une dévotion d'ange, elle lui offrit une paire de chaussures, mais il la remercia, et l'assura que la pensée que Jésus-Christ avait été ainsi conduit devant les tribunaux lui inspirait une joie qui lui donnait de la force. Pour l'encourager dans ses épreuves et le récompenser de son admirable patience, le P. Jacques de Saint-François lui donna l'habit du Tiers-Ordre. Alfonse de Castro finit par être rendu à la liberté.

*
* *

Castro (Gaspard de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Cet ouvrier infatigable et homme vraiment apostolique naquit à Braga en Portugal. Ayant été admis dans la Compagnie de Jésus, il y remplit bientôt les fonctions de coadjuteur temporel : il n'avait pas encore fait d'études. Comme il savait un peu de médecine, Mgr Sébastien de Moralez, premier évêque du Japon, l'emmena avec lui aux Indes, en 1588; mais cet évêque étant mort dans le voyage, le P. Pierre Martinez qui lui succéda, voulut conserver le F. Gaspard, et ayant remarqué en lui un fonds de prudence extraordinaire, une profonde humilité, un grand zèle de la gloire de Dieu et une charité parfaite, il crut qu'il devait l'élever au sacerdoce pour l'employer au salut des âmes. Il lui fit donc étudier le latin et la théologie morale et lui conféra les saints ordres. Le P. de Castro passa au Japon avec son évêque en 1596.

Lorsqu'en 1614, les religieux furent bannis du Japon, il demeura caché dans un navire, et la nuit il allait à Nangasaki pour assister et consoler les fidèles : ce qu'il fit pendant trois mois, jusqu'au jour où le navire ayant mis à la voile, il fut contraint de quitter le pays. Mais il y retourna quelque temps après sous un dégui-

sement, n'étant connu que du capitaine qui avait consenti à le prendre à son bord. Dès qu'il eut débarqué, il se prosterna à terre, la baisa, et pleurant de joie, il se dévoua de nouveau à la mort et à toutes sortes de tourments pour le salut des pauvres infidèles. Il s'en alla alors à Ariye, près d'Arima, où il trouva de quoi exercer son zèle, car il y confessa plus de huit mille personnes. Après avoir cultivé la chrétienté du Tacacou, il passa dans la province de Fingo, portant, comme parle l'Ecriture, son âme entre ses mains, à cause du danger continuel où il était d'être pris par les satellites qui battaient la campagne.

Quelque grands que fussent ses travaux, il y en ajoutait encore d'autres, car il jeûnait continuellement, prenait tous les jours la discipline, ne quittait point le cilice et ne s'alitait jamais dans ses maladies : il voulait mourir debout, comme un généreux soldat, les armes à la main, sachant bien que les pénitences volontaires aident à porter celles qu'on ne peut ni ne doit éviter. Le P. François Pachéco, Provincial, ayant été arrêté, il se retira promptement dans une île voisine habitée par des chrétiens; mais il fut bientôt rappelé par ceux d'Ariye qui désiraient vivement sa présence. Pour le soustraire aux poursuites, les chrétiens d'Ariye le cachèrent dans une fosse si étroite,

qu'elle était, dit-il dans une de ses lettres, plus propre à recevoir un mort, qu'à loger un homme vivant. Il y souffrit de si grandes incommodités qu'il y tomba malade, et il dut y passer l'hiver sans feu, sans remèdes et sans les secours nécessaires à une personne mourante.

S'étant un peu remis, le P. de Castro fut obligé de s'enfuir à une lieue de là dans un lieu appelé Nacayama, parce que la persécution était devenue plus cruelle depuis l'arrestation du P. Balthasard de Torrez; et parce qu'on visitait toutes les maisons, il fut porté comme un mort sur une claie dans un bois voisin où il demeura un jour et une nuit, jusqu'à ce que les satellites fussent partis. Comme il était âgé et qu'il était nouvellement relevé de maladie, ces dernières épreuves l'achevèrent. Se sentant proche de sa fin, il fit appeler un Père de la Compagnie qui lui administra les derniers sacrements. Il mourut à l'âge de soixante-six ans, après avoir travaillé vingt-quatre au Japon avec un zèle infatigable. Le P. Pachéco ordonna de mettre le corps dans un cercueil de cèdre et de le déposer en lieu sûr. C'est le 7 mai 1626, que Dieu avait appelé le P. Gaspard de Castro à la récompense éternelle.

*
* *

CATHERINE, D'OMOURA. Catherine, princesse

d'Omoura et sœur de Protais, prince d'Arima, mourut saintement à Omoura, en l'année 1600. Sa charité était si grande qu'on l'avait surnommée la Mère des pauvres, et l'on pouvait dire qu'il n'y avait personne dans la ville, riche ou indigent, à qui elle n'eût point rendu quelque service. Sa piété égalait sa charité, et ses vertus faisaient l'édification du peuple chrétien. Elle avait, de son vivant, contribué à la construction d'un grand nombre d'églises, elle voulut encore qu'après son décès, on en bâtît une autre très magnifique, et pour que rien n'y manquât, elle disposa à cet effet, par un testament écrit de sa main, d'une somme d'argent considérable. Il y eut plus de cinq cents de ses vassaux qui, pour témoigner de la douleur que leur causait sa mort, se firent raser, selon l'usage du pays. On avait coutume aussi, à l'occasion des funérailles des grands personnages, de se couper le doigt, mais Sanche, époux de la princesse, le défendit sous des peines très sévères, déclarant en même temps qu'une mutilation de cette sorte ne pouvait être ni agréable à Dieu, ni utile aux défunts, mais qu'on devait plutôt procurer le repos de leurs âmes par des prières, des aumônes et de bonnes œuvres. La princesse Catherine fut inhumée dans une chapelle de la grande église d'Omoura.

*
* *

CATHERINE RIOUSA. Elle était fille de Riousa qui fut gouverneur de Sacaï, et sœur de l'amiral Augustin Tsoucamidono. Elle remplit pendant de longues années, conjointement avec sa mère, les fonctions de secrétaire auprès de l'impératrice Mandocorosama, la principale épouse de Taïcosama. Elle donna à la cour, avant et après la mort de cet empereur, de grands exemples de vertu, contribua à la conversion de plusieurs dames d'honneur du palais, et se montra insensible aux menaces et aux caresses dont on usa envers elle, au temps de la persécution, pour la rendre infidèle à Jésus-Christ. Elle était encore, en 1600, au service de l'impératrice dans le palais d'Ozacca.

*
* *

CATHERINE, DE NANGASAKI. Elle mourut de misère pour la foi, dans les montagnes de Nangasaki où elle s'était réfugiée, le 4 octobre 1627, à l'âge de soixante-dix ans.

*
* *

CERQUIÉRA (LOUIS DE). Prêtre de la Compagnie de Jésus, puis évêque du Japon. Il naquit en 1552 à Alvito, dans la province d'Alemtejo, en Portugal, entra dans la Compagnie de Jésus,

à l'âge de quatorze ans, fut reçu docteur en théologie dans l'Université d'Evora et désigné par ses supérieurs pour être chef de la mission que Philippe II envoyait au Japon. Il partit pour sa destination, après avoir été sacré comme évêque du Japon, à Lisbonne, en 1594, et débarqua à Macao l'année suivante; il demeura longtemps dans cette ville à cause de la violente persécution de Taïcosama contre les chrétiens. Il arriva à Nangasaki le 5 août 1598, et c'est là qu'il fit habituellement sa résidence. C'est là aussi qu'il mourut le 20 février 1614, après une maladie qui dura trois mois, et qui lui avait été causée surtout par les épreuves terribles de son Eglise et la dispersion de son troupeau. Il était âgé de soixante-deux ans et avait gouverné pendant seize ans l'Eglise du Japon. Il avait conféré les ordres sacrés à sept Japonais, et les ordres mineurs à trois. Parmi les prêtres, il avait créé quatre curés, et, des cinq paroisses de Nangasaki, il en avait confié trois à des Japonais. Ses vertus et en particulier la sagesse de son administration lui avaient concilié l'estime et l'affection des Religieux des autres Ordres; tous les chrétiens pleurèrent sa mort. On lui fit des obsèques magnifiques, et son corps fut enseveli dans l'église de la Compagnie de Jésus. Il avait composé plusieurs ouvrages importants.

*
* *

CESPÉDEZ (GRÉGOIRE DE), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père naquit à Madrid et arriva au Japon le 4 juillet 1577. Il exerça son ministère en diverses provinces et alla même jusqu'en Corée pour y assister les soldats japonais qui faisaient campagne dans cette contrée et qui étaient privés de tout secours spirituel, mais il travailla principalement dans la province de Bougen, et on peut le considérer comme le fondateur de l'Eglise, qui, par ses soins, y prospéra pendant longtemps. Yetsoundono, ancien prince de Tango, qui avait reçu en 1600 le Bougen et une partie du Boungo, aimait à prendre ses avis. Mais le cœur de ce prince ambitieux changea insensiblement dans les années qui suivirent, et il paraissait attendre la mort du vénérable Père, pour l'amour duquel il tolérait encore les chrétiens, afin de s'affranchir de toute retenue à leur égard. C'est en 1611 que le P. de Cespédez expira d'apoplexie en revenant de Nangasaki dans sa résidence de Cocoura. Sa mort fut instantanée, et sans rien dire autre chose que deux ou trois fois *Deo gratias,* il rendit son âme à Dieu. Il était âgé de près de soixante ans, et il y avait trente-quatre ans qu'il exerçait son ministère au Japon. Yetsoudono, qui avait déclaré qu'a-

près le décès du P. de Cespédez, il ne voulait plus ni chrétiens ni églises dans ses Etats, ne permit même pas d'enterrer le Père dans ses domaines, et le vénérable corps fut porté à Nangasaki.

*
* *

CHEYA, JACQUES, Confesseur de la foi. Jacques, d'une noble famille et médecin de profession, était né dans la province de Bigen. Il fut converti à Jésus-Christ par le général Jean Acachicamon et baptisé à Ozacca. Déjà il avait été dépouillé de ses biens et exilé deux fois pour sa religion, lorsque le 27 mars 1614, il fut arrêté à Sourounga et condamné comme chrétien à avoir les doigts coupés et le front marqué avec un fer rouge du signe de la croix. Ayant survécu à ces cruels traitements, Jacques tout mutilé demeura à Sourounga : le travail de sa femme et les aumônes des fidèles l'aidaient à vivre

*
* *

CHÉYÉMON, THOMAS ARAKI, Confesseur de la foi. Thomas était l'un des principaux wotonas ou chefs de rue de Cotchinotsou, en Arima. On l'arrêta dans cette ville, le 22 novembre 1614, avec beaucoup d'autres chrétiens qui s'étaient présentés volontairement au tribunal, et il fut

condamné à la torture. On commença par l'accabler de coups, et puis on le suspendit à un arbre, avec la tête en bas, les pieds et les mains relevés, et une grosse pierre attachée sur le milieu du corps. Il demeura deux heures dans cet état : les yeux lui sortaient de la tête, et tout son corps était enflé. Le persécuteur Safioyé, gouverneur de Nangasaki, qui se tenait à quelque distance, envoya quelqu'un pour l'engager à céder. Thomas déclara alors que, souffrant à l'excès depuis une demi-heure, il avait douté de son courage et craint de ne pas résister, mais que Dieu lui avait remis en mémoire les tourments des martyrs de cette année même, lesquels étaient restés suspendus pendant deux jours entiers. L'ordre avait été donné de couper à Thomas les doigts des pieds, mais le président Gonzayémon révoqua cet ordre pour ne pas mécontenter Safioyé. Alors Thomas Araki Chéyémon fut porté de force hors du lieu où il avait été torturé, car on ne voulait pas achever de le tuer. Le généreux confesseur avait alors trente-neuf ans, et il survécut à ces épreuves.

*
* *

CHICAIDONO, SANCHE, Seigneur d'Imori. En l'année 1564, le P. Gaspard Viléla baptisa, en même temps que deux bonzes célèbres, un

[illegible] celui-ci était [illegible] gouverneur de [illegible] situé à [illegible] caidono [illegible] nom de [illegible] Sanche devint [illegible] Il publie [illegible] deux bonzes, [illegible] par ce moyen, [illegible] ses [illegible] à entendre la parole évangélique et à demander le baptême. Peu de temps après arrivait le F. Laurent, Japonais, qui se mit à catéchiser, à prêcher avec son zèle et son éloquence admirables, la multitude de gens qui se pressaient autour de lui, et qui ne tarda pas, comme fruit de ses efforts, à verser l'onde régénératrice sur la tête de soixante militaires et de cinq cents personnes des environs. L'année suivante, ce furent le P. Vilela lui-même et le F. Louis d'Almeïda qui vinrent visiter les chrétiens du fort d'Imori et de l'ile de Sanga. Le fervent commandant se multiplia pour leur témoigner la joie et la reconnaissance que lui causait leur visite, les néophytes furent confirmés dans leur foi, et le contentement fut général.

Mais bientôt de graves événements survinrent et se succédèrent dans l'empire, à savoir : la conjuration des seigneurs Dékandono et Mio-

kindono contre le Coubo, le meurtre du Coubo, l'intervention de Nobounanga, prince de Mino, en faveur de Cavadono Voyacata, frère du Coubo assassiné, et enfin le triomphe de Nabounanga qui finit par s'emparer du souverain pouvoir. Bien des fois parmi tant de conflits et d'intérêts opposés, les missionnaires se trouvèrent dans l'embarras, mais le seigneur Chicaidono était toujours là, par ses conseils, ses secours, et au besoin ses démarches, pour les en tirer. Rien ne pouvait décourager son zèle quand il s'agissait de procurer la gloire de Dieu, et lorsque, à son grand regret, le P. Gaspard Viléla eut quitté le Japon, il ne se montra pas moins dévoué envers les autres Religieux et se fit un devoir comme un bonheur de rendre les plus grands services aux PP. Cabral, Froëz et Organtini. Les Pères de leur côté, ne manquaient pas, lorsqu'ils le pouvaient, de lui témoigner leur reconnaissance, en se rendant à ses invitations. C'était surtout aux jours de fêtes que leur présence attirait au fort d'Imori et dans l'île de Sanga la foule des chrétiens de tous les pays environnants, et on y accourait d'autant plus volontiers que le seigneur Sanche pourvoyait à tous les frais avec une générosité vraiment princière. On y remarqua particulièrement cette affluence en 1573, à l'occasion du Carême. En 1577, Chicaidono fit bâtir à Sanga une belle église, et il arriva, cette même année,

gentilhomme appelé Chicaidono; celui-ci était proche parent de Miokindono, gouverneur de Méaco, et il commandait le fort d'Imori, situé à huit lieues environ de la capitale : Chicaidono reçut sur les fonts du baptême le nom de Sanche. Une fois devenu chrétien, Sanche devint apôtre. A son retour au fort d'Imori, il publie lui-même sa conversion et celle des deux bonzes, en fait ressortir l'importance, et par ce moyen, dispose un bon nombre de ses officiers à entendre la parole évangélique et à demander le baptême. Peu de temps après arrivait le F. Laurent, Japonais, qui se mit à catéchiser, à prêcher avec son zèle et son éloquence admirables, la multitude de gens qui se pressaient autour de lui, et qui ne tarda pas, comme fruit de ses efforts, à verser l'onde régénératrice sur la tête de soixante militaires et de cinq cents personnes des environs. L'année suivante, ce furent le P. Viléla lui-même et le F. Louis d'Almeïda qui vinrent visiter les chrétiens du fort d'Imori et de l'île de Sanga. Le fervent commandant se multiplia pour leur témoigner la joie et la reconnaissance que lui causait leur visite, les néophytes furent confirmés dans leur foi, et le contentement fut général.

Mais bientôt de graves événements survinrent et se succédèrent dans l'empire, à savoir : la conjuration des seigneurs Dékandono et Mio-

kindono contre le Coubo, le meurtre du Coubo, l'intervention de Nobounanga, prince de Mino, en faveur de Cavadono Voyacata, frère du Coubo assassiné, et enfin le triomphe de Nabounanga qui finit par s'emparer du souverain pouvoir. Bien des fois parmi tant de conflits et d'intérêts opposés, les missionnaires se trouvèrent dans l'embarras, mais le seigneur Chicaidono était toujours là, par ses conseils, ses secours, et au besoin ses démarches, pour les en tirer. Rien ne pouvait décourager son zèle quand il s'agissait de procurer la gloire de Dieu, et lorsque, à son grand regret, le P. Gaspard Viléla eut quitté le Japon, il ne se montra pas moins dévoué envers les autres Religieux et se fit un devoir comme un bonheur de rendre les plus grands services aux PP. Cabral, Froëz et Organtini. Les Pères de leur côté, ne manquaient pas, lorsqu'ils le pouvaient, de lui témoigner leur reconnaissance, en se rendant à ses invitations. C'était surtout aux jours de fêtes que leur présence attirait au fort d'I-mori et dans l'île de Sanga la foule des chrétiens de tous les pays environnants, et on y accourait d'autant plus volontiers que le seigneur Sanche pourvoyait à tous les frais avec une générosité vraiment princière. On y remarqua particulièrement cette affluence en 1573, à l'occasion du Carême. En 1577, Chicaidono fit bâtir à Sanga une belle église, et il arriva, cette même année,

que les habitants de l'île, qui avaient jusque-là résisté aux exhortations de leur seigneur et à la grâce divine, reçurent le baptême : ils étaient au nombre d'environ quinze cents.

C'est vers cette époque que, ne voulant plus s'occuper que de bonnes œuvres et de la satisfaction de son âme, le seigneur d'Imori laissa l'administration de son domaine à son fils Mancie, qui était un jeune homme doué de belles qualités, très pieux et très capable de succéder à son père. On le vit bientôt se mêler aux humbles et aux petits, pour leur venir en aide, les instruire de la doctrine chrétienne, et se faire ainsi volontiers le serviteur de ceux qui auparavant révéraient en lui leur seigneur et leur maître. Il allait aussi de temps en temps à Méaco pour conférer avec les Religieux, et ceux-ci le visitaient souvent, reconnaissant qu'après Dieu ils lui étaient redevables de tout ce qu'ils avaient dans ces contrées.

Il semblait que la paix dont le pieux Sanche jouissait ne pût être désormais troublée, tant il se tenait à l'écart des choses du monde, lorsqu'il eut à subir une épreuve à laquelle il ne s'attendait guère. Et comment aurait-il pu s'y attendre? Il fut accusé, lui et son fils, auprès de Nobounanga, de vouloir livrer le fort d'Imori au seigneur Miokindono. Le dénonciateur avait si bien coloré la calomnie que l'empereur, d'a-

bord incrédule, puis bientôt incertain et inquiet, chargea Soucamadono, gouverneur de Cawatchi, d'examiner cette affaire de très près, et s'il trouvait les accusés coupables, de les punir de mort. Le gouverneur vit bien tout de suite de quoi il était question, et il résolut de sauver des innocents. Il avertit Sanche d'avoir à se retirer dans un autre fort, et puis il conduisit lui-même Mancie à la cour impériale. Alors Nobounanga, qui ne demandait pas mieux que de connaître la vérité, délégua deux de ses plus intimes officiers pour savoir de Mancie comment toute cette affaire pouvait s'expliquer. Le jeune seigneur n'eut point de mal à confondre la calomnie, et il le fit avec tant d'évidence, que l'empereur, pleinement convaincu de son innocence, non seulement le renvoya libre, mais encore fit publiquement l'éloge de sa fidélité, et, pour l'en récompenser, augmenta ses revenus. Délivré désormais de toute inquiétude, le seigneur Sanche reprit en paix le cours de ses bonnes œuvres. Cette dernière épreuve avait contribué à le détacher plus encore de toute affection aux choses de ce monde, et il mourut aussi saintement qu'il avait vécu depuis le jour heureux de son baptême.

*
* *

Chicatora, Simon. La princesse de Boungo,

épouse de Civandono, avait un frère qui se nommait Cicatondono : c'était le plus riche seigneur, non seulement de la province, mais presque de tout l'empire. Une chose essentielle manquait toutefois à son bonheur, il n'avait point de fils, et il était sans espérance d'en avoir jamais. Pour réparer en quelque façon ce malheur, il adopta le fils d'un Counghe, qui n'avait encore que sept ans. Chicatora, c'était le nom de cet enfant, n'eut pas plus tôt paru à la cour d'Ousouki, qu'il attira sur lui les yeux de tout le monde : sa beauté, sa bonne grâce, ses manières nobles et aisées, son adresse dans les petits exercices auxquels on commençait à l'appliquer, enfin sa facilité à apprendre tout ce qu'on lui enseignait, charmèrent tellement le prince et la princesse de Boungo, qu'ils le destinèrent à devenir un jour l'époux d'une de leurs filles, et, dans cette vue, ils prirent un très grand soin de son éducation.

Comme les missionnaires étaient bienvenus à la cour, et que Civandono leur rendait de fréquentes visites, Chicatora prit l'habitude de les voir et de s'entretenir familièrement avec eux, et ainsi de goûter peu à peu la doctrine qu'ils enseignaient. Il lui arriva même d'aller chez les missionnaires, et comme tout ce qu'il voyait dans leur maison et particulièrement dans leur église, intéressait au plus haut point sa pieuse

curiosité, il voulut en avoir l'explication, et se déclara très satisfait de tout ce qu'on put lui dire à ce sujet. Déjà l'enfant avait grandi, et sa vive intelligence lui avait fait découvrir où se trouvait le trésor de la vérité divine. Un miracle dont l'adolescent fut témoin, et qui le frappa beaucoup, lui fit prendre la résolution d'étudier sérieusement la religion chrétienne. Il s'adressa donc au P. Cabral à cet effet, et ce Père, ne voulant pas s'opposer à l'action visible de la grâce dans un cœur si bien disposé, n'hésita pas à confier son instruction à un jeune religieux Japonais très dévoué et très capable de mener à bonne fin une pareille entreprise. Déjà Chicatora avait fait de merveilleux progrès dans la science sacrée, lorsqu'un jour Cicatondono, qui ne s'était douté de rien, voulut savoir à quel dessein le jeune religieux venait si souvent dans son palais, et quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il apprit que c'était pour répondre aux désirs de son fils lui-même, qui probablement ne tarderait pas à se faire chrétien!

Quand la princesse de Boungo qui détestait les chrétiens plus encore que son frère eut été informée de ce qui se passait, elle entra dans une violente colère et décida sur-le-champ qu'il fallait employer tous les moyens propres à ramener son neveu au culte des idoles. En conséquence, des caresses, on passa aux mena-

ces, et des menaces aux mauvais traitements, mais comme Chicatora demeurait insensible à tous ces témoignages d'une prétendue tendresse, on l'envoya dans le Figen pour l'y faire vivre dans un milieu où tout contribuerait à changer ses idées. On n'y réussit point, car lorsqu'il fut revenu, après quelques mois d'absence, on le retrouva aussi ferme dans sa foi qu'avant son départ. Alors il ne fut rien dont on ne s'avisât pour le surprendre, pour le corrompre ou pour l'intimider. Mais Chicatora triompha encore une fois des efforts d'une malice vraiment diabolique, et bien mieux, quoiqu'il fût surveillé dans la dernière rigueur, il trouva le moyen de sortir du palais et de se rendre à l'église, où le P. Cabral, admirant son intrépidité, lui conféra le baptême sous le nom de Simon; c'était en 1577. De retour au palais, le généreux néophyte, plein d'une force divine, ne manqua pas de proclamer son bonheur. Cette nouvelle mit la princesse et son frère dans un véritable désespoir, mais voyant leur impuissance dans cette circonstance, ils parurent un moment se radoucir et cherchèrent à persuader Chicatora qu'il devait, ne fût-ce que pour un temps, dissimuler ses sentiments, mais malgré leurs instances, ils ne purent rien obtenir de lui.

Jusque-là Civandono avait gardé le silence,

mais enfin, fatigué de tant d'indignités, il déclara hautement que les chrétiens étaient sous sa protection, qu'il les avait toujours trouvés pleins de zèle pour son service, et que malgré tous les embarras qu'on leur suscitait, il ne changerait point de sentiments à leur égard. Alors Chicatora eut la liberté d'aller où bon lui semblerait et l'on fut très étonné de le voir sortir de sa retraite dans un état qui faisait juger qu'on lui avait souvent refusé le nécessaire.

Cependant vint le moment, où Civandono résolut, conformément à l'usage, de se démettre du gouvernement de ses Etats en faveur de Yochimoune, son fils aîné; mais désirant auparavant voir accomplir le mariage de sa fille avec Chicatora, il en parla à la princesse qui refusa net son consentement, et bientôt engagea même Cicatondono à pousser son fils à bout, si celui-ci ne changeait de religion. Comme on trouva Chicatora plus ferme que jamais, on le chassa ignominieusement du palais de son père. Le saint jeune homme, ravi d'avoir perdu sa fortune pour la cause de Dieu, se retira chez les missionnaires et leur dit avec un contentement, qui était peint sur son visage, que n'ayant plus de père, il venait se réfugier entre les bras de l'Eglise, sa mère. Les missionnaires l'accueillirent avec bonheur, le consolèrent, pourvurent à ses besoins et l'exhortèrent à attendre en toute

patience des jours meilleurs. Quand ces jours arrivèrent, la rentrée au pouvoir de Civandono, motivée par les fautes de son fils, la victoire du prince sur les Satsoumans qui avaient été battus dans le Fiounga, la répudiation de la sœur de Cicantodono, le baptême du prince de Boungo et son nouveau mariage, avaient singulièrement changé la face des choses et par suite la situation personnelle de Chicatora, appelé désormais à vivre au milieu d'une cour chrétienne : c'était en 1578.

Voyant les affaires du Boungo en bon état, Civandono avait laissé de nouveau le pouvoir entre les mains de son fils, et s'était retiré dans le palais qu'il avait fait construire sur la frontière du Fiuonga, emmenant avec lui Chicatora. Il y avait déjà quelque temps que ce prince y goûtait un repos bien mérité, sous le regard de Dieu et dans la pratique des vertus chrétiennes, lorsqu'une nouvelle irruption des Satsoumans l'obligea à reprendre les armes, tant l'incapacité de Yochimoune dans les choses de la guerre lui inspirait d'inquiétude.

Sur le premier avis de l'invasion, Cicatondono fut envoyé avec de bonnes troupes pour arrêter le progrès de l'ennemi, et Civandono trouva bon que Chicatora allât servir sous son père, qui l'avait enfin reçu en grâce de bonne foi. Enhardi par les premiers succès, Cicatondono

n'attendit point le vieux guerrier, qui arrivait avec de grands renforts pour le soutenir; il engagea donc l'action; les soldats du Boungo se battirent bien, le général et son fils y firent des prodiges de valeur qui arrêtèrent quelque temps la victoire; enfin Cicatondono fut environné d'un gros de Satsoumans qui n'étaient pas moins braves que leurs ennemis : on en avertit Chicatora, lequel accourut aussitôt au secours de son père et le dégagea; mais la retraite lui ayant été coupée, il fut quelque temps, par sa valeur, l'admiration des deux armées, jusqu'à ce que las de tuer, perdant tout son sang et ne pouvant plus tenir ses armes, ni se soutenir lui-même, il tombât mort, presque également regretté de ses ennemis et de ses propres soldats; il avait alors seize ans (1579). Ainsi périt Simon Chicatora, dont on peut dire que la ferveur et la constance furent pour toute l'Eglise du Japon un grand exemple, et pour le Boungo, une des principales sources des bénédictions que Dieu y répandit.

*
* *

Chichan (Jacques de), Prêtre de l'Ordre de Saint-François. En 1614, les chrétiens de Nangasaki, prévoyant les malheurs extrêmes de la persécution qui commençait à sévir contre eux, se tournèrent vers Dieu, qui seul pouvait les

secourir. Pour obtenir miséricorde, on se livra publiquement aux exercices de pénitence les plus pénibles, et les Religieux des divers Ordres organisèrent des processions. Les Franciscains firent la leur, les premiers, vers la fin d'avril. Le P. Jacques de Chichan, leur Commissaire, après un discours très édifiant, lava les pieds à douze pauvres lépreux, et, après avoir baisé les pieds de ces infortunés, se dépouilla de sa robe, et, vêtu seulement d'un sac ou espèce de cilice, et la hart au cou, la tête parsemée de cendres, se chargea d'une croix très pesante, et ordonna à un jeune enfant de le tirer par la corde. Les autres Franciscains le suivaient et tous se disciplinaient jusqu'au sang. Des religieux des autres Ordres, et le gouverneur lui-même, Antoine Toan, avec sa femme et son fils, suivaient le cortège.

*
* *

Chamachicodono, Bonze converti. Vers le commencement de l'année 1563, les bonzes de Méaco, irrités des progrès du christianisme, s'adressèrent au gouverneur Dakandono, chef de la justice, pour obtenir de lui le renvoi du P. Gaspard Viléla et des mesures de répression contre les chrétiens. Dakandono nomma alors deux commissaires pour faire une enquête : c'étaient deux bonzes très influents, très atta-

chés aux superstitions de leur secte, et qui s'appelaient Chamachicodono et Cicontodono. A cette nouvelle les chrétiens regardèrent leur cause comme perdue, et, sur leurs instances réitérées, le P. Viléla se retira à Sacaï.

Or, il arriva, sur ces entrefaites, qu'un chrétien, nommé Jacques et qui habitait dans le voisinage de Méaco, s'adressa à Dakandono, pour être payé d'une somme d'argent qu'il avait prêtée à un païen. Comme il plaidait sa cause devant le chef de la justice, Chamachicodono entra dans le prétoire, reconnut que Jacques était chrétien, et lui dit en riant : « Serais-tu chrétien? » Jacques lui répondit hardiment : « Oui, je le suis, par la grâce de Dieu. » — « Et qu'est-ce donc qu'enseigne la loi chrétienne? » ajouta le bonze. « Vous me faites-là, répliqua Jacques, une grande question, et j'avoue que je ne m'estime guère capable d'y satisfaire convenablement. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que la religion chrétienne est la seule religion véritable et qu'elle est très sainte, c'est tout ce que je puis vous en dire. » Cependant le bonze ayant insisté pour en savoir davantage, Jacques fut alors comme rempli de l'Esprit de Dieu et parla si bien, que le bonze, après l'avoir écouté attentivement sans l'interrompre, lui dit : « Allez, et faites venir le P. Viléla pour me donner des explications, car, si vous qui n'êtes

qu'un simple, avez dit néanmoins des choses si relevées, que sera-ce du maître qui vous a instruit? » et le bonze ajouta : « Vous seriez bien surpris, sans doute, si mon collègue Cicontodono et moi, nous venions à nous faire chrétiens. »

Quand on eut averti le P. Viléla de la demande du bonze, il ne pouvait en croire ses oreilles, et comme les chrétiens de Sacaï, encore plus défiants, ne voulaient pas le laisser partir, le Père envoya le F. Laurent à Méaco pour savoir de quoi il s'agissait au juste, et en le quittant il lui dit que s'il n'était pas de retour dans quatre jours, on le considérerait comme mort. Le terme étant expiré et le Frère ne paraissant pas, le Père dépêcha aussitôt un courrier pour avoir de ses nouvelles. Ce courrier était déjà à mi-chemin de Méaco lorsqu'il rencontra le Frère qui revenait en toute hâte à Sacaï. A peine celui-ci y fut-il arrivé que les chrétiens accoururent en foule pour savoir ce qui s'était passé. Alors le F. Laurent leur dit que son voyage avait été, par la grâce de Dieu, aussi heureux que possible, et que de fait, les deux bonzes, gagnés à Jésus-Christ, n'attendaient plus que l'arrivée du Père pour être baptisés. En l'entendant parler ainsi, les chrétiens versaient des larmes de joie et rendaient grâces à Dieu.

Le P. Viléla fut bientôt à Méaco, et il y trouva

les deux commissaires si bien disposés et déjà si bien instruits qu'il ne tarda pas à leur conférer le baptême. Comme il était facile de le prévoir, la conversion de Chamachicodono et de Cicontodono détermina un très grand nombre de païens à embrasser la foi. Les bonzes de Méaco en étaient outrés de colère, mais ce qui ajouta encore à leur violent dépit, ce fut la publication d'un important ouvrage que les illustres convertis avaient composé, de concert, non seulement pour exposer et défendre les vérités de la religion chrétienne, mais encore pour dévoiler au public les impostures de leurs anciens collègues. Cet ouvrage eut tant de retentissement que le Coubo lui-même voulut savoir ce qu'il contenait, et quand il en eut pris connaissance, il déclara en être très satisfait. Comme les ennemis des chrétiens continuaient à intriguer contre les chrétiens, Chamachicodono engagea le P. Viléla à rendre visite à Miokindono, le personnage le plus influent de l'empire, le Père le fit, et il n'eut qu'à se féliciter de la manière bienveillante avec laquelle ce premier ministre l'accueillit. Ce fut encore d'après le conseil de ce fervent néophyte que le P. Viléla osa bien demander au Coubo l'audience qu'il obtint de lui, et qui fut si favorable qu'elle rassura pleinement les chrétiens contre tout péril prochain de persécution.

*
* *

CHINGANDONO, PAUL, Guerrier japonais. Chingandono était issu d'une très noble famille du Boungo. Etant encore païen et même très ennemi des chrétiens, il remarqua que chaque jour, à certaines heures, une dame chrétienne, sa voisine, se mettait en prières, sans jamais y manquer. Il voulut en savoir la raison, et l'ayant interrogée longuement sur les choses de sa religion, il fut tellement satisfait des explications qu'elle lui donna que bientôt, docile aux inspirations de la grâce, il commença à apprendre en secret des prières chrétiennes et à porter sur lui quelques pieuses images. Vers ce temps son père le maria à une nièce du prince Civandono; la nouvelle épouse était païenne, mais elle avait à son service une fervente chrétienne, nommée Andréa et très zélée pour la gloire de Dieu. Andréa vit bien tout de suite que son maître songeait à embrasser la foi, et qu'il ne s'agissait plus que de lui en faciliter les moyens; celle-ci prévint donc les missionnaires, et par suite Chingandono, se rendit auprès d'eux pendant la nuit pour se faire instruire, et quand il fut bien préparé, il reçut le baptême sous le nom de Paul. La mort de son père qui arriva peu après le mit en possession de fort beaux domaines : c'était en 1582.

Quatre ans plus tard, dans une guerre que les Satsoumans entreprirent contre le Boungo, Chingandono montra bien qu'on pouvait compter sur lui, car bien qu'ils fussent très supérieurs en nombre, les ennemis ne purent jamais, malgré des efforts incroyables, s'emparer de la forteresse dont le commandement lui avait été confié. Il est vrai que dans cette guerre, les Satsoumans eurent d'abord de grands succès, mais le général Siméon Condéra, envoyé par l'empereur au secours du Boungo, ne tarda pas à les en faire repentir. Dans toutes ces circonstances difficiles, Paul ne manqua pas de se signaler par sa valeur et quelquefois aussi par une générosité vraiment chrétienne. Il avait été chargé d'assiéger une place du Fingo où s'étaient réfugiés les vassaux du prince de Satsouma, et Jean, seigneur d'Amacousa, qui en sa qualité de vassal du Fingo, avait été obligé d'entrer dans la ligue contre le Boungo. Vint enfin le moment où la place fut tellement serrée par ses ennemis qu'il n'y avait plus pour elle d'autre ressource que de se rendre à merci. Alors Paul, ayant été informé qu'il y avait quelques chrétiens dans cette place fit dire au seigneur qu'il n'avait qu'à sortir avec eux pour venir le trouver et qu'il leur ferait bon accueil. Mais le seigneur d'Amacousa s'y refusa, disant qu'il n'aurait jamais le cœur d'abandonner à leur malheureux

sort tant de soldats qui n'étaient pas chrétiens, et qu'il devait mourir avec eux; Paul fut vivement touché d'une si belle résolution, et ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, il accorda à tous les assiégés la liberté et la vie.

En 1588 Cambacoundono, cédant à de vils et perfides conseils se déclarait contre les chrétiens. A cette nouvelle, Yochimoune, prince de Boungo, toujours peu digne de son baptême, se troubla, et comme il craignait avant tout de perdre les bonnes grâces du souverain, il voulut, pour se les assurer, obliger tous les seigneurs chrétiens à lui prêter serment de fidélité, en jurant par les Camis et les Fotokes, mais Paul lui déclara hautement qu'il accomplirait volontiers cet acte solennel en prenant le vrai Dieu à témoin, et pas autrement, et le prince finit par consentir à ne pas exiger davantage. Comme Paul se disposait à se rendre à Founaï pour donner sa signature, on vint lui dire que ses ennemis se proposaient de le faire assassiner dans le trajet; il n'en fut point ému et se fit accompagner par trois mille soldats, pour se défendre au besoin; le bruit courut bientôt qu'il s'avançait à la tête de huit mille hommes, en sorte que venant à craindre pour euxmêmes, ses ennemis se hâtèrent de lui envoyer un courrier, pour l'informer que la feuille à signer devait lui être présentée dans sa propre

demeure, ce qui rendait son voyage jusqu'à la capitale tout à fait inutile.

Vers cette époque Yochimoune députa à la cour l'un de ses officiers les plus distingués pour saluer de sa part Cambacoundono, mais au retour d'Ozacca, cet officier ayant rapporté que le souverain avait fait de Paul Chingandono le plus bel éloge, et même ajouté que le prince de Boungo ne savait pas discerner les gens de mérite et moins encore profiter de leurs services, celui-ci, fort inquiet, crut qu'il se ferait sagement d'aller se présenter lui-même pour dissiper toute impression fâcheuse, mais l'accueil qu'il reçut à la cour fut si froid qu'il revint à Founaï la mort dans l'âme.

Il ne se découragea point néanmoins, car au commencement de l'année suivante, c'était en 1589, il envoya son fils à la cour pour offrir ses hommages au souverain, le faisant accompagner par deux personnes de la plus haute noblesse, Cicatondono, son oncle, et Paul Chingandono lui même. S'il avait espéré que ce dernier, en raison de ses sentiments religieux, dont il ne faisait pas mystère, y perdrait quelque chose de l'estime qu'on avait pour lui, il s'était grossièrement trompé. En effet, Cambacoundono ayant été informé que le jeune prince de Boungo, Cicatondono, son oncle, ainsi que Paul Chingandono et deux autres seigneurs

attendaient dans l'antichambre le moment de lui présenter leurs hommages, il dit tout de suite et à très haute xoix : « Faites entrer sans délai Chingandono, le grand capitaine du Boungo, » et l'ayant reçu avec beaucoup d'affabilité, il commença à raconter aux seigneurs qui l'environnaient quelques-uns des beaux faits de guerre de l'illustre capitaine. Il voulut faire plus encore pour l'honorer, car trois jours après ayant invité à sa table le jeune prince de Boungo, Paul seul fut admis à y prendre place avec lui.

Cette préférence que le souverain avait montrée pour Paul fit une blessure si profonde au cœur de Cicatondono, que ce seigneur une fois de retour fit tout ce qu'il put pour perdre le vaillant chrétien. Toute occasion était bonne quand elle pouvait servir à le décrier et à faire douter de sa fidélité; et enfin, poussé par ses mauvais conseils, Yochimoune alla jusqu'à enjoindre au grand capitaine, et cela sous peine de mort, de renoncer à sa religion. Mais Paul, avec la fermeté de caractère, dont il avait donné tant de preuves, lui déclara net qu'il n'en ferait rien. Le prince en fut vivement irrité, et il pensait déjà à prononcer la sentence capitale, lorsqu'un sage païen lui fit observer que tout le monde ne manquerait pas de trouver plus qu'étrange, que lui chrétien et fils de chrétien,

il fit mourir un chrétien, en outre, que Paul avait beaucoup de partisans et qu'il était homme à se défendre, enfin, que Cambacoundono pourrait bien lui savoir très mauvais gré de la mort d'un officier qu'il estimait comme l'un des plus distingués de l'empire. Ces considérations arrêtèrent le prince et désormais Paul ne fut plus inquiété.

Les deux expéditions en Corée fournirent à Chingandono de belles occasions de montrer ses rares qualités militaires et sa réputation s'en accrut tellement que Cambacoundono, devenu Taïcosama, voulut l'en récompenser. Ayant appris en effet, que par suite de la déchéance du lâche Yochimoune, Paul avait beaucoup souffert dans ses intérêts, il s'empressa de le dédommager de ses pertes par un accroissement considérable de ses revenus. Le généreux capitaine en profita surtout pour secourir bien des chrétiens que la persécution avait réduits à une extrême misère.

La mort de Taïcosama qui arriva le 15 septembre 1598, le gouvernement des régents qui suivit, et enfin l'avènement au pouvoir de Daïfousama amenèrent dans l'empire tout un nouvel ordre de choses. Ce fut en 1601, que Foucouchimandono, prince d'Aki et de Bingo se fit un bonheur d'attacher à son service le seigneur Paul Chingandono. Quand le pieux et

illustre guerrier descendit dans la tombe, l'Eglise du Japon perdit en lui, un de ses fils, qui lui avaient fait le plus d'honneur à cette époque.

*
* *

CHITCHIRO, COSME, mort de misère pour la foi, dans les montagnes de Nangasaki où il s'était réfugié, le 14 octobre 1627, à l'âge de soixante-sept ans.

*
* *

CHOJIRO, JEAN, Confesseur de la foi. Né dans la province deWôchou, il était charpentier de professien. Il avait été baptisé depuis quelques années, lorsque le 27 mars 1614, il comparut à Sourounga devant le tribunal du juge Coufioyé. Comme il refusait de renier Jésus-Christ, il fut condamné à avoir les doigts coupés et le front marqué d'une croix avec un fer rouge. Quand la chair du front eut été brûlée jusqu'à la boîte osseuse, on le promena ignominieusement par les rues de la ville, puis on lui coupa les doigts des mains tout au ras, en six coups, trois pour chaque main, enfin on le jeta à terre pour lui énerver les jarrets. Laissé là à demi mort, il fut recueilli par les chrétiens pendant la nuit. Il survécut à ses affreuses blessures : il avait alors vingt-sept ans.

*
* *

CHONGORO, PIERRE. Au commencement d'avril 1614, un grand nombre de confesseurs de la foi, reçurent à Méaco leur sentence d'exil. Les hommes, ils étaient soixante et onze, devaient se rendre dans le Tsoungarou. Ils avaient revêtu leurs plus riches habits, comme s'il s'était agi d'aller à une fête. Tous étaient à cheval, et les enfants placés quatre ensemble dans des paniers sur une même monture. Un adolescent manquant à l'appel, parce qu'il avait été caché par des parents gentils, un jeune homme, nommé Pierre Chongoro, s'offrit de lui même pour le remplacer; ayant été accepté, Pierre partit aussitôt avec les autres, sans le moindre préparatif. Arrivés dans le Tsoungarou, les exilés furent employés à de pénibles travaux d'agriculture : or plusieurs d'entre eux appartenaient à de nobles familles. Leurs souffrances n'ébranlèrent en rien leur fidélité, et plusieurs même méritèrent plus tard la couronne du martyre.

*
* *

CHOURINDONO, prince de Tango. Il était fils de Marie Kiogocou, princesse d'Omi. Ayant reçu le baptême dans sa jeunesse, il se refroidit beaucoup dans la persécution de Taïcosama,

mais il reprit ensuite sa première ferveur. Daïfousama lui ayant donné, en 1601, la province de Tango, il y favorisa de tout son pouvoir la propagation de l'Evangile. C'est par ses soins et ceux de sa pieuse mère, qu'une grande mission fut donnée, en 1610, dans toute cette contrée et y produisit des fruits abondants de salut.

*
* *

Chouyendono, Constantin, Gouverneur de Méaco. Il était le fils cadet de Ghenifoïn, gouverneur de Méaco. Il remplit dans sa jeunesse les fonctions de page auprès de Cambacoundono, neveu de Taïcosama, et reçut le baptême en 1596. On le vit donner à cette époque de persécution des preuves d'une piété sincère. Il se trouvait à Méaco avec un de ses cousins, nommé Michel et chrétien comme lui, quand on annonça la condamnation des Religieux qui furent six semaines plus tard crucifiés à Nangasaki. Aussitôt que Constantin l'eut appris, il dit à son cousin : « Oh ! que nous voilà arrivés bien à propos pour obtenir la couronne du martyre ! Nous ferons tout ce qu'il nous sera possible pour que Notre-Seigneur nous en fasse la grâce. » Ils n'avaient pas eu d'abord l'intention de s'arrêter à Méaco, mais alors il y demeurèrent pour attendre le moment où ils devraient confesser publiquement leur foi. Le P. Organ-

tini leur envoya un de ses religieux pour les fortifier dans leur généreuse résolution, et ils conçurent un si grand désir du martyre qu'il leur tardait de se voir mener au supplice.

Comme Ghénifoïn pouvait ignorer encore que son fils eût été baptisé, Constantin voulut l'en assurer lui-même et il ajouta que, s'il le fallait, il était prêt à mourir avec le P. Organtini, qui l'avait instruit des choses de la foi. Cette déclaration fut un coup de foudre pour Ghénifoïn qui redoutait les suites de l'édit de persécution, mais quoiqu'il pût dire à son fils, il le trouva inébranlable. Les circonstances, toutefois, lui vinrent bientôt en aide, car au bout de quelque temps, Constantin et Michel, voyant qu'ils n'étaient ni recherchés, ni même inquiétés pour leur foi, s'éloignèrent de Méaco, et ne songèrent plus qu'à se sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes.

En 1601, malgré tous les changements survenus depuis la mort de Taïcosama, Ghénifoïn était encore gouverneur de Méaco. Paul Sacondono, son fils aîné, étant mort dans les sentiments les plus chrétiens, il crut néanmoins qu'il devait à sa dignité de livrer le corps du défunt aux bonzes qui le réclamaient, pour lui accorder les honneurs des funérailles païennes. Constantin ne pouvait se dispenser de se trouver à la cérémonie et il y assista en effet,

mais il y trouva l'occasion de confesser hautement sa foi, en présence de toute la noblesse et d'une foule de bonzes, car les insignes idolâtriques, dont on se revêtait en pareille circonstance, il les rejeta avec horreur.

Dans les premières années de son règne, Daïfousama se montra favorable aux chrétiens, et c'est ainsi que Paul Chouyendono put succéder à son père dans le gouvernement de Méaco. Mais qui aurait pu croire que c'était pour le malheur du fils de Ghénifoïn? et c'est cependant ce qui arriva, car dans cette haute situation, il finit par négliger peu à peu et puis totalement les devoirs de la vie chrétienne, et bientôt même, sans renoncer à la foi, à s'abandonner aux désordres des sens.

Cependant, comme si elle eut voulu lui tenir compte d'une ferveur qui avait été sincère, la divine Providence l'arrêta sur la pente funeste où il glissait, en permettant qu'il fut accusé devant Daïfousama, par un de ses serviteurs, en qualité de chrétien. Chouyendono, plein de colère, fit tuer le délateur, mais bientôt, effrayé de son acte, il donna des signes d'aliénation mentale. Alors l'empereur, le déclarant incapable d'administrer, confisqua tous ses biens, mais lui fit grâce de la vie. Revenu plus tard à la raison, Paul Chouyendono reconnut le châtiment, et après avoir réparé les scandales

qu'il avait donnés, il vécut désormais en fervent chrétien (1610).

*
* *

Cicamoro, Pantaléon. Il était le troisième fils de Civandono, prince de Boungo. Les beaux exemples de piété qu'il avait rencontrés à la cour, la présence des missionnaires qui y venaient et surtout la conversion de son père, l'avaient comme tout naturellement préparé à embrasser la foi de Jésus-Christ, lorsqu'il fut baptisé en 1580, sous le nom de Pantaléon. Trois ans plus tard, il entrait en possession du domaine qui formait son apanage. On ne saurait croire quelle sincère et vive affection il avait pour ceux qui lui avaient enseigné la doctrine chrétienne; aussi, lorsqu'il lui arrivait de recevoir chez lui quelques religieux, son bonheur était extrême, il ne savait que faire pour leur être agréable, il ne pouvait pas les quitter et se plaisait à conférer longuement avec eux sur les choses de la religion. C'était avec peine qu'il les voyait s'éloigner de lui, et pour prolonger en quelque manière leur visite, il allait se placer à une fenêtre élevée de son palais pour les suivre des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparus.

Une fois que Cicamoro eut contracté une alliance digne de lui, il fit savoir aux bonzes

établis sur les terres de sa dépendance qu'il n'avait pas besoin de leurs services, et que les rentes qu'on leur avait faites jusque-là seraient distribuées désormais aux soldats qu'il était tenu d'entretenir pour le cas de guerre. Les bonzes se plaignirent très haut, mais il fut sourd à leurs réclamations comme à leurs prières et bientôt il n'y eut plus traces d'idolâtrie dans le pays.

Les rapports de Cicamoro avec Yochimoune, son frère aîné, furent excellents, tant que celui-ci se montra fidèle à Dieu, mais du moment où le prince de Boungo trahit les engagements de son baptême, pour ne pas déplaire à Cambacoundono, Cicamoro, indigné de tant de lâcheté, cessa de paraître à la cour. Retiré dans son domaine, qui suffisait à son ambition, il s'appliqua à y faire fleurir la religion, à rendre ses sujets heureux par une sage administration, et à les édifier par l'exemple des vertus qui font les vrais serviteurs de Dieu.

*
* *

Cingina, Michel, Frère de la Compagnie de Jésus. Michel était le neveu de Soumitanda, prince d'Omoura, et le cousin de Protais, prince d'Arima. C'était un jeune homme doué de très belles qualités et surtout d'une piété singulière. Il avait environ seize ans, lorsqu'en

1582 il partit pour Rome, en qualité d'ambassadeur de Protais et de Soumitanda. En même temps que lui firent voile pour l'Europe, Mancie Ito, en qualité d'ambassadeur du prince de Boungo, et deux jeunes seigneurs destinés à les accompagner, Martin Fara et Julien Nacaura. Le voyage fut très long, non seulement à cause de son immense parcours et des difficultés de la navigation, mais encore à cause du séjour prolongé que les ambassadeurs firent dans plusieurs ports durant le trajet, et ce fut à une date éloignée, le 10 août 1584, qu'ils débarquèrent à Lisbonne. On les accueillit partout, en Portugal, en Espagne et en Italie avec beaucoup d'empressement et de grandes démonstrations de joie ; mais c'est à Rome surtout, où ils arrivèrent le 20 mars 1585, que les fêtes données en leur honneur eurent plus de pompe et d'éclat. La réception que leur fit le pape Grégoire XIII fut vraiment magnifique, et le pape Sixte-Quint qui, sur ces entrefaites, succéda à Grégoire, ne leur témoigna pas moins de bonté ; il voulut même les créer chevaliers, et il les combla, à leur départ, de bénédictions et de présents.

Le 30 avril 1586, les ambassadeurs, quittaient Lisbonne pour retourner dans leur patrie; mais à cause des nombreux incidents du voyage, ils n'arrivèrent à Nangasaki que le

21 juillet 1590. L'année suivante, après avoir pris le repos que réclamait l'état affaibli de leur santé, ils allèrent présenter leurs hommages à Taïcosama; l'empereur les reçut avec bienveillance et goûta fort leurs récits. Revenu dans le Chimo, Michel Cingina remit solennellement aux princes d'Omoura et d'Arima les lettres et les dons que le Saint-Père leur avait destinés. Dès lors le jeune ambassadeur pouvait prétendre à tous les avantages que le monde offre et promet à ses partisans, mais il les dédaigna, et entra, le 25 juillet 1592, dans la Compagnie de Jésus. Il y devint un religieux exemplaire et rendit d'importants services dans les temps de persécution.

*
* *

Civandono, François, prince de Boungo. Civandono avait vingt-deux ans lorsque saint François Xavier arriva au Japon. Il accueillit l'Apôtre avec les plus grands honneurs, lui témoigna la plus grande confiance, le défendit contre les bonzes et voulut l'entendre souvent en particulier, mais il ne se déclara pas chrétien, retenu qu'il était par le goût des plaisirs sensuels. Conduite vraiment étrange! Pendant plus de vingt-cinq ans il favorisa de tout son pouvoir les intérêts chrétiens, se faisant le protecteur et le défenseur des missionnaires,

tout en demeurant attaché, extérieurement du moins, au paganisme ; et ce ne fut qu'en 1577, et après de mûres réflexions, qu'il reçut le baptême.

Ce prince, très intelligent, habile administrateur et ami de la justice, fut engagé dans plusieurs guerres où il ne montra pas moins de capacité que de bravoure ; s'il eut quelques revers, il eut encore plus de succès. La princesse de Boungo, sa première épouse, très païenne de cœur et d'une humeur dont il eut beaucoup à souffrir, lui donna plusieurs filles, qui lui firent honneur par leurs vertus, et trois fils, dont l'aîné, qui lui succéda, lui causa par son caractère léger et changeant, et surtout par son apostasie et sa mauvaise administration, de grands embarras et de vifs chagrins. D'un autre côté, Sébastien et Pantaléon, ses deux autres fils, ainsi que Julie, sa seconde épouse, lui procurèrent par leur piété sincère, de véritables consolations. Ce fut le 6 juin 1587 que Civandono rendit son âme à Dieu.

Pendant le peu de temps que ce prince avait été chrétien, il était parvenu à une si sublime perfection que les fidèles l'admiraient. On peut dire qu'après l'Apôtre de l'Orient, personne n'a plus contribué que lui à la conversion des Japonais. Pour obtenir de Dieu celle de ce généreux bienfaiteur, le P. Aquaviva, général

de la Compagnie de Jésus, avait ordonné des prières publiques dans tout son Ordre, et le pape Grégoire XIII avait accordé à la même intention une indulgence plénière en forme de jubilé. Le prince de Boungo était bien persuadé du tendre et sincère attachement que les jésuites avaient pour sa personne, et du zèle qu'ils témoignaient pour son salut éternel; c'est pourquoi, après son baptême, il disait souvent qu'il était enfant de la Compagnie. S'il disait vrai à l'égard de toute la Compagnie, qui l'avait vraiment enfanté à Jésus-Christ, les Jésuites du Japon pouvaient, avec autant de justice, l'appeler leur père, car jamais il ne s'épargna en rien, lorsqu'il fut question de leur donner des marques efficaces de sa bonté.

Quant aux vertus particulières de cet incomparable prince, on peut dire qu'il eût, dans un degré éminent, toutes celles qui font les plus grands saints. Ses austérités étaient extrêmes son oraison continuelle, sa patience invincible, sa douceur inaltérable. Sa dévotion pour la Reine des anges était des plus tendres : tous les jours, au matin, il assemblait les gens de sa maison pour réciter en commun et à genoux la troisième partie du Rosaire, et il achevait le reste en son particulier. Tout son temps était réglé : il se confessait et communiait tous les jours, et chaque année il se retirait durant une

semaine au noviciat des Jésuites d'Ousouki, pour y faire les exercices de saint Ignace.

La pureté et la vivacité de sa foi passèrent tout ce qu'on pourrait en dire, mais le trait dominant de son caractère, et ce qui lui a mérité une place si distinguée parmi les héros du christianisme, ce fut son inébranlable constance dans les plus grandes adversités. Pendant la dernière guerre que le prince de Satsouma fit au prince, son fils, la peste s'étant mise dans la citadelle d'Ousouki qu'il avait conservée, on le vit quelque temps obligé d'errer, presque seul, par les bois et par les montagnes, plus touché de voir son fils révolté contre Dieu, qu'il ne l'était de voir toute sa famille et ses Etats à la merci d'un ennemi cruel.

Après la guerre, il se retira avec le P. François Laguna, son confesseur, pour ne plus vaquer qu'à Dieu dans la solitude; mais son âme épurée par tant de tribulations était un fruit mûr pour le ciel. Le chagrin qu'il avait eu de voir de toutes parts les églises renversées, les pasteurs en fuite et le troupeau dispersé, joint à la maladie contagieuse dont il avait été frappé, et dont il n'était pas bien guéri, fut ce qui contribua le plus à avancer ses jours, et Dieu, sans doute, se hâta de l'appeler au ciel, pour lui épargner la vue des malheurs qui menaçaient la chrétienté du Japon. On peut

dire que sa mort fut précieuse devant Dieu et devant les hommes, et les merveilles, qui se sont opérées à son tombeau, ont fait penser à lui rendre les honneurs réservés aux saints.

*
* *

Clément, Prêtre séculier japonais. Il avait été ordonné par Mgr de Cerquiera. En 1614, lorsque la persécution contraignit un si grand nombre de missionnaires et de chrétiens à s'exiler, il voulut demeurer au Japon, malgré les dangers auxquels devait l'exposer l'exercice du ministère sacré.

*
* *

Cofiki, Paul, Confesseur de la foi. Au mois de septembre de l'année 1621, les bonzes de Nangasaki résolurent d'élever un de leurs temples sur l'ancien emplacement de l'église et du bâtiment, dits de la Miséricorde. Les ouvriers chrétiens, ayant pris conseil des missionnaires, refusèrent de mettre la main à cette construction. C'est alors que l'un d'eux, nommé Paul Cofiki, fut saisi et attaché à un pin, de façon à ce que les pieds atteignaient à peine le sol. Il demeura huit jours dans cet état, et il y devint tout noir et tout enflé. Il était sur le point d'expirer, quand, sur les prières d'un espagnol, il fut détaché et rendu à sa famille. Les bonzes

avaient craint, d'ailleurs, que la mort d'un homme ne fût d'un fâcheux augure pour l'érection de leur temple.

*
* *

COLLADO, JACQUES, Prêtre de l'Ordre de Saint-Dominique. Il naquit à Méazadas, entre Mérida et Métellin, dans l'Estramadure, et vers l'an 1600, il entra chez les Frères-Prêcheurs à Saint-Etienne de Salamanque. Il passa au Japon au mois de juillet 1619. Malgré la persécution violente que les chrétiens souffraient dans cet empire, et dont il pouvait à chaque instant devenir la victime, il y donna des preuves d'une intrépidité, d'un zèle et d'une charité extraordinaires. En 1625, ses confrères l'envoyèrent à Rome pour solliciter du Saint-Père une plus grande étendue de pouvoir dans l'exercice de leur ministère. Le P. Collado, l'ayant obtenue après de longs délais, retourna en Espagne, où le roi lui donna des lettres-patentes pour les Philippines. Il arriva dans ces îles en 1635, avec vingt-quatre missionnaires de son Ordre. Il eut des difficultés avec le gouverneur, qui ne voulait pas appuyer ses projets particuliers. Il venait toutefois de se conformer à ce que celui-ci exigeait au nom du roi, lorsqu'il fut rappelé de Cagayan, où il s'était retiré, dans la ville de Manille. S'étant em-

barqué pour retourner en Europe sur une jonque délabrée, il y fit naufrage. Il pouvait nager jusqu'à terre, mais il voulut demeurer à bord pour confesser les passagers. Bientôt un coup de mer engloutit la jonque et tout ce qu'elle contenait : c'était en 1638. Telle fut la fin d'un religieux d'un grand mérite, mais d'un zèle quelquefois inconsidéré. Dieu permit que ses erreurs fussent rachetées d'abord par une soumission profondément humble, et enfin par une mort héroïque.

*
* *

Condéra, Siméon Cambioïndono, Général japonais. Ce fut en 1584 que Condéra, alors général de cavaleric, embrassa la foi et reçut le baptême : Augustin Tsoucamidono avait été le premier instrument dont Dieu s'était servi pour l'amener à la lumière de la vérité. Devenu chrétien, Condéra ne négligea plus aucune occasion de venir en aide aux missionnaires et de procurer les intérêts de la Religion. En 1585, il accompagne le P. Cuello, Vice-provincial, à la cour de Cambacoundo et lui ménage une excellente réception, et bientôt après il traite avec le prince d'Amangoutchi du retour des Religieux dansses Etats, d'où ils avaient été chassés, et il réussit si bien dans cette affaire, que Morindono permit aux missonnaires de

prêcher dans toute l'étendue de ses domaines et d'y établir trois résidences, avec une église pour chacune. En 1586, Condéra s'avance, à la tête d'une armée, jusque dans la province du Tchicougen, pour y punir, au nom du souverain, le seigneur Akesouki de ses empiétements sur le Bougen, et le succès couronne complètement son entreprise.

Dieu bénissait le vaillant capitaine, et celui-ci, plein de reconnaissance, cherchait à le faire bénir, car en cette même année 1586, Condéra fut assez heureux pour gagner à Jésus-Christ son fils aîné, deux de ses frères, un frère du prince d'Ixe, ainsi que plusieurs autres seigneurs et gentilshommes.

Civandono, prince de Boungo, ayant réclamé l'assistance de Cambacoundono pour la guerre que son fils Yochimoune avait à soutenir contre les Satsoumans, Condéra fut envoyé immédiatement avec des troupes, et il manœuvra avec tant d'habileté, qu'il rétablit en peu de temps les affaires de l'incapable Yochimoune ; il rendit même à celui-ci un service plus signalé, en le déterminant par ses exhortations à recevoir le baptême. Condéra voulut porter lui-même à Civandono cette bonne nouvelle et le vieux prince en fut comblé de joie.

Cambacoundono, qui s'était décerné à lui-même le titre pompeux de Taïcosama, avait

été d'abord favorable aux chrétiens, mais ayant cédé aux perfides conseils d'un bonze qui le flattait dans ses honteuses passions, il finit par se déclarer contre eux. Alors Juste Oucondono, l'un des officiers les plus distingués de l'empire, fut exilé de la cour : c'était une grande perte pour l'armée japonaise, et l'acte qui l'en privait fut généralement blâmé. Dans ces circonstances, Condéra parut ne s'apercevoir de rien, il demeura, même extérieurement, ce qu'il avait été par le passé et Taïcosama n'osa pas l'inquiéter. Celui-ci, toutefois, lui fit sentir à plusieurs reprises qu'il l'aurait mieux récompensé de ses beaux exploits dans le Chimo, s'il n'avait pas été chrétien. Mais qu'est-ce que cela pouvait faire au capitaine chrétien? Ce qui lui importait avant tout, c'était d'avoir ses entrées libres à la cour et de savoir comment on y traitait les affaires de la religion, afin de fournir aux missionnaires d'utiles renseignements pour guider leur conduite. D'ailleurs le vaste et riche domaine qu'il possédait dans le Bougen suffisait à ses désirs; et il tenait si peu aux honneurs de ce monde, qu'en 1591 il en laissa l'administration à Caïnocami, le seul fils qui lui restât. Il est vrai que l'année suivante Caïnocami étant parti pour la Corée, son père dut reprendre, au grand contentement de tous, les rênes du gouvernement.

Taïcosama avait envoyé une armée en Corée pour soumettre le pays, et pour rendre la Chine même, s'il était possible, tributaire de son empire, mais cette expédition n'ayant point donné les résultats qu'il en espérait, il en décreta une seconde dont Condéra fit partie : C'était en 1594. On construisit sur le littoral de la Corée douze forteresses, et le commandement de l'une des trois principales fut confiée à notre vaillant général. Il y avait beaucoup de chrétiens dans l'armée, et leur abandon spirituel eut été grand, si le P. Grégoire de Cespédez n'était venu les visiter. Sa présence fut un bonheur pour eux, et ils en profitèrent pour recevoir les sacrements. Condéra était au comble de la joie et il voulut garder le Père quinze jours auprès de lui. Ce temps fut consacré en grande partie à des exercices religieux ; il y avait instruction une ou deux fois par jour, et le général était si satisfait de ce qu'il y entendait qu'il ne voulut pas qu'on l'entretînt sur d'autres sujets, et même, pour méditer à loisir sur la parole de Dieu, il se retirait seul à certaines heures, après avoir défendu qu'on vînt l'interrompre.

La seconde expédition en Corée fut encore plus malheureuse que la première, et Taïcosama, déçu dans ses folles espérances de conquête, semblait faire retomber tous les

effets de sa colère sur les chrétiens qui ne pouvaient se reprocher qu'une chose : c'était de l'avoir servi avec trop de fidelité et de dévouement. Cette situation fâcheuse dura jusqu'à la mort de l'empereur qui arriva en septembre 1598, et l'un des premiers soins des régents préposés au gouvernement de l'empire, fut de mettre fin à la guerre de Corée, et de rappeler les troupes.

Une année s'était à peine écoulée qu'une division profonde éclatait entre les régents, une lutte acharnée en fut la conséquence; Jeyas, le principal d'entre eux triompha de ceux qui voulaient sauvegarder les droits du jeune Findeyori, fils de Taïcosama, et parvint ainsi à l'empire sous le nom de Daïfousama. Siméon Condéra Cambioïndono avait pris parti pour ce dernier, et il avait joué un rôle important dans la lutte en se rendant maître du Boungo : cette province était alors gouverné par Constantin Yochimoune que Taïcosama avait disgrâcié, à cause de la lâcheté qu'il avait montrée en Corée, et que les régents avaient rappelé au pouvoir. Fait prisonnier, il eut été traité avec la dernière rigueur, si, au souvenir de son excellent père, Condéra n'avait eu compassion de lui.

En 1601, Daïfousama ayant distribué à ses partisans les provinces enlevées à ses adver-

saires, Caïnocami, fils de Condéra, reçut en échange du Bougen, la province de Tchicougen, qui était plus considérable. Le nouveau souverain estimait singulièrement Condéra, Soyemandono, son frère, et les princes d'Omoura et d'Arima, tous excellents chrétiens, qui avaient marché sous ses drapeaux, de sorte que leur mérite paraissait compenser dans l'esprit du vainqueur l'effet produit par l'hostilité de plusieurs seigneurs chrétiens, et en particulier de l'amiral Augustin Tsoucamidono.

Coroume, en Tchicoungo, était le domaine de Simon Tochirondono, époux de Maxence, fille de Civandono ; cette ville ayant été prise par les troupes de Daïfousama, Condéra y accourut bien vite pour sauver les missionnaires qui s'y trouvaient ainsi que Maxence et ses enfants. Ce fut aussi à sa prière, que Canzouyédono, devenu prince du Fingo, avait consenti à mettre en liberté les religieux qui avaient été faits prisonniers dans la ville d'Outo. Enfin le vaillant chrétien s'offrit au P. Alexandre Valignani, Visiteur de la Compagnie de Jésus, pour être le protecteur des missionnaires à la place de l'infortuné Tsoucamidono, et son crédit lui permit à cette époque de rendre à l'Eglise du Japon d'importants services.

Siméon Condéra se trouvait, en 1603, à

Fouchimi, résidence de Daïfousama, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau : il mourut pieusement comme il avait vécu depuis son baptême. Il avait recommandé à son fils de faire porter son corps à Facata, pour qu'il y fût enseveli dans l'église des Pères de la Compagnie de Jésus, et il avait même laissé par testament plus de mille écus pour l'entretien de cette église. Caïnocami se conforma aux volontés de son père, et lui fit faire des funérailles magnifiques.

*
* *

Conichi, Jacques. Conichi, appelé aussi Sacouyémon, était fils de Jacques Mimasaca, l'un des officiers les plus distingués de Tsoucamidono, et gouverneur d'Yachchiro. Après la prise d'Outo, capitale du Fingo, par les partisans de Daïfousama (1600), Jacques Conichi se réfugia avec son père dans la province de Satsouma.

Le prince de Satsouma les accueillit bien, et Jacques fut appelé à la cour pour y servir en qualité de page : il avait alors quatorze ans. Sa bonne mine, ses manières distinguées et sa belle intelligence lui gagnèrent bientôt l'estime et l'affection de tous, et le prince lui-même en fut tellement charmé qu'il conçut le projet de lui faire épouser une de ses parentes ; ce devait

être à une condition, d'ailleurs, c'est que Jacques cesserait pour de bon de professer le christianisme.

Pour y amener le jeune page, il fallait le détourner peu à peu des pratiques de sa religion, et la discréditer autant que possible dans son esprit; on usa donc pour arriver à ce but de tous les moyens qui pouvaient séduire sa jeunesse : caresses, plaisirs et insinuations perfides. Mais quand Jacques vit où l'on voulait en venir, il déclara bien haut que pour rien au monde il ne trahirait les engagements de son baptême. On le laissa tranquille parce qu'on pensait bien qu'avec le temps il changerait de sentiments.

Quelques mois plus tard, la cour se trouvant à Cangochima, l'un des plus grands seigneurs de la contrée, entreprit de lui persuader qu'il ferait sagement de céder aux désirs du prince, qui ne manquerait pas de l'en récompenser par toutes sortes de faveurs et d'assurer ainsi son avenir, mais une fois de plus le page chrétien demeura inébranlable.

C'était l'usage de Jacques, même losqu'il était de service, de porter au cou un reliquaire, en témoignage de sa foi; on l'engagea à le retirer, pour ne point offusquer les yeux du prince. Il répondit que depuis longtemps le prince le voyait paré de cet objet de dévotion, et que s'il

venait à le retirer, ce serait pour en porter un autre encore plus beau et bien plus apparent, et c'est ce qu'il fit en effet.

Cependant le prince de Satsouma, n'ayant pas encore perdu tout espoir d'arriver à ses fins, envoya dire à Isabelle, mère de Jacques, qu'elle eût à déterminer son fils à se soumettre à ses volontés. Sans se laisser intimider par les menaces, la vertueuse dame s'y refusa absolument, et Jacques ne doutant plus que le prince, outré de colère, ne se vengeât bientôt de la résistance qu'il opposait à ses projets d'alliance, ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Mais, soit qu'il caignît d'être désapprouvé par Daïfousama ou même de se rendre odieux en poussant les choses à l'extrême, le prince préféra fermer les yeux et pardonner. Toujours fidèle à son Dieu, et d'une conduite irréprochable. Jacques Conichi se faisait déjà admirer pour ses talents militaires, lorsqu'en 1610, les bonzes obtinrent contre lui une sentence de bannissement. Heureux d'avoir souffert pour Jésus-Christ, le vaillant ehrétien quitta le pays et se retira à Nangasaki.

*
* *

Cadeiro, Antoine, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit à Gollegâo, en Portugal, exerça pendant vingt et un ans les fonctions de mis-

sionnaire au Japon, et y mourut en 1611, à l'âge de cinquante-deux ans. Il y avait trente-sept ans qu' il était entré dans la Compagnie.

*
* *

Corogi, Paul, Otona ou chef de rue à Nangasaki. Ayant été chargé de poser le matin et de retirer le soir les trentes barres d'argent qui étaient exposées dans la grande place de Nangasaki, comme salaire de celui qui dénoncerait la présence d'un missionnaire, Paul Corrogi se refusa absolument à remplir un pareil emploi. Alors le gouverneur Gonrocou le cita devant son tribunal, et ne pouvant le fléchir, il le fit jeter dans la prison publique. Paul n'en sortit qu'au bout de quelques mois, mais sans avoir faibli dans sa foi. C'était en 1619.

*
* *

Cosme, de Famamatchi, Confesseur de la foi. Au mois d'octobre 1616, à Famamatchi, ville de la province de Figen, où les Dominicains avaient leur principale église, Cosme, Majordome du Rosaire, et Paul, frère de Cosme, confessèrent la foi dans les tourments, mais ils furent ensuite renvoyés libres. Cosme avait été l'hôte d'un Père Dominicain.

*
* *

Cosme, de Sacaï, Frère de la Compagnie de Jésus. Cosme naquit à Sacaï, où ses parents occupaient un rang distingué. Il était encore dans l'âge de la jeunesse, lorsqu'en 1568, le P. Villéla l'instruisit et lui conféra le baptême. Sa foi était si vive et sa piété si sincère qu'a peine baptisé il aurait voulu déjà se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse. Pendant deux ans sa conversion fut ignorée de son père à qui elle ne fut révélée que par les objets religieux trouvés dans la chambre de son fils. Le père de Cosme était très attaché aux superstitions païennes, et comme il détestait très fort les chrétiens, il chassa son fils de chez lui et l'obligea même de renoncer à tout héritage. Cosme s'empressa de souscrire à ses idées, et libre désormais de tout souci matériel, il se rendit joyeusement à Méaco où les Pères Jésuites lui firent le meilleur accueil. Après quelque temps d'épreuves, le P. Cabral l'admit dans la Compagnie. Cosme devint par la suite un prédicateur éloquent et zélé, qui contribua beaucoup à la conversion des infidèles.

*
* *

Costa (Balthasard de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père arriva au Japon en 1564 et y

fut particulièrement attaché à la mission de Firando. Il y avait déjà vingt ans qu'il remplissait son ministère avec beaucoup de zèle, lorsqu'il commit la faute de ne vouloir pas se soumettre à ses supérieurs sur un point de discipline, et ceux-ci, malgré ses regrets, le renvoyèrent bientôt aux Indes. De là le P. Balthasard partit pour le Portugal, mais il périt en mer pendant le trajet.

*
* *

Costa (Béatrix de), Dame du Manteau de Saint-Augustin, Confesseur de la foi. Elle était fille d'un Portugais et d'une Japonaise, et épouse du capitaine de navire Antoine de Svlva, portugais. Sa haute piété et son zèle ardent pour les intérêts de la religion la désignaient assez aux colères des persécuteurs, lorsqu'en 1631, son mari étant absent, elle fut enfermée dans la prison de Nangasaki, avec sa fille, Marie de Sylva, âgée de dix-huit ans. Jusqu'à cette époque les Portugais n'avaient pas été mis à la torture; Béatrix et sa fille furent les premiers exemples. Il y avait avec elles cinq religieux qui avaient confessé généreusement la foi. Pour les vaincre, le gouverneur Ounémé résolut d'employer les tourments d'Oungen.

Le 3 décembre, on conduisit à Oungen les cinq religieux et les deux dames, les religieux

sur des chevaux et les dames dans des norions ou litières. Au port de Fimi, à une lieue de Nangasaki, les confesseurs furent mis en sept barques différentes pour être transportés à Obama, port d'Arima, à dix lieues de Fimi et à deux lieues de la montagne et du lac d'Oungen. On leur enserra le cou et les bras de liens très étroits, attachés aux parois latérales de la barque et l'on chargea leurs pieds de fers. A Obama, sept cabanes construites à la hâte les reçurent. On se proposait ainsi de priver les saints prisonniers de consolations mutuelles. On voulait aussi les attaquer séparément. Cet isolement dura trente jours, c'est-à-dire tout le temps des épreuves.

Le vendredi, 5 décembre, on conduisit les confesseurs à la colline, et vers midi, le cortège atteignit la vallée d'Enfer. Cinq officiers d'Ounémé devaient présider au supplice, et de grandes récompenses leur étaient promises s'ils obtenaient des apostasies. On mena les martyrs au plus pestilentiel des cratères et on leur fit considérer les flots bouillonnants, et les vapeurs sulfureuses qui s'élevaient de toutes parts.

On fit approcher chacun des confesseurs; on les dépouilla de leurs vêtements, à l'exception d'un lambeau de linge pour la pudeur, et on les fit placer debout sur une grande pierre, attachés par cinq cordes qui les étreignaient au cou

et aux membres, et dont les extrémités étaient maintenues par des soldats. Les commissaires avertirent les victimes que, si elles cessaient d'être immobiles, ce serait un signe de faiblesse et d'apostasie, mait elles protestèrent contre une pareille interprétation.

On prit ensuite des vases contenant un peu plus de quatre litres ; on les remplit des eaux corrosives du lac, et on versa trois vasées sur les épaules de chacun des confesseurs, non pas d'un trait, mais lentement et goutte à goutte, au moyen de petits trous percés au fond du vase; on promenait de place en place l'instrument de supplice, afin de ne point pénétrer profondément, et de faire expirer sur le champ les victimes. Néanmoins les chairs se trouvaient consumées, et tout le corps ne formait qu'une plaie.

Après la torture, on faisait revêtir les martyrs et on les renvoyait à leurs cabanes. Des médecins pansaient leurs ulcères, afin de prolonger leur vie, et de les conserver pour de nouveaux supplices. Dans l'intervalle des épreuves, ils demeuraient gisants sur la paille, avec les fers aux pieds et aux mains, et ne recevaient pour aliment qu'une écuellée de riz et une sardine, une fois le jour.

Le P. François de Jésus, Augustin, le P. Ichida de la Compagnie de Jésus, et Béatrix de Costa, furent torturés six fois. On avait désiré

punir par un surcroît de souffrance, dans le P. François de Jésus son intrépide éloquence et sa constance à réciter les louanges divines, dans le Jésuite japonais, sa désobéissance aux ordres du Chôgoun, et dans la généreuse Béatrix son énergie virile. Les trois autres religieux avaient été moins tourmentés.

Marie de Sylva, jeune fille délicate, s'évanouit dès la première épreuve, et tomba sur le sol; les commissaires, qui voulaient à tout prix proclamer une apostasie, s'écrièrent : « Elle est tombée! » et la renvoyèrent à Nangasaki. Durant le chemin, et de retour à la prison, Marie protesta continuellement contre le sens impie donné à sa défaillance, et demanda d'être réunie à sa mère et aux autres confesseurs, afin d'avoir part à leur martyre et à leur couronne; mais ce fut inutilement.

Le P. François de Jésus et Béatrix de Costa furent soumis à une autre peine. Entièrement dépouillés, ils furent placés debout sur des pierres et liés des deux côtés à des piquets. Les pierres étaient rondes et polies, et il était difficile de s'y tenir en équilibre. On avait placé dans la bouche des deux confesseurs une autre pierre de la grosseur d'un œuf. On les fit demeurer dans cette situation pendant une nuit tout entière. Ils la supportèrent admirablement; mais la rigueur du froid, pendant cette

nuit d'hiver, causa de si vives douleurs à la vénérable femme que les médecins jugèrent nécessaire de la renvoyer au village.

Ounémé, voyant qu'il était vaincu par l'invincible courage des confesseurs, les fit ramener à Nangasaki le 5 janvier 1632. Les religieux furent mis dans la prison publique, et les deux femmes déposées chez des personnes de la ville.

Ce fut le 1er septembre suivant que le gouverneur Ounémé condamna seulement à l'exil Béatrix de Costa et sa fille. Elles ne partirent qu'en 1634, et allèrent à Macao, où toutes deux, avec la permission du capitaine Antoine de Sylva, mari de Béatrix et père de Marie, prirent l'habit franciscain au couvent de Sainte-Claire, et elles terminèrent saintement leurs jours dans cette communauté.

*
* *

Cotendadono, Jérome, Seigneur japonais. Il était le fils aîné du seigneur Antoine de Firando, et reçut le baptême en 1566. Devenu chrétien, il marcha fidèlement sur les traces de son vertueux père, donnant, comme lui, l'exemple de toutes les vertus, et embrassant avec zèle tous les intérêts de la religion. En 1599, Froïn, prince de Firando, ayant voulu contraindre ses sujets chrétiens à l'apostasie, Jérôme n'hésita

point à quitter le sol natal et tous les biens qu'il y possédait pour aller chercher un asile sûr à Nangasaki; il n'était pas seul, car outre sa propre famille qui le suivit, plusieurs seigneurs l'accompagnèrent avec la leur, et il y eut encore plus de six cents personnes qui lui formèrent comme une escorte d'honneur. Quand ils arrivèrent au but de leur voyage, ils étaient dénués de toute ressource, mais bientôt les Religieux d'un côté, et les princes d'Omoura, d'Arima et de Fingo, de l'autre, s'empressèrent de leur venir en aide. En 1601, Yetsoudono, prince de Bougen, prit à son service Jérôme Cotendadono, Thomas son fils, et plusieurs de ceux qui avaient quitté avec lui le Firando. Cet exil volontaire avait rempli les païens eux-mêmes d'admiration : il fut surtout un bel exemple et un grand encouragement pour tous les chrétiens de l'empire.

*
* *

COTTA, GUILLAUME (ou PORTICO), Prêtre de la Compagnie de Jésus. En l'année 1605, un typhon terrible sévit sur l'empire du Japon. Les chrétiens eurent à déplorer la ruine de cinquante églises, et quoique ces édifices fussent moins considérables, et moins dispendieux à ériger qu'en Europe, c'était encore une perte immense. Un grand nombre de navires se per-

dirent, et le P. Guillaume Cotta périt sur l'un d'eux qui, parti de Nangasaki, faisait voile pour le Boungo. On crut d'abord qu'il s'était sauvé, comme plusieurs autres passagers, à la nage; mais le jour venu, on aperçut son corps qui flottait sur l'eau, les chrétiens le recueillirent avec respect et l'ensevelirent à Facata, dans l'église des Pères de la Compagnie de Jésus. Le P. Guillaume Cotta était né à Lucques; il avait trente-deux ans d'âge, dix de Compagnie, et un an seulement de séjour au Japon.

*
* *

Couros (Matthieu de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il était fils de Ruy de Couros et de Louise de Costa, et naquit à Lisbonne. Il entra à seize ans dans la Compagnie de Jésus, le 22 décembre 1583, et eut pour maître de son noviciat le vénérable Vasco Pérez. Il passa aux Indes en 1586 et termina ses études à Macao. En 1602, il fit profession du quatrième vœu et passa bientôt au Japon. En 1614, il fut exilé à Macao, et revint déguisé peu de temps après. Il mourut le 29 octobre 1633, non par le martyre, mais au terme de bien des souffrances, comme l'un des plus admirables vétérans de l'Eglise du Japon; il avait été deux fois Provincial, et avait administré l'Evêché. Il était âgé de soixante-

trois ans, et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie et quarante-trois au Japon. Ses épreuves avaient été sans nombre; il était demeuré huit mois dans une cavité pratiquée en terre, et toute une année entre deux parois de murs; il était consumé par les maladies. Se trouvant sans asile et voulant se livrer, il fut transporté par les chrétiens au fond des montagnes, et reçut la dernière hospitalité dans la cabane d'un lépreux, en dehors de Fouchimi. C'est là que, fortifié par les sacrements, il acheva son existence terrestre, pour aller jouir de Dieu.

*
* *

Critana, Antoine-François, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père naquit à Almodovar del Campo, dans le diocèse de Tolède. Il arriva au Japon en 1584, et y exerça son ministère pendant trente ans. Il mourut le 28 novembre 1614, à l'âge de soixante-quatre ans, sur le navire qui le conduisait en exil à Manille. Comme on était encore éloigné de cette ville, son corps fut déposé dans une barque et porté ainsi jusqu'à un rivage prochain, où il reçut la sépulture.

*
* *

Cuello, Gaspard, Prêtre de la Compagnie de

Jésus. En l'année 1590, les Jésuites du Japon firent une perte considérable dans la personne du P. Gaspard Cuello, qui était arrivé dans le pays en 1571. Il avait été neuf ans Provincial, et depuis près de vingt ans, il travaillait avec un zèle infatigable à la conversion des païens. La persécution contre les chrétiens, suscitée depuis quelque temps par Cambacoundono, lui causa tant de douleur, et il eut tant à faire pour s'acquitter dans ces circonstances difficiles des devoirs de sa charge, qu'il finit par tomber malade d'une fièvre lente qui le consuma et le conduisit au tombeau. C'était à Arima, et dans le mois de mai de cette même année 1590. On lui fit de très belles funérailles, auxquelles assistèrent les religieux des pays circonvoisins, les Frères de la Miséricorde de Nangasaki et plusieurs grands seigneurs de la contrée. Il fut enterré dans l'église d'Arima.

*
* *

Damien, Frère de la Compagnie de Jésus. Il fut l'un des premiers Japonais qui s'attachèrent aux missionnaires et se livrèrent avec eux aux labeurs de l'apostolat. Sa rare éloquence y donnait beaucoup d'efficacité. Sa piété et son zèle égalaient d'ailleurs son talent. Envoyé à Facata, en 1562, il y baptisa un grand nombre de païens; il se trouvait parmi ceux-ci une cen-

taine de personnes de qualité. Le P. Cosme de Torrez l'admit, cette même année, dans la Compagnie de Jésus, et l'employa ensuite dans la mission d'Arima. En 1563, Damien alla à Chimabara, pour y continuer les belles et fructueuses prédications du F. Louis d'Almeïda, et il n'eut pas moins de succès que lui. Après avoir passé à Méaco le carême de l'année 1564, Damien se rendit avec le P. Viléla dans la ville de Sacaï; quelque temps s'étant écoulé, le même Père visita cinq églises que les FF. Damien et Augustin, unis dans leurs efforts, avaient fait élever dans le pays. En 1565, le F. Damien séjourna quelques mois avec le P. Viléla dans le fort d'Imori et dans l'île de Sanga, il y avait là beaucoup de chrétiens; ils en augmentèrent le nombre; et les nombreuses prédications que les deux Religieux firent ensuite à Sacaï eurent les plus consolants résultats. Dans les longues années qui suivirent, le F. Damien ne se montra pas moins éloquent et moins zélé qu'il ne l'avait été auparavant. En 1583, il fut envoyé par le P. Cuello dans le Satsouma; le prince de cette province l'accueillit bien et lui laissa toute liberté d'agir. En 1586, Damien vint à Amangoutchi, et s'y livra avec une ardeur incomparable à la prédication de l'Evangile; il y épuisa ses forces, car l'année suivante 1587, il mourut saintement à

Chimonoséki, après un apostolat de plus de vingt-cinq ans : c'était un fruit mûr pour le ciel

*
* *

Damien, Officier japonais. En 1577, le P. Melchior de Fighéréido, après avoir visité les chrétiens, se rendit, à quelque distance de là, dans le fort de Takivana pour une cause qui mérite d'être rapportée. Il y avait dans ce fort un officier chrétien dont le fils était bonze, et celui-ci ne cessait d'importuner son père pour qu'il renonçât à la foi. Dans l'espérance de mieux réussir dans son dessein, il voulut entendre les religieux, afin d'être plus capable de tourner en dérision les vérités qu'ils prêchaient. Il avait joué depuis quelque temps, et même devant son père, ce rôle de bouffon sacrilège, lorsqu'il vint à se dégoûter de sa profession et quitta ses habits de bonze. C'était un déshonneur pour lui, aux yeux du public, et pour l'éviter, il passa en Tchicougen, où le prince de Boungo, qui le savait homme de qualité et d'ailleurs bon soldat, lui donna le commandement du fort de Takivana. Son changement de condition ne l'avait pas rendu plus favorable aux chrétiens, et un jour qu'il se trouvait au milieu des officiers de sa garnison, il entreprit de les divertir en leur racontant,

avec force plaisanteries et traits d'esprit de sa façon, tout ce qu'il disait avoir appris dans les sermons des Religieux. Ce qu'il en rapporta piqua tellement la curiosité de l'un des assistants que celui-ci, voulant en savoir davantage, se rendit à Facata. Là il vit le P. Melchior de Fighéréido, s'entretint longuement avec lui et finit par se convertir à la foi; alors il pria le Père de venir jusqu'à Takivana pour le baptiser lui et toute sa famille, et c'est ce qui eut lieu, en effet, après toutes les préparations nécessaires. Mais ce qu'il y eut de plus étonnant et de plus admirable encore dans la circonstance, c'est que le commandant du fort, l'ancien bonze moqueur, fut touché lui-même et si vivement de la grâce divine, qu'il renonça à ses erreurs, et reçut le baptême sous le nom de Damien. A son exemple, un bon nombre de soldats de la garnison se firent instruire et devinrent chrétiens.

*
* *

Dosam, Melchior, Médecin japonnais. Dosam avait parcouru toutes les plus fameuses Universités de la Chine et du Japon, et il ne s'était pas borné à la seule connaissance de la nature et du corps humain, qu'il possédait dans un degré éminent; mais, le désir qu'il avait de savoir, embrassant généralement toutes les sciences

dont il avait pu rencontrer des maîtres, il était devenu l'oracle du Japon, et il n'y avait pas de sortes de savants dont les plus célèbres eussent honte d'être ses disciples.

Or il arriva, vers 1583, qu'étant survenu au P. de Fighéréido une incommodité fort extrordinaire, et à laquelle tous les médecins qu'il consulta ne purent trouver de remède, on conseilla au missionnaire de se transporter à Méaco pour y consulter Dosam; il le fit. Dosam fut surpris de voir un vénérable vieillard avec un air de santé qui semblait lui promettre encore bien des années de vie; il lui demanda ce qu'il avait fait pour vivre si longtemps parmi tant de fatigues. Le Père lui répondit qu'il s'était dès son enfance privé de tous les plaisirs sensuels, qu'il s'était nourri sobrement, et contenté en tout du nécessaire; qu'il avait exercé son corps par les veilles et par les travaux, et qu'avec cela il avait trouvé le secret de vivre content; que l'incommodité même qui l'amenait à Méaco, ne l'inquiétait point, parce que si elle abrégeait ses jours, elle le mettrait plus tôt en possession d'une autre vie, incomparablement plus excellente que celle qu'il perdrait, et qui aurait encore l'inestimable avantage de ne finir jamais.

Dosam, qui n'admettait pas l'immortalité de l'âme parut surpris de ce discours, et après avoir un peu réfléchi en lui-même : « Vous êtes

donc, dit-il au Père, du sentiment de ceux qui croient l'âme immortelle? Mais m'expliqueriez-vous bien comment il se peut faire qu'une partie de l'homme meure et que l'autre demeure vivante, et par quel secret deux choses aussi opposées que le doivent être une pure intelligence et une matière vile et grossière, peuvent contracter entre elles une union si étroite que toutes leurs opérations deviennent en quelque façon communes? enfin où va l'âme, tandis que le corps est réduit en poussière, et pourquoi l'on n'en entend plus parler après cette séparation? »

Le Père répondit à toutes ces questions d'une manière qui donna bien à penser à Dosam, et qui lui fit estimer les Religieux d'Europe. Il fut enfin persuadé que notre âme est purement spirituelle, par la raison qu'elle a des opérations purement spirituelles, telles que sont nos pensées; que, si elle est spirituelle, elle est immortelle, puisqu'elle n'a en soi aucun principe de corruption; que, si elle est immortelle, elle est créée pour une fin à laquelle la vie présente n'est qu'une disposition et un passage, qu'il faut donc prendre ses mesures pour acquérir cette fin dernière. De là le P. de Fighéréido le conduisit par degrés jusqu'à la connaissance d'un Dieu créateur et sauveur des hommes, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

Alors Dosam entrevit la nécessité qu'il y avait d'embrasser le culte de ce Dieu, seul digne d'être adoré; mais il fut effrayé des conséquences d'un tel engagement et de la difficulté d'une entreprise qui, à son âge, lui semblait même impossible. « Comment, se disait-il, arriver à la pureté du christianisme avec des habitudes vicieuses de toute une vie? quel moyen de se réduire à redevenir disciple, après avoir été si longtemps regardé comme le maître des docteurs mêmes? » D'ailleurs les préjugés de l'enfance, les entêtements dont les savants ne se préservent guère, la crainte des discours des hommes, la perte d'une réputation si bien établie, tout cela parut d'abord au docte médecin un obstacle invincible; mais il ne se raidit point contre la grâce; son impuissance l'humilia, et Dieu, que l'humiliation du cœur n'a jamais manqué de toucher, éclaira et fortifia tellement cet homme, qui aimait sincèrement la vérité, que, sans examiner davantage les suites de son changement, il se mit à s'instruire sérieusement des mystères de la religion chrétienne. Le P. Organtini se chargea de son instruction, et, dès qu'il le vit suffisamment disposé, il le baptisa et le nomma Melchior.

L'étonnement où cette nouvelle mit tout le monde ne peut s'exprimer. Huit cents jeunes gens, qui tous les jours allaient prendre les le-

çons de Dosam, suivirent tous son exemple, et furent imités par un si grand nombre de personnes de toutes conditions, que les églises ne pouvaient plus les contenir. On entendait dire partout : « Le sage a embrassé le christianisme ; il faut que ce soit la véritable religion. » L'empereur et toute sa cour ne s'entretinrent pendant plusieurs jours que de cet évènement. Les bonzes au désespoir, ne sachant de quelle manière réparer une perte aussi considérable, volurent engager le Daïri à contraindre Dosam de retourner au culte des idoles; mais Dosam aurait plutôt converti le Daïri lui-même, que le Daïri n'eût pu venir à bout de le convertir lui-même.

*
* *

Etienne, Seigneur japonais. Il était fils d'André, premier prince chrétien d'Arima, et le frère cadet de Protais qui succéda à son père; il reçut le baptême vers l'an 1578. Jeune encore, il signala sa bravoure dans la guerre que Protais eut à soutenir contre le seigneur Riozogi. Ayant été violemment renversé à terre par un coup de mousquet, il n'y demeura pas, mais se releva ausssitôt, et animé d'une nouvelle ardeur il se porta de nouveau au combat. L'issue de cette guerre fut heureusement favorable à Protais. Etienne n'avait que vingt-cinq ans lorsque

Dieu l'appela à lui, pour le récompenser sans doute de ses vertus, car le jeune seigneur l'avait toujours servi fidèlement.

*
* *

EUGÉNIO, FRANÇOIS, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il exerça son ministère, en 1617 avec beaucoup de zèle et dans les circonstances les plus difficiles, en Tchicoungo et en Tchicougen, mais sa mauvaise santé l'obligea, l'année suivante, à se retirer à Nangasaki.

*
* *

EUNADE, AMBROISE, Noble japonais. Il était intendant du seigneur d'Amangoutchi, lorsqu'en 1551, les prédications et les miracles de saint François Xavier le convertirent à Jésus-Christ; il fut alors baptisé, et probablement par l'Apôtre, sous le nom d'Ambroise. Il ne devait pas faire longtemps l'édification de la chrétienté naissante d'Amangoutchi, car peu d'années après son baptême, en 1554, Dieu le retirait de ce monde. On lui fit des funérailles aussi solennelles qu'il était possible, pour donner aux païens une haute idée de la Religion et de la piété qu'on doit avoir envers les morts. Comme la maison du défunt était très éloignée de l'église, le convoi traversa toute la ville. Le F. Edouard de Sylva marchait devant portant

une grande croix; plus de deux cents néophytes suivaient, tenant en main des flambeaux allumés; quantité de jeunes enfants de qualité venaient ensuite, dont l'un portait le rituel, un autre le bénitier, et d'autres encore quelques images de dévotion. Le P. Cosme de Torrez marchait après, revêtu d'un surplis et d'une étole, puis suivait le corps porté dans un cercueil, qui était couvert d'une étoffe de velours noir.

Ce spectacle intéressa vivement les habitants de la ville, mais ce qui édifia le plus les païens, ce fut la charité que montra la veuve du noble chrétien, en nourrissant, quatre jours durant, tous les pauvres qui se présentèrent, et en leur distribuant même une partie du mobilier de sa maison.

*
* *

Fachirandono, Jean, Noble japonais. Il était fils de Soumotodono, l'un des Tonos d'Amacousa. Quelques prédications auxquelles il avait assisté lui avaient donné beaucoup à réfléchir, mais il en était demeuré là. Enfin, l'exemple des vertus qu'il voyait les néophytes pratiquer fit sur lui une impression si heureuse, qu'il se décida à se faire instruire et à recevoir le baptême. Il n'y avait pas longtemps que Fachirandono était chrétien, lorsqu'il tomba

gravement malade. Ses parents, qui étaient païens, voulurent tout de suite lui appliquer les remèdes superstitieux dont on faisait usage en pareil cas, mais il s'y opposa énergiquement déclarant que c'était plus de Dieu que des hommes qu'il attendait sa guérison. Sa confiance ne fut pas trompée, car un Religieux venu d'Amacousa, lui ayant administré les sacrements il recouvra immédiatement une santé parfaite. C'était en 1589.

*
* *

Fanyemon, Sanche Cano. En 1607, à Amangoutchi, Sanche Cano, ayant enlevé les corps de deux martyrs, en infraction aux lois, fut d'abord constitué prisonnier dans sa demeure, et ensuite appelé à Fanghi, la capitale, devant Sachedono, principal gouverneur des états de Morindono. Ce gouverneur, qui était son ami, l'interrogea longtemps, et ne put triompher de sa constance. Sanche finit par lui déclarer avec tout respect, que si Sachedono consentait à le laisser vivre dans sa foi, il le servirait passivement en toute autre chose, et même en qualité de valet pour porter ses chaussures, jusqu'à sa propre mort. Sachedono finit par le menacer de mort avec toute sa famille, mais Sanche demeura tout aussi intrépide. Laissé libre d'aller à Amangoutchi pour se consulter avec sa

famille, il en profita pour aller consoler et affermir ceux-ci, et se préparer à la mort. Sur ces entrefaites la mort de Micawanocami, fils de l'empereur, de qui la fille était fiancée au fils de Morindono, obligea ce dernier à se rendre en toute hâte à Sourounga, pour offrir ses condoléances au souverain ; et la condamnation de Sanche en fut différée. Il pouvait à la vérité, sortir de la contrée avec tous les siens : mais, considérant que cette affaire concernait la foi, il se résolut à rester, afin de ne pas scandaliser les gentils. Nous ne voyons pas qu'il ait été plus tard inquiété.

*
* *

Fara, Martin, Frère de la Compagnie de Jésus. Ce noble japonais qui était de la principauté d'Arima, fut attaché à la personne du seigneur Cingina, l'un des deux ambassadeurs qui partirent pour Rome en 1582. Il n'y eut pas d'honneurs, de réceptions, de faveurs accordées à ce dernier auxquelles on ne le fit participer. Sa santé avait été bonne pendant tout le trajet, lorsqu'étant arrivé à Madrid il y tomba gravement malade; c'était en octobre 1584. Le roi Philippe II lui envoya ses médecins, et ceux-ci le soignèrent si bien, qu'en moins de vingt jours, ils le guérirent d'une

fièvre violente, qui avait fait fait craindre pour sa vie.

De retour au Japon, après une absence de huit ans, Martin Fara continua de remplir ses fonctions auprès du seigneur Cingina, en l'accompagnant d'abord à la cour impériale, et ensuite dans les cours particulières d'Arima et d'Omoura. Mais bientôt il mit à exécution le pieux projet qu'il avait formé de se consacrer entièrement au service de Dieu, et suivant en cela l'exemple de Cingina lui-même, il entra avec lui, le 25 juillet 1592, dans la Compagnie de Jésus. Ce fut le P. Alexandre Valignani qui les envoya au noviciat pour y commencer la vie qui devait les sanctifier.

*
* *

Fernandez, Jean, Frère de la Compagnie de Jésus. Fernandez était de Cordoue, capitale de l'Andalousie et il s'établit à Lisbonne, où il réussit à faire un commerce considérable dans les soies. Un exercice de pénitence que des congréganistes pratiquaient à certains jours chez les Jésuites dans une chapelle secrète, et dont il fut témoin une fois par hasard, lui inspira un si grand désir de se donner à Dieu et de renoncer à tout ce qui doit périr, que sur-le-champ, il alla trouver le Provincial des Jésuites,

et lui demanda instamment d'être admis dans leur Compagnie.

Le P. Simon Rodriguez, un des dix premiers compagnons de saint Ignace, gouvernait alors les Jésuites de Portugal. Il fut surpris de voir un riche négociant qui, à l'âge de vingt-deux ans, s'offrait à passer le reste de ses jours dans les offices domestiques; car Fernandez ne pouvait se destiner qu'à cela, n'ayant point d'études. Aussi plus une telle proposition avait de quoi étonner, plus le Provincial jugea qu'il devait éprouver son prosélyte. Avant de le recevoir, il exigea de lui une chose qui passera pour une extravagance dans l'esprit de ceux qui se règlent sur les maximes de la prudence du siècle; mais ceux qui savent découvrir la haute sagesse, que renferme la sainte folie de la croix, en jugeront autrement, et ils ne s'étonneront pas qu'un homme qui avait guéri un lépreux en le faisant coucher avec lui, se soit un peu écarté de la conduite ordinaire, pour en suivre une que plusieurs exemples assez semblables des saints ont suffisamment autorisée.

Le P. Rodriguez dit donc à Fernandez que, pour avoir une assurance de sa vocation, il souhaitait qu'il se montrât dans la ville monté sur un âne et le visage tourné du côté de la queue de l'animal. Fernandez, tout couvert

de soie qu'il était, s'en va sans balancer chercher un âne, monte dessus comme on lui avait marqué, traverse Lisbonne d'un bout à l'autre dans cet équipage, et retourne avec un air triomphant à la maison des Jésuites, où le Provincial ne fit aucune difficulté de lui donner place.

On ne devait attendre que de grandes choses d'un si beau commencement; on ne se trompa point. Fernandez, fidèle à la grâce, après avoir creusé des fondements si profonds, éleva si haut et en si peu de temps l'édifice de sa perfection, qu'étant parti pour les Indes après neuf mois de noviciat, saint François Xavier, qui n'avait pas de la sainteté une idée commune, fut frappé de celle qui reluisait dans ce jeune religieux. Le saint s'aperçut encore avec étonnement, après avoir un peu pratiqué Fernandez, que, bien qu'il fut illettré, le Saint-Esprit lui en avait déjà plus appris dans l'oraison que l'on en apprend en bien des années dans les écoles; et lui trouvant avec cela un bon sens rare et beaucoup de facilité pour les langues, il le destina d'abord à la mission du Japon et lui confia le soin des trois japonais qui furent les premiers baptisés de leur nation. Cela donna lieu à Fernandez de s'instruire de la langue japonaise; il l'entendait assez bien lorsqu'il partit des Indes, et il ne fut pas long-

temps au Japon sans la parler avec une facilité et une élégance singulières, de sorte qu'on allait l'entendre par curiosité.

La part que cet excellent ouvrier eut aux miracles et aux grandes conversions que l'Apôtre de l'Orient fit dans le Japon, fut considérable. Ce saint avait pour son compagnon une estime qui allait jusqu'à la vénération : aussi, à son retour aux Indes, il ne fit point difficulté de dire au P. Gaspard Barzée : « Mon cher Père, soyez convaincu qu'il vous reste encore bien du chemin à faire pour atteindre Jean Fernandez. » Il parlait toutefois à un homme qui, après avoir rempli les principales contrées des Indes de l'odeur de ses vertus et de l'éclat de ses miracles, passait parmi les infidèles pour un Dieu, et chez les Mahométans d'Ormuz pour Jean-Baptiste résuscité.

Fernandez travailla quelque temps dans les provinces de Nangato, de Boungo, de Firando et dans la principauté d'Omoura avec des succès qui firent dire au P. Cosme de Torrez que, si le Japon était redevable au P. Xavier d'avoir reçu la foi, il avait obligation à Fernandez de ne l'avoir pas perdue après le départ du saint.

Enfin, quelques années avant sa mort, le F. Fernandez fut renvoyé dans le Firando, où, le prince étant toujours peu favorable au christianisme, il fallait un homme comme lui pour

encourager les fidèles, et gagner les païens autant par l'éminence de sa sainteté que par la sublimité de ses lumières. Il y fut secondé en tout par le seigneur Antoine, et ils vinrent à bout d'exterminer entièrement l'idolâtrie dans les îles de Tacouchima et d'Ikitsouki.

L'admirable Frère mourut à Firando, le 1er juin 1567, d'une langueur que lui avait causée l'excès de ses travaux, mais sa mort, bien loin d'alarmer les fidèles, fut pour eux un nouveau motif de travailler à leur sanctification, dans la pensée qu'ils avaient un protecteur dans le ciel.

*
* *

FERNANDEZ, THOMAS, Prêtre de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce Père arriva de Manille au Japon en 1602 et fut attaché à la mission de Satsouma. Le mauvais état de sa santé l'obligea de retourner à Manille en 1607.

*
* *

FIGHÉRÉIDO (MELCHIOR DE), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il arriva au Japon en 1564, avec les PP. Balthasard de Costa et Jean Cabral. Etant débarqués à Firando, ils firent tous trois une visite au prince, qui leur fit bon accueil; ils avaient été présentés par le sei-

gneur Antoine, qui les traita magnifiquement au sortir du palais. Le P. Melchior prit ensuite la route de Cotchinotsou où était le P. Cosme de Torrez, et lui présenta les dépêches des Indes comme au supérieur de toute la mission. Celui-ci lui assigna comme poste ordinaire Cotchinotsou même, afin qu'il put visiter plus facilement les chrétientés du Tacacou.

Au commencement de janvier 1566, le P. Melchior fut envoyé à Chimabara avec Paul, un ancien médecin Japonais converti. Le Père prêchait et confessait, tandis que Paul s'occupait particulièrement de l'instruction de ceux qui demandaient le baptême; Paul faisait plus encore, il apprenait à lire aux enfants, pour qu'ils n'allassent pas dans les écoles des bonzes. Les deux missionnaires passèrent le Carême dans cette ville et Dieu bénit leur zèle au-delà de ce qu'ils avaient pu espérer. Après Pâques, le P. de Torrez vint lui-même à Chimabara pour les en féliciter et se réjouir avec eux des résultats qu'ils avaient obtenus. Comme le P. Jean des Monts, qui travaillait avec ardeur dans le Boungo, venait d'y tomber gravement malade, le P. Melchior y fut envoyé pour le remplacer dans son ministère. Heureusement que le P. des Monts, se rétablit au bout de quelques temps, et alors les deux Religieux unirent leurs efforts non

seulement pour convertir les païens à Jésus-Christ, mais encore pour faire progresser les fidèles dans la vie de la foi. Il y avait dans le bourg de Tacata, près de Founaï, un gentilhomme dont la fille était tellement agitée par le démon que c'était un spectacle horrible à voir, et la malheureuse paraissait sur le point de succomber; le P. de Fighéréido vint la voir, la calma, l'instruisit des principales vérités de la religion et lui conféra le baptême; elle ne l'eut pas plutôt reçu qu'elle fut immédiatement et totalement délivrée de son ennemi. Ce miracle convertit toute sa famille et plusieurs de ceux qui en avaient été témoins.

En 1570, le P. Cabral ayant administré le baptême à l'épouse et aux enfants de Soumitanda, prince d'Omoura, le P. Melchior assista le Provincial dans cette belle cérémonie, et il demeura longtemps dans la principauté où les chrétiens étaient fort nombreux. En 1576, le P. Cabral envoya le P. Melchior aux îles de Goto pour y visiter les fidèles. Celui-ci y demeura quatre mois entiers, confessa tous les chrétiens et célébra avec eux les fêtes de Noël. Après leur avoir donné tous les soins dont son zèle et sa charité le rendaient capable, le P. de Fighéréido les quitta pour se rendre à Facata, dans le Tchicougen. Il fit là un cours d'instructions qui furent très suivies, et qui furent couronnées

par la conversion de plus de quatre cents païens. Il en fit d'autres encore dans plusieurs endroits de la contrée qui n'eurent pas moins de succès. Vers 1583, le P. Melchior de Fighéiréido, souffrant d'une grave infirmité dut aller à Méaco pour y consulter un célèbre médecin, nommé Dosam; nous avons vu déjà comment il le conquit à Jésus-Christ.

*
* *

Fighéréido, Thomas, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il fut d'abord catéchiste des PP. Jésuites et prit le nom de l'un d'eux : le P. Melchior de Fighéréido. Ayant été admis dans la Compagnie de Jésus, il y exerça les fonctions de sous-ministre à Omoura, à Méaco et ailleurs. Il mourut à Manille, le 22 avril 1622, à l'âge de soixante-dix ans; il avait quarante-trois ans de vie religieuse.

*
* *

Figoro, Onizouca, Confesseur de la foi. Au mois d'août 1618 mourut dans l'exil, à Amacousa, Onizouca Figoro, noble de la famille de Michel, prince apostat d'Arima. Il avait refusé, comme dangereuses pour son âme, les offres de son parent, et il vivait dans un dénûment

absolu, n'ayant pour aliment que des racines et des coquillages rejetés par la mer. Il expira de pure inanition et au bout de ses forces.

*
* *

FIOZAÏMON, MATTHIEU, En 1614, Itacouradono, gouverneur de Méaco, n'osant pas désobéir à l'ordre impérial de persécution, chargea Sangamidono de détruire les églises et d'obliger les chrétiens à l'apostasie, en leur laissant seulement le choix de la secte. Il avait secrètement donné l'ordre à son ministre d'employer surtout les menaces et les traitements durs et ignominieux, et, en dernier lieu, d'exiler les refractaires, mais de n'ôter la vie à personne. Cinq jours seulement après l'enlèvement des missionnaires, Sangamidono, commissaire impérial fit afficher un édit portant que tout chrétien qui ne renierait pas serait brûlé vif, et que quiconque ne voudrait pas aspostasier n'avait qu'à disposer la colonne où il serait attaché pour mourir. Beaucoup de chrétiens s'empressèrent de préparer leur colonne. Cependant le commissaire fit raser la maison et l'église des PP. de la Compagnie de Jésus à Méaco, ainsi que celles des Franciscains à Fouchimi. Quelques chrétiens défaillirent alors et effacèrent leurs noms de la liste des fidèles, c'est-à-dire du livre de vie. Mais la plupart

demeurèrent invincibles et préférèrent l'exil. Ainsi Matthieu Fiozaïmon officier de Mandocorosama, épouse de Taïcosama, partit généreusement pour l'exil avec Marie, sa femme.

*
* *

Firabachi, Mancie, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais du Boungo. Il mourut de misère, et probablement à Nangasaki, le 20 mars 1615, à l'âge de quarante-quatre ans; il en avait vingt de Compagnie. Il fut enterré à Nangasaki, ce reliquaire de corps saints.

*
* *

Fonseca (Jean de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père, né à Lisbonne, arriva au Japon en 1605. Il fut particulièrement employé dans les missions du Fingo et du Tacacou. Après s'être rendu recommandable par sa charité, sa modestie, et les travaux incessants dont il fut chargé, il mourut d'épuisement à Arima, le 29 septembre 1620, à l'âge de cinquante-deux ans; il avait trente-deux ans de Compagnie, et il était profès des quatre vœux.

*
* *

Fort, Balthasard, Prêtre de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce Père était fils d'habit du couvent de Saint-Etienne de Salamanque. Il fut

adopté par celui de Valence, sa patrie. Il vint aux Philippines en 1602, et fut d'abord missionnaire à Pangasinan, et, en 1608, provincial. Il passa ensuite au Japon en qualité de supérieur.

*
* *

François, Officier japonais. En 1601, Caïnocami, fils de Siméon Condéra, reçut, en échange du Bougen, la province de Tchicougen beaucoup plus considérable. Dans ses nouveaux domaines se trouvait Facata, qui comptait plus de mille chrétiens, et les villages d'alentour qui en renfermaient un grand nombre. La plupart des officiers de Caïnocami étaient aussi chrétiens, et le prince admit encore parmi ses vassaux le général Jean Acachicamon et trois cents personnes de sa suite, ainsi que François, fils du seigneur Tochirondono, et petit-fils de Civandono, avec la plupart des chrétiens nobles de la ville de Coroume. Tous ces fervents chrétiens se trouvaient parmi les infidèles comme des roses au milieu des épines, et ils répandaient la bonne odeur de Jésus-Christ : bientôt leur irrésistible influence opéra des conversions nombreuses.

*
* *

François de Saint-André, Prêtre de l'Ordre de

Saint-François. Ce Père arriva au Japon en juillet; on était au plus fort de la persécution. L'année suivante, le P. Jacques de Saint-François, commissaire, ayant parcouru les provinces du Cami, y laissa les PP. Louis Gomez et François de Saint-André, les chargeant de visiter les quatres cités de Méaco, Ozacca, Fouchimi et Sacaï.

*
* *

Froëz, Louis, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit en Portugal, dans la ville de Béja en 1528. Il suivit le P. Gaspard Barzée dans son voyage aux Indes en 1548. Arrivé à Goa, il y continua ses études au collège de la Compagnie; mais il fut obligé de les interrompre pour aller à Malacca où il demeura une année, occupé aux travaux de la mission. Il revint ensuite à Goa, et ayant été ordonné prêtre, il partit, et après une navigation aussi longue que périlleuse, il aborda au Japon, le 2 juillet 1563 avec les PP. Jean-Baptiste des Monts et Jacques Gonzalez. Il se tint d'abord dans un petit village, pour s'instruire des coutumes et apprendre la langue du pays.

Cependant le changement d'air et la mauvaise nourriture le rendirent malade et il ne se débarrassa que difficilement de la fièvre dont il avait été saisi. Des troubles survenus en

Omoura, où le P. Cosme de Torrez l'avait envoyé, l'obligèrent de se réfugier sur un bâtiment portugais; il se retira bientôt à Firando, où le seigneur Antoine l'accueillit avec bonheur. De concert avec le F. Jean Fernandez il s'occupa très activement des chrétiens des îles de Tacouchima et d'Ikitsouki. Le P. de Torrez l'envoya ensuite à Méaco, pour venir en aide au P. Viléla et au F. Louis d'Almeïda qui ne pouvaient suffire aux besoins de leur ministère.

Après un voyage très pénible, où il avait été bien des fois en danger de perdre la vie, le P. Froëz arriva dans la capitale le dernier jour de janvier 1565. Le mois suivant à l'occasion des fêtes et des visites de la nouvelle année, il alla avec le P. Viléla présenter ses hommages au Coubo, et celui-ci fit aux deux Religieux un accueil très aimable.

Trois mois après le Coubo était assassiné et les Pères, inquiets de la tournure que prenaient les évènements, se retirèrent d'abord au fort d'Imori et puis dans la ville de Sacaï. Le séjour prolongé qu'ils y firent fut une source de bénédictions pour les habitants de la contrée, car leur ministère y fut très heureux. A l'entrée de l'hiver de l'année 1566, la ville de Sacaï se vit entourée de troupes nombreuses : deux armées étaient en présence, l'une sous les ordres des

seigneurs qui avaient fait périr le Coubo, et l'autre commandée par Nobounanga, prince d'Owari, qui voulait châtier les traîtres. Dans ces circonstances, le P. Froëz eut beaucoup à faire, parce qu'il y avait beaucoup de chrétiens dans les deux armées et qu'ils réclamaient son assistance. Les ennemis en vinrent aux mains pour la dernière fois au mois de mars 1567, et ce fut Vatadono, lieutenant-général de Nobounango, qui demeura maître de la ville et de tout le pays.

Vatadono aimait les chrétiens, et aussi, lorsque le pouvoir de Nobounanga se fut affermi, usa-t-il de l'influence qu'il avait auprès de lui pour les protéger; ce qui fit que dans le courant de mai 1568, le P. Froëz put venir s'établir en toute sécurité à Méaco. Peu de temps après Nobounanga autorisait le Père par lettres-patentes à résider dans la capitale et à y prêcher librement la religion chrétienne, sans qu'il fut permis à personne de s'y opposer, et il voulait par ces mêmes lettres qu'il en fut ainsi dans toutes les provinces de sa dépendance.

Il y avait alors à Méaco un bonze, nommé Nequijo Kaniva, personnage très influent, qui aurait bien voulu, à force d'intrigues, faire chasser le P. Froëz, mais depuis que ce religieux, dans une dispute qui avait eu lieu en

présence de Nobounanga, avait confondu sa vaine éloquence, le bonze n'espérant plus rien du côté de la cour, s'était adressé au Daïri pour arriver à ses fins. Il croyait le moment favorable, parce que le souverain avait quitté la capitale pour aller visiter sa province de Mino. Informé de ce qui se passait, Vatadono engagea le P. Froëz à voir Nobounanga; le Père partit aussitôt pour le Mino, où le souverain l'accueillit avec beaucoup d'amitié, et le congédia en l'assurant de toute sa protection, non seulement pour lui, mais encore pour les chrétiens. Cette haute protection permit aux missionnaires d'agir en toute liberté, et la chrétienté de Méaco devint plus prospère que jamais.

En 1570, le P. Viléla étant retourné aux Indes, le P. Organtini fut envoyé à Méaco pour y aider le P. Froëz. Cependant le bonze Néquijo intriguait toujours, et l'année suivante il réussit à faire disgracier le vaillant Vatadono; le général se montra digne dans cette circonstance, et il disait que ce coup lui serait bien indifférent du moment où le P. Froëz pourrait demeurer à Méaco, sinon, qu'il l'accompagnerait volontiers jusqu'aux Indes. Il n'en aurait pas eu le temps, car peu après, Nobounanga, voyant qu'il avait été indignement trompé à son sujet, lui rendait toutes ses

bonnes grâces, et dans sa colère, il eût fait décapiter le bonze calomniateur, si le Daïri n'avait intercédé peur lui. Le P. Froëz savait bien qu'il avait en Vatadono un ami généreux, et il ne manquait pas d'aller quelquefois lui faire visite dans sa forteresse de Tacazzouki.

L'arrivée du P. Organtini permit au P. Froëz de s'éloigner de la capitale pour visiter toutes les chrétientés environnantes, et celles aussi qui dans les provinces voisines voyaient moins souvent les missionnaires, mais ses occupations se multiplièrent tellement pendant les années qui suivirent, qu'à la fin sa santé souffrant à l'excès des efforts de son zèle, il tomba gravement malade dans le courant de l'année 1576. Quand il fut un peu rétabli, le P. François Cabral l'envoya dans le Chimo, pensant qu'un climat plus doux achèverait sa guérison. Alors le P. Froëz se rendit dans le Boungo et vint résider à Ousouki. Il n'y resta pas inactif, et son ministère fut comme ailleurs béni du Ciel. Quand en 1578, Yochimoune, fils aîné de Civandono, témoigna du désir de s'instruire des vérités de la religion, le P. Froëz le vit, l'entretint et lui offrit un traité qu'il avait composé en japonais contre les sectes idolâtriques. Le prince Civandono, de son côté, avait tant de confiance dans la sainteté et dans les lumières

du Père qu'il voulut le prendre pour le directeur de sa conscience.

Le P. Froëz était toujours à Ousouki, lorsqu'en 1581, le P. Alexandre Valignani, Visiteur de la Compagnie, vint l'y prendre pour l'emmener avec lui à Méaco. Après les fêtes de Pâques, les PP. Froëz et Organtini accompagnèrent le P. Alexandre au palais de Nobounanga, qui lui avait accordé audience; et la faveur dont les missionnaires jouissaient depuis longtemps auprès du souverain, ne contribua pas peu à donner à la réception un éclat si extraordinaire que tout le monde en fut émerveillé. Bientôt le P. Organtini fut nommé supérieur du séminaire d'Anzoukiama, et le P. Froëz fut chargé de le remplacer à Méaco.

Le 22 juin 1582, Nobounanga était assassiné, et le général Faxiba finit par se rendre maître de la situation et à s'emparer du pouvoir. Dans les premières années de son règne, Faxiba, qui prit successivement les noms de Cambacoundono et de Taïcosama, fut favorable aux chrétiens; il accueillait les religieux avec bonté, et l'on peut dire que jamais seigneur même de haut rang ne fut traité plus magnifiquement qu'il ne les traita lui-même, lorsqu'en 1585 il les reçut dans son palais. Mais cette bienveillance ne devait pas durer toujours, car en 1588,

il se déclara ouvertement contre les chrétiens et fit publier un édit de persécution.

Pendant les années qui suivirent le P. Froëz demeura à son poste, toujours actif, mais d'un zèle tempéré par la prudence, ainsi que les circonstances l'exigeaient. Il eut donc à supporter toutes les difficultés et les embarras d'une persécution devenue violente et cruelle, et personne mieux que lui n'en connut les détails affligeants. Tant de malheurs l'accablèrent, et la maladie l'ayant conduit à Nangasaki, il y mourut le 8 juillet 1597. On a de lui un grand nombre de lettres écrites à ses supérieurs et à ses confrères d'Europe, ainsi que plusieurs autres ouvrages d'une grande valeur.

*
* *

Gago, Balthasard, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père naquit à Lisbonne en 1515, entra dans la Compagnie de Jésus en 1546, et partit pour les Indes deux ans après. Arrivé à Goa, il y rencontra saint François Xavier qui l'envoya au Japon et il y arriva au mois d'août 1552. Le P. Cosme de Torrez, supérieur de la mission, l'accueillit avec bonheur.

Le P. Gago fit d'abord honneur à ceux qui l'avaient choisi pour l'apostolat; il apprit si aisément la langue japonaise, qu'en peu de

temps il fut capable de la parler aussi bien que les gens les plus instruits du pays. Il fit dans le Boungo, le Firando et le Tchicougen des conversions innombrables. Sa vertu et la douceur de ses manières lui avaient tellement gagné tous ses néophytes, que leur attachement pour sa personne allait jusqu'à une véritable tendresse. Les miracles que Dieu opéra plus d'une fois par son ministère, et surtout le pouvoir qu'il avait de chasser les démons répandirent très loin sa réputation; ce qu'il souffrit aussi dans la prise de la ville de Facata l'avait rendu infiniment cher et précieux à toute cette Eglise naissante.

Mais ce géant s'arrêta malheureusement au milieu de la course et, par un secret jugement de Dieu, il fut de ceux qui, après avoir mis la main à la charrue, regardent derrière eux. Jusque-là rien ne lui avait paru difficile, et bientôt il trouva tout impossible. Enfin il déclara que ses infirmités ne lui permettaient pas de demeurer davantage au Japon, et le P. de Torrez le voyant dans ces dispositions, consentit à son départ.

Le P. Balthazard Gago s'embarqua pour les Indes le 7 octobre 1561 et n'arriva à Goa qu'en avril 1562. On l'envoya aux îles Salsettes, qui ne sont pas éloignés de Goa; il y courut de grands dangers, et fut même emmené en capti-

vité. Ayant été délivré par le crédit du vice-roi des Indes, il demeura volontiers sans plus s'occuper de rien. Cependant, sur la fin de ses jours, on vit renaître quelques étincelles de ce feu divin qui avait si longtemps embrasé son cœur.

*
* *

GARCÈS-GARCIA, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père naquit en 1560, à Molina, dans le diocèse de Ségovie; il passa aux Indes en 1588, et de là au Japon, où il travailla pendant trente ans. Ayant été exilé à Manille, il passa de là à Macao, où il mourut en 1628.

*
* *

GHENNOCHIO, JACQUES. En 1612, Jacques Ghennochio, chrétien d'une grande vertu, vivait à Arye, en Arima. Feudataire et trésorier du seigneur pour ses affaires locales, il remplissait en outre les fonctions d'arbitre et de juge de ses concitoyens. Michel, le prince apostat d'Arima, avait bien résolu de le faire mourir, mais le renégat Yamato dissuada son maître d'en venir à cette extrémité, et l'on se contenta de dépouiller Jacques de tous ses biens. Dieu avait voulu le laisser comme un exemple à ses compatriotes. Suzanne, femme du généreux con-

fesseur, était digne de son époux. Comme on la menaçait d'être promenée honteusement sur un âne, et ensuite d'être mise à mort, si elle ne reniait sa foi, elle répondit : « Je n'ai point mérité de Dieu cette grâce extraordinaire. » On lui disait encore qu'après le supplice de son mari, elle serait vendue pour être enfermée dans un lieu de débauche; mais ce fut en vain, car rien n'était de nature à émouvoir sa vertu.

*
* *

Ghiétacou, Antoine, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. A Firochima, métropole de la province d'Aki, un prêtre de la Compagnie de Jésus, le P. Antoine Ghiétacou, Japonais, après trois ans de captivité, fut mis en liberté au mois d'août 1619, et envoyé dans le Chimo.

*
* *

Ghiouzza, Officier japonais. Au commencement d'avril 1614, les généreux chrétiens qui avaient confessé la foi à Méaco et à Ozacca, reçurent leur sentence d'exil; les hommes étaient envoyés dans le Tsoungarou, vers l'extrême Orient. Parmi les exilés d'Ozacca se trouvaient Ghiouzza et ses deux fils. Ghiouzza était le plus noble des officiers de Bigenno Tchounagondono, ancien seigneur de trois provinces, et l'un des anciens régents de l'empire. Après la

défaite et l'exil de son maître, Ghiouzza s'était vu choisi par Figendono, l'un des partisans de Daïfousama, pour être l'un des commissaires chargés de pacifier le pays. Les Confesseurs de la foi n'arrivèrent dans le Tsoungarou que le 17 juin suivant. On les y employa à de pénibles travaux d'agriculture.

*
* *

Gomez, Pierre, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit à Antequera, dans le diocèse de Malaga, en Espagne, et entra dans la Compagnie de Jésus à Alcala, en 1553. Il fut envoyé à Angra, dans l'île de Terceire, en 1570, et neuf ans plus tard aux Indes et à Macao. Il s'embarqua pour le Japon en 1582, et éprouva, avant d'y arriver un terrible naufrage; enfin il put pénétrer dans sa mission. Cette mission, il l'avait demandée à Dieu durant vingt-cinq ans, et croyait ne l'avoir point imploré trop longtemps pour l'obtenir. Il avait rendu à l'Eglise du Japon les plus importants services, lorsqu'une mort subite l'enleva de ce monde le 1er février 1600 : le long exercice d'un laborieux et fécond apostolat l'y avait solidement préparé. Il était âgé de soixante-cinq ans, avait quarante-six ans de Compagnie, et dix-sept de travaux au Japon. Il avait été missionnaire, et puis supérieur dans la province de Boungo; depuis

1591, il avait exercé les fonctions de vice-provincial. Il avait écrit la Lettre annuelle de 1594, et la Relation du Martyre de 1597. Ce fut grâce à son activité et à son intelligence, que de nombreux ouvrages furent imprimés par la presse que la Compagnie possédait au Japon, et notamment un opuscule sur l'Excellence du Martyre, qui fut édité en caractères japonais à Amacousa, en l'année 1598.

*
* *

Gonzalez, Jacques, Frère de la Compagnie de Jésus. Il arriva au Japon, le 2 juillet 1563, avec les PP. Louis Froëz et Jean-Baptiste des Monts. Le P. Cosme de Torrez l'associa au P. Froëz et au F. Jean Fernandez, pour encourager et assister les chrétiens d'Arima dans la guerre qu'ils eurent à soutenir vers cette époque contre le seigneur Riozogi.

*
* *

Gonzalez, Sébastien, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il arriva au Japon en 1577, et travailla plus particulièrement dans la province de Boungo ; il mourut saintement à Nangasaki, au mois de février 1598.

*
* *

GONZALEZ, ALFONSE, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père débarqua au Japon en **1576**, et mourut à Nangasaki, au mois de mars **1601**, à l'âge de cinquante-quatre ans; il en avait trente-sept de Compagnie. Ce Religieux s'était toujours montré l'ennemi de lui-même et l'ami des pauvres. On le voyait aller, malgré ses infirmités, à cinq ou six lieues d'Outo, pour entendre une confession, et rien ne lui coûtait quand il s'agissait d'assister quelque chrétien malade ou affligé. Son ministère dans les îles d'Amacousa avait été très fructueux en l'année 1589.

*
* *

GOROSOUDGIDONO, GERMAIN BABBA, Confesseur de la foi. Avant d'être contraint par ordre impérial d'échanger sa principauté d'Arima contre celle de Fiounga, bien moins avantageuse, le renégat Michel avait réussi à faire apostasier quatre officiers nobles qui étaient à son service; mais bientôt, revenus à eux-mêmes, ces officiers s'étaient rétractés et exilés dans les montagnes d'Obama, errant à l'aventure avec leurs femmes et leurs enfants; ils avaient fini par se réfugier dans une grotte naturelle. Ils n'y de-

meurèrent pas longtemps en paix, car le capitaine de Firando, que Safioyé, devenu prince d'Arima, avait chargé d'examiner les chrétiens de Tchindgiwa et d'Obama, les fit saisir et comparaître devant son tribunal ; et comme ils refusaient énergiquement de renier leur foi, le capitaine les fit mettre à la torture, devant l'emplacement même où avait été trouvée la croix miraculeuse d'Obama, c'était le 28 novembre 1614. Les confesseurs eurent les doigts et le nez coupés, et on imprima sur leur front le signe de la croix avec un fer rougi au feu. Ils avaient consenti à être liés, quoiqu'ils fussent nobles. Deux moururent dans les tourments et deux survécurent au supplice. Ceux qui survécurent étaient Germain Babba Gorosoudgidono, d'Obama, et âgé de quarante et un ans, et Michel Firawo Toyémondono, également d'Obama, et âgé de quarante-sept ans. Ces deux généreux soldats de Jésus-Christ restèrent exposés pendant vingt-deux jours sur la plage, dans une cabane ouverte aux intempéries de l'air; on finit par les renvoyer. Ils passèrent à Nangasaki, où les chrétiens rivalisèrent à qui leur offrirait l'hospitalité. On leur baisait les genoux, les mains et les pieds mutilés pour Jésus-Christ. Et eux, confus de tant d'honneurs, se cachaient dans leur asile, et ne se montraient que sur l'ordre des Religieux. Les

païens et les lépreux eux-mêmes admiraient ces confesseurs héroïques.

*
* *

Goto, Jean, Seigneur japonais. En 1620, Massamoune, prince de Wochou, qui s'était montré longtemps favorable aux chrétiens, se fit leur persécuteur, afin d'obéir à la raison d'Etat. Cependant il ne voulait pas porter les mains sur Jean Goto, son ami, lequel était le père des chrétiens, et la plus ferme colonne de l'Eglise de cette province. Il lui laissa la liberté de conserver sa religion, s'il voulait promettre trois choses : de ne pas accueillir, ne fût-ce que pendant une heure, un ministre de la religion; de n'exhorter personne à devenir ou à rester chrétien; de ne faire connaître à personne la faculté qui lui était laissée. Jean répondit qu'un pareil serment offenserait sa conscience, et que, s'il n'était pas libre d'observer la loi chrétienne, il n'attachait nul prix à l'amitié du prince, à sa propre fortune et à la vie même. Massamoune ferma les oreilles et les yeux.

En 1623, l'investiture du nouveau Chôgoun Minamotono Yémits, fils de Fidé-Tada, fut l'occasion de nombreux martyres. Il n'avait point imposé la persécution aux autres princes; mais la plupart l'imitèrent servilement, et de ce nombre fut Massamoune, qui donna l'ordre

à ses lieutenants de dénombrer les chrétiens. Ses officiers, chacun dans sa juridiction, devaient dresser le rôle. Le P. Jacques de Carvalho résidait alors à Chendaï, comme supérieur de la Compagnie, consolant les chrétiens de la ville et visitant les pays d'alentour. Il vint célébrer les fêtes de Noël à Miwake, fief de Jean Goto; et le jour de l'Epiphanie, le Père reçut du Provincial une lettre de fraternité destinée au vertueux seigneur, et qui associait cet ami spirituel aux mérites et aux œuvres de la Compagnie, ainsi que l'autorise un pieux usage, en faveur de certains bienfaiteurs insignes.

Goto, par la volonté du prince, était excepté du dénombrement; mais Monica Irami, l'un des gouverneurs, qui voulait en finir avec les chrétiens, et qui considérait justement Goto comme la pierre angulaire, crut essentiel de le faire fléchir ou de le mettre à mort.

Un autre gouverneur, Chimonda Daisem, qui connaissait les desseins d'Irami, et qui était l'un des amis de Jean, essaya de persuader celui-ci, et lui représenta les bienfaits du prince; Goto lui opposa les bienfaits divins, infiniment supérieurs. En vain Daisem invita sa propre épouse à tenter un nouvel effort. Cette dame, après mille instances, finit par dire à Goto que, s'il abjurait, elle-même, en

reconnaissance d'une pareille grâce, couperait sa chevelure, sacrifice insigne parmi les Japonais. Rien n'émut le chrétien zélé, invincible dans sa conscience. Mais, dès cette heure, il attendit le martyre et s'y prépara par les sacrements; il rédigea par écrit sa profession de foi, pour être envoyée à Massamoune, protestant, dans cet acte, de son dévouement jusqu'à donner sa vie, mais non pas jusqu'à sacrifier san âme. Jean Goto fut alors exilé dans le Nambou, contrée au nord du Wochou.

*
* *

GOUCA, Seigneur japonais. En 1570, le prince de Goto, dont le fils avait été baptisé sous le nom de Louis, se laissa tellement influencer par les bonzes, furieux des progrès de l'Evangile, qu'il publia un édit par lequel il défendait à ses sujets de se faire chrétiens et ordonnait à ceux qui l'étaient déjà de revenir au culte des idoles. Mais ce fut en vain, car les chrétiens, encouragés par l'exemple du jeune prince, demeurèrent inébranlables dans leur foi. Devant cette résistance, le prince se demanda s'il ne ferait pas bien, pour la briser sûrement, de recourir à la force armée, mais la pensée que son fils pourrait être exposé à quelque danger sérieux, lui fit abandonner ce moyen de répression. C'est alors qu'il s'avisa d'un autre

expédient. Il avait un proche parent, nommé Gouca, seigneur chrétien d'une grande noblesse et d'une piété plus grande encore; il crut que s'il pouvait le faire apostasier, la masse des chrétiens s'empresserait de l'imiter; c'est pourquoi, plein de cette idée, il lui dépêcha l'un de ses officiers, pour lui faire les plus belles promesses dans le cas où il consentirait à renier sa foi, mais aussi pour le menacer des plus graves châtiments, s'il demeurait rebelle à ses volontés. Quand l'officier se fut acquitté de son message, Gouca lui répondit : « Allez dire au prince, mon cousin, que s'il regarde comme un crime la condition de chrétien, il peut sans tarder envoyer ses soldats pour me faire trancher la tête, non seulement à moi, mais encore à mes deux enfants; qu'il peut bien, s'il le veut, nous rendre misérables, mais qu'il ne parviendra jamais à nous rendre infidèles à notre Dieu ; et d'ailleurs que tous les chrétiens de Wotchica sont prêts à mourir pour leur foi, comme je le suis moi-même. » Une déclaration aussi énergique ayant donné fort à réfléchir au prince de Goto, celui-ci jugea prudent de ne pas se jeter dans de grands embarras, pour faire plaisir aux bonzes, et les choses en demeurèrent là.

*
* *

GRACE, Princesse d'Amacousa. Michel, prince d'Amacousa, avait une belle-fille qui passait pour le plus bel esprit et la plus profonde théologienne du Japon; il n'y avait pas de bonze qui se crut déshonoré en la consultant, et tous avouaient qu'elle résolvait leurs doutes et éclaircissait leurs difficultés avec une facilité merveilleuse. La conversion au christianisme d'une si rare princesse n'était point une conquête aisée; le prince, son beau-père, ne laissa pourtant pas de l'entreprendre. La princesse résista pendant plusieurs années; enfin elle se rendit, fut nommée Grâce au baptême, et répara par sa ferveur le temps qu'elle avait perdu par sa résistance aux inspirations du Ciel. Elle mourut en 1582, presqu'en même temps que son beau-père, qui eut, en quittant ce monde, la consolation de ne laisser aucun païen dans ses domaines.

*
* *

GRACE, Princesse de Tango. Elle était fille du seigneur Akéki, celui-là même qui trahit et fit périr l'empereur Nobounanga. Yetsoundono, prince de Tango à qui elle fut donnée fort jeune en mariage, craignant pour sa beauté, qui était

rare, la tenait toujours enfermée dans un de ses palais, soit à Ozacca, soit à Tango. Comme il était des amis du général Juste Oucondono, et qu'il lui entendait souvent parler de la religion chrétienne, il en entretenait quelquefois son épouse. Celle-ci qui avait l'esprit excellent, n'oublia rien de tout ce qu'elle apprit dans ces conversations; et comme l'innocence de sa vie avait préparé son cœur aux impressions de la grâce, elle se sentit bientôt fortement portée à embrasser la vérité qu'on lui avait fait connaître. Il s'agissait de faire agréer au prince cette démarche ou de la lui cacher : ce dernier parti parut le plus sûr. Le voyage du Chimo, où Yetsoundono fut obligé de suivre l'empereur, dont il était la créature, fit naître à la princesse l'occasion d'exécuter son dessein. Par bonheur, elle se trouvait alors à Ozacca, où le P. de Cespédez cultivait une très florissante chrétienté sous la protection de Cambacoundono.

Il est vrai que d'abord elle fut embarrassée de trouver le moyen de sortir du palais, sans qu'on s'en aperçût, et la chose lui paraissait presque impossible. Il y avait encore moins d'apparence d'y appeler quelqu'un des missionnaires : voici le parti qu'elle prit. On élevait auprès d'elle une jeune personne de la maison princière, qu'on regardait comme un des plus grands partis d'Ozacca. La sympathie encore

plus que l'alliance avait formé entre elles une très tendre amitié, en sorte qu'elles n'avaient rien de secret l'une pour l'autre. La princesse découvrit donc à sa cousine la peine où elle se trouvait et la pria de l'aider à en sortir ; la jeune parente qui avait toute liberté d'aller et de venir, fit ce que la princesse souhaitait. Elle prit si bien ses mesures, que par une porte secrète dont elle avait la clef, elle la conduisit chez les PP. de la Compagnie de Jésus, sans que personne en sût rien; et dès qu'elle fut entrée dans l'église, elle fit prier le P. de Cespédez de venir baptiser une dame de qualité qui avait des raisons de ne pas se faire connaître. Le Père n'eut pas plus tôt commencé à entretenir la princesse de Tango, qu'il la trouva parfaitement instruite, mais quelque instance que fit celle-ci, pour engager le missionnaire à la baptiser, il le refusa constamment. Il a avoué depuis qu'il avait craint qu'on ne lui eût amené quelque concubine de Cambacoundono. Cependant on s'aperçut dans le palais que la princesse n'y était point. Aussitôt les gardes se mirent à courir dans toute la ville pour la chercher, et quelques-uns d'entre eux, étant entrés dans l'église des chrétiens, l'y découvrirent et la ramenèrent au palais. Le P. de Cespédez fut bien mortifié de ne reconnaître la princesse de Tango qu'au moment où

il perdait toute espérance de la revoir jamais

Le lendemain, la princesse envoya sa cousine au Père pour lui proposer quelques doutes ; le Père les éclaircit, et baptisa la jeune messagère qui n'avait pas moins d'ardeur que la princesse pour embrasser le christianisme et qui fut nommée Marie. Alors toutes les demoiselles et les dames d'honneur allèrent successivement de la part de leur maîtresse conférer avec le missionnaire et en revinrent toutes chrétiennes. Un gentilhomme qui y fut envoyé ensuite, en revint changé comme les autres; enfin la princesse déclara qu'elle ne pouvait souffrir d'être esclave de l'enfer, au milieu d'une cour à qui elle avait procuré la liberté des enfants de Dieu, etqu'elle étaitrésolue de se faire encore une fois conduire à l'église des chrétiens, quoiqu'il lui en coûtât.

Sur ces entrefaites (1588), la persécution éclata, et le P. de Cespédez ne voulant pas partir pour Firando, où il avait ordre de se rendre avec tous les missionnaires, sans avoir baptisé l'épouse de Yetsoundo, fit dire à cette princesse de lui envoyer une personne de confiance qu'il pût instruire de la manière d'administrer le baptême. La princesse lui envoya sa cousine, qui s'instruisit parfaitement bien de tout et s'acquitta de sa commission avec une

ferveur dont les effets eurent de grandes suites. La princesse fut nommée Grâce au baptême, et le Saint-Esprit remplit dès le moment son cœur d'une consolation et d'une suavité qu'il ne fait sentir qu'aux âmes dont il a pris une possession absolue. Pour Marie, en exerçant un si saint ministère, elle fut tellement enflammée de l'amour divin, que dès lors elle se regarda comme une personne consacrée à Dieu, et à qui tout commerce avec le monde devait être désormais interdit.

Quelque temps après, Yetsoundono de retour à Ozacca, fut bien surpris d'apprendre ce qui s'était passé, et pensa tout de suite qu'il n'en fallait pas davantage pour le perdre auprès de son souverain. Il commença donc par déclarer à la princesse et à toute sa cour qu'il fallait songer à abjurer au plus tôt une religion qui le choquait et que le souverain avait proscrite; comme il vit que ni ses représentations ni ses menaces n'avaient aucun effet, il n'est point de mauvais procédé qu'il ne mît en usage pour se faire obéir. Grâce fut encore moins épargnée que les autres, et l'on peut dire que son époux la fit souffrir à proportion de l'amour passionné qu'il lui portait. Mais Yetsoundono trouva partout une constance qui le déconcerta; alors voyant qu'à ses emportements on n'opposait qu'une patience invincible et une douceur inaltérable, les armes

lui tombèrent des mains, et il prit le parti de dissimuler : à quoi ne contribua pas peu un miracle dont Dieu récompensa la ferveur et la foi de ces illustres chrétiennes. Un des enfants du prince étant à l'extrémité, Grâce pria Marie de le baptiser en secret; Marie le fit, et aussitôt l'enfant qui était moribond, se trouva en parfaite santé.

Douze années s'étaient écoulées depuis ces événements, Taïcosama était descendu dans la tombe et la lutte avait éclaté entre les régents de l'empire, lutte sanglante qui devait aboutir au triomphe du principal d'entre eux, Jeyas ou Daïfousama, le tuteur même de Findeyori, fils de Taïcosama.

Cependant les régents qui s'étaient ligués contre Daïfousama, se rendirent maîtres d'Ozacca, et firent publier un édit par lequel il était ordonné à ceux qui avaient pris les armes pour Daïfousama, de désarmer incessamment, sous peine d'être poursuivis comme rebelles au prince Findeyori et ennemis de l'Etat. Il était de plus marqué que les femmes et les enfants de ceux qui ne poseraient pas les armes, paieraient pour leurs époux et pour leurs pères, de leur vie ou de leur liberté. Or, Yetsoundono était très attaché à Daïfousama, et il servait sous ses drapeaux. En partant pour l'armée, il avait laissé Grâce à Ozacca, et quoique cette ville fût

très bien fortifiée, il avait à tout évènement donné ordre à Ongazavadono, l'un des officiers de sa maison, que si Ozacca était pris ou forcé, il tranchât la tête à la princesse et mît le feu au palais. Ce que Yetsoundono avait prévu était arrivé, et l'officier fut sommé, de la part des régents, de remettre la princesse entre leurs mains. Bientôt Ongazavadono faisait connaître à la princesse l'ordre qu'il avait reçu de son époux.

Alors Grâce entra dans son oratoire, où, prosternée devant son crucifix, elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie : elle appela ensuite les dames du palais et ses demoiselles d'honneur, qui toutes étaient chrétiennes, les embrassa tendrement, et leur représenta que, puisqu'il n'y avait pas d'ordre de les faire mourir, elles étaient obligées, en conscience, de se retirer, avant qu'on mît le feu au palais. Pour les serviteurs, mus d'un faux point d'honneur, ils s'obstinèrent à vouloir selon la recommandation du prince de Tango, se donner la mort.

Tout était disposé, Grâce entra encore dans son oratoire, et un moment après, elle appela Onzagavadono, et lui dit qu'il pouvait exécuter les ordres de son maître ; cet officier lui répondit qu'il était prêt, et s'étant jeté à ses pieds, il la pria de lui pardonner sa mort; aussitôt la princesse se mit à genoux, abattit elle-même le

collet de sa robe, et prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, elle reçut le coup qui lui trancha la tête.

Ainsi mourut Grâce, princesse de Tango, la plus belle et la plus accomplie des personnes de sa condition, et peut-être la plus fervente chrétienne de l'empire; bien loin d'être idolâtre de sa beauté, il semblait qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat, par tout ce que la pénitence a de plus austère. Toute son occupation, après s'être acquittée de ses exercices de piété, était de se faire amener les enfants des pauvres et les orphelins; elle les lavait, les nettoyait, les instruisait des vérités de la Religion et en faisait de fervents chrétiens. Elle aimait beaucoup la lecture, et pour être plus en état de satisfaire sa piété, elle avait très bien appris le latin et le portugais. Une vie si précieuse devant Dieu, méritait, ce semble, une fin moins tragique; mais le chrétien trouve sa grandeur et sa véritable félicité dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Dès que la princesse fut morte, on couvrit le corps d'un drap d'or, et l'on remplit tout le palais de poudre; ensuite les officiers, les pages et les soldats s'enfermèrent dans une salle voisine, s'ouvrirent les entrailles, et l'un d'eux, ayant mis le feu aux poudres, tout le palais sauta en l'air : c'était en l'an 1600.

Les chrétiens recueillirent ce qu'on put démêler des ossements de la princesse, et les portèrent au P. Organtini qui demeurait alors à Ozacca, et le missionnaire fit à cette illustre défunte des obsèques magnifiques. Le prince de Tango qui l'apprit à son retour, en fut si touché, qu'il fournit aux frais d'un second service auquel il assista avec ce qui se trouva de grands personnages à Ozacca. Il donna à son épouse de longs et profonds regrets.

*
* *

Guévara (Jacques de), Prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin. Il arriva de Manille au Japon avec le titre de vice-provincial, le 2 août 1602. Il se rendit ensuite à Méaco pour visiter le P. Jérôme de Jésus, Franciscain, qui lui donna l'hospitalité et lui obtint de Daïfousama la permission de fonder un couvent dans la province de Boungo. Il revint alors dans cette dernière contrée et y bâtit un couvent et une église. L'année suivante, le P. Jacques de Guévara retourna à Manille, pour demander des ouvriers apostoliques.

*
* *

Ikini, Michel, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais, meurt le 14 janvier 1605, à

l'âge de trente-quatre ans. Il y avait quinze ans qu'il était entré dans la Compagnie. Il supporta avec une patience admirable toutes les épreuves d'une longue maladie. Sa prière était une perpétuelle action de grâces.

*
* *

Imazzoumi, Paul. En 1612, le seigneur d'Isafaï, violent ennemi du nom chrétien, et surtout excité par un méchant bonze, entreprit de persécuter, et fit faire une enquête, en vertu des ordres de l'empereur et de Cachoû, prince de Figen. Plusieurs chrétiens furent dépouillés de leurs biens et exilés. Paul Imazzoumi fut soumis à une douloureuse épreuve : sa mère, impuissante à le séduire et à bout de gémissements et de larmes, demeura trois jours sans prendre d'aliments. Paul demeura ferme au milieu de sa douleur; et Dieu permit que la vieille mère changeât de sentiment, et dît à son fils : « Tu peux mourir, mon enfant, pour la loi de Jésus-Christ, puisque ceux qui meurent pour elle vont en un séjour de félicité, » et elle ajouta qu'elle voulait elle-même devenir chrétienne, et qu'ayant perdu dans une seule bataille sept fils pour le service du prince temporel, elle consentirait sans peine à en perdre un pour le Seigneur du ciel. Paul fut dépouillé de tout, et

jeté dans la rue, où il alla mendiant, repoussé des païens, mais assisté des chrétiens.

*
* *

INGANDONO, Prince d'Inga. Un Castillan avait eu à Nangasaki un procès contre des Portugais, et l'avait perdu; pour se venger d'eux, il conçut un dessein qui fait bien voir de quoi est capable une passion qu'on ne réprime pas avec soin. Il se joignit au député du gouverneur des Philippines, qui allait à la cour pour demander justice à Taïcosama, et dans l'audience que l'empereur leur donna, ils lui firent entendre que les Portugais étaient maîtres de Nangasaki et qu'eux seuls profitaient du commerce, qu'ils exerçaient de grandes violences contre les Japonais, et que, malgré les édits du souverain, ils protégeaient les missionnaires qui, étaient tous demeurés au Japon. Taïcosama avait trop d'esprit pour ne pas voir le ridicule de cette conduite des deux Castillans; il ne laissa pas toutefois d'en profiter et envoya un nouveau gouverneur à Nangasaki, pour informer contre les Portugais, avec ordre exprès de renverser la maison et l'église que les PP. de la Compagnie de Jésus avaient dans ce port.

A la vérité, le Ciel ne tarda pas à tirer une vengeance éclatante d'un crime si noir. Le gouverneur de Nangasaki examina l'affaire du

marchand castillan et s'aperçut qu'il avait surpris l'empereur. Il en fut indigné, et il se préparait à en faire un exemple, lorsqu'on trouva, sur le bord de la mer, le cadavre de ce malheureux : il s'était mis sur un esquif pour aller en Satsouma; mais un typhon l'ayant surpris, il fut en un moment englouti dans les flots. L'envoyé du gouverneur des Philippines n'eut pas un sort plus heureux; car, comme il s'en retournait à Manille, il fit un triste naufrage, et périt malheureusement.

Le prince d'Inga témoigna, en cette occasion, une grande droiture d'esprit. La belle conduite des princes d'Arima et de Fiounga, et plus encore, quelques conversations qu'il avait eues avec Ito Mancie, le fils aîné du prince de Fiounga, avant son entrée au noviciat des PP. de la Compagnie de Jésus, l'avaient disposé à renoncer au culte des idoles. Le P. Alexandre Valignani, qui attendait alors un vaisseau pour retourner aux Indes, cultivait avec soin les bonnes dispositions du prince. Il craignit avec raison que le procédé des Espagnols ne détruisît ce que la grâce avait commencé, d'autant plus que le prince d'Inga s'était trouvé à l'audience que l'empereur avait donnée aux Castillans, mais Dieu avait pris possession du cœur de cet illustre prosélyte.

Ingandono démêla aisément les différents

intérêts qui avaient causé un si grand emportement; il fut surtout extrêmement touché de la punition si prompte de l'auteur de toute cette intrigue; mais ce qui acheva de le déterminer, ce fut l'accomplissement d'une prédiction, où il crut reconnaître le doigt de Dieu. L'empereur avait ordonné, comme il a été dit, qu'on rasât l'église des chrétiens; cette église était dédiée à la Sainte Vierge, et les fidèles publièrent alors que Jésus-Christ ne manquerait pas de venger bientôt l'honneur de sa mère. Effectivement, on apprit peu de jours après, que la mère de Taïcosama était morte à Méaco le même jour que l'arrêt sacrilège avait été signé à Nangoya. Cet événement fit une telle impression sur le prince d'Inga, qu'il voulut, sans attendre plus longtemps, recevoir le baptême des mains du P. Alexandre Valignani. Conversion admirable, dans un temps surtout où la persécution contre les chrétiens commençait à sévir avec violence; c'était en 1592.

*
* *

Isabelle, Coréenne, Héroïne de la foi. Le 3 août 1629, un grand nombre de chrétiens arrivèrent au Mont-Oungen pour y être contraints à l'apostasie par la force des tourments. Ils étaient liés de trois cordes, une à chaque bras et une pour les deux jambes; une grosse

pierre était suspendue à leur cou. On répandit l'eau sulfureuse à profusion sur le dos des victimes. Cette eau était si corrosive qu'elle imprimait à la place où elle tombait une plaie pestilentielle, et y causait d'inexprimables douleurs. Le tourment ne finissait pas avec le jour, mais recommençait pendant la nuit. Au bout de plusieurs jours, tous ces malheureux, certains d'être torturés pendant des années, se rendirent, à l'exception d'un ou deux. Le mauvais exemple des maris fit faiblir les femmes.

Seule, Isabelle, Coréenne, fut invincible. On lui dit : « Votre mari vient de céder. » Elle répondit : « J'ai un éternel époux dans le ciel, et, dans les choses du salut, je ne dois pas obéir au mari de la terre. » On la conduisit auprès du lac. Sur les bords se trouvaient plus de six cents spectateurs. En ce moment, l'air s'obscurcit subitement, et les eaux frémissantes rejaillirent de toutes parts, et dispersèrent la multitude. Cependant les gentils se demandaient quel était ce bel enfant, de trois ans environ, et d'une éclatante blancheur, que l'on avait vu apparaître au-dessus des eaux bouillantes.

Le lendemain, Isabelle fut reconduite à Oungen. On la fit demeurer debout sur une pierre, pendant plus de deux heures; puis on

lui suspendit une grosse pierre au cou. On lui en mit d'autres dans la bouche, et une sur la tête : « Si cette pierre vient à tomber, lui dirent les bourreaux, ce sera le signe de votre apostasie. » — « Non, répondit-elle, aussi distinctement qu'elle le put, quand je tomberais moi-même, je n'aurais pas changé de volonté ; car il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher la pierre de tomber de ma tête. » Mais cette pierre ne tomba pas, et Isabelle ne sentit pas même la pesanteur de celle du cou, ainsi qu'elle l'affirma plus tard.

Elle passa la nuit suivante en une oraison continuelle. Et, pour sa consolation, elle vit apparaître le même bel enfant qu'avaient vu les gardes, et ce divin consolateur la confirma dans la foi.

Le matin du jour suivant, elle fut tourmentée encore. On la mit nue et on lui lia les pieds et les mains, puis on l'arrosa d'eau brûlante. Les bourreaux étaient lassés, quand Isabelle, supérieure aux tourments, attendait encore que l'on continuât. Les bourreaux lui dirent : « Nous continuerons pendant dix et vingt ans. » — « Dix et vingt ans, reprit-elle, sont un intervalle bien court ; s'il m'était donné de vivre cent ans, je m'estimerai bien heureuse de les employer sans interruption à souffrir ces mêmes peines, afin d'être agréable à mon Dieu. »

Les satellistes, au bout de treize jours d'épreuves, la ramenèrent à Nangasaki. Elle en avait passé dix à la montagne, sans aliments et sans sommeil. Elle ne pouvait se tenir sur ses pieds, et tout son corps n'était qu'une plaie.

On la porta devant le gouverneur : on lui prit la main malgré ses efforts, et avec cette main, l'on signa son nom au bas d'un billet d'apostasie. et, sans lui laisser proférer une parole, on la renvoya dans sa demeure.

*
* *

Isafaï, Seigneur japonais. Isafaï était le neveu de Protais, prince d'Arima. Cambacoundono, l'ayant dépouillé de ses domaines, Protais le pourvut d'un bel apanage pour qu'il pût vivre selon sa condition. En 1590, un Religieux étant venu prêcher dans le lieu où Isafaï faisait sa résidence, ce seigneur voulut l'entendre et lui parler en particulier; il fut si satisfait des entretiens qu'il eut avec lui sur la Religion qu'il résolut de se faire chrétien, lui et ses enfants. Isafaï avait une mère qui était très attachée au culte des idoles; quand elle eut appris dans quelles dispositions il était, elle lui en témoigna tout son mécontentement, et chercha par toutes sortes de moyens à mettre obstacle à son projet, mais elle n'y réussit pas. Il arriva même que Protais fit alors à sa sœur de telles représen-

tations sur sa conduite, qu'il la fit changer complètement de sentiment au sujet de la Religion, et que peu de temps après, cette princesse, transformée par la grâce divine, reçut le baptême avec son fils et ses petits-enfants. Ces conversions en amenèrent beaucoup d'autres et en si grand nombre, qu'en cette même année 1590, on fit jusqu'à onze mille cinq cents baptêmes dans la principauté d'Arima.

*
* *

ITCHIBOUDONO, BALTHASARD, Seigneur japonais. Il était le petit-fils d'Antoine, seigneur chrétien de Firando. En 1599, Foïn, prince de Firando. fit publier un édit par lequel il était ordonné aux chrétiens de sortir de la province ou bien de revenir au culte des idoles : il pensait les mettre ainsi dans un grand embarras, mais il reconnut bientôt qu'il s'était trompé. Dès le lendemain, en effet, six membres de l'ancienne famille princière, au nombre desquels était Itchiboudono, s'embarquèrent secrètement pour Nangasaki, sans avoir même songé à faire aucune provision de voyage. Tout leur aurait manqué en arrivant au lieu de leur exil, si les princes de Fingo et d'Omoura ne s'étaient empressés de pourvoir à leurs besoins avec une générosité égale à leur admiration.

*
* *

Itchinosouké, Barthelémi, Officier de la cour de Daïfousama, exilé pour la foi en 1612. (Voir P. Jourofioyé, Joachim.)

*
* *

Ito, Mancie, Frère de la Compagnie de Jésus. Il était fils du prince de Fiounga, et neveu de Civandono, prince de Boungo. Il fut le chef de l'ambassade envoyée à Rome en 1582 par les princes de Boungo, d'Arima-et d'Omoura. En 1591, moins d'une année après son retour au Japon, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus. Il mourut saintement en 1612, à l'âge de quarante-trois ans.

*
* *

Iyo, Sixte, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il parcourut, en 1620, les provinces de Satsouma et de Wosoumi; son ministère y fut très laborieux et très fructueux.

*
* *

Jacques de la Croix, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Ce Père arriva au Japon en

1619 et remplit d'abord son ministère à Nangasaki. Il fut appelé l'année suivante à Yédo, par le P. Jacques de Saint-François, Commissaire, et il eut le bonheur de baptiser en une seule année sept cents personnes.

*
* *

Jacques de Saint-François, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Cet admirable Père naquit à la Membrilla, dans la Vieille-Castille. Il était fils d'habit de la province de Saint-Paul et partit d'Espagne en 1605. Aux Philippines, il exerça les fonctions de Maître des novices, et passa au Japon en 1612. Il était en 1614 à Méaco, où il travailla pendant plusieurs mois avec beaucoup de succès. En 1615, il se rendit dans la province de Mino, et y demeura deux mois. Mais Yédo lui paraissant plus spécialement à la charge de son Ordre, il se déguisa en soldat, et, confondu dans les rangs de l'armée impériale, il pénétra dans la cité. Il y fut arrêté le 4 avril de cette même année et comparut devant les juges Fiochino et Cambioyé; ce dernier en référa au Conseil de l'empire, et la décision suprême fut de l'enfermer dans une horrible prison où il serait mort de faim sans la charité des chrétiens qui gagnèrent les geôliers à force d'argent.

Cette prison était, en effet, un affreux séjour où l'espace manquait au point que, pour dormir, il fallait s'appuyer sur son voisin, et où les malades exhalaient une horrible puanteur, quand ils ne pouvaient se déplacer pour leurs besoins naturels. Tout individu qui y entrait, contractait là d'effroyables ulcères, et son corps devenait un foyer de pourriture. Pendant les dix-huit mois que le P. Jacques de Saint-François demeura dans cette prison, il y fit preuve d'une patience vraiment héroïque, et Dieu l'en récompensa en lui accordant la consolation d'y baptiser soixante-dix infidèles.

Cependant, vers la fin de l'année 1616, des envoyés du roi d'Espagne devant faire voile pour le Mexique, quelques seigneurs de la cour voulurent être du voyage, dans un intérêt de commerce, et l'un d'eux, Moucay Chonghen, grand amiral, pour mieux réussir avec les Espagnols, demanda et obtint la délivrance du P. Jacques de Saint-François. Le vénérable prisonnier était devenu tellement infirme qu'il ne pouvait se mouvoir, et il fallut qu'un serviteur le prît sur ses épaules et le portât ainsi à bord du navire. Ce ne fut pas sans une vive douleur qu'il se sépara de ses compagnons de captivité.

Il arriva à Acapulco le 22 février 1617, et de là il se rendit à Mexico, où il demeura pendant

une année. Au mois d'avril 1618, il s'embarqua pour retourner au Japon, en qualité de Commissaire, et il y arriva heureusement. Le 13 décembre de cette même année, se trouvant à Nangasaki, il allait être pris dans la maison où il venait quelquefois, lorsqu'il fut averti à temps et sauvé par un satellite chrétien. Il demeura caché dans cette ville, jusqu'à la fête de Noël, et il se réfugia ensuite dans les montagnes. Il fut éprouvé par la maladie durant l'année 1619. A peine était-il rétabli que l'année suivante il se rendit à Ozacca avec le P. François de Barajas ; puis, après avoir envoyé son compagnon dans le Wochou, il se dirigea lui-même vers Yédo, où il travailla pendant sept mois avec deux catéchistes ; ensuite il parcourut les provinces du Cami.

En 1622, l'intrépide missionnaire était présent au Grand-Martyre de Nangasaki. En 1624, il fut l'un des rares chrétiens qui purent apercevoir quelque chose du martyre des PP. Vasquez, Sotelo et Carvalho ; le lieu du supplice était à Faco, près d'Omoura. Il était arrivé sur une barque vis-à-vis de la place, mais on ne voulut pas le débarquer, et il vit seulement les flammes du bûcher s'élever dans les airs. En 1626, la maison où il se trouvait à Nangasaki, ayant été dénoncée à la justice, il allait y être pris, lorsqu'après avoir renversé un espion qui

s y présentait, il s'empara bravement de son épée et parvint à s'évader...

Voici la lettre que le P. Jacques de Saint-François écrivit au P. Sotelo, au sujet de sa captivité dans la prison d'Yédo :

« Je n'ai jamais, dans les histoires, lu le récit d'une prison aussi cruelle, car tous ses habitants étaient si pleins de rage, qu'ils se tuaient les uns les autres, et pendant la nuit ils tuaient les malades à grands coups de tête sur les jambes; et comme je leur en faisais reproche, ils me dirent que c'était chose toute simple, et qu'ils leur faisaient miséricorde en les expédiant plus vite. S'ils ne me tuèrent pas, moi qui étais toujours malade, et quelquefois à demi mort, ce fut que Dieu voulut me conserver, afin que je fisse pénitence de mes péchés, et aussi parce que j'avais rendu chrétiens soixante-dix de ces malfaiteurs, et que ceux-là veillaient sur moi, jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, dans le nombre de cent cinquante qui succombèrent.

« Je ne dis rien de la faim que l'on souffrait : en effet, quoiqu'il y eût toujours plus de trente individus qui n'avaient personne qui leur donnât aucun subside, ceux-là vivaient environ cinquante jours, avec le peu qu'ils mendiaient auprès des autres; mais la soif était plus douloureuse à souffrir; aussi, lorsque je baptisais, on plaçait une écuelle sous la tête du néophyte,

et l'on recueillait l'eau du saint baptême, pour l'avaler immédiatement.

« Nous étions très à l'étroit, six ou sept sur l'espace d'une natte ; et souvent deux des sept étaient morts, et entre les deux se trouvait un pauvre vivant qui considérait le sort des deux compagnons morts comme préférable au sien propre : car il se passait souvent une semaine avant qu'on retirât les cadavres, lesquels étaient déjà corrompus, et avaient de grandes mares de matière putride à l'entour. Cette corruption et cette puanteur étaient le plus affreux tourment que je ressentisse : et, quand on retirait les morts, nous nous félicitions d'avoir conservé la vie. Cependant notre satisfaction n'était pas de durée ; car on nous associait à l'heure même d'autres vivants par lesquels nous étions mis à l'étroit comme auparavant. Ces cadavres et les autres odeurs infectes corrompaient la santé des vivants, et nous étions tous devenus lépreux.

« Moi-même, je l'étais au point de n'avoir, des pieds à la tête, aucune partie saine ; la démangeaison était si ardente, que je ne pouvais jamais achever le rosaire sans enfoncer mes ongles dans mes plaies ; or, mes ongles étant démesurément longs, et ne pouvant être coupés qu'avec mes dents, j'éprouvais d'indicibles souffrances. On ne laisse pas pénétrer de lettres, pas de rasoirs ni de couteaux, et pas de cordes,

afin qu'on ne s'étrangle pas. Nul ne peut se couper les cheveux. Je pensais d'abord ne devoir rien vous dire de tout cela; mais il m'a paru que je manquerais aux fidèles, lesquels peuvent être édifiés, et profiter de mon récit : quoique moi-même j'aie bien peu profité, après avoir causé (par son arrestation) la mort de sept martyrs et l'exil de trente confesseurs, et demeuré vivant.

« Frère Jacques de Saint-François. »

*
* *

Jean, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il fut baptisé à Goa, en 1548, avec Angeroo ou Paul de Sainte-Foi, dont il était probablement le serviteur. De retour au Japon, il s'attacha aux missionnaires pour travailler avec eux à la conversion de ses compatriotes; son zèle et ses vertus le firent admettre dans la Compagnie de Jésus. Il fut en particulier le compagnon du P. François de Cabral. Il était bien instruit de la doctrine et fort éloquent dans sa langue. Aussi Civandono, prince de Boungo, aimait-il à l'entretenir; il voulut même que ce fût lui qui préparât au baptême Julie, sa seconde épouse. Et quand lui-même eut été baptisé, il demanda que le F. Jean l'accompagnât dans sa retraite de Couchimoutchi. Yochimoune, le fils aîné de Civandono, ayant manifesté le désir de se faire

chrétien, ce fut au même F. Jean qu'on confia le soin de lui enseigner les premiers éléments de la doctrine : c'était en 1578.

*
* *

Jean, Prêtre séculier, Japonais. Il fut l'un des Japonais que Mgr Cerquiéra éleva au sacerdoce. La persécution de 1614, qui força tant de missionnaires à s'exiler, ayant éclaté, il voulut demeurer au Japon pour assister ses compatriotes.

*
* *

Jean Amacousadono. Il était le fils aîné de Michel, principal seigneur d'Amacousa, et fut baptisé en 1577. Il succéda à son père en 1582 et se montra le digne héritier de ses vertus. Comme il dépendait du prince de Satsouma, il fut obligé de le soutenir dans sa guerre contre le Boungo; mais il lui arriva d'être assiégé dans une forteresse, où il s'était réfugié, par le vaillant Paul Chingandono, et de s'y voir bientôt serré de si près, qu'il crut sage de se rendre à la bienveillante invitation que celui-ci lui avait faite de venir le trouver; mais il ne voulut jamais consentir à accepter l'offre qui lui fut faite d'avoir la vie sauve, à moins que ceux qui étaient dans la place, ne fussent également épargnés. Paul Chingandono fut touché de tant de charité,

et il leur accorda à tous la vie et la liberté : c'était en 1587.

L'année suivante, Cambacoundono s'étant déclaré contre les chrétiens et ayant ordonné l'embarquement des missionnaires, Jean d'Amacousa donna l'hospitalité à six Religieux et fit transférer dans son île le noviciat de la Compagnie de Jésus. En 1590, Jean qui ne pouvait supporter les mesures tyranniques de Cambacoundono, se ligua contre lui avec Gicondono, l'un des Tonos de l'île. L'empereur irrité, envoya contre eux le général Tonorosouke et l'amiral Augustin Tsoucamidono. Gicondono, ayant été battu, se retira en toute hâte auprès de son neveu Protais, prince d'Arima; pour Jean, il fut bientôt assiégé par des forces supérieures dans la ville de Fondo. Se voyant perdu, Amacousadono s'en remit à la générosité de Tsoucamidono qui l'accueillit bien et se fit fort de lui obtenir son pardon de l'empereur. En 1592, il suivit l'illustre amiral dans l'expédition de Corée.

Quelques années après, le triomphe de Daïfousama avait changé tout l'ancien ordre des choses, et le seigneur Jean, qui avait été dépouillé de ses domaines, entrait au service de Kingodono, prince de Bigen, qui aimait à s'entourer d'officiers chrétiens.

*
* *

JEAN FRANÇOIS, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il arriva des Indes au Japon en 1576, et comme il avait déjà une connaissance suffisante de la langue du pays, il fut envoyé aussitôt à Méaco, pour y aider le P. Organtini dans les fonctions de son ministère.

*
* *

JEAN DE GOTO, Seigneur japonais. En 1566, le F. Louis d'Alméïda vint prêcher l'Evangile aux îles de Goto et y convertit à la foi vingt-cinq gentilshommes : de ce nombre fut l'un des principaux gouverneurs de cette province qui reçut au baptême le nom de Jean. Tout semblait annoncer la conversion du pays entier, lorsqu'une guerre funeste vint interrompre le cours des prédications. Le beau-frère du prince de Firando, qui était vassal de celui de Goto, s'était révolté contre son suzerain, dans l'espérance de se rendre maître de ses Etats. Informé de ce mouvement séditieux, le prince de Goto eut bientôt mis une armée sur pied pour défendre ses droits.

C'était la coutume que les officiers, avant d'entrer en campagne, prêtassent serment de fidélité au chef pour qui ils allaient combattre, et l'on jurait par les dieux en buvant du vin

qui leur avait été offert en sacrifice. Une assemblée ayant été convoquée à cet effet, la coupe fut présentée au lieutenant du prince qui était chrétien, et comme il ne voulait pas blesser sa religion, il déclara tout haut qu'il allait boire, à la vérité, mais seulement à la santé du prince. Alors le seigneur Jean craignit que plusieurs officiers chrétiens ne se crussent autorisés par l'exemple de ce lieutenant à user du même subterfuge, au détriment de leur conscience; il éleva donc la voix et dit hardiment qu'ils devaient bien se garder de boire du vin qui avait été offert aux idoles; et quand il les eut ainsi avertis, il se tourna vers le prince et lui dit : « Il est vrai, prince, qu'il n'est point permis aux chrétiens de jurer par les divinités du pays : mais vous ne pouvez d'ailleurs, avoir des sujets plus fidèles que nous; tant qu'une goutte de sang coulera dans nos veines, nous ne cesserons de combattre vos ennemis: et quand nous aurons juré par le vrai Dieu que nous adorons, rien au monde ne sera capable de nous faire manquer à la fidélité que nous vous devons. » Bien loin de s'offenser de ces paroles, le prince déclara au contraire qu'il était heureux de voir les chrétiens se conformer, en cette circonstance, aux préceptes de leur religion.

*
* *

JEAN DE SAINT-HYACINTHE, Frère de l'Ordre de Saint-Dominique. Il arriva au Japon avec le P. Orfanel en juin 1607, et il lui fut attaché plusieurs années dans la florissante mission du Figen.

*
* *

JEAN DE SAINT-THOMAS (ou d'Hormasa), Prêtre de l'Ordre de Saint-Dominique. Il arriva des Philippines au Japon, en qualité de vice-provincial, au mois de juillet 1609. Il avait avec lui le F. Antoine de Saint-Vincent.

*
* *

JÉRÔME, Seigneur japonais. Il était fils cadet du prince de Fiounga, et neveu de Civandono, prince de Boungo. Il fut baptisé en 1579 et élevé au séminaire d'Anzoukiama. En 1587, Cambacoundono lui donna conjointement avec son frère la moitié de la province de Fiounga. Il suivit en Corée l'amiral Tsoucamidono. Il avait avant de partir fait une confession générale; mais étant tombé gravement malade pendant l'expédition, il voulut repasser la mer pour ne pas mourir sans avoir reçu l'absolution sacramentelle. Il s'embarqua donc avec sa

suite, et les vents le poussèrent jusqu'à Amangoutchi; il n'y avait pas là de missionnaire, et son état empirant chaque jour, il lui fut impossible d'aller plus loin. On le voyait lever souvent les yeux au ciel; il frappait sa poitrine et implorait la miséricorde de Dieu. Quand on l'eut averti que sa fin approchait, il déclara à ses serviteurs ses dernières volontés ; il voulait être inhumé chrétiennement et qu'on plaçât une croix sur sa tombe, que le navire sur lequel il était revenu et les cinquante ducats qui lui restaient devinssent la propriété de l'église chrétienne la plus voisine, enfin que l'on traitât bien les esclaves qu'il avait amenés de Corée et qu'on les donnât aux missionnaires, afin qu'ils en fissent de bons chrétiens. C'est dans ces bons sentiments que mourut le pieux Jérôme, seigneur de Fiounga.

*
* *

Jérome de Jésus, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Ce Père naquit à Lisbonne de l'illustre famille des comtes de Castro. Il passa des Philippines au Japon en 1594, et retourna à Manille en 1597. Revenu au Japon en mai 1598, il alla se réfugier chez des chrétiens de la province d'Ije, peu éloignée de Méaco. Ayant été arrêté le 7 décembre de cette même année, il fut conduit devant Jeyas, le principal des

régents de l'empire. Jeyas l'accueillit avec douceur, l'engagea à déposer toute crainte et lui permit d'aller librement et de porter l'habit de son Ordre; il lui dit qu'il verrait avec plaisir les Espagnols venir chaque année dans les ports du Couanto pour y trafiquer et aussi enseigner à ses propres vassaux le travail des mines d'argent. Le P. Jérôme en écrivit à Manille et se rendit lui-même dans le Couanto.

En 1599, le Père, toujours protégé par Jeyas, qui lui avait donné une habitation dans son palais de Méaco, put passer à Yédo et y bâtir une église. Il y célébra la première messe le jour de la Pentecôte. Jeyas le fit aller la même année à Manille pour ménager un bon succès à ses propres envoyés.

Le triomphe de Jeyas sur les autres régents de l'empire, et son arrivée au pouvoir suprême sous le nom de Daïfousama, ne changèrent en rien ses bons rapports avec le P. Jérôme de Jésus. Comme il convoitait pour lui-même le commerce avec les Espagnols, il avait envoyé l'un de ses principaux serviteurs, nommé Chikiro, vers le gouverneur des Philippines, avec une lettre écrite par le P. Jérôme. Un nouveau gouverneur, D. Pierre Bravo d'Acuña, venait d'arrver en mai 1602. Ce seigneur fit un excellent accueil à l'envoyé de Daïfousama. Le souverain japonais demandait la liberté réciproque

du commerce et offrait d'ouvrir les ports du Couanto. Il réclamait en même temps l'envoi de constructeurs habiles pour sa marine. Il paraissait disposé à laisser venir les Religieux dans ses domaines, et l'on avait pour preuve, la faculté qu'il avait donnée aux Pères de la Compagnie de Jésus d'exercer publiquement leur ministère.

Le gouverneur écrivit au P. Jérôme, le chargeant de remercier Daïfousama de sa bienveillance envers la nation espagnole et les Religieux, et s'excusant au sujet des constructeurs de navires sur la nécessité préalable d'obtenir l'agrément de Sa Majesté Catholique, et il remit à l'envoyé de magnifiques présents pour son maître; mais l'envoyé périt avec le navire qui le portait, dans les parages de Formose.

Daïfousama, s'inquiétant du retard et présumant un naufrage, chargea le P. Jérôme d'une seconde ambassade. Le bon Religieux obtint une expédition nouvelle des articles consentis, et quitta Manille avec le P. Louis Gomez, pour retourner au Japon. Ils étaient sur un petit navire. Sur un plus grand se trouvaient des envoyés du gouverneur des Philippines, chargés de reconnaître les ports de Couanto et d'asseoir sur des bases solides le commerce espagnol. On mit à la voile au mois de juillet.

Le principal navire fut contraint par les mauvais temps de revenir à Manille. L'autre se brisa en vue de Formose, et ses passagers, au bout de deux mois, revinrent également à leur point de départ. Bientôt l'infatigable missionnaire se remit en chemin avec les PP. Louis Gomez et Pierre de Burgillos, et aborda au Firando. Il passa de là à Nangasaki pour rendre ses devoirs à l'Evêque. Il lui remit des lettres de son Provincial, et un bref du pape Clément VIII, autorisant les Franciscains à placer des reliques dans leurs églises du Japon, et leur octroyant de nombreuses indulgences. L'Evêque reçut le P. Jérôme avec un cœur de père.

De là, le P. Jérôme de Jésus se rendit à Méaco. Daïfousama l'accueillit avec bienveillance, et lui accorda verbalement un emplacement pour une maison. Avant que la patente fût expédiée, le Père tomba malade, et peu de jours après, rendit son âme à Dieu. Son corps fut enterré sur l'emplacement de l'ancienne église franciscaine, dessous l'autel de la petite chapelle que les chrétiens avaient réédifiée.

* * *

Jifioyé Itchicawa, officier du Fingo. Canzouyédono, prince de Fingo, ayant condamné

Simon Takenda Gofioyé, l'un de ses officiers chrétiens, à être décapité à Yachchiro, le gouverneur Cacouzaïmon arriva dans cette ville vers le milieu de la nuit, et ayant envoyé chercher Itchicawa Jifioyé, qui était un homme de qualité, il lui dit : « Sachez que le prince a condamné Takenda Gofioyé à la mort. Comme vous êtes son parent et son ami, vous irez lui couper la tête dans sa demeure. Portez-lui cette lettre qui contient l'arrêt de sa condamnation, et traitez-le avec toute l'honnêteté possible. »

Jifioyé, ayant reçu cet ordre, se transporta aussitôt chez Simon Takenda ; il le trouva en prières et lui témoigna la douleur qu'il avait d'avoir été chargé de lui ôter la vie. Mais Simon, transporté de joie, lui dit : « Vous ne pouviez m'annoncer une meilleure nouvelle ; donnez-moi seulement un peu de temps pour me préparer à la mort. » Quand le moment de l'exécution fut venu, Jifioyé abattit d'un seul coup la tête de la glorieuse victime.

Peu de temps après, Jifioyé voulait embrasser la foi ; c'était le fruit du sang répandu par son ministère. Ce n'était point au Japon une tache d'ignominie que d'être l'exécuteur d'une personne noble, et d'ailleurs Jifioyé s'était montré compatissant et humain. Alors il se rendit à Nangasaki pour s'y faire instruire et baptiser, et il disait aux Pères : « Que vos seigneuries ne

soient point scandalisées si je leur soumets des questions aussi minutieuses sur les vérités de la Religion, car cette religion est telle que ceux qui la professent sont obligés de mourir pour elle, et puisque j'ai résolu de mourir au besoin, il est raisonnable qu'avant d'embrasser la foi, j'en aie la connaissance intime et parfaite. »

Le jour de son baptême, il fit don à l'Evêque du cimeterre avec lequel il avait décapité Simon. Canzouyédono lui retira sa rente, mais n'alla pas plus loin à son égard.

*
* *

JOUROFIOYÉ, JOACHIM. En l'année 1612, vers le Carême, parurent à Méaco les premiers indices de la prochaine persécution. L'édit du souverain fut publié, et les fidèles furent recherchés. Cependant Daïfousama déclara qu'il n'y avait pas lieu d'inquiéter les soldats nobles qui ne recevaient pas de rentes. Or parmi les jeunes officiers de la cour de Sourougan se trouvaient deux frères, dont l'aîné s'appelait Joachim Jourofioyé, et le cadet Barthelémi Itchinosouke. Ils étaient baptisés depuis deux ans à peine. Ils accoururent du dehors, pour avoir part à la persécution, et, s'étant confessés, ils vinrent à la maison des Pères, présumant qu'elle serait attaquée la première; ils y attendirent leur sort. Apprenant qu'ils étaient omis sur la liste

des chrétiens, leur baptême étant tout récent, ils s'empressèrent d'aller au palais pour se dénoncer, et n'eurent de consolation qu'après avoir été inscrits. Ils reçurent avec joie la sentence de confiscation et d'exil. Les autres officiers chrétiens ne furent pas moins héroïques.

*
* *

Julie, princesse de Boungo, En 1578, Civandono, prince de Boungo, répudia son épouse, femme très hostile aux chrétiens et d'une humeur insupportable, pour donner sa place à une personne aussi distinguée par le mérite que par la naissance, et dont la fille était déjà mariée à Sébastien, son second fils. Quelque temps après, la nouvelle princesse était baptisée sous le nom de Julie par le P. de Cabral, et le prince lui-même ne tardait pas à être régénéré en Jésus-Christ. Quand Civandono eut laissé à Yochimoune, son fils aîné, le gouvernement de ses Etats, il se retira avec la princesse Julie et toute sa suite à Coutchimoutchi, sur la frontière du Fiounga. Il n'y demeura pas longtemps tranquille, et dans les épreuves nombreuses et cruelles qu'il eut à supporter dans sa vieillesse, Julie, par sa piété et par son dévouement, lui fut d'un grand secours et d'une grande consolation.

En 1588, lorsque Cambacoundono se fut

déclaré contre la Religion, le faible et inconstant Yochimoune, pour ne pas perdre ses bonnes grâces, devint apostat, et voulut exiger que les chrétiens portassent au cou une petite idole en signe de renonciation à leur foi. Il ne craignit pas de comprendre dans cet ordre impie même les personnes de la cour, et la princesse Julie fut la première à qui il fut signifié. Une chrétienne d'une piété aussi sincère qu'éclairée ne pouvait que mépriser un pareil ordre, et c'est ce qu'elle fit. Elle déclara donc à son beau-fils qu'elle ne lui obéirait jamais, dût-il en venir à son égard à toutes les extrémités que sa peur sacrilège pourrait lui inspirer. L'exemple d'une si courageuse résistance fut le salut d'un grand nombre d'âmes.

Enveloppée plus tard dans toutes les disgrâces dont la famille princière de Boungo fut l'objet, la princesse Julie n'en persévéra pas moins dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; elle s'était réfugiée à Nangasaki.

*
* *

Julien, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il était né à Sacaï, et il n'avait que treize ans, lorsque, malgré les oppositions de ses parents, il se convertit à Jésus-Christ. Il entra au séminaire, et ensuite il fut admis, à cause de ses belles qualités, dans la Compagnie

de Jésus. Il y vécut douze ans avec beaucoup d'édification; mais Dieu, qui l'avait destiné à être un modèle de patience, permit qu'il fût constamment malade. C'est en louant et en bénissant Dieu que le Frère Julien quitta ce monde, dans les premiers jours de décembre de l'année 1601.

*
* *

Justa, princesse d'Arima. Protais, prince d'Arima, l'épousa en secondes noces, et elle fut baptisée en 1599 par le P. Alexandre Valignani. Lorsque Protais, par suite de ses projets ambitieux et des dénonciations de son fils Michel, eut été dépouillé de ses Etats et relégué dans le Kinocouni, la vertueuse Justa le suivit dans l'exil. Ses exemples et ses discours secondèrent si bien l'action de la grâce divine dans le cœur du prince, qu'on ne pouvait voir personne plus soumis que lui à la volonté de Dieu. Son fils Michel l'ayant dénoncé de nouveau, comme entretenant encore des espérances de restauration, Protais fut condamné à mort.

C'est dans cette circonstance que Justa montra tout l'héroïsme dont elle était capable. Présente à l'exécution, elle releva la tête de son époux et la baisa; puis elle se retira dans ses appartements où elle donna un libre cours

à sa douleur : c'était en 1612. Elle se fit ensuite couper les cheveux, en signe d'abandon du monde, et, refusant d'aller vivre à Méaco dans la maison d'un fils qu'elle avait eu d'un premier mariage, elle déclara vouloir demeurer dans l'exil pendant ses trois années de deuil et rapporter ensuite à Nangasaki les restes de son époux. L'année suivante, l'apostat Michel ayant fait tuer les deux enfants que Protais, son père, avait eus de Justa, la princesse reçut avec une sainte résignation la nouvelle du martyre de ses deux fils.

*
* *

Kiogocou, Marie, Princesse d'Omi. En l'année 1601, une dame illustre, nommée Marie Kiogocou, contribua de tous ses efforts à multiplier les conversions au christianisme; elle appartenait à la plus haute noblesse de l'empire; son époux avait été prince d'Omi, et ses deux fils venaient de recevoir de Daïfousama, l'aîné, la province de Tango, et le cadet, celle de Vacassa. Une fille qu'elle avait, étant morte chrétiennement en 1606, son mari qui était païen voulut faire célébrer en son honneur des funérailles idolâtriques, mais, aussi énergique que pieuse, Marie Kiogocou s'y opposa absolument, et les obsèques de la défunte se firent avec beaucoup de solennité dans la nouvelle

église de Méaco; c'est là aussi que l'année suivante elle reçut avec une admirable ferveur le sacrement de la Confirmation des mains de Mgr de Cerquiéra, l'évêque du Japon. Marie Kiogocou avait élevé ses deux fils dans la religion chrétienne, et elle veillait à ce que dans leurs Etats les chrétiens ne manquassent pas de secours spirituels, et c'est ainsi que, grâce surtout aux efforts de son zèle, il se fit en 1610 une grande mission dans la province de Tango. En 1612, malgré la persécution qui commençait à sévir contre les chrétiens, l'ancienne princesse d'Omi continuait à donner les plus beaux exemples de piété : sa maison était un véritable monastère.

*
* *

Kioucan, Jean. Il était du Foccocou et fut exilé pour la foi, avec trois de ses fils, dans le lointain district du Tsoungarou; il mourut en prédestiné dans ce lieu d'épreuves, dans l'année 1620.

*
* *

Kitchisouké, Gaspard. Au mois de février 1627, par ordre du gouverneur Mondo, Gaspard Kitchisouké et Lucie, sa femme, furent conduits à Ariye, près d'Arima. Là, ils furent frappés avec le bâton, exposés nus et brûlés par tout le

corps. Mais ils furent invincibles dans la foi, et on finit par les remettre en liberté.

*
* *

Kouenchou, Bonze converti. Ce bonze était regardé comme un prodige de science; il passait pour connaître la nature autant qu'un homme en est capable, et quant à la religion, il avait la réputation d'en parler comme un docteur infaillible. Dans le fond, Kouenchou était un de ces sages païens qui connaissent Dieu sans l'adorer. Sa demeure était parée d'emblèmes, qui disaient tous quelque chose de moral; il y en avait un qui rappelait un Dieu sans commencement ni fin, et un autre montrait que le cœur de l'homme est sous la dépendance d'un Etre supérieur qui règle ses mouvements.

En 1560, le P. Viléla se trouvait à Méaco, et l'on faisait tant de cas de ses enseignements que le docte bonze eut envie de le voir, moins toutefois par curiosité que par vanité. Il alla donc le trouver, et d'un air de suffisance qui respirait le mépris, il lui dit en l'abordant qu'il ne venait pas pour apprendre de lui quelque chose de nouveau, mais qu'il ne serait pas fâché de l'entendre discourir sur sa religion. Le Père, avec cette modestie qu'inspire la vérité, fit aussitôt ce que le bonze souhaitait.

A peine eut-il commencé son discours que la grâce divine toucha le cœur du religieux païen et éclaira son esprit. Le père s'aperçut que Kouenchou pâlissait de temps en temps, que son attention devenait de plus en plus sérieuse, et qu'il paraissait frappé des grandes vérités du christianisme. Encouragé par le changement dont il augurait bien, il s'étendit fort sur la conformité que les principes de la religion chrétienne ont avec les lumières de la raison, et il fit voir combien au contraire les sectes du Japon sont opposées au bon sens. Le bonze, pendant tout ce discours, était immobile comme un homme interdit; seulement il jetait de moments à autres de profonds soupirs. Enfin, le Saint-Esprit, prenant possession de son âme, il fallut qu'il se rendît. Je suis chrétien, s'écria-t-il tout à coup, je suis chrétien, baptisez-moi. » Le P. Viléla, qui avait examiné Kouenchou de très près, avait trop de marques de l'opération du Saint-Esprit dans son cœur, pour balancer un moment à le croire véritablement converti. Il le baptisa sur-le-champ, et le bruit d'un événement si singulier s'étant bientôt répandu, il arriva que quinze bonzes des plus distingués dans leur secte, embrassèrent la religion de Jésus-Christ.

*
* *

Laguna, François, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père arriva au Japon en 1577. Civandono, prince de Boungo, avait conçu pour lui tant d'estime, qu'ayant quitté le pouvoir, il voulut l'emmener avec lui dans sa retraite de Coutchimoutchi. Ce fut ce même Père qui assista le prince dans la dernière maladie dont il mourut en 1587.

*
* *

Laurent, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il fut baptisé en 1551 à Amangoutchi par saint François Xavier. C'était alors un jeune homme de vingt-cinq ans, très estimé dans le pays pour la subtilité de son esprit et pour son grand savoir, car il avait étudié dans les plus célèbres académies du Japon. Il était venu à Amangoutchi pour se faire bonze, ne sachant toutefois quelle secte il devait suivre, parce qu'il n'y en avait aucune qui fût à son goût; en effet, il était convaincu de la nécessité d'un premier principe, et c'est de quoi il n'était jamais question dans l'enseignement des bonzes. Ayant donc entendu parler d'un Religieux d'Europe qui prêchait à Amangoutchi, il voulut l'entendre, et il fut si satisfait de ce qu'il disait

de la création du monde, que sur l'heure il alla le trouver, et, après quelques conférences avec lui, se convertit à Jésus-Christ.

La parole du Saint l'avait tellement charmé, qu'il ne pouvait plus le quitter et qu'il le conjura de lui permettre de vivre auprès de lui. Le P. Xavier lui accorda ce qu'il demandait, prévoyant que Dieu se servirait de ce jeune homme pour l'établissement de la religion chrétienne, et c'est dans cette prévision qu'il le reçut lui-même dans la Compagnie de Jésus. Cette Compagnie l'a toujours regardé, avec justice, comme l'un de ses plus dignes fils. On peut dire, en effet, qu'aucun missionnaire n'a travaillé au Japon avec plus de succès. Il fut toujours très estimé à la cour impériale où ses vertus, son éloquence et les bénédictions que le Ciel répandait sur ses travaux, le faisaient considérer comme un homme extraordinaire.

En 1590, Cambacoundono, conversant avec Riousa, gouverneur chrétien de Sacaï, lui demanda si, conformément à ses ordres, les docteurs européens avaient quitté le Japon. « Le vaisseau est encore à l'ancre, » répondit Riousa. « Laurent, reprit l'empereur, partira-t-il avec les autres? » — « Le moyen, sire? repartit Riousa, il est si vieux que le moindre changement d'air le ferait mourir. » — « Vous avez

raison, répliqua l'empereur, il ne convient pas qu'à son âge il quitte son air natal. »

Le F. Laurent avait été plus que personne dans la familiarité de Cambacoundono qui, avant son édit contre les chrétiens, prenait plaisir à l'entretenir en particulier. Cet empereur lui disait même souvent, en lui mettant la main sur l'épaule : « Je me fais chrétien à l'instant, si vous voulez me passer certains articles de la loi, vous m'entendez bien. » — « Pourquoi non, reprenait en riant le missionnaire, gardez vos femmes et faites-vous baptiser; mauvais chrétien ou adorateur des idoles, vous serez également damné; mais les Japonais qui vous verraient adorer au moins à l'extérieur le Dieu des chrétiens, embrasseraient tous le christianisme, et seraient pour la plupart fidèles à leur foi. »

Le P. Alexandre Valignani, étant venu à Méaco, y trouva le F. Laurent si affaibli par l'âge et les fatigues qu'il voulut l'emmener dans le Chimo, pour le rétablir par une meilleure nourriture et par l'inffuence d'un climat plus favorable à sa santé; mais le vénérable Frère ne put arriver jusqu'à Nangasaki; il mourut en chemin, parfaitement résigné à la volonté de Dieu, le 3 février 1592. Il était âgé de soixante-cinq ans.

*
* *

Laurent, Prêtre séculier, Japonais. Il était curé de la paroisse de Saint-Pierre de Nangasaki, lorsque la persécution de 1614 obligea tant de missionnaires à s'exiler. Il voulut, malgré tous les dangers auxquels son ministère l'exposait, demeurer comme un bon pasteur au milieu de son troupeau.

*
* *

Léon, Gouverneur d'Amacousa. En 1568, le F. Louis d'Almeïda, s'étant rendu dans l'île d'Amacousa, y fut bien accueilli par le Tono qui, pour lui donner une preuve de sa bienveillance, assista tout de suite à ses prédications, avec les gens de la cour. La parole du Frère fut si éloquente et si persuasive que bon nombre de ses auditeurs, et en particulier le gouverneur de la ville, lui demandèrent le baptême. Le Frère les y prépara avec tout le soin dont il était capable; et bientôt le gouverneur de la ville était baptisé, sous le nom de Léon, avec cinquante personnes de sa famille, en outre, le beau-père de Léon l'était également avec cent cinquante personnes de sa maison, et il y eut encore quelques gentilshommes de la cour qui furent associés au même bonheur.

Ces conversions irritèrent si fort les bonzes

que, pour s'en venger, ils excitèrent les esprits contre les chrétiens et causèrent à cette occasion toutes sortes de troubles, et peu s'en fallut que le gouverneur n'y perdit la vie. C'est alors que le Tono, très inquiet, demanda à Léon de le tirer d'embarras, en quittant le pays pour quelque temps. Léon y consentit volontiers et se retira à Cotchinotsou. Au bout de deux ans, le Tono, n'ayant plus rien à craindre des perturbateurs qu'il avait mis à la raison, rappela Léon, dont il ne s'était séparé qu'à regret; il fit mieux encore, car il se convertit lui-même à Jésus-Christ et fut baptisé sous le nom de Michel. Quand le P. de Cabral vint quelque temps après visiter la chrétienté d'Amacousa, il la trouva si florissante qu'il en était dans l'admiration. Avec le concours de tant d'illustres néophytes, le F. Louis d'Almeïda avait fait élever jusqu'à douze églises dans le pays.

*
* *

Léon, Gouverneur de Nocen. L'an 1579, le P. Louis Froëz convertit à la foi le gouverneur de Nocen, ville de Boungo, et il le baptisa sous le nom de Léon. On ne pouvait guère douter de la sincérité des sentiments du néophyte, qui bientôt fit disparaître de tous les lieux de sa dépendance les temples des Camis et des Fotoques, et en même temps élever à Nocen une

belle église, dont il voulut prendre sur lui toute la dépense. Mais rien n'égala son zèle quand il s'agit de dissiper les ténèbres du paganisme et de favoriser l'action des missionnaires, tellement, qu'au bout d'une année, on pouvait compter dans un pays jusque-là infidèle, près de trois mille cinq cents chrétiens. La dédicace de l'église de Nocen se fit en 1584, et ce fut le P. Pierre Gomez qui présida à l'imposante cérémonie; ce qui ravit surtout le Religieux, c'était le spectacle d'une assemblée de cinq mille chrétiens dans un lieu où quelques années auparavant on n'aurait pu trouver trace de christianisme.

Léon n'avait rien perdu de sa première ferveur lorsqu'en 1597, le gouverneur de Nocen chargea un officier d'aller lui dire que, pour se conformer aux ordres de Taïcosama, il devait lui et les siens, renoncer à la religion chrétienne. Mais le bon vieillard répondit nettement à l'officier qu'on pourrait bien lui ôter la vie, mais lui ôter la foi, jamais. Et pour prouver qu'il disait bien la vérité, il se fit préparer une croix et conseilla aux chrétiens, ses voisins, de faire préparer la leur, afin que, s'il le fallait, ils y fussent tous attachés pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Etonné d'une pareille constance, le gouverneur ne jugea pas à propos d'aller plus loin. L'année suivante, Taïcosama

disparaissait de la scène du monde, et le pieux Léon put pratiquer sa religion en toute liberté.

*
* *

LÉON (CHRISTOPHE DE), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père arriva des Indes au Japon en 1576. Comme il avait appris la langue du pays avant son départ, il travailla tout de suite avec beaucoup de succès dans la principauté d'Arima.

*
* *

LÉON, DE TADGIRO. A Tadgiro, lieu du Fingo tout peuplé d'Icochous, Léon, fervent chrétien, refusa de contribuer à des dons superstitieux qui devaient être offerts à une idole, réputée tutélaire contre l'incendie. Le gouverneur le fit saisir et le condamna à mort. Léon demanda ses enfants pour les bénir; mais sa femme les lui refusa pour ne point l'émouvoir et le laisser tout entier aux pensées divines. Elle lui dit que la vue des enfants, au moment de la mort, attendrissait d'ordinaire, et troublait le cœur des parents; et que devant mourir pour une cause aussi sainte, il lui fallait laisser jusqu'au souvenir de ses enfants et de sa femme, et ne penser qu'au divin Sauveur, pour l'amour duquel il allait donner sa vie. On obtint la grâce de Léon, qui fut exilé. Ceci se passait en 1603.

*
* *

Lopez, Antoine, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit à Lisbonne et arriva au Japon, le 4 juillet 1577, sachant déjà la langue de ce pays. Il fut longtemps Recteur de Nangasaki, et mourut en 1598, après un ministère très laborieux, à l'âge de cinquante et un ans. Il avait trente-quatre ans de Compagnie, et vingt et un de résidence au Japon.

*
* *

Lopez, Balthasard, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit à Villaviciosa, en Portugal et arriva au Japon en 1568. Le P. Viléla lui apprit la langue du pays et le mit au courant des doctrines des différentes sectes idolâtriques. Le P. Balthasard fut renvoyé aux Indes en 1571 pour solliciter des supérieurs l'envoi d'un plus grand nombre d'ouvriers, attendu que les nécessités de la mission croissaient de jour en jour. Il revint au Japon, le 4 juillet 1577, et il y mourut le 8 décembre 1605, à l'âge de soixante-treize ans, après trente-sept ans de résidence dans ce pays. Il avait toujours travaillé avec beaucoup de courage non seulement à la conversion des païens, mais encore à la sanctification des fidèles. Dieu, pour purifier et embellir

son âme, l'avait éprouvé dans les trois dernières années de son existence par de fâcheuses maladies.

*
* *

Louis, Prince de Goto. En 1568, le fils du prince de Goto, très désireux d'embrasser le christianisme, fit prier le P. Cosme de Torrez de lui envoyer un missionnaire. Le P. Jean-Baptiste arriva bientôt, trouva le jeune seigneur déjà bien instruit des choses de la foi, et il lui dit qu'il ferait bien, avant de recevoir le baptême, d'avoir le consentement de son père; le jeune seigneur s'empressa alors de le demander. Le prince ne s'y refusa pas absolument, mais il se plut à temporiser, parce qu'il voulait savoir comment serait accueilli dans le public le bruit de la conversion de son fils. Cependant celui-ci se fatigua d'attendre, et sur ses instances réitérées, le Père le baptisa secrètement sous le nom de Louis. Le prince ne tarda pas à s'apercevoir que son fils était devenu chrétien, mais il n'en témoigna aucun mécontentement. Cette conversion mit le christianisme en grand crédit dans les îles de Goto, et la foi y fit en peu de temps des progrès considérables.

En 1570, le P. Alexandre Valignani, étant venu visiter Goto, y trouva Louis marié et désirant beaucoup que son épouse et ses serviteurs se

fissent chrétiens. Le Père, sans perdre de temps, instruisit les nouveaux catéchumènes, et quand ils furent bien préparés, il baptisa l'épouse de Louis sous le nom de Marie avec une quinzaine de ses dames d'honneur, et environ cent officiers ou serviteurs de leur maison. Ce fut une grande consolation pour tous les fidèles de voir que leur futur prince et les personnes qui l'approchaient de plus près avaient embrassé la foi.

Louis, plus zélé que jamais, voulut alors communiquer ce même bienfait de la foi aux habitants d'un domaine qu'il avait reçu en apanage à l'occasion de son mariage ; des prédications commencèrent, elles furent suivies avec assiduité, et tous parlaient déjà de recevoir le baptême, quand les bonzes s'efforcèrent, par toutes sortes de moyens, d'arrêter ce mouvement religieux qui compromettait fort leur influence sur les populations. Ils cherchèrent d'abord à intimider Louis par leurs menaces, mais le jeune seigneur se contenta de les mépriser. N'ayant pas réussi de ce côté, ils s'adressèrent au prince lui-même et lui firent entendre que la tranquillité publique était sérieusement intéressée dans cette affaire et qu'on ne pouvait en répondre, si on laissait ainsi détruire l'ancienne religion du pays.

Le prince, devenu très inquiet, fit appeler son fils, lui montra les difficultés de la situation

présente et l'engagea, pour y remédier, à dissimuler pour un temps ses véritables sentiments : c'était trop lui demander, et il n'en obtint rien qu'une protestation énergique contre la conduite qu'on voulait lui imposer. Outré d'une pareille résistance, le prince publia un édit contre les chrétiens, mais bien en vain, car ils manifestèrent la même fermeté. Poussé à bout, le prince résolut de faire un coup d'éclat en employant la force armée. Louis, ayant su ce qui se passait, déclara bien haut que s'attaquer à un chrétien serait s'attaquer à lui-même, et que si l'on faisait des martyrs, il en serait tout le premier. Le prince qui aimait son fils, et qui au fond estimait les chrétiens, se trouva dans un cruel embarras, car de quelque côté qu'il se tournât, il n'en voyait résulter que des malheurs. C'est alors que le P. Valignani vint le trouver et lui dit : « Prince, je sais un moyen de vous tirer de la peine et de contenter tout le monde ; ce moyen, c'est d'abandonner ma tête aux ennemis du vrai Dieu. » Le prince fut frappé de tant de générosité, et bientôt s'élevant au-dessus des inquiétudes qui l'obsédaient, il en parla en maître, rappela son fils qui s'était retiré du palais, et rassura les chrétiens. Quant aux bonzes, ils comprirent qu'il fallait attendre une occasion plus favorable pour en venir à leurs fins. Cette occasion ne vint pas aussitôt

qu'ils l'avaient espéré, car le prince étant mort, Louis lui succéda au pouvoir, et le christianisme, devenu la religion du chef de l'Etat, prit aisément le dessus.

Le P. Valignani, étant retourné en Europe, ne se lassait pas de parler des vertus extraordinaires du prince Louis de Goto ; ce qui le charmait davantage, et ce qui dans un grand seigneur du Japon doit être compté pour beaucoup, c'est que le prince Louis ne pouvait souffrir la moindre distinction dans les églises. « Où le Créateur habite d'une manière sensible, disait-il, il ne doit pas y avoir d'inégalité entre les créatures. Je sais qu'il est de l'ordre établi par Dieu même, que la subordination soit gardée parmi les hommes ; mais il me paraît qu'on doit excepter les temples, lorsqu'il s'agit des devoirs que cette subordination exige. Enfin, partout ailleurs je suis prince, et je sais très bien me faire rendre ce qu'on me doit, mais devant Jésus-Christ je ne suis qu'un simple fidèle, et tous mes sujets sont mes frères et mes égaux. »

De retour au Japon, le P. Valignani apprit avec bonheur ce qui s'était passé en son absence, dans les îles de Goto. Le P. Melchior de Fighéréido et un Jésuite japonais en avaient converti presque toute la population : quatre villes avaient vu tous leurs habitants recevoir

le baptême, sans compter les gens de la campagne dont le nombre était considérable. Tandis que les missionnaires travaillaient de leur côté, le prince Louis travaillait du sien avec une égale ardeur; il allait par les bourgades et jusque sur les montagnes, baptisant lui-même les enfants, instruisant les paysans et même ensevelissant les morts de ses propres mains. Un prince de ce caractère ne devait, ce semble, jamais mourir; mais le règne de Louis fut bien court. Au bout de trois années d'un gouvernement qui avait fait le bonheur de son peuple, Dieu l'appela au ciel, pour lui faire porter une couronne plus précieuse que celle qu'il avait portée sur la terre : c'était en 1579.

*
* *

Louis, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. En 1601, ce Père, vêtu en paysan, visitait les chrétiens du Fingo, que la persécution avait réduits à une extrême misère. Il centribua alors, par sa présence et par les grâces de son ministère, à faire relever plusieurs des tombés. En 1605, la persécution continuant en Fingo, le P. Vice-provincial alla à Nangasaki pour s'entendre avec Mgr de Cerquiéra, touchant les moyens d'assister les prisonniers et les chrétiens. On envoya le P. Louis, Japonais, et un Frère; deux chré-

tiens nobles voulurent les accompagner à Yachchiro. Le P. Louis ne descendit pas de la barque, car les chrétiens ne le permirent pas, et il confessa seulement les gens de la ville qui vinrent le trouver. De cette place, il alla à Coumamoto, résidence du prince Canzouye, pour le visiter selon l'usage, à l'occasion de la nouvelle année japonaise, mais il ne fut pas reçu. Il revint déguisé vers Yachchiro, y entra, confessa les chrétiens, mais il ne put aborder les prisonniers, au nombre desquels se trouvaient les trois Jifiaques, qui souffraient cruellement de l'étroitesse et de l'infection de leur cellule. Voici la lettre que ces trois confesseurs de la foi lui adressèrent en réponse à celle que le Père leur avait écrite :

« Nous avons reçu la lettre de Votre Révérence, et nous nous déclarons infiniment redevables à Votre Charité de nous avoir écrit, et surtout d'avoir fait un si long voyage et d'avoir mis votre personne en péril, pour nous visiter et nous consoler. Quelle que dût être notre joie, s'il nous était donné de vous voir et de vous parler, l'état présent des affaires ne le permet pas, et il peut en résulter les inconvénients les plus graves. Nous sommes, en effet, soumis à une vigilance continuelle et excessive, et associés dans la prison à un grand nombre de gentils, l'un desquels, par l'excès de la puanteur et de

l'étroitesse du lieu, se trouve absolument privé de raison, et ne fait que hurler le jour et la nuit. Quant à nous, grâce à Dieu, nous sommes pleins d'allégresse : ce serait avec un empressement infini que nous verrions Votre Révérence, afin d'entendre ses conseils et de nous confesser; mais à Dieu ne plaise que nous désirions uniquement, en vue de nous consoler, ce qui peut compromettre la sécurité d'un grand nombre ! Afin que Votre Révérence apprécie les circonstances, quand Elle est arrivée si inopinément dans ce port, et avant même qu'Elle fût descendue de la barque, sa présence a été connue de tous. Que Votre Révérence se souvienne en ses prières de nous, pauvres pécheurs. »

Voici maintenant dans quelles circonstances Dieu appela à lui son fidèle serviteur. Les Hollandais donnaient toujours la chasse aux navires portugais. Le bâtiment qui revint à Macao en 1618 leur avait échappé à l'aller et au retour. Cette même année, les Portugais envoyèrent au Japon six petits bâtiments au lieu d'un grand. Quatre d'entre eux attaquèrent un gros vaisseau hollandais, qui se fit sauter; le cinquième revint, mais le sixième, où était le P. Louis, Japonais, se perdit. Ce Père avait travaillé, pendant plus de vingt ans, dans sa patrie.

*
* *

Louis, d'Ariye, Confesseur de la foi. En 1627, le gouverneur Mondo, voulant effrayer les habitants d'Ariye, près d'Arima, y fit conduire et torturer publiquement cinq confesseurs de la foi. Cinquante chrétiens d'Ariye demeurèrent constants, malgré l'affreux spectacle dont ils avaient été témoins. Parmi ces chrétiens, Paul Guennaï Soukeyémon, vieillard de soixante-dix ans, et Louis son fils, furent mis à la torture. Le vieillard fut tourmenté chaque jour, jusqu'au 21 février, où il fut martyr.

Louis, au milieu de ses souffrances, chantait le cantique « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël » et le « Gloire au Père ».

Suzanne, femme de Louis, fut également torturée; on jeta dans le feu leur petite fille de trois ans, et on la retira défigurée et mourante. Ensuite Louis et Suzanne furent constitués prisonniers chez des voisins. Plus tard on les laissa en liberté avec défense de sortir de la juridiction d'Arima.

*
* *

Lucena, Alfonse, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Le pieux Soumitanda, prince d'Omoura, avait tant de confiance dans la sainteté et les

lumières du P. Lucena, qu'il voulut lui donner la direction de sa conscience, et le retenir auprès de lui, pendant les six mois que dura la maladie qui le conduisit au tombeau.

Le P. Alpfonse Lucena cultivait en 1611 la chrétienté de Fondoyama, en Figen, lorsqu'à quelques lieues de là, à Coré, en Omoura, on découvrit dans l'intérieur d'un arbre une croix miraculeuse. On s'empressa de consulter le Père sur ce fait extraordinaire, et celui-ci, voyant dans cette croix un présage divin, insista pour qu'elle fût portée à Mgr de Cerquiéra, l'évêque du Japon.

*
* *

Madeleine. Cette noble Japonaise fut baptisée en 1584 avec son époux, le seigneur Joachim Riousa, et avec son fils, Augustin Tsoucamidono. Elle remplissait déjà auprès de Mandocorosama, épouse de Cambacoundono, les fonctions de secrétaire. Cet emploi lui donnait quelque crédit, et elle en profita désormais pour favoriser autant qu'elle pouvait les intérêts de la Religion : c'est ainsi que l'année suivante, grâce à son bon concours les missionnaires obtinrent du souverain des privilèges très importants pour le succès de leur ministère. Mais lorsqu'en en 1588 Cambacoundono eut publié un édit de persécution contre les

chrétiens, Madeleine demanda à quitter la cour, disant qu'elle voulait vivre et mourir dans la sainte religion qu'elle avait le bonheur de professer. Mandocorosama, qui avait pour elle une véritable affection, la pria de dissimuler devant l'empereur, afin qu'elle pût la garder à son service, et que, d'ailleurs, elle ne l'inquiéterait en aucune manière à propos de ses croyances. Mais Madeleine lui fit observer qu'il n'était point permis aux chrétiens d'avoir deux visages et qu'ils devaient montrer dans leur conduite ce qu'ils avaient dans le cœur. Ayant obtenu la permission de se retirer du palais, la noble chrétienne ne voulut pas s'éloigner tout de suite d'Ozacca, où Cambacoundono devait arriver prochainement, afin de ne pas perdre l'occasion, si celui-ci la faisait rechercher, de confesser Jésus-Christ même au péril de sa vie. Mais elle put rentrer tranquillement dans la demeure de son époux, qui était très estimé du souverain, et continuer à édifier tout le monde par la pratique des plus rares vertus. Quand Combacoundono, qui avait pris le nom superbe de Taïcosama, eut cessé de vivre, Mandocorosama rappela auprès d'elle Madeleine dont elle ne s'était séparée qu'à regret, mais elle ne là garda pas longtemps; car la noble chrétienne mourut en 1600 dans de grands sentiments de piété.

*
* *

MANCIA, Princesse de Firando. Mancia était fille de Soumitanda, prince d'Omoura; et ce fut pour terminer des différends et comme gage de paix que son père la maria à Foïn, prince héritier de Firando; celui-ci était païen, mais il s'était engagé solennellement à laisser toute liberté à sa jeune épouse pour l'accomplissement de ses devoirs religieux. Mancia n'y trouva, à la vérité, aucune opposition de la part de son époux; mais il n'en fut pas de même de la part de son beau-père qui lui fit subir une persécution véritable. Le prince de Firando n'aimait pas les chrétiens, et les vertus de sa belle-fille, loin de le mieux disposer envers sa religion, ne faisaient que lui inspirer un plus vif désir de la ramener au culte des idoles. Ses efforts furent absolument vains, et voyant qu'il ne pouvait rien gagner, il finit par la laisser en repos.

Lorsqu'en 1591, le P. Alexandre Valignani vint à Firando, il y avait déjà quatre années que Mancia n'avait vu de prêtre; toute sa consolation, dans cette extrême privation de secours spirituels, avait été de communiquer par lettres avec les missionnaires de Nangasaki. Le Père fut néanmoins bien accueilli à la cour, et le prince lui-même se donna la peine

de le conduire jusqu'à l'oratoire de Mancia. Celle-ci ne l'eut pas plus tôt aperçu que, saisie d'une indicible émotion, elle se jeta à ses pieds et les arrosa de ses larmes : c'était un spectacle touchant et il n'y eut personne dans l'entourage du prince qui n'en fût profondément édifié. Après l'entretien particulier qu'elle eut avec le Père, Mancia lui protesta qu'elle mourrait plutôt de la mort la plus cruelle, que de manquer de fidélité envers Dieu. Elle lui dit encore que Soumitanda, avant de mourir, lui avait témoigné tout le chagrin qu'il éprouvait de la voir ainsi obligée de vivre dans une cour païenne, que la nécessité seule des affaires politiques l'avait fait consentir à une alliance si peu digne d'elle et de lui, et qu'il la conjurait, par ce qu'elle avait de plus cher au cœur, de garder inviolablement la fidélité qu'elle devait à Dieu. « Je serais vraiment dénaturée et indigne des grâces que j'ai reçues du Ciel, ajouta-t-elle encore, si pour des considérations mondaines, j'oubliais un seul instant mon devoir. » Le P. Valignani fortifia la princesse dans ses généreuses résolutions, et la laissa remplie d'une consolation qui ne pouvait venir que de l'Esprit-Saint.

En 1593, le prince héritier de Firando étant en Corée, son tout jeune fils tomba gravement malade; Mancia, qui craignait pour sa vie, le

fit baptiser secrètement, et il arriva, par une faveur spéciale de Dieu, que l'enfant recouvra avec la santé de l'âme, celle du corps.

En 1599, le prince de Firando, se trouvant à Méaco, écrivit de là à son fils, à propos de fêtes idolâtriques à célébrer, qu'il devait contraindre les chrétiens d'y assister, et faire sortir de ses Etats ceux qui refuseraient d'obéir, sans épargner même la princesse, son épouse. Un ordre si précis mit l'époux de Mancia dans une étrange perplexité, car il l'aimait tendrement, et il était convaincu que la mort, et encore moins l'exil, ne lui ferait jamais abandonner sa religion. Il lui déclara néanmoins les ordres qu'il avait reçus et la pria de s'y conformer de bonne grâce, pour lui éviter d'user de rigueur envers la personne qu'il tenait le plus au monde à ne point chagriner. La réponse de Mancia fut telle que le jeune prince l'avait prévue; elle le conjura d'observer qu'elle était la fille de Soumitanda, le premier des princes du Japon qui eut embrassé le christianisme et qu'elle devrait se méconnaître tout à fait elle-même pour consentir à ce qu'on lui demandait. Elle fit plus encore, car se voyant exposée tous les jours à de pareilles persécutions, elle consulta l'Evêque du Japon, et le seigneur d'Omoura, son frère, pour savoir si elle ne ferait pas sagement de se retirer une bonne fois d'une

cour où elle ne pouvait pas professer sa religion en toute sécurité. Mais le prince, son époux, voyant avec douleur qu'elle était presque résolue à le quitter, la rassura et lui promit que jamais il ne l'inquiéterait au sujet de sa religion.

Cette généreuse résistance de la princesse encouragea tellement les chrétiens à persévérer dans la foi, que plus de six cents d'entre eux, afin de la pratiquer en toute liberté, prirent volontairement le chemin de l'exil. Foïn, revenu de Méaco, apprit avec une surprise extrême cette émigration prodigieuse, et jugea prudent, toutefois, de dissimuler tout ressentiment; mais bientôt après, deux cents autres de ses vassaux chrétiens s'étant exilés à leur tour, il craignit de voir son Etat se dépeupler, et il ordonna de cesser toute persécution. En 1610, Mancia continuait toujours d'édifier les chrétiens et les païens eux-mêmes par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et son fils aîné, répondant à ses soins, lui donnait pour l'avenir les meilleures espérances.

*
* *

MANDA, MATHIAS. En 1612, les chrétiens nobles de Cawatchiri, en Fingo, avaient pour chef Mathias Manda, ancien pilote principal d'Augustin Tsoucamidono, et après lui du

prince Canzouye. Les gouverneurs l'estimaient grandement, en raison de sa connaissance approfondie des mers, et pour le réduire à l'apostasie, ils firent les plus grands efforts. Mathias, qui n'avait pas caché ses sentiments à Canzouye, disait publiquement le chapelet sur le navire en conduisant ce seigneur : il résista en face aux persécuteurs. La confiscation et l'exil furent sa récompense.

*
* *

MANGOBIOYÉ, MARC. Il était cousin du général Juste Oucondono et le plus riche des chrétiens de Fouchimi. C'était sous son nom, qu'en **1602**, le terrain de l'église avait été acquis. En **1612**, lors de l'exil des missionnaires, il était allé s'établir dans leur résidence. Marc était le modèle et l'appui de cette chrétienté, et, comme tel, désigné le premier pour la persécution qui éclata en **1614**. Il fut exilé à Nangasaki avec Marine, sa femme, et avec leur fille.

*
* *

MANGOSOUKÉ, ANDRÉ. Il avait servi sous les ordres du général Juste Oucondono. Ayant été arrêté pour la foi dans la province de Boungo, il fut constitué prisonnier dans sa demeure. Il mourut saintement, en **1626**, après une maladie longue et douloureuse.

*
* *

Manuel. Il était sourd-muet de naissance, né de parents coréens et ouvrier en nattes fines. A l'âge de vingt ans, il alla de Sourounga à Yédo, et demeura tout auprès de l'église des Franciscains. L'exemple des chrétiens, avec la grâce divine, agissant sur son âme, il désira d'être instruit, et le fut par certains de ses compatriotes qui communiquaient avec lui par signes. Il était revenu depuis peu de mois dans la maison de ses parents, à Sourounga, quand ceux-ci, s'apercevant qu'il était chrétien, le chassèrent, et Manuel, leur abandonnant jusqu'au produit de son travail, alla demeurer parmi les chrétiens. Ce fut alors qu'il fut saisi et emprisonné par les persécuteurs; mais au bout de trois jours il fut renvoyé de la prison, à cause de son infirmité. Parmi les chrétiens qui s'y trouvèrent renfermés avec lui, il y en eut cinq qui, après avoir été affreusement torturés et mutilés pour la foi, avaient survécu à leurs blessures. Ils demeuraient chez les lépreux, subsistant d'aumônes qu'ils allaient mendier en se traînant par les rues. Manuel s'attacha à eux pour leur rendre tous les services dont il était capable, et c'est ainsi qu'une charité vive et tendre l'associa à leurs mérites.

*
* *

MARIE, Princesse de Tsousima. Elle était fille du célèbre amiral Tsoucamidono, qui la fit baptiser et lui inspira de grands sentiments de piété. Il la donna en mariage au prince de l'île Tsousima. La vertu de la jeune princesse brilla d'un vif éclat dans une cour encore toute païenne, et sa conduite exemplaire y devint ainsi une véritable prédication. Sa grande privation sur cette terre lointaine et isolée, était de n'avoir point la facilité de recevoir les sacrements; aussi fut-elle transportée de joie, lorsqu'en 1594 le P. Grégoire de Cespédez, allant en Corée, s'arrêta à Tsousima. Il ne se contenta pas de faire accomplir à la princesse ses devoirs religieux, il s'adressa encore aux païens qui, jusque-là, n'avaient pas vu de missionnaires, et ce ne fut pas sans succès, car il eut la consolation de donner le baptême à une vingtaine de personnes nobles et à un bon nombre de gens du peuple. L'époux de Marie était alors en Corée; et quand le Père y fut arrivé, il lui rapporta ce qu'il avait fait dans sa principauté, et fut assez heureux pour le déterminer lui-même à embrasser la foi.

Quelques années après, Taïcosama étant mort, la lutte politique des Régents amena bien des changements dans l'empire du Japon.

L'illustre Tsoucamidono avait vu bien des jours de triomphes et de gloire, il vit des jours de défaites et d'humiliations. Sa conscience lui avait fait un devoir de défendre les droits du prince Findeyori contre les projets ambitieux de Daïfousama, et Dieu permit qu'il devint victime de sa loyauté et de son dévouement. Quand il eut été mis sous les verroux d'une prison, Tsoucamidono, redoutant d'être enveloppé dans sa disgrâce, se hâta de renvoyer son épouse à Nangasaki. Dans cette circonstance, les Pères de la Compagnie de Jésus et Mgr de Cerquiéra en particulier montrèrent quelle estime singulière ils avaient pour la vertueuse fille d'un prince, qui, depuis tant d'années, avait tout fait pour la prospérité de l'Eglise du Japon ; ils s'empressèrent de l'encourager, de la consoler et de lui venir en aide par tous les moyens dont ils pouvaient disposer. On avait craint un moment que la mort du père ne suffit point à la vengeance du vainqueur, et que celui-ci la poursuivît sur les membres de sa famille : il n'en fut rien heureusement, et la princesse Marie ne fut pas même inquiétée. Mais elle aussi devait être abreuvée de chagrins, car pour suivre une meilleure fortune, son époux la répudia. Alors elle se coupa les cheveux, fit vœu de chasteté, et devint le modèle des veuves chrétiennes. Elle mourut saintement

à Nangasaki, en 1605, après une longue maladie.

*
* *

MARINE. Elle était fille de Soumitanda et sœur aînée de Sanche, prince d'Omoura. Elle fut toute sa vie digne de son vertueux père par sa foi, sa piété et son inviolable fidélité à Dieu. En effet, ni les révolutions dont l'empire fut le théâtre, ni les persécutions dont l'Eglise du Japon eut tant à souffrir, ni même l'apostasie de Sanche, ne purent la détourner un instant de son devoir. Tone, place située à cinq lieues d'Omoura, était sa résidence et son domaine. Elle avait obtenu d'y vivre en chrétienne et même d'y entretenir un missionnaire. Lorsqu'à Cori, en 1611, le chrétien Fabien eut découvert dans un arbre une croix miraculeuse, elle s'était empressée de recevoir cette croix avec beaucoup d'honneurs et de l'orner richement. En 1617, Marine avait converti à la foi les trois sœurs du prince Barthelémi, son neveu, et fait relever les personnes de son sexe qui avaient apostasié dans le temps de Sanche, son frère. A cette époque, par la piété et le bon ordre qui y régnaient, la maison de la princesse Marine semblait être un monastère.

*
* *

Marthe, Princesse d'Arima. Elle était nièce et fille adoptive du prince Augustin Tsoucamidono, et reçut le baptême en 1589. Elle épousa Michel, fils aîné de Protais, prince d'Arima. La passion dominante de Protais était l'ambition et il avait fort à cœur de recouvrer certains domaines du Figen qui avaient jadis appartenu à sa famille. Il crut y arriver plus facilement en consentant à ce que Michel répudiât son épouse légitime, pour se remarier à une païenne fanatique, une arrière petite-fille de l'empereur Daïfousama. Cette alliance scandaleuse fut pour lui, pour son fils et la principauté d'Arima, la source des plus grands malheurs; en effet Michel ne tarda pas à devenir apostat et à persécuter les chrétiens. Marthe se retira à Tchindgiwa; mais bientôt elle eut beaucoup a souffrir, et sa religion ne fut guère qu'un prétexte pour couvrir les véritables motifs de l'indigne conduite qu'on tint à son égard. Sa beauté, sa jeunesse, sa vertu, son rare mérite, tout en elle reprochait au prince son divorce et inspirait en même temps à la concubine une jalousie qui troublait ses plaisirs. Il fallait donc se défaire à tout prix de la présence d'une pareille femme. D'abord on engagea très vivement Marthe à se remarier; mais comme elle s'y

refusait absolument, on l'exila dans les montagnes de Nangasaki, où, reléguée dans une cabane de paille, elle goûta plus de vraie satisfaction qu'elle n'en avait éprouvée dans sa plus florissante fortune (1612).

*
* *

MARTHE, DE NANGASAKI. Elle mourut de misère, pour la foi, dans les montagnes de Nangasaki, où elle s'était réfugiée, le 12 septembre 1627, à l'âge de soixante-quatre ans.

*
* *

MARTINEZ, PIERRE, Prêtre de la Compagnie de Jésus et évêque du Japon. Il naquit à Coïmbre, exerça dans les Indes les fonctions de Provincial, fut sacré évêque du Japon à Goa en 1595 et arriva à Nangasaki le 13 août 1596. Comme il avait été chargé par le vice-roi des Indes de beaux présents pour Taïcosama, il fit demander à cet empereur s'il pouvait aller jusqu'à la cour pour les lui remettre, et celui-ci l'autorisa à se présenter. Avant de partir, Mgr Martinez donna la confirmation à plus de quatre mille personnes, et son voyage, depuis cette ville jusqu'à Fouchimi fut pour les chrétiens une source abondante de bénédictions. A Arima, il visita le séminaire des jeunes Japonais et il félicita les Pères de leur zèle pour

l'éducation de la jeunesse du pays. Sur tous les chemins par où il devait passer, il rencontrait des troupes de chrétiens qui l'accompagnaient d'un lieu jusqu'à un autre, chantant dévotement des psaumes et des cantiques. Les nobles ne se contentaient pas de recevoir sa bénédiction, ils voulaient encore s'approcher de lui, pour baiser sa main ou son vêtement.

Mgr Martinez fut reçu à la cour avec de grands honneurs, grâce aux bons offices d'Augustin Tsoucamidono, qui avait tout disposé à l'avance, et l'empereur, dissimulant avec habileté ses sentiments intimes, parut très satisfait de la visite de l'évêque, et surtout des superbes présents qu'il lui offrait. En quittant Fouchimi, l'évêque se rendit à Méaco et y demeura plusieurs jours pour confirmer un grand nombre de chrétiens qui étaient accourus de toutes parts, et ce fut le 7 décembre qu'il reprit la route de Nangasaki. Déjà l'on pouvait prévoir que la persécution contre les chrétiens allait éclater prochainement avec plus de violence que jamais, et deux mois ne s'étaient pas encore écoulés que le sang des martyrs avait rendu témoignage à Jésus-Christ. Mgr Martinez, qui avait vu l'orage prêt à fondre sur l'église du Japon, aurait bien voulu trouver quelques remèdes à tant de maux, mais n'en voyant pas, il résolut de retourner aux Indes pour en con-

férer avec le vice-roi. Il arriva juste à temps à Nangasaki pour s'embarquer sur le navire qui l'avait amené dans le pays. Son séjour a Macao fut de courte durée et il en partit vers la fin du printemps de 1597. Cependant ces longs voyages l'avaient beaucoup fatigué, et n'ayant pu résister à la violence de la fièvre qui s'empara de lui, il mourut en mer, à quarante lieues de Malacca. Son corps fut inhumé dans l'église de la Compagnie de Jésus, à Malacca, le 18 février 1598.

*
* *

MATAYÉMON, LÉON. Il mourut de misère, pour la foi, dans les montagnes de Nangasaki, où il s'était réfugié, le 28 décembre 1627.

*
* *

MATHIAS. Il était l'un des confesseurs qui avaient été condamnés à l'exil dans le pays de Tsoungarou; mais, au moment de partir, il mourut d'épuisement dans la prison où il était retenu depuis une année. C'était à Méaco, en 1615.

*
* *

MATSOUYAMA, DAMIEN. Vers la fin de juin 1612, Michel, prince apostat d'Arima, exila plusieurs

chrétiens de leurs demeures avec défense à qui que ce fût, de leur donner asile, et interdiction pour eux de sortir du Tacacou : ces chrétiens furent obligés de se réfugier dans les montagnes. Au bout de quinze jours, Michel, croyant que ces rigueurs auraient abattu toutes les résistances, fit traduire devant son tribunal un soldat noble, appelé Damien Matsouyama, mais celui-ci étant demeuré inébranlable dans sa foi, Michel l'exila avec Lucie son épouse et leurs cinq enfants. Damien se retira dans la solitude à une lieue d'Arima.

*
* *

MATTA (GILLES DE LA), Prêtre de la Compagnie de Jésus. En 1599, périt en mer, et selon toute apparence par un naufrage, le P. Gilles de la Matta, récemment revenu de Rome, où il était allé comme procureur, et qui y était renvoyé de nouveau. Il était parti de Nangasaki pour Macao sur une jonque, au mois de février, et depuis lors on n'en eut aucune nouvelle. Le P. de la Matta, espagnol de Logrono, avait cinquante et un ans d'âge, et trente-trois de Compagnie : il était profès des quatre vœux.

*
* *

MATHIEU, Japonais. Il fut baptisé à Amangoutchi par saint François Xavier. Après avoir

accompagné l'Apôtre dans ses voyages au Japon, il s'embarqua avec lui pour aller aux Indes. Le saint voulait l'envoyer à Rome, quand Matthieu mourut à Goa en 1552, au moment où il allait s'embarquer pour le Portugal.

*
* *

MATHIEU, Marchand ambulant japonais. En 1574, le P. François de Cabral reçut à Amangoutchi la visite de plusieurs personnes de distinction qui venaient lui demander le baptême. Comme il n'en avait pas encore entendu parler et qu'il les voyait pour la première fois, il les pria de lui dire qui avait été après Dieu, l'auteur de leur conversion. L'un des nobles visiteurs lui répondit : « C'est à un marchand ambulant, nommé Mathieu que nous sommes redevables de ce bienfait. Ce marchand a l'habitude d'entrer poliment dons les maisons pour y proposer ses articles de ménage et de toilette, et d'amener doucement et adroitement la conversation sur le terrain religieux, et une fois là, il expose, développe, discute et défend la doctrine chrétienne avec tant de logique et une éloquence si persuasive qu'on finit par l'écouter volontiers, et c'est ainsi qu'il gagne les esprits et les cœurs; ce qu'il nous dit des vérités de sa religion, nous a inspiré le désir

de l'embrasser ». Le P. de Cabral admira une fois de plus les voies mystérieuses de la Providence qui aime à se servir des plus humbles instruments pour opérer de grandes choses.

*
* *

MATTOS (GABRIEL DE), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il était né à Vidiguéira, dans le diocèse d'Evora, et mourut à Macao en 1633, après avoir exercé pendant de longues années son ministère au Japon. Il était recteur de Nangasaki en 1614, lorsqu'il fut envoyé à Rome, en qualité de procureur. Il avait écrit l'*Annuelle* de 1603.

*
* *

MATZOUDA, MICHEL, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. Ce Père était de Chiki, en Fingo, et il fut exilé à Manille. Vers le mois de novembre 1629, il réussit à s'embarquer pour le Japon avec le P. Cassouï, Jésuite japonais. L'équipage du navire était composé de chrétiens exilés, qui se dévouaient non seulement aux difficultés de l'entreprise, mais aux chances du martyre, la persécution sévissant alors avec violence dans le pays. Le navire se trouvait a la hauteur du Japon, quand il fut assailli d'une horrible tempête et vint se briser sur le rivage près de Chitchiro. Les naufragés purent se pro-

curer une barque de l'endroit, et, sous la surveillance de soldats indigènes, se rendirent à Bonotan, port du Satsouma. Conduits devant les magistrats, ils se firent passer pour des marchands et pénétrèrent ainsi dans la Tenca. A cette époque, le P. Michel Matzouda avait quarante-neuf ans et dix-neuf de Compagnie.

*
* *

Maxence, Princesse d'Isafaï et sœur de Protais, prince d'Arima, était veuve et héritière du seigneur d'Isafaï, lorsqu'elle mourut saintement en 1596. C'était une chrétienne d'une rare vertu et d'une vie tout à fait exemplaire. Elle se distinguait du reste des femmes, non par sa qualité et par cette humeur fière, qui est assez commune chez les grandes dames du Japon, mais par son humilité, sa douceur et son esprit de soumission. Il suffisait que son confesseur lui fît observer qu'il y aurait quelque danger pour sa conscience à traiter telle affaire, dont elle lui parlait, pour qu'elle réglât les choses selon son avis.

Elle avait autant d'inclination pour les mortifications du corps que les personnes de son sexe en ont ordinairement d'horreur. Le Carême, elle allait tous les jours à l'église et n'en sortait point, que toutes les messes ne fussent dites. Lorsqu'elle était devenue veuve, elle

avait fait le vœu de ne point se remarier. Elle portait jour et nuit un rude cilice sur le corps, et prenait toutes les nuits la discipline. Elle ne se contentait pas de jeûner tout le carême, mais elle passait quelquefois plusieurs jours sans manger : dans celui qui fut le dernier de sa vie, elle ne se coucha point, elle s'appuyait seulement contre un pilier de sa chambre, pour prendre un peu de repos, et une fois minuit arrivé, elle se mettait en prières.

Enfin il plut à Dieu de couronner ses travaux par une maladie qui, pendant quinze jours, lui causa de grandes souffrances, parce qu'elle lui avait enlevé la peau de dessus tout le corps. Cependant elle ne donna jamais le moindre signe d'impatience. Le Père qui l'assistait l'ayant avertie que sa fin approchait, elle s'écria : « Loué soit Dieu ! Loué soit Dieu qui me donne tant de courage pour ce dernier combat ! » Puis ayant remis son esprit entre les mains de son Créateur et prononcé dévotement les saints noms de Jésus et de Marie, elle expira doucement à l'âge de quarante ans. Elle fut enterrée dans l'église des Pères Jésuites, à Arima, avec moins de pompe qu'elle n'en méritait, à cause du malheur des temps et pour ne pas irriter Taïcosama.

*
* *

MAXENCE, DE COROUME. Elle était fille de Civandono, prince de Boungo et fut vraiment l'héritière des vertus de son père. Cambacoundono se trouvant en 1588 à Chimonoséki, jugea bon de la marier à Tochirondono, seigneur de Coroume en Tchicoungo, et oncle du prince d'Amangoutchi. Touchirondono avait reçu le baptême dans des circonstances qui ne lui avaient pas permis de bien s'instruire des vérités de la religion; c'est pourquoi l'année qui suivit leur mariage, Maxence, redoutant pour son époux les épreuves de la persécution qui s'annonçaient, fit demander un Père pour achever son éducation religieuse. Bientôt le P. Pierre Raimond et le F. Jean Torrez, japonais, arrivèrent à Coroume et s'occupèrent de cette bonne œuvre avec un soin tout particulier. D'autres encore profitèrent des instructions des missionnaires et il y eut trente-six personnes de la cour qui furent baptisées. Quelques mois après, Maxence faisait venir à Coroume le P. Louis Froëz, pour donner le baptême à un fils qui lui était né, et l'enfant le reçut sous le nom de François, qui était celui de son grand-père. En 1591, Yochimoune, prince de Boungo, ayant voulu exiger des chrétiens un serment idolâtrique, Maxence reprocha si vivement à cet

apostat l'indignité de sa conduite, que celui-ci s'emporta contre elle avec une extrême violence; mais elle ne fut point effrayée de ses menaces, et elle lui prédit les châtiments sans nombre dont Dieu punirait un jour son impiété. Les temps qui suivirent jusqu'à la mort de Taïcosama, furent malheureux pour l'Eglise du Japon, et les chrétiens du Chimo eurent particulièrement à souffrir des luttes, des changements et des persécutions dont il fut le théâtre. Dans ces circonstances difficiles, Maxence n'oublia pas qu'elle était la fille du grand et pieux Civandono; et par ses exemples, ses paroles et sa charité, elle fortifia les fidèles dans la foi et consola bien des infortunes. En 1600, lorsque Daïfousama eut triomphé de ses adversaires, Tochirondono, qui avait pris parti contre lui, s'empressa, pour éviter l'exil, d'aller se réfugier avec Maxence dans les Etats de Morindono, son neveu.

*
* *

MAXENCE, de Nangasaki. Civandono, prince de Boungo, avait marié l'une de ses filles à un Counghe très illustre, attaché à la personne même du Daïri. De ce mariage naquit une fille qui fut baptisée sous le nom de Maxence, et qui mourut très saintement en 1605. Lorsque son oncle Yochimoune avait été dépouillé de

ses Etats, elle fut recueillie par son aïeule, la princesse Julie, à l'âge de sept à huit ans, et élevée à Nangasaki jusqu'à douze ans. Elle voulut alors faire le vœu de virginité ; et comme elle était d'une piété vraiment angélique, elle en obtint la permission de son aïeule et de son confesseur. Elle émit donc ce vœu, et depuis lors, malgré sa tendre jeunesse, elle s'adonna à la pratique des austérités les plus grandes. Dans le temps de Noël, elle couchait sur le foin à l'imitation de l'Enfant Jésus. A dix-huit ans elle tomba malade par l'excès de la pénitence, et languit quatre-vingt jours sur un lit de douleurs. Elle demanda instamment à Notre-Seigneur la grâce d'éprouver, à l'heure de la mort, plus de tourments que jamais aucun mortel n'en avait éprouvé dans une pareille heure, parce qu'elle désirait souffrir au plus haut degré pour honorer la passion et la mort du Sauveur du monde. C'est dans ces dispositions saintes qu'elle rendit son âme à Dieu.

*
* *

MAXENCE, D'ARIMA. En 1613, le prince Michel d'Arima, apostat, résolut de donner d'éclatants exemples de son attachement au culte des idoles, en faisant brûler vifs les chefs des chrétiens. En même temps sa seconde épouse, ou plutôt sa concubine, voulut obliger ses dames

d'honneur à déposer les rosaires chrétiens et à recevoir des rosaires idolâtriques. Toutes s'y refusèrent. Irritée à l'excès, la princesse imagina de sévir contre Maxence, une Coréenne, et la plus zélée de toutes, laquelle avait jeté le rosaire idolâtrique au visage du bonze. Elle la fit enfermer sur la plate forme d'une tour, liée à une colonne, et la fit priver d'aliments pendant huit jours entiers. On délia la prisonnière au bout des huit jours, mais sans lui donner d'autre nourriture qu'un peu d'eau de pluie. Or, pendant la nuit, Maxence était visitée par des dames vénérables ; celles-ci lui apportaient une substance merveilleuse qui la faisait vivre, et qui devait être une chose du ciel. Maxence ignorait si c'était en songe ou en réalité. Elle sortit plus tard de prison, glorieuse et pleine de santé. On la déposa en garde dans la maison d'un gouverneur. Elle s'y coupa les cheveux en signe d'abandon du monde, et consacra désormais son existence au soin de son âme.

*
* *

MEJIA, LAURENT, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Le P. Alexandre Valignani étant parti d'Ousouki, en Boungo, le 1er mars 1581, emmena avec lui le P. Louis Froëz et le P. Laurent Mejia. Les corsaires les poursuivirent jusqu'à Sacaï; mais Dieu, qui voulait se servir

de lui et de ses compagnons pour de grandes choses, les sauva de leurs mains par une espèce de miracle.

*
* *

MESQUITA, (JACQUES DE), Prêtre de la Compagnie de Jésus, Portugais. Il arriva au Japon le 4 juillet 1577, et mourut près de Nangasaki, le 4 novembre 1614. Lorsque, par ordre du gouverneur Safioyé, les Religieux des divers Ordres allaient s'embarquer pour l'exil, le P. de Mesquita demanda et obtint de demeurer dans le pays, et alors il se retira dans une solitude près de Nangasaki, mais là il devint malade de douleur à la vue des maux de l'Eglise et il expira sur un lit de paille dans la cabane d'un pêcheur. Il avait soixante et un ans d'âge, quarante et un de Compagnie et trente-huit de Japon. En 1582 il avait accompagné jusqu'en Europe les ambassadeurs japonais qui se rendaient à Rome; et il fut pendant bien des années Recteur du collège de Nangasaki. Toutes les relations du Japon en font l'éloge et le considèrent comme l'un des ouvriers qui avaient rendu à l'Eglise de cette contrée les plus importants services. Une enquête sur ses vertus héroïques fut ouverte à Macao.

*
* *

Michel, Tono d'Amacousa. En 1568, le Tono d'Amacousa ayant demandé des missionnaires, le P. Cosme de Torrez lui envoya le P. Michel Vaz et le F. Louis d'Almeïda. Le Tono voulut assister aux prédications, et leur succès fut si grand, que bientôt un grand nombre de païens embrassaient la foi, et entre autres le gouverneur qui fut baptisé sous le nom de Léon. Les bonzes, très irrités, excitèrent alors les esprits et troublèrent la paix publique. Mais Civandono, prince de Boungo, de qui dépendait à cette époque l'île d'Amacousa, ayant appris ce qui s'y passait, donna des ordres en conséquence, et le calme se rétablit. En 1570, il se fit une seconde mission à Amacousa, et elle y fut prêchée par le P. de Cabral, le F. Louis d'Alméïda et un Religieux qui était Japonais, nommé Vincent. Le Tono en profita si bien que, renonçant publiquement au culte des idoles, il reçut le baptême sous le nom de Michel ; il y eut un grand nombre d'habitants de Fondo qui suivirent son exemple. Ce ne fut toutefois qu'en 1577, que son épouse et son fils aîné furent baptisés. La conversion de sa belle-fille, qui reçut le baptême sous le nom de Grâce lui coûta aussi bien des efforts. Enfin il eut la consolation de voir presque tous ses sujets

devenir chrétiens et fréquenter assidûment les vingt églises que l'on avait élevées dans la contrée. En 1583, le seigneur Michel fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau : voyant que sa fin approchait, il réunit autour de lui sa femme. ses enfants et les autres membres de sa famille et les exhorta d'une manière touchante à bien conserver le précieux dépôt de la foi. Quand il eut reçu les sacrements, il joignit les mains et continua à prier en silence jusqu'au moment où, élevant ses mains vers le ciel, il dit : « Je m'en vais, » et c'est en prononçant ces paroles qu'il exhala son dernier soupir; il était dans sa soixante et unième année. On lui fit des obsèques magnifiques, et ce jour même, sa pieuse veuve, pour honorer sa mémoire, donna un repas à plus de millc pauvres, et peu après, elle vendit des vêtements précieux pour en consacrer le prix à de bonnes œuvres.

*
* *

Michel, de Canabe. En 1605, un Père de la Compagnie de Jésus visita le prince de Satsouma et en fut bien reçu. Les chrétiens le fêtèrent comme un ange descendu du ciel. Le Père retrouva à Canabe ou Cabanave, à treize lieues de Cangochima, des souvenirs de saint François Xavier. Le saint y avait baptisé son

hôte, et l'avait nommé Michel. Il lui avait laissé une parcelle de la vraie croix, deux rosaires et une tasse de porcelaine remplie d'eau bénite. Michel, enseigné par le P. Xavier, baptisa plus tard son propre fils âgé de dix ans, et lui imposa le même nom de Michel. Le fils avait alors plus de soixante ans, et le père était mort depuis cinq à six ans. Les reliques avaient opéré plusieurs miracles et guérisons. Une sœur du second Michel, baptisée par le P. Xavier, existait encore dans le Fiounga.

*
* *

Michel, Prêtre séculier japonais. Il avait été chargé, par Mgr de Cerquiéra, de la cure de Sainte-Marie de Nangasaki, et il demeura au Japon pendant la persécution de 1614.

*
* *

Milao, Jean, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Portugais. Il naquit à Goa et mourut en 1609 : il était âgé de cinquante et un ans. Il avait trente-quatre ans de Compagnie, presque tous passés au Japon, et vingt-trois ans au séminaire d'Arima.

*
* *

MIMASACA, JACQUES. Cet officier chrétien avait déjà donné des preuves nombreuses de sa valeur, lorsque Tsoucamidono, prince de Fingo, l'établit gouverneur de la ville d'Yachchiro. Ce qui le rendait surtout digne d'estime, c'était moins sa bravoure que sa grande piété et son dévouement sans bornes aux intérêts de la Religion. Pendant le temps de son administration, qui ne fut pas très long, il fit bâtir quatorze églises nouvelles dans les districts d'Yachchiro et de Nonzouï. Son bonheur était d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et de chanter avec eux de pieux cantiques. Il les réunissait souvent dans son palais, et pour les encourager, il aimait à leur faire servir quelques mets agréables. On s'étonnait que les réunions eussent lieu dans la plus belle salle de réception, et on lui en demanda la raison : « C'est, répondit-il, parce que ces enfants, en chantant les louanges de Dieu avec un cœur pur, font dans cette salle ce que les anges font dans le ciel, et la transforment ainsi en un vrai paradis. » Il lui arrivait encore assez fréquemment de sortir de son palais, suivi d'un page qui portait beaucoup d'objets religieux, et chemin faisant, il se plaisait à les distribuer aux chrétiens qu'il rencontrait.

En 1600, après la prise d'Outo par Canzouye, partisan de Daïfousama et ennemi de Tsoucamidono, le gouverneur d'Yachchiro vit bien que toute résistance était désormais impossible, et qu'il exposerait les chrétiens de la ville à un véritable massacre, s'il cherchait à s'y défendre, c'est pourquoi il résolut de se retirer avec eux dans le Satsouma. Plus de cinq cents chrétiens l'accompagnèrent dans ce voyage qui ne se fit pas sans de grandes difficultés. Malgré l'opposition des bonzes, le prince de Satsouma accueillit bien cette troupe d'exilés volontaires, et il fut si charmé du courage entreprenant de Mimasaca, qu'il l'engagea à son service. Devenu ainsi, autant par sa réputation que par sa vertu, chef de la chrétienté du Satsouma, le vaillant officier en fut aussi le plus ferme appui; il avait établi dans sa demeure une chapelle où les fidèles s'assemblaient pour leurs exercices religieux. Jacques Mimasaca mourut saintement en 1602, et son corps fut transporté à Nangasaki.

*
* *

MINCHI, JEAN, Bonze converti. Parmi les bonzes qui, en 1583, embrassèrent la foi dans la principauté d'Arima, il y en eut un, nommé Minchi, dont la réputation était si grande qu'il ne pouvait venir à la cour sans que le prince

se crût obligé de se lever pour le recevoir, et même de lui céder sa place. Cependant cet homme si estimé pour son savoir et si important à ses propres yeux, ne se laissa pas tellement aveugler par l'amour-propre, qu'il ne voulût connaître à fond la doctrine chrétienne. Il se mit donc à l'étudier avec soin, et bientôt, les vérités qu'elle contient lui paraissant incontestables, il comprit que pour être conséquent avec lui-même, il devait les embrasser. Il était comme hors de lui-même, lorsqu'il considérait la grâce que Dieu lui avait faite en l'éclairant de ses lumières. La veille de son baptême, il fit porter à l'église tous les livres qui renfermaient les secrets de sa secte, et il les jeta au feu.

Il fut nommé Jean et convertit sa maison en un ermitage qu'il appela l'Ermitage de Notre-Dame, parce qu'il voulait y vivre dans la retraite sous les regards de la Mère de Dieu. C'est de lui que les missionnaires apprirent dans le détail tout ce qui concernait la secte abominable des Yamabouchis, et en particulier le pèlerinage fameux qu'entreprenaient, sous leur conduite, ceux qui voulaient voir et adorer le démon. Jean Minchi fut le reste de ses jours un chrétien très zélé, et il disait qu'il expérimentait avec un plaisir incroyable la différence qu'il y a entre le joug aimable de Jésus-Christ et la tyrannie que le démon exerce sur ses esclaves.

*
* *

MINOYO, MICHEL, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. Ce Père mourut le 14 mai 1628. Etant séculier, pour conserver sa religion, il s'était exilé aux Indes, et était de là passé en Portugal. Il avait étudié la philosophie à Evora et y avait pris le degré de maître ès arts. Il alla visiter Rome, afin d'y vénérer dans sa source la majesté de la sainte Eglise. Il y fut reçu dans la Compagnie de Jésus et y apprit la théologie. De retour en Portugal, il voulut aller au secours de sa patrie et s'embarqua de nouveau; mais, dans le chemin, il aborda au port de la patrie céleste.

*
* *

MISOYAKI, MANCIE, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il était né dans les environs de Nangasaki. Il travaillait avec ardeur à cultiver la vigne désolée du Japon, lorsque Dieu l'appela à lui. C'était à Nangasaki en 1616.

*
* *

MOGAVARO, FRANÇOIS, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Napolitain. Ce père fit longtemps partie de la mission de Méaco. Envoyé au Chimo pour rétablir sa santé, il mourut en mer, dans le mois de mai 1602, entre le port de Chimo-

noséki et la province de Bougen. Il était âgé de quarante-trois ans; il avait vingt-trois ans de religion et seize de résidence au Japon.

*
* *

Montéjo, Pierre, Prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin. Ce Père qui était natif de l'Estramadure, et fils d'habit du couvent de Tolède, fut envoyé aux Philippines en 1601, comme religieux de chœur, et de là il passa au Japon, où il travailla pendant plusieurs années. Envoyé à Manille pour les affaires de la mission, il fut pris avec son navire par les Hollandais. Les croisières espagnoles rencontrèrent ces pirates et leur livrèrent un combat, au milieu duquel périt le missionnaire de la main des Hollandais eux-mêmes. C'était en 1610.

*
* *

Monts (Jean-Baptiste des), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Religieux arriva au Japon en 1563, avec le P. Louis Froëz et le F. Jacques Gonzalez. On le dirigea aussitôt, avec le F. Louis d'Almeïda, sur Founaï, capitale du Boungo, où depuis plus d'un an les fidèles n'avaient pas vu de missionnaire. Le prince Civandono fit au Père un excellent accueil, et celui-ci lui parla des progrès de la foi dans toute la partie occidentale du Chimo, dont toute la population

serait bientôt chrétienne, sans une fâcheuse guerre que les princes d'Arima et d'Omoura avaient à soutenir contre leur puissant voisin Riozogi ; il ajouta qu'il serait de la gloire d'un grand prince comme lui de terminer cette querelle par quelque bon accommodement. Civandono entra avec empressement dans les vues du Père, et peu après, il offrait sa médiation qui fut acceptée. Pendant bien des années, le P. Jean-Baptiste des Monts fut attaché particulièrement à la mission du Boungo. On l'envoya ensuite dans le Firando, où le P. Gaspard Cuello le trouva en 1585, encore plus cassé de travail que de vieillesse. Le zélé Religieux y mourut saintement en 1587, après un séjour de vingt-quatre ans au Japon.

*
* *

Moréjon, Pierre, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Espagnol. Il arriva au Japon vers 1595 et fut envoyé à Méaco pour y venir en aide au P. Organtini, dont le ministère devenait de jour en jour plus difficile. L'année suivante, le P. Moréjon, étant allé à Sacaï, en revenait au mois de décembre, lorsqu'il apprit en route l'arrestation des Religieux de Saint-François ; alors il arriva en toute hâte à Méaco, pour y mourir, s'il le fallait, avec le P. Organtini. Mais cette grâce ne lui fut point accordée : les PP. de la Compa-

gnie de Jésus avaient été épargnés pour le moment, et ce fut seulement, après le grand et solennel martyre de Nangasaki, que Taïcosama décréta leur bannissement.

Quand la paix eut été rendue à l'Eglise, le P. Moréjon demeura attaché, avec le P. Organtini, à la résidence de Méaco. Daïfousama leur faisait bon accueil, et il lui arrivait même de les envoyer chercher pour s'entretenir familièrement avec eux. En 1603, le P. Moréjon remplaça le P. Organtini dans ses fonctions de Recteur de Méaco; c'était un poste très important, car Méaco était la capitale et l'école des idolâtries, et le démon y avait son principal domaine. En 1613, il fut chargé d'aller annoncer à Justa, veuve du prince Protais, la mort de ses deux jeunes fils, tués par son beau-fils Michel, le prince apostat d'Arima, et il admira la résignation vraiment sublime de cette infortunée princesse. L'année suivante, le Père était exilé à Manille. En 1625, pour déférer aux désirs de D. Jean de Sylva, gouverneur des Philippines, le P. Pierre Moréjon partit pour Siam, avec Antoine Cardim et le F. Romain Nichi, Japonais, afin d'obtenir la délivrance de quelques Espagnols prisonniers. Ayant réussi dans leur ambassade, ils se fixèrent dans la contrée : Il y avait alors à Siam environ quatre cents Japonais exilés.

*
* *

Moura (Melchior de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il était né à Caracava, en Portugal. Il arriva au Japon le 4 juillet 1577, et y passa quarante ans dans les fonctions d'un zélé missionnaire. Il mourut en exil à Manille le 18 octobre 1616, à l'âge de soixante-quatorze ans.

*
* *

Mourayama, François, Prêtre séculier japonais. Il était fils d'Antoine ou Toan Mourayama, ancien gouverneur de Nangasaki; il fut tué au mois de juin 1515, pendant le siège d'Ozacca, où il était enfermé pour assister les chrétiens.

*
* *

Muñoz, Alphonse, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. En 1598, ce Père fut désigné par ses Supérieurs pour passer de Manille au Japon. Vêtu en soldat, il s'était embarqué pour cette destination, lorsque les vents contraires l'obligèrent de rentrer à Manille. En 1606, il s'embarqua de nouveau pour le Japon et y arriva heureusement avec cinq Religieux de son Ordre : il devait y remplacer le P. Berméo, Prieur, que sa mauvaise santé avait contraint de quitter le pays. En 1607, le P. Muñoz réédifia dans des proportions plus grandes l'église et le couvent

des Franciscains d'Ozacca. En 1616, Daïfou-sama, ayant conclu un traité de commerce avec D. Rodrigue de Vivero, ex-gouverneur des Philippines, voulut le convaincre de la sincérité de ses intentions, en envoyant un ambassadeur au roi d'Espagne. Il invita Vivero à désigner un Religieux parmi ceux qui résidaient au Japon, pour accomplir cette mission en son nom. Vivero proposa le P. Alphonse Muñoz qui partit bientôt avec lui pour l'Europe.

*
* *

NAITO TOCOUOUN, JEAN, Prince de Tamba. Naito Tocououn, appelé aussi Naitodono, Findenocami et Fidandono, était né d'une noble famille du Nangato, et il fut baptisé par le P. Gaspard Viléla. Le Coubo, qui appréciait son mérite, lui donna à gouverner la province de Tamba. En 1565, le Coubo, victime d'une conspiration, ayant été assassiné, Cavadono Voyacata, son frère et son successeur, confirma Naito dans la possession de sa principauté. Cependant Nobounanga, prince de Mino, s'était donné hautement comme vengeur de l'infortuné Coubo et comme protecteur des droits de son père; mais bientôt, parce qu'il aspirait secrètement au pouvoir suprême, il ne permit pas qu'il se traitât rien d'important sans lui.

Cavadono s'en aperçut, voulut secouer le joug, et Naito Tocououn se rangea sous ses drapeaux. Dans cette lutte, ce fut Nobounanga qui l'emporta, et par suite Naito Tocououn, ayant été dépouillé de ses Etats, se retira avec sa famille dans le Fingo. Là il vécut d'une manière conforme à son rang, et honora la Religion par une vertu vraiment héroïque et toujours soutenue. Il suivit à la guerre de Corée le célèbre Tsoucamidono, prince de Fingo, et se signala dans cette expédition par son intelligence et sa valeur. On lui proposa d'aller à la cour de la Chine, en qualité de plénipotentiaire de Taïcosama pour y traiter de la paix : il répondit qu'il se chargerait volontiers de cette mission difficile, non à cause de l'honneur qui pourrait lui en revenir, mais parce qu'il espérait trouver en même temps le moyen de faire connaître Jésus-Christ au souverain et à la noblesse de ce vaste empire. On ne voit pas qu'il ait été donné suite à ce projet.

En 1600, Canzouyedono, devenu prince du Fingo, se mit à persécuter les chrétiens, et il osa bien menacer l'ancien prince de Tamba et sa famille, mais il trouva qu'il avait affaire à un homme que rien n'était capable d'ébranler dans sa foi, et à qui on ne pouvait faire un plus grand plaisir que de le pousser à bout : voici, en effet, la lettre que Naito Tocououn écrivit

alors au P. Paëz, Provincial de la Compagnie de Jésus :

« La persécution grandit chaque jour, et ceux qui sont préparés à mourir pour l'amour de Notre-Seigneur ne sont pas en petit nombre ; et je suis convaincu que la persécution ne doit pas s'apaiser bientôt, et il me paraît que Dieu l'a permis, afin de nous faire endurer pour son amour quelques épreuves et périls. S'il en est ainsi, nous imiterons en quelque partie la vie des saints martyrs de l'antiquité, qui ont donné leur vie pour la Foi. Présentement je demande à Votre Paternité de me recommander à Dieu dans ses prières et saints sacrifices, afin que je persévère, jusqu'à la mort, dans mes bons désirs. Qui jamais aurait imaginé que dans cet empire du Japon il pourrait se rencontrer des martyrs, et que le martyre devrait commencer par nous, si misérables pécheurs? Quand il m'advient d'y arrêter ma pensée, je ne puis retenir des larmes de joie. »

Canzouyédono, voyant que toutes ses tentatives et même ses violences pour faire apostasier Tocououn, n'auraient aucun résultat, finit par le laisser tranquille, lui et les siens. En 1602, Tocououn entra au service particulier de Protais, prince d'Arima, et il demeura dans cette contrée jusqu'au jour où le prince Michel, s'étant déclaré contre les chrétiens, le con-

damna à l'exil. C'est à Manille que l'ancien prince de Tamba passa les dernières années de sa vie, édifiant tout le monde par ses vertus; il y mourut saintement vers la fin de l'année 1626, et son corps fut déposé dans l'église du Collège de la Compagnie de Jésus.

*
* *

Naito, Julie. Elle était sœur de Naito Tocou-oun, prince de Tamba, et elle suivit son frère dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, sans que les persécutions diminuassent en rien, ni sa foi, ni sa piété, ni son zèle pour les bonnes œuvres. En 1602, une dame noble, consumée de phtisie et qui était sur le point d'accoucher, promit à Dieu de se faire baptiser ainsi que son enfant, si sa délivrance était favorable. Elle enfanta heureusement, tint doublement parole, et mourut quelque temps après. C'est alors que Julie Naito, qui avait baptisé cette dame, fut dénoncée à Daïfousama par un bonze, chef de la secte d'Amida, comme une ennemie acharnée et une persécutrice de la religion d'Amida, parce qu'elle convertissait et baptisait les dames nobles à l'insu et contre la volonté de leurs maris. Daïfousama donna l'ordre de punir Julie. Celle-ci quitta le pays et se rendit à Arima, où la princesse Justa l'ac-

cueillit avec honneur; mais l'année suivante, elle finit par revenir à Ozacca.

En 1614, plusieurs dames de Méaco qui avaient fait vœu de chasteté pratiquaient la vie commune sous la conduite de Julie Naito. Elles s'occupaient d'instruire les personnes de leur sexe chez qui les missionnaires ne pouvaient pénétrer. La persécution ayant éclaté, ces dames résistèrent victorieusement à d'humiliantes épreuves. On leur annonça qu'elles allaient être promenées nues dans toute la ville. Elles firent alors cacher en des lieux sûrs neuf d'entre elles, les plus jeunes et les plus belles; les neuf autres se mirent en prières et attendirent l'heure du combat. L'on apporta des sacs de paille, et on les y enferma; puis on les suspendit deux par deux à des perches, et on les promena de la sorte, au milieu des insultes des uns et des bénédictions des autres. A la fin du jour, les satellites épuisés les déposèrent au milieu d'un champ en dehors de la ville, sur la rive du fleuve, à l'endroit des exécutions. Elles y furent laissées sous bonne garde jusqu'au lendemain soir. Une d'elles, qui avait été délivrée et ramenée chez son père, en revint, portant son sac de paille, et se réunit à ses nobles compagnes. Le lieutenant du gouverneur, honteux d'avoir été vaincu par des femmes, voulait les livrer à des gentils pour

être l'objet de leurs débauches; mais il leur en fit grâce et les fit consigner chez des chrétiens comme prisonnières. Mais quelque temps après, Julie Naito et quatorze autres dames furent conduites à Nangasaki pour être déportées hors du Japon : les confrères de la Miséricorde les accueillirent avec une grande charité. Exilée à Manille, Julie Naito y devint supérieure des Béates japonaises à Saint-Michel, et c'est là qu'elle achcva saintement ses jours le 28 mars 1627.

*
* *

Nichi, Gaspard, Frère de la Compagnie de Jésus. Il mourut en 1612, ayant trente-six ans d'âge, et six de Compagnie. Il était le fils adoptif de Gaspard Nichighenca et d'Ursule, qui avaient en 1609, consacré de leur sang l'Eglise de Firando.

*
* *

Nichi, Romain, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il fut envoyé, en 1625, de Manille au Siam avec les PP. Moréjon et Antoine Cardim, afin d'obtenir la délivrance de quelques Espagnols prisonniers. Il se trouvait alors à Siam environ quatre cents Japonais exilés : le F. Romain se fixa auprès d'eux et leur prodigua tous ses soins.

*
* *

NICOLAS, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il mourut en 1600 dans la résidence d'Omoura, à l'âge de soixant-dix-sept ans. C'était un ancien ouvrier de la Compagnie, grand serviteur de Dieu, et qui travailla jusqu'au jour où il fut arrêté par sa dernière maladie qui dura sept mois. Le Père, qui lui donna l'Extrême-Onction, venait d'achever la dernière oraison du Rituel, lorsque le pieux Frère expira en prononçant doucement le nom de Jésus.

*
* *

NUÑEZ, MELCHIOR, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père naquit à Porto, en Portugal, de parents illustres. Il avait trois frères et quatre sœurs : l'aîné des frères fut l'héritier de la famille, les deux autres entrèrent dans la Compagnie de Jésus, où l'un, Jean Nuñez, fut patriarche d'Ethiopie. Quant aux quatre sœurs, elles furent religieuses de Sainte-Claire dans leur ville natale.

En 1551, le P. Melchior passa aux Indes à la tête d'une compagnie nombreuse de ses confrères et devint Provincial en 1553. A cette époque, le P. Cosme de Torrez avait renvoyé du

Japon aux Indes le F. Pierre d'Alcaçeva, pour solliciter un renfort d'ouvriers apostoliques, et celui-ci était arrivé à Goa avec un officier du prince de Boungo, chargé par son maître d'appuyer auprès du vice-roi des Indes la demande du missionnaire. Dom Alfonse de Noronha, qui gouvernait alors les Indes, ayant reçu les lettres que Civandono lui avait écrites, fut surpris des avances que ce prince y faisait en faveur de la Religion, et dans le moment, le P. Melchior étant entré chez lui : « Que faites-vous aux Indes, mon Père? lui dit-il, suivant ce que mande le prince de Boungo, quand vous iriez tous au Japon, vous ne seriez pas encore assez pour recueillir l'abondante moisson qui s'y prépare. » Rien ne pouvait être plus au gré du P. Nuñez, que ce discours du vic-roi. « Monseigneur, répondit-il, je venais pour consulter Votre Excellence sur ce voyage que je me sens très porté à entreprendre. »

Or, ce qui avait fait naître cette pensée dans l'esprit du P. Nuñez, c'était l'entretien qu'il avait eu avec Fernand Mendez Pinto, négociant portugais, qui avait été très lié avec le P. François Xavier et qui s'était trouvé avec le Saint à la cour du prince de Boungo. Pinto avait parlé au Père de se consacrer tout entier à la mission du Japon et de l'y accompagner; il avait ajouté que son intention était d'envoyer

deux mille écus en Porgutal à quelques parents pauvres, de fonder à Amangoutchi un séminire d'où la foi pourrait se répandre dans tout le Japon, et d'employer le reste de son bien en aumônes et aux frais du voyage.

Cependant le Provincial, après avoir donné à Pinto le temps de réfléchir encore sur ce qu'il proposait, et pris les avis de tout ce qu'il avait à Goa de personnes zélés et prudentes, crut que Dieu l'appelait au Japon, et dès le jour même de son entrevue avec le vice-roi qui l'avait confirmé dans cette pensée, il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma un vice-provincial à sa place, régla toutes choses dans les missions des Indes, prit pour l'accompagner le P. Gaspard Viléla, et quelques jeunes religieux, qui n'étaient pas prêtres, et s'embarqua avec Pinto que dom Alfonse de Noronha avait nommé son ambassadeur auprès du prince de Boungo.

Ils arrivèrent à Malacca le 5 juin 1554, et ils ne purent en partir pour le Japon qu'au mois d'avril de l'année suivante. Leur navigation fut longue et périlleuse. Plusieurs tempêtes les assaillirent coup sur coup, et mirent leur navire en si mauvais état, qu'ils furent contraints de relâcher en Chine. Le P. Nuñez y reçut des lettres de Goa, par lesquelles on lui mandait que sa présence était nécessaire aux

Indes. On lui en remit aussi une du P. Ignace de Loyola, dans laquelle le saint fondateur de la Compagnie témoignait qu'il n'était pas à propos que les Provinciaux des Indes entreprissent de ces longs voyages qui les empêchaient de veiller aux affaires dont ils étaient chargés. Sans doute que la mort des PP. Xavier et Barzée, arrivée presque en même temps, avait fait juger à Rome, que les missions des Indes, ayant fait tout d'un coup, deux pertes aussi considérables, avaient besoin de la présence d'un supérieur général, et surtout d'un homme du mérite du P. Nuñez. Quoi qu'il en soit, ces nouvelles et les travaux que le Provincial avait eu à essuyer depuis son départ de Goa, le faisaient songer à reprendre la route des Indes, lorsqu'Edouard de Gama, étant venu mouiller dans le port où il était arrêté, lui remit une lettre du prince de Firando.

Ce prince avait appris que le P. Nuñez était en chemin, et savait le crédit que sa naissance, son mérite et son emploi lui donnait parmi les Portugais : il crut que pour attirer dans ses ports des marchands de cette nation, il fallait engager ce missionnaire à faire un établissement dans sa principauté. Rien n'était plus obligeant que la lettre dont il avait chargé Gama; il laissait même entrevoir qu'il n'était pas éloigné de se faire chrétien, et il représentait

de quelle conséquence c'était pour l'établissement de la religion des Européens, qu'on ne négligeât point les offres avantageuses qu'il faisait. Ces avis déterminèrent le Provincial à passer outre, malgré les lettres de Goa et celle de son Général; il prit donc la route de Firando, mais les vents contraires le forcèrent de tourner du côté du Boungo. Il débarqua à un port qui n'était pas éloigné du Figen, et se rendit par terre à Founaï.

Le prince de Boungo n'était pas alors dans sa capitale, mais il ne tarda pas à s'y rendre dès qu'il sut que le successeur du P. Xavier y était arrivé. On dit que le P. Nuñez fit son entrée avec autant de magnificence et fut reçu chez le prince avec autant d'appareil que le P. Xavier au jour de sa première réception dans Founaï. Civandono dit au missionnaire en l'embrassant tendrement, qu'il lui semblait voir le P. François, qu'il avait aimé comme un autre lui-même et dont il avait appris la mort avec bien du chagrin. Ensuite prenant le P. Nuñez par la main, il le fit entrer dans son cabinet avec le P. Fernandez. Ils y furent au moins deux heures, et l'on ne parla que de religion; rien de plus fort que ce que le Père dit au prince par la bouche de Fernandez, qui servait d'interprète, pour l'engager à se déclarer ouvertement, puisqu'il était convaincu des vérités qu'on lui avait en-

seignées, et il parut bien par les fréquents soupirs qui échappèrent à ce prince, qu'il était touché. Mais il tâcha de convaincre le Père, qu'il n'était ni de la prudence, ni de l'intérêt de la Religion qu'il fît sitôt cette démarche, qu'il la ferait quand il en serait temps, et qu'il se tenait bien assuré que Dieu qui connaissait la droiture et la sincérité de ses intentions, disposerait les choses de telle manière qu'elles tourneraient à sa gloire.

Après cet entretien, le P. Nuñez, ne voyant rien qui demandât sa présence à Founaï, se mit en devoir d'aller trouver le prince de Firando; mais comme il se disposait à ce voyage, il tomba dans une langueur qui, l'obligeant à retourner aux Indes, sans avoir converti un seul idolâtre, lui fit comprendre qu'il aurait fait plus sagement de se rendre aux ordres de son supérieur, que d'écouter un zèle qu'il devait soumettre à l'obéissance. Il fit depuis de grandes choses aux Indes, mais Dieu ne le voulait pas au Japon, et il ne permit pas même que rien réussît de ce qu'il avait projeté, car toutes ces grandes espérances que Pinto lui avait données de fonder un séminaire, et de se consacrer lui-même au salut des Japonais, s'en allèrent en fumée.

Le P. Melchior Nuñez mourut au collège de Cochin, en 1570.

*
* *

Ocouméra, Michel Issouki. En l'année 1613, dans la principauté d'Arima, le noble Michel Issouki Ocouméra fut traduit devant le tribunal du juge apostat Yamato et traité par lui de voleur et de lâche : de voleur, parce qu'il mangeait la rente de son seigneur sans vouloir obéir à l'ordre d'apostasie qu'il lui avait signifié; de lâche parce qu'il n'osait pas aller en enfer pour l'amour de son seigneur. Michel revint chez lui pour se préparer à la mort.

Le 20 juin, Arimandono dépouilla de leurs biens Michel ainsi que les principaux confesseurs de la foi et les exila de leurs demeures avec défense de leur donner un asile ou de leur faire accueil, et interdiction pour eux de sortir du Tacacou, de sorte qu'ils devaient périr de misère et de faim. Chassés vers le soir, et dans un temps de pluie, ces confesseurs se dirigèrent vers les montagnes; mais de généreux chrétiens les recueillirent pour cette nuit. Le lendemain, Michel et Marie, sa femme, se réfugièrent dans un bois à une lieue d'Arima, et résolurent d'y pratiquer une pénitence austère. Ils observèrent un silence absolu, et demeurèrent deux ou trois jours sans prendre d'autres aliments que des fruits sauvages. Epuisés par la faim, ils crurent de leur devoir d'aller men-

dier le nécessaire, et recurent cette aumône de la charité des chrétiens. Plus tard, d'après les conseils d'un missionnaire, ils allaient s'abriter pour la nuit dans la maison des chrétiens, et le jour, afin de ne pas irriter davantage leur prince apostat, ils se retiraient dans la montagne.

*
* *

OGAZZAWARA JACQUES. Au nombre des officiers chrétiens, distingués par leur noblesse, que Daïfousama exila de sa cour en 1612, se trouvait Jacques Ogazzawara. Jacques était âgé de vingt-quatre ans, et avait été baptisé depuis six ans seulement. Il avait de revenu six mille charges de riz. Depuis son baptême, sa vie était si pure qu'il semblait un ange, et ses œuvres étaient celles d'un fervent religieux. Il procura le baptême à trois cents personnes dépendant de sa maison. Il fit ériger une église dans un de ses domaines et y établit une confrérie de Notre-Dame. Il fut le principal fondateur de la maison de la Compagnie de Jésus à Sourounga, et son plus puissant protecteur. Ne pouvant, à cause de la condition du mariage, embrasser l'état religieux, il aspirait incessamment à mourir pour Jésus-Christ.

Au début de la persécution il était dans la province de Micawa. Il en revint aussitôt dans

l'espoir d'être martyr; et, en arrivant à Sourounga, sans descendre en sa demeure, il accourut à celle des missionnaires. Il y passa toute la nuit en exercices spirituels, et le matin se confessa et communia, se fortifiant ainsi pour le dernier combat. Mais alors le Coubo se préoccupait avant tout des intrigues du Daïfatchi, qui avait surpris la bonne foi de Protais, prince d'Arima, Jacques retourna en Micawa, où il reçut une dépêche des gouverneurs de Sourounga, lui notifiant, au nom du souverain, qu'en considération de ses précédents services la vie lui était laissée, mais que ses biens étaient confisqués et qu'il devait aller en exil. Jacques fut ravi de devenir un confesseur de la foi : son unique regret fut de n'avoir pas sacrifié sa vie. Il partit pour l'exil avec sa femme et sa petite fille de deux ans.

*
* *

Organtini Gnecchi, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Le P. Organtini (ou Organtino) naquit à Casto-di-Valsabbia, près de Brescia. Son père était de la famille des Gnecchio, et sa mère de celle des Soldis, toutes deux fort illustres. Sa mère, étant enceinte de lui, disait qu'elle portait un martyr, ou du moins un homme apostolique, qui serait jusqu'à sa mort dans un continuel danger de répandre son

sang pour la foi. Organtini fut à peine en âge de faire connaître les inclinations de son cœur, qu'il justifia les pressentiments de sa vertueuse mère ; on l'entendait quelquefois s'écrier : « Oh ! que je serais heureux si je pouvais mourir pour Jésus-Christ de la main des Turcs. » Une incommodité fort dangereuse qui lui survint, l'engagea à faire vœu de visiter Notre-Dame de Lorette, si la reine des Anges lui obtenait la guérison de son mal. A peine eut-il formé ce vœu, qu'il se vit dans l'obligation de l'accomplir ; il le fit, se consacra au service de Marie dans le lieu même où elle est devenue Mère de Dieu, et il en sortit tellement inondé de faveurs et des consolations du Ciel, qu'il en était tout hors de lui-même.

Peu de temps après, le pieux jeune homme se sentit porté à entrer dans la Compagnie de Jésus, dont jusqu'alors il n'avait presque point entendu parler. Il retourna donc chez lui pour mettre ordre aux affaires de sa maison, car il avait perdu son père, et il était en âge de disposer de son bien. Il se rendit ensuite à Ferrare, où il entra au noviciat de la Compagnie, au mois de décembre 1556, cinq mois après la mort de saint Ignace de Loyola. De Ferrare, on l'envoya faire ses études à Rome ; il les eut à peine terminées qu'on le mit dans les emplois les plus distingués. Cependant son cœur était

toujours dans l'Orient, mais quelque instance qu'il fît pour obtenir la permission d'y aller travailler au salut des âmes, il ne put jamais rien gagner sur l'esprit du P. Laynez, Général de la Compagnie. Saint François de Borgia ayant succédé au P. Laynez, le P. Organtini recommença ses poursuites, les accompagna de larmes et des prières les plus touchantes : il s'offrait à faire le voyage à pied, sans argent et demandant l'aumône. Le saint Général, ne pouvant s'opposer à une vocation si bien marquée, permit au P. Organtini de partir pour les Indes.

Le missionnaire s'embarqua l'an 1567, arriva à Malacca en 1569, et après avoir essuyé l'un des plus horribles typhons qu'on ait jamais vu dans les mers de la Chine, il prit terre au Japon avec le P. François Cabral vers le commencement de juillet 1570. Celui-ci, qui arrivait en qualité de Vice-provincial, l'envoya bientôt à Méaco pour y venir en aide au P. Louis Froëz surchargé de travail. L'année suivante, le Vice-provincial étant allé présenter ses hommages au Coubo et au général Nobounanga, le P. Organtini l'accompagna dans ces visites qui eurent de bons résultats pour la religion. En 1573, le Père séjourna longtemps à Sanga où vinrent se réunir un grand nombre de chrétiens de Sacaï et des forteresses voisines,

et cette mission favorisée par Chicaidono, seigneur d'Imori, produisit des fruits abondants de salut.

Bientôt les Religieux de la résidence de Méaco eurent beaucoup à faire, parce qu'il n'y avait pas alors une contrée au Japon où le christianisme prospérât comme dans la capitale et ses environs. Les circonstances étaient, d'ailleurs, favorables, car Nobounanga, devenu maître absolu du pouvoir, poursuivait les bonzes qu'il méprisait, et, d'un autre côté, accordait les faveurs les plus signalées aux missionnaires qu'il estimait. Ainsi, en 1578, à l'occasion de la nouvelle année, le P. Organtini étant allé lui faire visite, le souverain quitta aussitôt toute la noblesse qui l'entourait, pour le conduire dans la grande salle de réception où pendant plus d'une heure il l'entretint familièrement. Il se montra l'année suivante aussi gracieux envers le Père, et de plus il voulut l'autoriser par lettres patentes à prêcher dans ses Etats, et lui donna un terrain à Guifou, capitale de sa principauté de Mino, pour y bâtir une église et une maison.

Cependant Araki, prince d'Omi et de Tsounocouni, s'était révolté contre Nobounanga, et il avait chargé Juste Oucondono, son vassal, de défendre sa forteresse de Tacazzouki. Alors Nobounanga demanda au P. Organtini de faire

en sorte que cette forteresse fût remise entre ses mains. Dans cette circonstance, Juste Oucondono se trouva d'autant plus embarrassé qu'il avait donné son fils en otage à Araki; mais le P. Organtini lui fit observer que c'était au souverain dont Araki lui-même était le vassal que finalement l'obéissance était due, et il sut arranger toute cette affaire avec tant d'habileté que Juste Oucondono put s'en tirer sans regrets et avec honneur.

En 1581, le P. Alexandre Valignani ayant fait savoir à Juste Oucondono qu'il désirait passer la semaine sainte à Tacazzouki, le général alla à sa rencontre avec plusieurs membres de sa noblesse et le P. Grégoire de Cespédez qui était alors son hôte; et peu après, le P. Organtini arriva de Méaco pour célébrer avec eux les fêtes de Pâques. Quand ces fêtes furent terminées, le P. Organtini revint à Méaco avec le P. Valignani et se chargea de le présenter lui-même au souverain. Cette visite fut si agréable à Nobounanga que, pour leur en témoigner sa satisfaction, il envoya à la résidence des missionnaires dix canards sauvages dont le prince de Bandou lui avait fait présent ce jour même.

Voyant que Nobounanga était si bien disposé en faveur de la Religion, le P. Valignani lui avait parlé du dessein qu'il avait d'établir dans

la ville d'Anzoukiama un séminaire pareil à celui qui existait déjà à Arima; le souverain avait approuvé ce dessein et donné même un bel emplacement pour y construire. Peu de temps après, on mettait la main à l'œuvre. Alors le P. Valignani, Visiteur, nomma le P. Organtini comme premier supérieur de l'établissement, et le P. Froëz fut chargé de lui succéder dans ses fonctions à Méaco. Il n'y avait pas longtemps que l'ouverture du séminaire avait eu lieu lorsque le Père supérieur baptisa Araki, l'ancien prince d'Omi qui, après sa défaite, avait été dépouillé de ses Etats.

Le fils aîné de Nobounanga, discourant un jour avec le P. Organtini, lui dit qu'il se ferait volontiers chrétien, s'il pensait pouvoir garder la chasteté nécessaire et qu'il savait plusieurs seigneurs qui trouvaient ce commandement de Dieu trop rigoureux. Le Père lui répondit : « Si les commandements de Dieu étaient des inventions humaines, comme le sont les sectes du Japon, on pourrait les modifier à volonté pour faire plaisir aux gens; mais comme c'est la sagesse éternelle qui les a donnés, il n'y a que Dieu seul qui puisse en dispenser; d'ailleurs, nous n'avons pas besoin de cette dispense, puisque nous trouvons dans sa grâce les forces suffisantes pour nous rendre capables de les observer. »

Nobounanga ayant été assassiné le 22 juin 1582, bientôt la ville d'Anzoukiama fut incendiée, et par suite on transporta le séminaire à Tacazzouki, où Tacayama, père du général Oucondono, en prit un soin particulier. Arrivé au pouvoir, Faxiba, général de Nobounanga, se montra bienveillant envers les chrétiens et surtout envers le P. Organtini qu'il estimait beaucoup. Mais en 1587, des femmes chrétiennes ayant refusé de satisfaire les goûts honteux de Faxiba, devenu Cambacoundono, celui-ci s'en prit à leur religion et commença à la persécuter. Par un édit qu'il publia, il obligeait les missionnaires à quitter le Japon dans l'espace de vingt jours; chose impossible, puisque le seul navire qui pouvait les transporter aux Indes ne pouvait partir que six mois après. La situation était très grave, et pour en délibérer, le P. Vice-provincial convoqua les Religieux à Firando. Le P. Organtini avait été autorisé à demeurer à Ozacca, mais il dut bientôt quitter cette ville pour aller se réfugier dans une île qui appartenait à Augustin Tsoucamidono. Les chrétiens vinrent l'y visiter, et il en sortait même sous un déguisement pour aller dans les contrées voisines consoler et encourager les fidèles affligés. Tsoucamidono avait reçu dans cette même île Juste Oucondono, qui avait été disgracié à cause de sa foi;

Cambacoundono le sut et, sous divers prétextes, demanda à l'amiral d'échanger ce domaine contre un autre beaucoup plus avantageux : Tsoucamidono ne put s'y refuser, et par suite, le P. Organtini fut obligé de se retirer dans le Chimo.

En 1591, le P. Alexandre Valignani, venant des Indes, obtint une audience de Cambacoundono, et il se fit accompagner à la cour par le P. Organtini : ils avaient avec eux les quatre ambassadeurs japonais qui avaient été à Rome. L'empereur leur fit à tous un très bon accueil, et au retour, le P. Organtini s'arrêta à Sacaï et s'y fixa. Il avait connu Ghenifoïn, gouverneur de Méaco, qui était bien disposé à son égard, et il allait le voir pour l'entretenir des mesures de modération qu'il serait bon d'inspirer à l'empereur dans toutes les affaires qui concernaient les chrétiens. Ghenifoïn l'écoutait volontiers, et c'est ainsi qu'un certain nombre de Religieux purent séjourner à Nangasaki à titre d'otages.

Cependant Cambacoundono avait pris le titre pompeux de Taïcosama, et l'expédition de Corée lui donna plusieurs fois l'occasion de quitter Méaco pour aller dans le Chimo inspecter sa flotte et son armée. Le P. Organtini profita de ces absences pour retourner dans la capitale où il pouvait alors agir avec plus de

sécurité, et même plusieurs religieux vinrent l'y joindre ; mais ils accomplissaient leur ministère en secret, et évitaient surtout de paraître en public pour ne pas créer de nouvelles difficultés aux chrétiens : c'était en 1594.

C'est vers ce temps que Ghénifoïn, tout païen qu'il était, dit un jour à Taïcosama, qu'il était resté dans le pays un religieux d'Europe, homme âgé et malade, à qui il n'avait pas cru devoir refuser la permission de finir ses jours là où il avait vécu depuis près de trente ans. « Vous avez bien fait, repartit Taïcosama, car n'ayant point d'église et ne prêchant pas la loi chrétienne, en quoi ce vieillard peut-il nous nuire à Méaco ? »

Très heureux de cette réponse, Ghenifoïn la communiqua au P. Organtini, l'avertissant de continuer ses fonctions à petit bruit, et lui promettant que, s'il faisait ainsi, il l'assisterait de tout son pouvoir. Alors le Père loua dans Méaco une maison où il installa une chapelle, et les chrétiens s'y rendirent à certaines heures jugées plus favorables, pour y participer aux sacrements. Rarement plusieurs Religieux s'y rencontraient ensemble, et comme le P. Organtini y était seul d'ordinaire, il n'était guère possible de s'apercevoir qu'il y eût alors des missionnaires dans la capitale. Dieu ne laissait pas de bénir leur ministère, car pendant les

années 1594 et 1595, on compta plus de six cent personnes, la plupart d'une grande noblesse, qui reçurent le baptême, et entre autres Sambourandono, petit-fils et légitime héritier de Nobounanga et les deux fils du gouverneur Ghénifoïn. Le Père écrivait à ce sujet : « Je suis émerveillé que le bruit de ces conversions remarquables n'arrive pas jusqu'aux oreilles de Taïcosama, car bien que nous les tenions très secrètes, il semble impossible que ce feu, s'allumant en divers lieux, ne finisse par se découvrir à la longue. Mais advienne ce que Dieu voudra, nous ne pouvons fermer la porte à ceux que le Saint-Esprit pousse dans le bercail de la sainte Eglise. »

Les précautions à prendre contre les persécuteurs n'étaient pas inutiles, et on le vit bien, lorsqu'au mois de décembre 1596, les Religieux de Saint-François furent emprisonnés et bientôt condamnés à mort, pour avoir contrairement aux volontés de l'empereur, exercé publiquement les fonctions du culte chrétien. Trois Frères de la Compagnie de Jésus avaient été saisis avec les Franciscains d'Ozacca, bien qu'il n'eût pas été dans l'intention de Taïcosama de comprendre les Jésuites dans son arrêt. Le P. Organtini le fit observer au gouverneur Gibounochio, mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait les mettre en liberté sans en parler à

l'empereur, et qu'il y aurait danger de l'irriter contre la Compagnie entière, s'il venait à apprendre qu'en dehors des deux Jésuites qui avaient été autorisés à demeurer dans le pays, il y en avait eu encore d'autres qu'on y avait rencontrés.

Le 3 janvier 1597, les vingt-quatre prisonniers de Jésus-Christ, condamnés à mourir, eurent les oreilles coupées, et l'on porta celles des trois Frères de la Compagnie au P. Organtini. Ce bon vieillard, les tenant entre ses mains, versa beaucoup de larmes, et les présentant à Notre-Seigneur, il lui dit : « Voici, divin Sauveur, les premiers fruits de votre Eglise du Japon. Voici les prémices de nos travaux que j'offre à votre divine Majesté. Faites que ce sang qui arrose la terre, fasse germer un grand nombre de fidèles qui vous honorent dans ces régions lointaines par leurs actions et par leurs souffrances, par leur vie et par leur mort. » Quand les confesseurs de la foi partirent pour Nangasaki, où ils devaient être crucifiés, le P. Organtini les fit accompagner par un chrétien à qui il avait remis une somme considérable pour les assister dans leur voyage.

Taïcosama, qui avait un moment ménagé les Religieux de la Compagnie de Jésus, publia bientôt contre eux un décret de bannissement. Alors le P. Organtini et les missionnaires de sa

Résidence se rendirent à Nangasaki. La mort de Taïcosama, qui eut lieu l'année suivante, changea bien la situation des chrétiens dans l'empire, et Jeyas, le principal des Régents, se montrant bienveillant envers eux, le P. Organtini put en 1599, retourner à Méaco avec deux autres Religieux. Ils n'avaient plus désormais à se cacher, puisque Jeyas recevait volontiers les PP. Organtini et Moréjon pour s'entretenir familièrement avec eux. En 1601, Jeyas devenu Daïfousama, était arrivé au pouvoir suprême, et toujours bien disposé pour le P. Organtini, il lui accorda dans Fouchimi un bel emplacement pour y bâtir une église et une maison de résidence.

Ce fut le 22 avril 1609 que mourut à Nangasaki, à l'âge de soixante-dix neuf ans, l'admirable P. Organtini Gnecchi. Il avait passé quarante ans au Japon, et presque tout ce temps en qualité de supérieur de la Résidence de Méaco. Ses infirmités l'avaient obligé de se reposer pendant les trois dernières années de sa vie, et ils les avait consacrées à l'oraison et à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*
* *

Orozco (Pierre de), Prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin. Il arriva de Manille au Japon

en **1602**, revint ensuite à Manille d'où il repartit une seconde fois pour le Japon, en **1604**, avec le P. Ortiz et le F. Jean Péréna. Il fut chargé de la chrétienté d'Ousouki dans le Boungo et y fonda un couvent, dont il fut nommé prieur par le chapitre provincial tenu à Manille en 1605.

*
* *

Ortiz, Eustache, Prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin. Il était de Saint-Lucar de Alpéchin et fils d'habit du couvent de Mexico. Il exerçait les fonctions de prieur de Bolinao dans la province de Zambalez, aux Philippines, quand il fut envoyé au Japon, où il arriva le 12 août 1602. Il était de retour à Manille, lorsqu'en 1604 il retourna au Japon, avec la qualité de prieur. Arrivé dans le Boungo, il s'occupa tout de suite de la construction d'une nouvelle église à Ousouki, et il la dédia à la Conception de Notre-Dame. Quelques années après, la persécution l'obligeait de retourner à Manille.

*
* *

Otta, Julie. Elle était issue d'une noble famille de Corée, et elle était bien jeune encore lorsqu'elle y fut faite prisonnière par Augustin Tsoucamidono. L'amiral chrétien, l'ayant em-

menée au Japon, la fit instruire et baptiser sous le nom de Julie. Ellle profita si bien de l'excellente éducation qui lui fut donnée, que Daïfousama, charmé de son mérite, l'admit au rang des dames d'honneur de sa cour. Elle n'avait pas cessé de s'y faire estimer et admirer par ses belles qualités, lorsqu'en 1612, Daïfousama, s'étant déclaré contre les chrétiens, entreprit de la faire apostasier.

Julie résista glorieusement et fut exilée dans l'île d'Ochima, située au Midi, dans la province d'Izzou. Elle voulait s'y rendre pieds nus : sur les représentations d'un chrétien, elle répondit que Notre-Seigneur, en gravissant le Calvaire avec sa croix sur les épaules, n'avait point voulu être conduit en litière, mais aller pieds nus, et qu'il avait inondé la terre de son sang. Julie s'ensanglanta les pieds de telle sorte, que les gardes l'obligèrent à reprendre un norimon. Elle s'embarqua dans le port d'Adgiro. Son unique regret était de penser qu'elle serait privée de la messe et de la confession. Il restait encore soixante milles à parcourir pour arriver à Ochima. Après trente jours passés en cette dernière île, Julie fut transférée dans une île plus éloignée de quinze lieues, nommée Nighéchima, où étaient déjà quelques dames exilées du palais. Enfin, on la fit passer dans un îlot, à dix-huit lieues plus loin,

nommé Cozzouchima, habité par de pauvres pêcheurs. Elle y vécut dans la solitude, mais dans une union intime avec Dieu. En même temps, elle écrivait au P. de Sourounga pour lui demander les Vies des Apôtres, des Martyrs et des Vierges.

*
* *

OUCONDONO, JUSTE. Général japonais. Oucondono, appelé aussi Minaminobo, était fils du vaillant Darie Tacayama. Il avait treize ans lorsqu'il fut baptisé à Tacazzouki, principal domaine de sa famille, et il montra de bonne heure les qualités guerrières qui illustrèrent sa vie. Mais il était aussi pieux que brave, et grâce au concours de Vatadono, son oncle, qui était gouverneur de Méaco, il obtint de Nobounanga le rappel des missionnaires que les événements politiques avaient contraints de quitter la contrée. Dans la guerre civile qui éclata plus tard, il fut assiégé dans Tacazzouki, et placé dans la cruelle alternative ou de voir périr ses enfants ou de manquer à sa conscience; il préféra le devoir avant tout, et Dieu permit qu'il se tirât d'embarras avec honneur et même qu'il fût récompensé par Nobounanga qui admira sa loyauté.

Sous Taïcosama, à l'élévation duquel il avait beaucoup contribué, le général Oucondono eut

à subir de pénibles épreuves à cause de sa religion. Au grand étonnement des seigneurs qui connaissaient sa probité, sa valeur et les importants services qu'il avait rendus, Oucondono fut condamné à l'exil, et il alla se réfugier dans une île, qui appartenait à Tsoucamidono. Il n'y fut pas longtemps tranquille, car l'empereur, ayant su où il s'était abrité, trouva le moyen de le poursuivre encore, et le relégua dans la province de Canga. Le pieux général demeura bien des années dans cet exil, vivant dans une honnête aisance, estimé de tous, donnant l'exemple de toutes les vertus et toujours zélé pour les intérêts de la Religion; il fit bâtir, en 1605, à Canazawa, une église et une résidence pour les missionnaires.

En 1612, Figendono, prince de Canga, fit tout ce qu'il put pour persuader à Oucondono de renoncer à sa foi, afin d'éviter les colères de Daïfousama, qui s'était déclaré contre les chrétiens; mais le brave guerrier lui répondit qu'il possédait l'unique vérité et qu'à son âge on ne changeait plus. Le prince, qui aimait Juste, le laissa en paix.

Deux ans plus tard, Figendono reçut l'ordre d'envoyer Oucondono à Nangasaki; c'était la route de l'exil. L'ancien général, sur le point de partir, fit remettre soixante lingots d'or à Tchicougendono, frère cadet et héritier des

Etats de Figendono, en lui faisant dire que c'était le revenu du domaine qu'il tenait de lui, et que, n'ayant pas eu occasion de le servir dans la guerre, il le priait de reprendre cet or (qui représentait bien trois mille écus d'Europe). Il envoya de plus à Figendono lui-même, qui l'avait toujours si bien traité, une théière du poids de trente lingots d'or. Figendono refusa la précieuse théière, mais Tchicougendono reçut l'or. En passant à Canazawa, Oucondono apprit que le prince s'était renfermé dans la citadelle avec l'élite de ses gentilshommes : en effet, ce seigneur n'ignorait pas les relations et l'influence du noble exilé, et il appréhendait une révolte. Oucondono le fit rassurer. De même, passant dans le voisinage de Sacamoto, château de la province d'Omi, lequel n'était qu'à trois lieues de Méaco, l'on craignit pour la capitale. La renommée de Juste était si grande, que le concours était infini, et que ce voyage pour aller en exil était comme un triomphe.

Le 7 novembre 1614, Juste Oucondono quittait le Japon qu'il ne devait plus revoir. Daïfousama dont Juste pouvait devenir le redoutable adversaire, ne comprenant pas la philosophie de ce grand homme, voulut s'opposer à son départ, et fit courir après le navire; mais il était trop tard.

Il n'y avait guère qu'un mois que le confesseur de la foi était arrivé à Manille, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre continue, qui en peu de jours, fit désespérer de sa vie. Dès qu'il sut le danger où il était, il fit appeler son confesseur, et après lui avoir témoigné la joie qu'il avait de mourir exilé pour Jésus-Christ, il lui dit : « Je ne recommande ma famille à personne ; elle a l'honneur aussi bien que moi d'être proscrite pour la foi, cela doit lui suffire. » Il parla de la même manière à sa femme et à ses enfants : « Quelle comparaison, leur dit-il, entre le service des hommes et celui de Dieu ? j'ai toute ma vie, et dès ma plus tendre jeunesse, fait la guerre pour le service des empereurs ; j'ai blanchi sous le casque ; j'ai plus souvent endossé la cuirasse que je n'ai revêtu la robe de soie ; mon épée n'est pas demeurée dans le fourreau tant qu'il y a eu occasion de la tirer. Quel a été le fruit de tant de travaux ? vous le voyez ; mais au défaut des hommes, Dieu ne m'a pas manqué. Dans le temps de ma plus haute élévation, me suis-je vu plus honoré et dans une plus grande abondance que je ne suis ici ? Et qu'est-ce encore que cette prospérité passagère au prix de ce qui nous attend dans l'éternité ? Que je ne voie donc pas couler de larmes, si ce n'est des larmes de joie : il y a plus de raison de me féliciter que de me plain-

dre, et moi-même je ne saurais vous plaindre, puisque je vous laisse à la garde d'un Dieu dont la bonté n'a point de bornes. »

Le malade fit ensuite son testament qui fut comme celui de Tobie : il n'avait, comme cet autre chef d'une famille exilée, que des vertus et de grands exemples à laisser à ses enfants. Il conclut tout ce qu'il avait à leur dire, par déclarer qu'il désavouait dès à présent pour être de sa race, quiconque dans la suite se démentirait de la fidélité qu'il devait à Dieu. Il mourut dans ces sentiments le 5 février 1615, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec une piété, et dans des transports de l'amour divin, qui donnèrent à connaître jusqu'à quel point le feu de la charité embrasait son cœur.

Sa mort qui fut annoncée par le son de toutes les cloches de la ville, mit en deuil les grands et les petits. Il semblait que chaque particulier eût perdu son père, et l'on n'entendait de tous côtés que des gens qui disaient en gémissant : » Est-il possible que le saint soit mort! Ah! nous ne méritions pas de le posséder. » Le gouverneur surtout paraissait inconsolable; pour charmer un peu sa douleur, il s'appliqua à faire à cet illustre défunt les plus magnifiques obsèques qu'il put imaginer. On l'exposa d'abord dans une grande salle sur un lit de parade, où le commissaire du Saint-Office,

suivi de presque tous les Religieux de la ville, vint lui baiser les mains. Le peuple y courut ensuite en foule, et il n'y eut personne qui ne voulut lui baiser les pieds.

Le jour marqué pour les obsèques étant venu, le gouverneur, Jean de Sylva, et les auditeurs du Roi levèrent le corps et le portèrent jusqu'à la rue, où ils le livrèrent aux confrères de la Miséricorde, parce que Juste Oucondono avait fait partie de cette association à Méaco et à Nangasaki. En approchant de l'église du Collège, qui était toute tendue de soie et ornée d'emblèmes et de devises, le commissaire du Saint-Office et les supérieurs des Religieux reçurent le corps et le portèrent sur leurs épaules jusqu'au grand autel, devant lequel il fut placé comme celui d'un confesseur de la foi. Ce fut le chapitre de la cathédrale qui fit le service, et le Recteur du collège prononça l'oraison funèbre. Quand il fut question de le mettre en terre, le clergé ne voulut point souffrir qu'aucun laïque y mît la main, et ce furent les chanoines qui lui rendirent ce dernier devoir.

*
* *

Outo, Paul, Confesseur de la foi. Le 22 novembre 1614, à Cotchinotsou, plus de vingt chrétiens furent tourmentés pour la foi et mou-

rurent dans les supplices. Parmi ceux qui survécurent aux tortures, fut Paul Outo. Il était du Fingo, habitant de Cochinotsou et âgé de soixante-quatre ans.

*
* *

Paëz, François, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il arriva au Japon le 10 mars 1585, et fut aussitôt chargé de prendre, avec le P. Damien Marin, la direction du séminaire d'Ousouki. En 1594, il accompagna le P. Alexandre Valignani à la cour impériale, et Taïcosama leur fit un accueil bienveillant. En 1597, le P. Paëz se trouvait à Nangasaki, quand les vingt-six martyrs y furent crucifiés, il les accompagna même jusqu'au lieu du supplice.

Le P. Pierre Gomez étant décédé le 1er février 1600, le P. François Paëz lui succéda dans ses fonctions de Vice-provincial. En 1607, ce Père, qui n'avait jamais manqué d'envoyer chaque année pour saluer le Coubo, et lui offrir des présents d'Europe, encouragé par l'accueil fait l'année précédente à l'Evêque du Japon, entreprit d'aller en personne visiter ce prince. Celui-ci était alors à Foutchou, dans le Sourounga, où il construisait une forteresse. Canzoukedono, l'un de ses officiers, consulté par le P. Provincial, pressentit la volonté du Coubo et répondit au Père que sa visite serait agréée.

Le P. Paëz partit de Nangasaki le 5 mai et arriva à Ozacca en onze jours. Dans son trajet, il avait vu venir à sa rencontre, sur de nombreuses barques, toute la population de Mouro, petit port du Farima, s'empressant avec des présents de fruits, pour offrir au Père leurs vœux de bienvenue. Le Père leur distribua de petits dons spirituels, des chapelets, des images et des *Agnus Dei*, et les renvoya bien heureux dans leur contrée.

A Ozacca, ce fut le même concours, ainsi qu'à Fouchimi et à Méaco. Le Père avait résidé dans ces contrées vingt ans auparavant : les chrétiens étaient alors en petit nombre. Il les trouvait présentement, malgré la persécution récente, infiniment multipliés. Le gouverneur de Méaco remit au P. Paëz une lettre circulaire pour tous les officiers du Coubo, qui résidaient de Méaco au Sourounga, afin de lui ménager leur assistance. Le P. Provincial emmena avec lui le P. Moréjon, recteur de Méaco, un autre Père, son compagnon ordinaire et trois Frères japonais. Il arriva en huit jours à une place, située à cinq lieues de Foutchou, et attendit un avis de la cour. Trois jours après, il reçut une invitation, et se rendit à Foutchou. Canzoukédono l'envoya complimenter, et Sotosabourodono, autre seigneur très aimé du souverain, vint en personne lui offrir ses bons offices.

Le lendemain eut lieu l'audience à laquelle assista aussi le P. Jean Rodriguez, arrivé depuis peu de jours, pour traiter de graves affaires intéressant la cité de Nangasaki. Canzoukédono remplissait les fonctions d'introducteur. Le Coubo prononça quelques paroles bienveillantes, marque insigne d'honneur dans ces réceptions solennelles. Etant rentré dans ses appartements le souverain parla longuement parmi ses courtisans de l'autorité du P. Valignani, Visiteur, sur ses confrères du Japon et de la Chine, et sur les services que lui-même en recevait dans les commissions particulières dont il le chargeait chaque année.

Le Coubo ayant fait inviter le P. Provincial à se rendre à Yédo pour y saluer son fils et héritier présomptif, Canzoukédono donna au P. Paëz une lettre pour son propre père Fondasadandono, conseiller le plus intime du Chôgoun. De Foutchou à Yédo, il y avait quatre journées de voyage dans la direction de l'Est. Du Sourounga, l'on passe en Izzou, et de là en Samgami, où se trouve la cité de Camacoura, ancienne capitale du Japon et résidence des Coubos ou Chôgouns : elle comptait autrefois deux cent mille maisons; alors elle était réduite à cinq cents à peine. Le Père y séjourna deux jours et en visita les ruines, et notamment une idole immense en bronze, délaissée au milieu

d'un champ, et servant de repaire aux oiseaux sauvages. Deux lieues avant d'arriver à Yédo, le Père vit venir au-devant de lui les chrétiens de la ville avec leurs petits présents de fruits et de menues denrées. Le jeune Chôgoun, naturellement bienveillant, fit au visiteur un favorable accueil. Dans l'antichambre la plus avancée s'étaient placés deux bonzes des plus éminents de l'empire, dont l'un avait le titre de Taichoro et l'autre, celui de Gatchéo, accompagnés d'autres bonzes considérables, supérieurs de pagodes à Méaco, qu'ils venaient présenter au Chôgoun. Mais ce prince voulut que les premiers fussent les derniers, et il fit appeler le P. Paëz. Fondasadandono et Sagamidono, gouverneur du Chôgoun, reconduisirent le Père jusqu'à l'avant-dernière salle, et donnèrent l'ordre de lui faire visiter les palais, non moins magnifiques que ceux du Coubo, et décorés avec une immense profusion d'or et de peintures, par la main des plus grands artistes.

Le Père alla prendre congé de ses principaux protecteurs, Sagamidono et Fondasadandono, et recommanda encore, au dernier, si bienveillant et si généreux, les intérêts de l'Eglise japonaise et la liberté de répandre la doctrine évangélique. Il demeura ensuite huit jours à Yédo pour la consolation des chrétiens. Ceux-ci auraient désiré que les Pères fondassent une

résidence au milieu d'eux. Le P. Paëz leur en donna l'espérance, pour Yédo comme pour Sourounga, différant seulement de les satisfaire jusqu'au temps où l'œuvre pourrait, non seulement se réaliser, mais être maintenue sans un péril imminent de ruine.

A son retour, le Père visita les chrétiens d'Owari, qui se trouvaient principalement dans la cité de Kiosou; chaque année, un Père de Méaco allait les visiter, et ils se conservaient merveilleusement. A Méaco se rassemblèrent, lors de son passage, les chrétiens de Fouchimi, d'Ozacca et de Sacaï, pour assister à ses éloquentes prédications et aux offices de l'Eglise, qu'il célébra solennellement dans les maisons de la Compagnie. Ces chrétiens profitèrent de l'occasion du Jubilé pour approcher des divins sacrements.

Le Père avait fait insérer dans une grande croix dorée une relique de la croix de Notre-Sauveur, envoyée par le P. Général à la chrétienté japonaise, et l'adoration de cette relique sacrée excita vivement la ferveur des fidèles.

Le Père ne crut pouvoir se dispenser d'aller rendre hommage à Findeyori, fils de Taïcosama, qui résidait dans le château d'Ozacca dont il était le seigneur. En effet, la Compagnie de Jésus avait une maison à Ozacca, et il s'y trouvait une chrétienté assez nombreuse. Itchi-

nocami, gouverneur de Findeyori et régent d'Ozacca, touché de la démarche du Père, l'accueillit avec empressement, lui fit mille excuses pour les contradictions passées, tant en son propre nom qu'au nom de Findeyori, et promit que les chrétiens seraient bien traités à l'avenir. Itchinocami conduisit le Père à l'audience de Findeyori, et dans la conversation, demanda au Père s'il n'avait rien d'intéressant à montrer au jeune prince. Le Père ayant répondu que ses catéchistes savaient parfaitement chanter et jouer des instruments d'Europe, le gouverneur le pria de les faire venir le lendemain. En effet, ces jeunes gens vinrent avec tous leurs instruments, harpe, viole, rebec, orgue à cylindre, etc., et exécutèrent une sérénade en présence de Findeyori qui en parut ravi. Cette visite fut surtout avantageuse en assurant aux chrétiens d'Ozacca les bonnes grâces du jeune prince : la mère elle-même de Findeyori, Mandorocosama, témoigna sa satisfaction de cette marque de déférence donné à l'héritier de Taïcosama.

Le P. Paëz, ayant achevé ses démarches officielles, ainsi que la visite des membres de la Compagnie et des maisons existant dans ces contrées, se mit en route pour Nangasaki. Il passa à Firochima, en Aki, première résidence de la Compagnie en venant d'Ozacca, et s'embarqua pour une île située à cinq lieues de

Firochima, et consacrée à un Cami grandement vénéré dans les neuf Etats qui formaient l'ancien domaine de Morindono, et dont lé temple magnifique passait pour avoir été bâti par un ancien prince appelé Dgiomari. Dans ce temple, on dit au Père que l'âme du Cami se transformait en deux rats : et il vit en effet deux de ces animaux grignotant du riz en présence de l'idole.

Le Père se rendit ensuite à Cocoura, en Bougen, où les chrétiens et aussi le prince Nangawoca Yetsoundono lui firent l'accueil le plus empressé. Ce dernier lui fit donner quatre cents sacs de riz.

De là, le Provincial se rendit à Facata, en Tchicougen dont le prince Thicougennocami, connu précédemment sous le nom de Caïnocami, lui fit don de vingt barres d'argent ou environ cent cruzades, puis, à Akizzouki, dans la même province : le seigneur de cette place était Couranda Soyemondono, oncle de Caïnocami, et chrétien. Le Pèr e y fit la dédicace d'une nouvelle église.

Le Père se rendit encore à Yanagawa, en Tchicoungo, résidence nouvelle de la Compagnie : le prince Tanaca Tchicoungodono fut très bienveillant. A sept lieues d'Akizzouki et d'Yanagawa se trouvait Couroume, ancienne seigneurie de Tochirondono, gendre de François Civandono de vénérable mémoire, chrétien.

lui-même, et qui avait pris grandement à cœur la conversion de ses vassaux. Cette chrétienté s'était heureusement conservée.

Le prince Tanaca fit inviter le Père à venir le visiter dans son palais, et pour lui faire honneur, il fit balayer et arroser les rues qui allaient de la maison de la Compagnie à la citadelle, marque extraordinaire d'égards, et qui n'est donnée qu'aux personnes du plus haut rang. Le prince s'avança en dehors de la porte, au milieu du pont et tous ses seigneurs avec lui. Il offrit un banquet magnifique, et daigna se lever une fois et faire l'office d'échanson. Il voulut aussi visiter le Père en sa demeure, et entendre la sainte messe et la prédication. Il vint en effet le dimanche suivant, et il apporta au Père un présent de vingt barres d'argent et pour l'usage de l'église une offrande de douze mille deniers (environ treize ou quatorze cruzades). Il assista avec un grand respect au saint sacrifice, et donna de grands éloges au discours prononcé par un Frère très instruit sur les sectes japonaises. Il apprécia singulièrement aussi la symphonie qui lui fut donnée pendant le repas, et, en entendant le petit orgue, il s'écria qu'il lui semblait être déjà dans le paradis d'Amida.

Le Père devait se rendre par mer à Arima; le prince lui rendit les mêmes honneurs à son

départ, faisant balayer et arroser les rues et le chemin jusqu'au port, mit à sa disposition une barque de vingt-cinq rameurs, et l'accompagna lui-même jusqu'en dehors de la barre.

Le Père arriva ainsi en peu de temps à Arima et de là à Nangasaki, après cinq mois d'un heureux voyage.

Ce fut le 22 mars 1612 que le P. François Paëz quitta le Japon pour retourner à Macao.

*
* *

Paiva (François de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père passa neuf années au Japon et mourut à Ozacca en 1609, à l'âge de trente-neuf ans. Il était Portugais.

*
* *

Paul de Sainte-Foi, ou Angéroo. En 1542, trois marchands portugais abordèrent à Cangochima, port et ville de la province de Satsouma, au Japon. Un homme de trente-cinq ans appelé Angéroo, fort riche et de l'une des meilleures familles du pays, se lia d'abord avec ces étrangers, et ceux-ci, étant entrés insensiblement dans sa confidence, apprirent de lui que le souvenir des péchés de sa jeunesse lui causait continuellement de violents remords de conscience; que pour les apaiser, il s'était retiré dans une maison de bonzes, dans la pensée que

l'entretien et les bons avis de ces ministres des dieux pourraient calmer ses inquiétudes; mais que ce remède, au lieu de le guérir, n'avait servi qu'à augmenter sa peine, et que de jour en jour il sentait son mal empirer. Ceux à qui il s'ouvrit de la sorte firent apparemment ce qu'ils purent pour le soulager, mais ils le quittèrent sans y avoir réussi.

Deux ans après, un autre Portugais, nommé Alvarez Vaz, étant allé trafiquer à Cangochima, Angéroo lui communiqua ses peines intérieures, comme il l'avait fait aux trois marchands. Vaz, qui avait connu le P. François Xavier à Malacca et qui était plein de ce qu'il lui avait vu faire de merveilleux, engagea le Japonais à aller trouver aux Indes le saint apôtre. Angéroo se sentit véritablement pressé de suivre cet avis; mais la pensée qu'il lui fallait abandonner sa famille et s'exiler en quelque façon dans un pays inconnu, l'empêchait de se résoudre, lorsqu'ayant tué un homme dans une rencontre, la crainte d'être recherché l'obligea de s'embarquer sur le premier vaisseau en partance, qui fit voile pour Malacca.

Angéroo y arriva en 1546, mais ayant appris en débarquant que le P. Xavier venait d'en partir pour aller aux Moluques, il se remit en mer sur-le-champ, et reprit la route du Japon, sans faire aucune attention au motif qui l'avait

contraint de prendre la fuite. Il fut près de deux ans à errer sur ces mers, les vents contraires et ses irrésolutions l'arrêtant tantôt dans un port et tantôt dans un autre. Enfin Dieu, qui voulait faire de lui le chef des prédestinés de sa nation, permit qu'étant sur le point de prendre terre au Japon, une tempête, après l'avoir mis en danger de périr, le repoussât au port de la Chine, d'où il était parti. Il y rencontra Alvarez Vaz qui s'en retournait aux Indes, ce marchand le prit sur son navire et le ramena à Malacca, où le P. Xavier était de retour des Moluques.

Dès la première fois qu'Angéroo vit le saint, il en fut charmé, et l'homme de Dieu, en l'embrassant, lui dit que, pour obtenir ce qu'il désirait, il fallait rendre au souverain du ciel et de la terre les hommages qui lui sont dus. Alors Angéroo demanda qu'on l'instruisît au plus tôt des vérités chrétiennes. Le Père quitta tout pour l'instruire, mais une affaire de conséquence l'ayant appelé à la côte de la Pêcherie, il envoya son prosélyte et deux serviteurs qui l'avaient suivi, au séminaire de Goa.

Au bout de quelques mois, le P. Xavier, s'étant rendu dans cette ville, fut extrêmement surpris des progrès que les Japonais avaient faits dans la connaissance de la Religion. Il ne laissa pourtant pas de différer leur baptême, malgré leurs vives instances. Enfin ils le reçurent le jour

de la Pentecôte, des mains de Jean d'Albuquerque, l'évêque des Indes. La grâce du sacrement se rendit sensible dans l'âme d'Angéroo, et elle y produisit en un moment cette paix qui, depuis tant d'années, faisait l'unique objet de ses vœux. Il prit le nom de Paul de Sainte-Foi, en mémoire de la maison où il avait reçu tant de bienfaits du Ciel, et qu'on appelait indifféremment le Collège de Saint-Paul, et le séminaire de Sainte-Foi. De ses deux serviteurs, l'un fut nommé Jean, et l'autre Antoine.

Aussitôt après leur baptême, le P. Xavier, trouvant dans le maître et dans les serviteurs de grandes dispositions à une éminente sainteté, leur fit commencer les exercices spirituels de saint Ignace, sous la conduite du P. Cosme de Torrez. Pendant cette retraite qui dura trente jours, le Ciel communiqua à ces fervents néophytes ses faveurs les plus singulières. Paul de Sainte-Foi ne parlait et ne pouvait parler que de Dieu; on l'entendait souvent, lorsqu'il était seul, témoigner tout haut, avec des élans d'amour très sensibles, le désir qu'il avait de mourir pour son Dieu, et le zèle dont il brûlait pour le salut de ses concitoyens.

Ce fut le 15 août 1549 que le P. François Xavier arriva à Cangochima, après une navigation très périlleuse. Il était accompagné du P. Cosme de Torrez, du F. Jean Fernandez, de

Paul de Sainte-Foi et des deux serviteurs de ce dernier. Ce ne fut pas un léger sujet de joie pour la famille de Paul que de le revoir après une si longue absence, et lorsqu'on le croyait absolument perdu. Mais ce qui combla les missionnaires de consolation, ce fut de voir que, dès les premiers entretiens, ce fervent néophyte eût fait de sa femme, de sa fille et de la plupart de ses parents autant de catéchumènes. Le P. Xavier les baptisa.

Cependant Paul fut obligé d'aller rendre ses hommages au prince de Satsouma, et de lui demander sa grâce pour le meurtre qui avait occasionné sa fuite. Il fut bien reçu et obtint facilement ce qu'il demandait. Le prince lui fit mille questions sur les aventures de son voyage, sur le commerce et la puissance des Portugais dans les Indes, et sur la religion qu'ils y avaient établie. Paul de Sainte-Foi satisfit le prince sur tous ces sujets et s'étendit beaucoup sur tout ce qui concernait la religion chrétienne. Comme il se voyait écouté avec plaisir, et qu'on paraissait même être touché de ce qu'il disait, il tira un tableau qu'il tenait caché sous sa robe et le montra à l'assemblée. C'était une Vierge très bien peinte, ayant entre ses bras l'Enfant Jésus. Le prince fut si frappé à cette vue que, dans le moment, il mit les deux genoux à terre poür rendre hommage au Fils

et à la Mère dont les visages lui parurent respirer quelque chose de divin. La princesse, sa mère, à qui il voulut qu'on portât cette image, se trouva saisie du même sentiment de religion dont il avait été pénétré, et se prosterna avec toutes ses filles pour adorer le Dieu des chrétiens. Le P. Xavier, ayant appris ce qui s'était passé à cette audience, en fit demander une pour lui-même. Il n'eut pas de peine à l'obtenir, et le prince lui donna un ample pouvoir de prêcher la loi chrétienne dans ses Etats.

Cependant les prédications et les miracles du Père, ainsi que les conversions qui suivirent, inquiétèrent si fort les bonzes, qu'ils firent de vives réclamations auprès du prince. Celui-ci les eût sans doute méprisées, si, en raison de certaines circonstances, il ne se fût trouvé tout disposé à leur accorder ce qu'ils voulaient. On venait, en effet, d'apprendre à la cour de Satsouma que les navires des Indes, qui d'ordinaire abordaient à Cangochima, étaient allés mouiller à Firando. La seule commodité du mouillage était la cause de cette conduite des Portugais; mais il fut impossible de faire entendre sur ce point raison au prince de Satsouma, qui ne songeait qu'à ses intérêts commerciaux; et, pour témoigner son mécontentement, il fit bientôt publier un édit qui

défendait, sous peine de la vie, de quitter l'ancienne religion du pays. Dès que cet édit eut paru, on s'empressa de s'y conformer, et l'on n'eut plus de rapports avec les missionnaires.

Avant de partir de Cangochima, le P. Xavier recommanda à Paul de Sainte-Foi de veiller à la conservation du petit troupeau des convertis, qui n'était guère composé que d'une centaine de personnes. Paul, se sentant très honoré d'un si haut ministère, quitta tout aussitôt pour y vaquer uniquement. Mais Dieu n'avait pas comblé ce fervent néophyte de tant de grâces pour n'en faire qu'un chrétien ordinaire. Quand les bonzes virent que le départ des missionnaires n'avait ramené au culte des idoles aucun de ceux qui l'avaient abandonné, ils s'en prirent à Paul de Sainte-Foi et lui suscitèrent tant de persécutions qu'il fût obligé de passer dans un autre pays.

*
* *

PAUL, D'AMANGOUTCHI. En 1553, deux bonzes fort célèbres dans l'empire du Japon, vinrent de Méaco à Amangoutchi pour voir les docteurs étrangers dont on parlait beaucoup, et pour s'opposer, s'il était possible, aux progrès de leur doctrine. Leur réputation attira l'attention de toute la ville, et les premières conférences qu'ils eurent en public avec le P. Cosme de

Torrez, bien que la vérité y eût triomphé, ne diminuèrent point l'estime qu'on avait pour eux. D'ailleurs, la modération qu'ils faisaient paraître en toute occasion, leur douceur et leur honnêteté donnaient un grand relief à leur mérite, et les missionnaires n'avaient pas encore eu d'adversaires aussi redoutables et dont la conversion fut plus à désirer.

Un jour que le P. Cosme de Torrez prêchait sur une place de la ville, les deux bonzes vinrent lui proposer quelques difficultés assez sérieuses. Le Père y répondit de telle manière qu'ils n'eurent plus rien à répliquer ; puis ayant continué son discours, il vint à citer un passage de saint Paul : alors l'un des deux bonzes lui demanda qui était ce Paul, sur l'autorité duquel il faisait tant de fonds. Avant donc de poursuivre, le Père raconta brièvement toute l'histoire de l'Apôtre des gentils, et il avait à peine fini que son interlocuteur, élevant la voix, s'écria : « Ecoutez, Japonais, et que personne ne puisse en douter, je suis chrétien, et comme j'ai imité Paul, le persécuteur, je veux désormais imiter Paul, l'Apôtre. Et vous, mon cher compagnon, dit-il en s'adressant à son confrère, suivez mon exemple, et puisque jusqu'à présent nous nous sommes unis pour combattre la religion chrétienne, allons, dès maintenant, ensemble, l'annoncer à ceux qui ne la connais-

sent pas. Je prendrai le nom de Paul, et vous prendrez, vous, celui de Barnabé. » Ayant prononcé ces paroles, le bonze se jeta aux pieds du P. de Torrez, son compagnon fit de même, et le Père, ne voulant pas résister à leurs instances, leur conféra le baptême.

Dès que les néophytes furent capables de travailler au salut des âmes, ils s'y employèrent avec un zèle admirable; on les voyait parcourir ensemble les bourgs et les villages, semant le bon grain de la parole évangélique, et Dieu les assistait souvent dans leur ministère par des miracles.

En 1556, trois ans après sa conversion, Paul se trouvait à Firando avec le P. Balthasard Gago, lorsqu'il tomba gravement malade; voyant bien que Dieu voulait le tirer de ce monde, il pria instamment le P. Balthasard de le faire transporter en Boungo pour y recevoir la bénédiction du P. de Torrez et rendre son dernier soupir entre les bras de celui qui lui avait conféré le baptême. On lui accorda ce qu'il désirait, et il fut conduit par mer en Boungo. Là le P. de Torrez le reçut avec beaucoup de joie, comme son fils spirituel, et aussi avec beaucoup de douleur comme un homme déjà mourant, qu'il aimait pour sa rare vertu et pour les services qu'il avait rendus à l'Eglise. Voyant que le malade arrivait à sa fin,

le Père entendit sa confession et lui administra les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction. Après la cérémonie sacrée, Paul exhala son dernier souffle en prononçant dévotement les saints noms de Jésus et de Marie. Depuis sa conversion, Paul s'était appliqué avec un soin extrême à imiter son saint patron, et on peut dire qu'il était comme une copie vivante du Docteur des nations; tout ce que la pénitence a de plus austère n'était pas trop rigoureux pour cet heureux prédestiné à la gloire éternelle.

*
* *

Paul, Prince de Tosa. Ce prince avait épousé l'une des filles de Civandono, prince de Boungo, et il se trouvait, en 1576, à la cour d'Ousouki, où il s'était réfugié par suite d'une révolte de ses sujets. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'un jugement sain, et qui prenait un plaisir extrême à entendre les prédications des missionnaires. La comparaison qu'il fit de leur doctrine avec celle que professaient les bonzes, l'amena vite à la découverte de la vérité, et il résolut en son cœur de mourir chrétien. Mais deux choses l'empêchaient de se convertir à Jésus-Christ, l'une était la considération du monde, qui lui inspirait de l'éloignement pour une religion qui enseignait la pratique de

l'humilité, et l'autre était l'exemple de Civandono, son beau-père, et des deux fils de ce prince, qui étaient depuis longtemps attentifs aux instructions des missionnaires et n'embrassaient pas la foi.

Cependant lorsque l'un de ses beaux-frères eut été baptisé sous le nom de Sébastien, il ne balança plus, et après quelques conférences avec le P. François Cabral, il fut baptisé à Ousouki sous le nom de Paul. Peu de jours après son baptême, il fut rappelé dans ses Etats, mais à peine y était-il entré que ses sujets, apprenant qu'il était chrétien, le contraignirent de nouveau à mettre ses jours en sûreté. Le prince avait regardé son rétablissement comme un effet de la protection de Dieu sur ceux qui le servent; aussi une révolution si prompte ébranla-t-elle sa foi; mais il eut encore assez de force d'esprit pour demander au P. Cabral qu'il lui envoyât quelqu'un pour le consoler et le fortifier. Le Père, qui n'avait aucun missionnaire à sa disposition, lui écrivit une très belle lettre sur la situation où il se trouvait; il lui faisait concevoir le prix des adversités, et lui prouvait par plusieurs exemples que des épreuves comme celles que la Providence venait de lui ménager, avaient toujours été regardées comme des témoignages infaillibles d'une bonté particulière de Dieu. Cette lettre et les pieux discours de

l'admirable Tobie l'Aveugle eurent tout l'effet qu'on pouvait en désirer.

Convaincu alors que le royaume des cieux méritait bien d'être acheté par le sacrifice de tous les sceptres de la terre, le prince Paul entra avec une résignation parfaite dans les desseins de Dieu sur lui. En 1581, le P. Alexandre Valignani eut l'occasion de le voir, et il le trouva aussi content dans sa disgrâce que s'il eût été l'empereur du Japon.

*
* *

Paul, Page japonais, Confesseur de la foi. Le seigneur Mondodono, ayant remarqué la rare intelligence et les belles dispositions de l'un de ses pages, jugea à propos de l'envoyer au Collège des PP. de la Compagnie de Jésus. Ce page, qui avait à peine dix-huit ans, y alla donc, selon le désir de son maître; et il arriva qu'entendant souvent parler de la vérité et de la sainteté de la religion chrétienne, il voulut la connaître. On l'en instruisit, et il en fut tellement charmé, qu'il demanda instamment à recevoir le baptême et le reçut en effet sous le nom de Paul. Depuis ce moment, on vit le néophyte se montrer doux et courtois, s'adonner fort à l'oraison, fréquenter les sacrements et s'exercer à la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Quand le Tono eut appris la conversion de son page, il en fut très mécontent, mais il dissimula, pensant qu'il lui serait facile, plus tard, de le ramener au culte des idoles, d'autant plus que ses parents et toute sa famille y étaient fort attachés. Après avoir achevé ses études, Paul rentra au service de son maître, et tout alla bien jusqu'au jour où celui-ci voulut l'obliger à prêter serment de fidélité, en jurant par les Fotoques. Comme Paul s'y refusait énergiquement, le Tono entra dans une telle colère, qu'il se mit à l'accabler d'injures et même à le menacer de mort. Mais Paul, sans s'émouvoir, lui dit : « Ce n'est pas par manque de loyauté ou d'affection envers vous, que je refuse de faire ce que vous exigez de moi, mais à cause du respect que je dois avoir pour mon Dieu ; et je l'offenserais gravement si je venais à jurer par un autre que par lui, qui est le souverain Maître de toutes choses ; je ne le ferai donc pas même au péril de ma vie. D'ailleurs, vous pouvez me faire mourir, et ce serait une faveur dont je vous serais reconnaissant, surtout si ma mort était pénible et douloureuse. » Ayant ainsi parlé, Paul se mit à genoux, éleva les mains, les joignit et commença à prier. Loin d'être touché par un langage si raisonnable et une attitude si humble, Mondodono n'en devint que plus furieux ; il saisit son page par les cheveux,

le traîna par terre, et lui mettant son épée sur le cou, il lui criait : « Renie ton Dieu, ingrat, renie ton Dieu, ou je te tue. » A ce bruit inaccoutumé qu'ils entendirent, les officiers du Tono accoururent et parvinrent à le calmer, et l'un de ses cousins ayant demandé à se charger de cette affaire, le Tono lui confia la garde de Paul.

Quelque temps après, Mondodono fit appeler son page, et, à son grand regret, le trouvant toujours dans les mêmes sentiments, il commanda de le dépouiller de ses armes, de ses vêtements et de le jeter en prison, avec défense expresse de lui parler. Paul y demeura quatre jours entiers, pleurant de joie et remerciant Dieu du bonheur qu'il avait de souffrir pour lui. Ce temps écoulé, Mondodono rappela le page, et le voyant garrotté, il lui demanda, avec un air de pitié, si décidément il ne se repentait pas de son obstination, mais le retrouvant aussi ferme et aussi résolu que jamais, sa colère ne connut plus de bornes. et il commanda de lui serrer les pieds entre deux canons d'arquebuse. Pendant ce supplice, Paul, quoique d'une complexion délicate, ne fit entendre aucune plainte; il dit seulement au Tono : « Vous pouvez faire de mon misérable corps tout ce que bon vous semblera, car si d'un côté ma chair qui n'est ni fer, ni bronze, ressent vivement la douleur, de

l'autre, mon âme est comblée d'une joie indicible; et dans le cas où vous voudriez me faire trancher la tête, je vous prierais d'ordonner que ce soit avec une épée en mauvais état, afin que le bourreau ne puisse en terminer d'un seul coup. »

Un moment, le Tono parut ému de ce langage, mais bientôt se montrant inexorable, il s'écria qu'une pareille désobéissance méritait certainement la mort, et tout de suite il fit suspendre et tourmenter Paul; mais, sans perdre courage, le vaillant champion de Jésus-Christ, tenant son chapelet à la main, continuait à louer et à prier Dieu; il n'avait qu'un désir, c'était de donner sa vie en témoignage de sa foi. Mais Dieu en disposa autrement. En effet, sur les représentations que lui firent quelques personnes de sa cour, Mondodono finit par avoir honte de sa conduite, et il renvoya Paul chez son père, en lui signifiant toutefois, que, si dans un mois il ne s'était pas encore rangé à sa volonté, il le ferait rappeler de nouveau.

Voyant la palme du martyre lui échapper, Paul en éprouva plus de douleur que des tortures qu'il avait endurées, mais il s'en consola en pensant que l'obéissance est de tous les sacrifices le plus agréable à Dieu. Tout ceci se passait en l'année 1609, et depuis, Paul sut gagner le cœur de son maître par de bons

services, tout en demeurant fidèle à son Dieu.

*
* *

Paul, d'Arima, Confesseur de la foi. Un chrétien, nommé Paul, avait été caché dans Arima par les principaux de la ville qui voulaient le soustraire aux conséquences de la persécution; mais ces païens lui ayant dit depuis, que, s'il ne voulait changer de sentiment, ils seraient obligés de le déférer au Tono, Paul s'en alla de lui-même à Chimabara, et là il déclara aux gouverneurs qu'il était chrétien, et prêt même à tout souffrir plutôt que de renier sa foi. Ces juges, indignés, le firent enfermer avec défense de lui donner aucune nourriture. Après le tourment de la faim, on lui en fit subir plusieurs autres, et on le remit entre les mains d'un soldat païen qui était son ami. Celui-ci fit pendant quatre ou cinq jours ce qu'il put pour le détourner de la foi, mais le trouvant inflexible, il avertit les gouverneurs qu'il perdait sa peine et qu'il n'y avait rien à espérer. Alors Paul fut condamné à une nouvelle et plus terrible épreuve; en effet, le 21 mars 1627, dimanche de la Passion, on lui imprima avec un fer rouge sur le front et sur les joues l'inscription suivante : « Cet homme est châtié de la sorte pour être chré-

tien. » Ensuite, on lui coupa six doigts. Paul accepta ses douleurs en union à la passion divine, dont ce jour était le mémorial. Il demeura prisonnier jusqu'au milieu d'avril. Paul était le père de Pierre Sadouyo, qui devint novice de la Compagnie de Jésus et fut brûlé vivant.

*
* *

PAUL, Frère de l'Ordre de Saint-Augustin, Japonais. Ce Frère, après d'incroyables efforts pour repasser au Japon, mourut consumé d'infirmités à Manille, en 1634.

*
* *

PÉRÉIRA, GUILLAUME, Frère de la Compagnie de Jésus. Il naquit à Lisbonne, et mourut en 1603, à l'âge de soixante-six ans. Il avait passé quarante-cinq ans dans la Compagnie où saint François Xavier l'avait reçu, et plus de quarante au Japon. Son occupation ordinaire était d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants; il remplissait cette fonction avec une dévotion particulière, et il la continua jusqu'à sa dernière maladie.

*
* *

PÉRÉNA, JACQUES, Frère de l'Ordre de Saint-Augustin. Il vint de Manille au Japon, en 1604,

et fut attaché à la mission augustine du Boungo.

*
* *

Pérez, François, Prêtre de la Compagnie de Jésus. En 1592, le P. Organtini étant absent de Méaco, le P. Valignani, Visiteur, y envoya le P. Pérez pour le remplacer. En 1596, le P. Pérez se rendait à Nangasaki, lorsqu'il apprit, en chemin, tout ce qui se tramait à la cour impériale contre les chrétiens ; il revint aussitôt sur ses pas et accourut à Méaco, afin de partager les périls du P. Organtini, et de donner son sang pour la confession de la foi.

*
* *

Piano, Jules, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Italien. Il naquit à Macérata, passa vingt-sept ans au Japon et mourut le 25 septembre 1605, à l'âge de soixante-huit ans; il avait quarante et un ans de religion.

*
* *

Pierre, d'Ariye. En 1627, à Ariye, près d'Arima, Gaspard Kitchisouké et Lucie, sa femme, furent frappés avec le bâton, exposés nus et brûlés par tout le corps, pour la confession de

la foi. Leur fils de treize ans, appelé Pierre, leur fut associé dans la souffrance. On lui commanda de tenir avec sa main un vase de porcelaine rougi au feu. L'enfant le prit dans les deux mains et le conserva longtemps. Tous les gentils étaient dans l'admiration.

*
* *

Pierre-Baptiste. Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Il était fils d'habit de la province de Saint-Paul. Après avoir été ministre provincial de la province de Saint-Grégoire des Philippines, il passa au Japon en qualité de Commissaire. Resté à Nangasaki, pendant la persécution de 1614, il chercha, avec plusieurs religieux à venir en aide aux chrétiens d'Arima, mais ce fut en vain, parce que tous les chemins étaient fermés. Alors il quitta le pays ; mais il y revint en 1615, et assista les soldats chrétiens de l'armée de Findeyori, fils de Taïcosama, qui fut assiégé dans Ozacca et vaincu par Daïfousama, son beau-père. Vers la fin de l'année 1616, le P. Pierre-Baptiste partit pour le Mexique, et il baptisa près de cent cinquante Japonais qui moururent pendant la navigation. En 1628, le Père était à Madrid, comme témoin dans les procès apostoliques concernant les martyrs du Japon. L'année suivante, il revint à Manille avec trente religieux. Ayant repris la

mer pour retourner en Espagne, il mourut en 1630, avant d'arriver au Mexique.

*
* *

Pinéda, Michel, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il était né à Chiki, en Amacousa. Il fut exilé à Manille et revint au Japon avec le P. Cassouï, son compatriote. Ayant été renvoyé par son hôte pendant une nuit de tempête, il fut saisi d'une maladie mortelle et succomba le troisième jour, près de Nangasaki, en septembre 1633. Il avait cinquante-six ans d'âge, et vingt-six de Compagnie.

*
* *

Porro, Jean-Baptiste, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il était né à Milan et entra dans la Compagnie vers 1592. Il arriva au Japon à l'époque où la mort de Taïcosama avait rendu la paix à l'Eglise. Alors dans toutes les parties de l'empire, la Religion se propagea d'une manière admirable. Plusieurs missionnaires étaient rentrés secrètement dans leurs résidences; sur les terres d'Arima et d'Omoura, les églises avaient été relevées; des chrétientés nouvelles se formaient en divers lieux. Dans l'intervalle de huit mois, de février à octobre 1599, environ quarante mille infidèles reçurent le baptême : le plus grand nombre se

trouvait dans la principauté de Fingo, domaine de Tsoucamidono, et ce fut surtout l'œuvre du P. Jean-Baptiste Porro, qui résidait à Oyano, et qui, ne pouvant suffire à l'enseignement des catéchumènes, appela plusieurs de ses con frères, et avec leur assistance, baptisa plus de trente mille personnes.

En 1609, D. Rodrigue de Vivero, ex-gouverneur des Philippines, ayant eu plusieurs audiences de Daïfousama, à propos d'un traité de commerce, ce fut le P. Jean-Baptiste Porro qui lui servit d'interprète.

En 1615, Ozacca, qui tenait pour le prince Findeyori, fils de Taïcosama, ayant été assiégé, pris et brûlé par les troupes de Daïfousama, le P. Porro, qui était demeuré dans la ville, fut comme enveloppé dans son désastre. Pendant le plus fort de l'incendie, il confessait les chrétiens, et, à ce moment même, il baptisa un infidèle. Au lever de l'aurore, il s'échappa vers la campagne; il se vit aussi dépouillé de ses habits, et on ne lui laissa qu'une veste en lambeaux. Il traversa comme par un miracle l'armée de Daïfousama, et arriva dans les quartiers de Massamoune, prince de Wochou. Il sollicita la protection de ce seigneur pour pouvoir aller à Mouro; Massamoune lui fit répondre qu'il aurait tout fait en sa faveur s'il n'eût été chrétien. Proscrit ainsi pour le nom

du Fils de l'homme, le religieux continua d'errer dans la contrée jusqu'à l'heure marquée par la Providence.

La lettre que le P. Jean-Baptiste Porro écrivit au sujet du siège d'Ozacca est d'un grand intérêt : nous allons la reproduire en partie.

Après avoir décrit l'invasion d'Ozacca par l'armée de Daïfousama, le Père continue ainsi :

« Dans le moment même se présentèrent à moi deux chrétiens qui me persuadèrent de quitter le réduit où je me trouvais, et qui me conduisirent dans une maison assez vaste, qui entourait une assez grande cour, suffisante pour nous préserver du feu. Cette maison, disaient-ils, devait rester intacte, comme appartenant à un seigneur, lequel servait dans l'armée de Daïfousama. Dans le premier élan de l'invasion d'Ozacca, les chrétiens ne furent pas d'avis que je sortisse de la ville, car les ennemis vainqueurs massacraient tout ce qui s'offrait à eux. J'étais depuis quelque temps dans cette place, quand voici que tout autour de moi les flammes éclatent furieusement et embrasent toute la cité : les airs retentissent de clameurs et de hurlements désespérés. Le vent s'était conjuré avec les flammes pour la ruine d'Ozacca, et, entre midi et la vingt-troisième heure, on vit, par une effroyable métamor-

phose, cette grande ville anéantie, quand cinq heures auparavant ses édifices dominaient majestueusement l'horizon; et sa glorieuse citadelle se trouva réduite à un amas de cendres. Je me vis alors en très grand péril d'être étouffé par la fumée, ou rôti par le feu ; mais grâce à la divine Providence, l'édifice où je me trouvais ne se consuma pas tout à la fois : aussi nous changions de place selon que se déplaçait l'incendie. Je finis par me choisir un abri dans une touffe de bambous, au milieu des arbres de la maison, ayant les paupières, pour ainsi dire, cuites, par la brûlante âcreté de la fumée. Là, j'entendis la confession des chrétiens, et je baptisai un gentil, que l'eau baptismale préserva du double feu, du temporel et de l'éternel. La clarté du jour venant à manquer, nous résolûmes d'un commun accord de passer la nuit au même endroit; car sortir d'Ozacca, c'était se précipiter sur la pointe des lances, et l'on présumait qu'au lever du nouveau jour les ennemis seraient moins cruels.

« Le lendemain arrivant, nous vîmes accourir vers les bambous une troupe de vingt soldats, qui pour le premier salut, nous envoyèrent de loin une décharge d'arquebuses ; puis, l'épée nue à la main, ils nous abordèrent en nous menaçant. Le dogique, le serviteur et

plusieurs de nos compagnons se dispersèrent. Je demeurai sur le lieu même avec Sacouan et quelques autres. J'avais compris que la fuite m'était impossible, et que le fait d'attendre et de me faire reconnaître pouvait m'être favorable. Ils se précipitèrent sur moi, me dépouillèrent, et ne me laissèrent sur le corps qu'une tunique en lambeaux, que j'avais revêtue d'avance, afin que si j'étais dépouillé du reste, je ne fusse pas laissé nu, ils m'enlevèrent mon reliquaire et tout le reste, et me laissèrent aller. Sacouan fut mis tout à fait nu. Je m'éloignai, et partout où je dirigeai mes regards, je n'aperçus que des cadavres ou des infortunés criblés de blessures, ou en partie brûlés. Après être sorti d'Ozacca, je vis les ennemis y pénétrer par cinquante ou par cent; j'entendis les propos sanglants qu'ils me décochaient au passage; d'autres me menaçaient plus directement, et d'autres m'appliquaient leurs lances à la poitrine et leur épée au cou. Huit ou dix fois dans la matinée je me crus et je me vis mort. Le Seigneur daigna me protéger; je sentis s'accroître ma confiance en sa divine Providence, et je fus sensiblement consolé par la pensée d'être pour son amour au milieu de ces épreuves.

« Enfin laissant Ozacca derrière moi, je traversai l'armée de Massamoune, beau-père du

second fils de Daïfousama. Je fus remarqué par un soldat, lequel, présumant que je pouvais être un des Pères, m'appela et me conduisit très respectueusement dans sa tente, me disant qu'il ne consentirait jamais à ce que j'allasse au delà, dans une telle occurrence, au péril très évident de ma vie. Je demeurai tout ce jour avec lui; le lendemain, qui fut le 5 juin, mon hôte partit pour Méaco : et moi-même, retombant dans un péril extrême, je me dirigeai du côté de Massamoune, je trouvai ce seigneur sur le point de monter à cheval pour se rendre à Méaco, Je lui exposai brièvement que j'étais un étranger, de la cité de Nangasaki, et que m'étant trouvé dans les dernières circonstances à Ozacca, j'étais réduit dans le triste équipage dans lequel il me voyait, et je le priai par grâce de faciliter mon passage à Mouro, et de là à Nangasaki. Massamoune me fit répondre par un page qu'il m'aurait octroyé sans peine et immédiatement ma requête, si je n'avais pas été chrétien. Cette réponse me fut l'occasion d'une satisfaction plus vive que si Massamoune m'avait comblé de toutes les richesses et les joies que peut procurer le Japon tout entier; je me consolai par la pensée de la Providence divine, qui, je le savais, ne me ferait jamais défaut. Mais si je devais succomber au milieu de ces désastres, je pressais contre mon cœur

cette espérance comme un faisceau de myrrhe, car alors je devais périr « rejeté comme mauvais à cause du Fils de l'homme ».

« Ainsi repoussé, je cheminai tout au travers de l'armée du Couanto, et j'étais déjà près de Soudmidgiochi, quand je vis accourir en menaçant ma vie des soldats qui jetèrent la main sur moi. Déjà même ils levaient leurs cimeterres pour me tailler en pièces, quand l'un d'entre eux, me protégeant en élevant les mains, s'écria que j'étais un étranger, ainsi que le prouvaient la couleur de mon visage et mes paroles mêmes, et il réussit à me faire laisser libre.

« Echappé des mains de ces gens, je touchais à Soudmidgiochi, quand, par la volonté divine, je rencontrai deux gentilshommes principaux de la maison d'Awanocami, prince d'Awa; ceux-ci me reconnurent sur-le-champ, et me recommandèrent de ne pas aller plus avant, pour ne pas m'exposer à un péril infaillible de mort. Ils me témoignèrent une compassion sincère et un grand désir de m'être utiles. Ils rentrèrent dans leurs pavillons, et peu d'instants après, l'un d'eux sortit et m'introduisit. Il me convia gracieusement à sa table et me fit donner un habit pour me couvrir, m'invitant à rester avec lui et me promettant de me faire passer sur sa propre barque dans la province

d'Awa et de m'emmener ensuite à Mouro. Je le remerciai donc avec la reconnaissance que méritait son humanité, et que me suggérait ma situation présente. Je demeurai cinq jours avec lui.

« Cependant Tsoucounda Matayémon, chrétien noble de la maison de Foucouchimandono, connaissant ma présence, m'envoya chercher par un gentilhomme et un serviteur. Ceux-ci me ramenèrent au pavillon de Matayémon, dans le quartier de Foucouchimandono. Je fus reçu de Matayémon avec les témoignages de la plus cordiale charité, et je m'arrêtai là. Je puis bien dire, après être passé par les épées, par les flammes, à travers les campagnes remplies de morts, en proie à la faim, qui a fait tant de victimes : « C'est à la miséricorde de Dieu que je dois de n'avoir pas succombé. »

Dans les années qui suivirent, le P. Jean-Baptiste fut particulièrement occupé dans les provinces du centre pour y consoler et fortifier les chrétiens persécutés. En 1620, il parcourut les douze Etats du Tchoungocou et les quatre du Chicocou, principalement Farima, dont les chrétiens étaient violemment éprouvés, Matzounga, chrétienté récente et pleine de ferveur, Ocayama, métropole du Bigen, dont les chrétiens s'exilèrent avec joie, ayant pour seul viatique leur confiance absolue dans la Providence,

Le Père baptisa dans Firochima, métropole d'Aki, une personne considérable, différée depuis trois ans, à cause de son rang même, et à qui sa constance valut, après ce temps d'épreuve, le nom et les privilèges d'enfant de l'Eglise.

Le missionnaire pénétra dans le Mimasaca et, pour la première fois, dans les Etats de Fôki, Izzoumo et Inaba. Dans le Fôki se trouve une montagne immense, couronnée de neiges éternelles, où le démon apparaît à toute heure, et se fait adorer sous des formes visibles. Au pied de la montagne étaient semées des bonzeries nombreuses, enrichies par la crédulité des peuples. Le pays d'alentour servait de lieu d'exil, et les précieux exemples des chrétiens souffrant pour la foi, devinrent un signe pour la ruine et la résurrection des infidèles.

D'Izzoumo, le Père se rendit, en côtoyant la mer, à travers les sables mouvants, à Tottora, métropole d'Inaba, et plus tard dans l'Awadgi, contrée originelle des Camis, suivant les traditions japonaises, et dont les naturels, sectateurs fanatiques de ces dieux imaginaires, étaient, de tous les habitants de l'empire, les plus rebelles à la vérité. Néanmoins la grâce y fit des élus, et les bienheureux exilés y possédèrent bientôt des frères en Jésus-Christ.

En 1624, le P. Porro consacrait ses labeurs

aux Eglises du Farima, du Bigen, du Tchoungocou et du Chicocou. Il y recueillait de grands fruits; il y eut dans le Farima, en 1625, cent dix baptêmes d'adultes.

Jusqu'en l'année 1639, nous voyons le P. Jean-Baptiste exercer activement son ministère dans les provinces centrales du Japon et encore plus au Nord; mais cette année fut la dernière de sa vie; car se trouvant dans une bourgade, il y fut brûlé vif avec tous les habitants, sans que personne eût la faculté de s'échapper. Il était âgé de soixante-quatre ans, et en avait quarante-cinq de Compagnie.

*
* *

Protais (ou Jean), Prince d'Arima. Il était fils d'André, prince d'Arima, qui mourut en 1576, quelque temps après son baptême. Il parut d'abord disposé à suivre l'exemple de son père, car il avait de l'esprit et du cœur, comme il le montra bien depuis. Mais parce qu'il était jeune et sans expérience, quelques seigneurs de sa cour lui persuadèrent qu'il courrait risque de perdre ses Etats, s'il changeait de religion. On l'obligea même de défendre aux missionnaires de prêcher dans ses domaines : ce qui rendit les bonzes si insolents, qu'ils firent abattre toutes les croix des chrétiens.

Cependant Soumitanda, seigneur d'Omoura, fut sensiblement touché d'apprendre que le prince d'Arima, son neveu, persécutait les chrétiens et avait chassé les missionnaires de ses terres. C'est pourquoi, poussé d'un zèle tout divin, il vint lui-même le trouver, et lui parla de telle sorte, que le prince, mieux inspiré, promit de rappeler les missionnaires.

Le prince en donna aussitôt avis au P. Cabral, qui, sans perdre de temps, se rendit à Arima pour le saluer et lui offrir ses services. Le prince le reçut très bien, le pria d'oublier le passé, et lui donna le pouvoir de prêcher à tous ses sujets : et pour marque qu'il agissait de bonne foi, il voulut que son jeune frère fût instruit de nos mystères et qu'il reçût le baptême. Ce qui mit le comble à la joie du Père, c'est que le prince lui-même lui fit espérer qu'il suivrait l'exemple de son frère, dès qu'il aurait gagné ses oncles maternels, qui s'étaient toujours opposés à la prédication de l'Evangile.

En 1579, le P. Alexandre Valignani, qui avait succédé au P. Cabral, comme supérieur et Visiteur du Japon, vint voir le prince d'Arima et le trouva refroidi dans sa résolution : car les bonzes et les principaux seigneurs de sa famille l'avaient dissuadé de se faire chrétien. Mais après quelques conférences avec le Père, il

reprit ses premiers sentiments et se détermina à recevoir le baptême. Il ne voulut pas toutefois que ce fût dans la ville d'Arima, mais à Cotchinotsou où il promit de se rendre à un jour qu'il lui marqua, avec un de ses oncles et un cousin qui avaient le même dessein que lui. Le Père Visiteur prépara tout ce qu'il fallait pour rendre cette cérémonie solennelle.

Le jour étant venu, et le prince se disposant à partir, il fut tout à coup saisi d'une convulsion si violente, qu'il tomba comme mort à terre, et qu'on fut obligé de le porter sur son lit. Le bruit de cet accident se répandit aussitôt par toute la ville; les bonzes en tirèrent tout de suite avantage et publièrent que c'était un châtiment visible de leurs Camis.

On ne doutait point que le prince, une fois revenu à la santé, ne changeât le dessein qu'il avait pris d'être chrétien; mais on fut bien surpris de le voir plus ferme et plus résolu qu'auparavant. En conséquence, il manda au P. Visiteur qu'il se rendrait à Cotchinotsou un autre jour, qu'il lui marqua. Mais Satan qui prévoyait la ruine de son empire, si ce prince quittait son parti, brouilla tellement les affaires, qu'il ne put encore exécuter son dessein. Le seigneur Riozogi, qui avait été battu par Soumitanda, avait fait alliance avec quelques princes, ses voisins, s'était rendu maître de la

province de Tçhicoungo, et venait fondre sur celle d'Arima, ce qui obligea le prince de se mettre en défense. Mais comme il n'avait point de forces capables de résister à ce seigneur victorieux, il pria le P. Valignani de l'aller trouver pour ménager quelque accommodement. Il voulut cependant être baptisé avant cette négociation. Le lieu qu'il choisit fut une forteresse, où il s'était retiré pour donner plus facilement ses soins aux affaires de la guerre. Les troubles ayant retardé de quelques jours le voyage du Père, il envoya courriers sur courriers pour le faire venir, le conjurant de ne point différer plus longtemps de lui conférer un bien qu'il désirait de tout son cœur, dût-il perdre pour l'obtenir ses Etats et sa vie. Le Père se mit aussitôt en chemin et se rendit à la forteresse, où après avoir instruit quelques cavaliers du prince, il le baptisa et le nomma Protais.

Le prince d'Arima avait toujours espéré que Dieu mettrait ordre à ses affaires dès qu'il se serait soumis à son autorité, et il ne se trompa pas; car le Père Visiteur, s'étant abouché avec Riozogi, lui représenta les grâces et les faveurs qu'il avait reçues des princes d'Arima dont il était vassal, et lui parla avec tant de force et d'éloquence que Riozogi accepta les offres qu'il lui fit et tourna ses armes contre la province de Fingo. Le prince fut sensiblement touché de

cette grâce qu'il avait reçue du Ciel, et pour marque de sa reconnaissance, lorsqu'il fut de retour à Arima, il fit abattre plus de quarante temples des idoles : ce qui obligea les bonzes à se convertir ou à sortir du pays. Peu de jours après, la princesse fut baptisée sous le nom de Lucie, et cette année même, il y eut dans Arima plus de quatre mille personnes qui reçurent la même grâce.

Le Père, s'entretenant un jour avec le prince, lui représenta qu'il était important pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Eglise qu'on établît dans Arima un séminaire et un collège, où l'on instruirait les enfants des principes de la Religion, et où on leur enseignerait les belles-lettres. Le prince goûta fort ce dessein, et c'est pourquoi, sans différer davantage, il donna au Père un beau terrain, où celui-ci fit bâtir un collège pour y instruire les enfants, et un séminaire pour y recevoir les jeunes seigneurs.

Vers la fin de l'année 1581, Civandono, prince de Boungo, Protais, prince d'Arima, et Soumitanda, seigneur d'Omoura, ayant appris que le P. Alexandre Valignani allait quitter le pays pour se rendre à Rome, résolurent entre eux d'envoyer quelques seigneurs de leur famille pour rendre obéissance au pape Grégoire XIII, et pour lui baiser les pieds en leur

nom. Le P. Valignani approuva hautement leur dessein, et jugea qu'il produirait deux bons effets : l'un, que les princes de l'Europe et les Pères de la Compagnie connaîtraient l'esprit, le naturel et la valeur des Japonais et verraient qu'on n'avait pas travaillé inutilement à cultiver une terre abandonnée depuis tant de siècles ; l'autre, que les ambassadeurs, revenus dans leur pays, rapporteraient à leurs compatriotes, et comme témoins oculaires, la magnificence de l'Eglise romaine, la puissance et la majesté des souverains d'Europe, et l'étendue des pays soumis à l'empire de Jésus-Christ. François Civandono envoya pour le représenter Mancie Ito, son neveu ; le prince d'Arima et le seigneur d'Omoura firent choix de Michel Cingina, qui était neveu de l'un et cousin germain de l'autre. C'étaient là les deux chefs de l'ambassade. On leur donna pour seconds deux jeunes seigneurs de qualité, Julien Nacaura et Martin Fara. Ils s'embarquèrent à Nangasaki le 22 février 1582. Ils ne devaient arriver à Rome qu'en 1585, et être de retour au Japon qu'en 1590.

Voici la lettre que Protais avait confiée à Michel Cingina pour être remise au Saint-Père :

« Que cette lettre soit présentée au Grand et Saint Seigneur que j'honore comme tenant la place de Dieu.

« Je présente à Votre Sainteté cette lettre, que Dieu m'a fait la grâce de lui écrire, avec une profonde vénération et humilité. Il y a deux ans que dans le Carême, temps où l'on célèbre la précieuse Passion de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, parmi les tumultes de la guerre, le trouble de mes affaires et la désolation de ma famille, lorsque j'étais plongé dans les ténèbres de l'infidélité, le Père des miséricordes a daigné m'éclairer des lumières de la vérité et m'enseigner le chemin du salut, par le vénérable Père Visiteur et les autres prédicateurs de la Compagnie de Jésus, lesquels m'ont rendu de grands services, et, par le sacrement de baptême, ont fait descendre sur moi et sur mes sujets une rosée céleste, qui est la grâce de Dieu. Ce grand et insigne bienfait m'a comblé de joie, et je ne cesse d'en rendre des grâces infinies au Roi du ciel.

« Comme j'ai été instruit que Votre Sainteté gouverne et nourrit le troupeau de tous les fidèles de Jésus-Christ, j'avais un très grand désir d'aller en personne lui rendre mes devoirs, étant prosterné à terre, avec toute l'humilité possible, et, après lui avoir baisé les pieds, de me les mettre sur la tête; mais la multitude de mes affaires ne me le permettant pas, j'envoie avec le Père Visiteur, Michel, mon cousin germain, pour lui rendre en mon nom

tous mes respects et mon obéissance. Il fera connaître à Votre Sainteté la sincérité de mes intentions et ce qu'elle voudra savoir de l'état de ma principauté. Sur quoi je finis, après lui avoir offert en toute humilité et en toute vérité, les hommages qui lui sont dus. Le huitième jour de janvier, l'an de Notre-Seigneur 1582.

« PROTAIS, *prince d'Arima,*

« Prosterné aux pieds de Votre Sainteté. »

Nous verrons plus loin la réponse que le Saint-Père fit à cette lettre.

Pendant que Civandono jouissait de la paix qu'il s'était acquise par ses armes, Soumitanda et Protais, son neveu furent troublés par une guerre inopinée que le rebelle et insolent Riozogi leur déclara. Ce tyran s'étant emparé de la province de Tchicoungo, d'une partie de celle du Fingo et de quelques places en Figen, vint avec une puissante armée pour se rendre maître des Etats d'Omoura et d'Arima. Soumitanda, qui n'avait point assez de forces pour lui résister et qui ne voulait pas exposer la vie de ses sujets, tous alors chrétiens, se soumit à la domination de Riozogi et lui donna, suivant la coutume du Japon, trois de ses enfants en otages. Honteuse servitude! que Protais ne voulut point subir, avec d'autant plus de raison que Riozogi avait été son vassal.

Ce tyran irrité du refus qu'il faisait de le reconnaître pour son seigneur, entra dans ses domaines et assiégea la forteresse de Chimabara, qu'il emporta avec quelques places voisines. Comme il se disposait à pousser ses conquêtes, il apprit que plusieurs grands seigneurs du Tchicoungo s'étaient révoltés; ce qui l'obligea de quitter Arima pour aller combattre ces rebelles. Il y laissa néanmoins de bonnes troupes pour conserver ses conquêtes.

Protais, ayant su que Riozogi s'était retiré, résolut aussitôt de recouvrer la forteresse de Chimabara. Il demanda du secours à Soumitanda, son oncle, et au prince de Satsouma. Soumitanda le lui promit, mais à la condition qu'il ne se trouverait pas en personne à l'armée, de peur que Riozogi ne fît mourir ses trois enfants. Pour le prince de Satsouma, il envoya ce qu'il avait de troupes au secours du prince d'Arima, parce qu'il craignait que Riozogi, devenant si puissant, ne tournât ses armes contre lui et ne se rendît maître de ses Etats. Protais, avec dix mille hommes, assiégea Chimabara dont la garnison était de cinq mille vaillants soldats.

Le tyran, ayant apaisé les troubles du Tchicoungo, revint aussitôt avec une armée de vingt-cinq mille combattants, qui marchaient en très bel ordre. Riozogi se faisait porter sur

une litière à bras, au milieu de ses troupes, accompagné de quinze ou vingt bonzes, parmi lesquels il y en avait un d'une grande réputation, parce qu'on disait que toutes les nuits il avait des conférences avec le démon. Le tyran, étant arrivé sur une colline d'où il découvrait la forteresse de Chimabara et l'armée des assiégeants, fut un peu de temps à les considérer, puis éclatant de rire : « Est-ce pour cela, dit-il, que je me suis mis en campagne? Je voudrais que toutes les forces d'Arima et de Satsouma fussent ici pour rendre mon triomphe plus éclatant. » Ayant parlé ainsi, il fit passer une partie de ses troupes le long de la montagne; l'autre gagna le rivage de la mer, et la troisième se dirigea droit sur Chimabara. Son dessein était d'envelopper les assiégeants, de manière à ce que pas un d'eux ne lui échappât.

Protais, voyant cette armée et l'inégalité de ses troupes, ne perdit pourtant pas courage, mais se confiant en Dieu, il attendit l'ennemi de pied ferme. Il fit embarquer deux pièces d'artillerie, pour incommoder ceux qui gardaient le rivage; puis laissant de bonnes troupes devant la forteresse pour empêcher les assiégés de sortir, il marcha à la tête de sept mille hommes au-devant de Riozogi. Il faisait beau voir dans ce petit corps d'armée soixante

étendards de chrétiens marqués du signe victorieux de la croix.

Pendant qu'on se préparait au combat, on faisait des processions et des prières continuelles dans Omoura et dans Arima pour le succès de cette journée, d'où dépendait tout le bien de la chrétienté de ces deux Etats. Il commença le 24 avril 1583, sur les huit heures du matin et dura jusqu'à midi, sans pouvoir juger de quel côté tournerait la victoire. Dans le premier choc, l'avant-garde de Riozogi donna avec tant de furie sur les gens de Protais, qu'elle les fit reculer jusqu'à leurs tranchées; mais le jeune prince, avec le général des Satsoumans, leur reprochant leur lâcheté et les exhortant à mourir plutôt qu'à lâcher pied, ils reprirent courage, et l'épée à la main, ils forcèrent les premiers rangs des ennemis, tuant tout ce qu'ils rencontraient à droite et à gauche, sans leur donner le temps de recharger leurs mousquets.

D'autre part, l'artillerie du prince d'Arima, qui était sur les vaisseaux et qui tirait sur les ennemis qui bordaient le rivage, faisait des escarres horribles dans les bataillons. Elle était si bien servie, qu'elle ne tirait point de coup, sans enlever vingt ou trente hommes des ennemis, ce qui les mit dans un grand désordre. Cependant comme ils étaient deux contre

un, ils revenaient à la charge et soutenaient ceux qui pliaient devant les tranchées. Les choses étaient ainsi en balance, sans qu'on pût dire qui aurait l'avantage, lorsqu'un capitaine de Satsouma, voyant Riozogi qu'on portait en litière, résolut de vaincre ou de mourir. Il commanda à ses gens de le suivre, et se jetant l'épée à la main au milieu des ennemis, il se fit un chemin sur les corps de ceux qu'il abattait à ses pieds, jusqu'à ce qu'il fût près de la litière. Riozogi, croyant que c'étaient quelques-uns de ses gens qui se querellaient, leur dit : « Ce n'est pas le moment de vider vos différends, lorsqu'il faut combattre les ennemis. Osez-vous donc vous quereller en ma présence? Ne voyez-vous pas que je suis ici? » — C'est toi, répondit le Satsouman, que je cherche. » Alors il se jeta sur ceux qui le portaient, et en ayant tué plusieurs, Riozogi tomba à terre. Le Satsouman se saisit aussitôt de lui, avant qu'il eût le temps de se relever, et d'un coup de sabre, lui trancha la tête.

En même temps s'éleva le cri : Riozogi est mort. Ses gens épouvantés ne songèrent plus à combattre, mais prirent la fuite et se retirèrent en désordre. Les vainqueurs les poursuivirent pendant une lieue et couvrirent la campagne des cadavres de ces fuyards. Après cette victoire, Chimabara se rendit, et les cinq mille

hommes qui y étaient renfermés, en sortirent la vie sauve. Ainsi Protais conserva sa principauté, et Soumitanda retira ses enfants qui étaient en otages. L'un et l'autre sentirent l'effet de la protection de Dieu, et tous les chrétiens en rendirent des actions de grâces.

Mais entre tous, le prince d'Arima fit éclater sa piété et sa reconnaissance. Il avait payé de sa personne dans le combat et fait l'office de grand capitaine, rangeant son armée en bataille, se saisissant des postes avantageux, plaçant et faisant jouer son artillerie, animant ses gens quand ils lâchaient pied, se trouvant partout pour donner des ordres, et se jetant lui-même dans la mêlée. Cependant, après la défaite des ennemis, il confessa hautement que c'était à Dieu qu'il était redevable de cette victoire. C'est pourquoi il entreprit avec plus de zèle que jamais de faire régner Jésus-Christ dans ses Etats.

En 1587, Cambacoundono ayant publié un édit contre les chrétiens, un très grand nombre d'églises furent abattues, surtout dansla Tenca, et l'on ne douta plus que la persécution ne devînt générale. Alors Protais assembla tous les Pères qui étaient dans les environs d'Arima, ainsi que plusieurs seigneurs chrétiens pour délibérer sur les moyens de conserver la religion chrétienne dans le Japon. Le prince parla

le premier, et dit avec beaucoup d'assurance qu'il s'estimait heureux d'avoir les Pères dans ses Etats, et de protéger, autant qu'il pourrait, les serviteurs de Dieu. « Si l'empereur le trouve mauvais, dit-il, je tâcherai de le payer de bonnes raisons, mais s'il ne les écoute pas et qu'il me déclare la guerre, je me défendrai vigoureusement, et j'espère que le Tout-Puissant m'aidera comme il a fait jusqu'à présent. Que si Dieu veut que je sois vaincu, je perdrai volontiers la vie et la couronne pour son honneur. Je suis même prêt à lui déclarer la guerre, si vous le trouvez à propos : car aussi bien saura-t-il tôt ou tard que je protège les Pères et que je les retiens dans mes domaines contre ses ordonnances. »

Le Père provincial loua le zèle du prince et le remercia de l'affection qu'il portait à la Compagnie; mais il fut d'avis qu'il ne fallait pas rompre ouvertement avec Cambacoundono, de peur qu'il ne se vengeât non seulement sur le prince d'Arima, mais encore sur tous les seigneurs chrétiens qui retiraient quelques Pères dans leurs domaines. Cet avis fut approuvé de tout le monde, et l'on prit des mesures en conséquence.

Il arriva au prince d'Arima, en 1589, une affaire qui lui causa bien du chagrin. Il avait aidé son parent Isafaï à recouvrer les terres que

Riozogi lui avait enlevées. Mais après la mort de leur père, les enfants de Riozogi présentèrent une requête à Cambacoundono, et firent tant par leurs amis et par leurs présents, que le souverain condamna Isafaï à leur rendre les terres dont il était en possession, et Protais à leur remettre la forteresse de Cogiro, l'une des meilleures places de sa principauté. Cette ordonnance mortifia très fort le prince d'Arima. Il différa quelque temps d'y obéir, jusqu'à ce que Cambacoundono envoyât un des officiers nommé Asonodangio, avec quelques troupes pour la faire exécuter. Cet officier, étant venu à Arima, somma Protais de rendre la forteresse de Cogiro aux enfants de Riozogi. Le prince avait de la peine à s'y résoudre, parce que cette place était la clef de ses Etats, et il était même sur le point de prendre les armes pour défendre ses droits, lorsqu'Augustin Tsoucamidono et Siméon Condéra lui représentèrent que, s'il n'obéissait, il allait se perdre, lui et tous les chrétiens du Chimo. Alors Protais fit ce qu'on désirait et sacrifia tous ses intérêts au bien de la paix et de la Religion.

Le commencement de l'année 1589 approchant, Cambacoundono signifia à tous les princes et grands seigneurs du Japon qu'il désirait qu'ils vinssent lui rendre leurs hommages. La fin que se proposait en cela le rusé politique

était de s'assurer de la fidélité de ses amis et de découvrir ceux qui étaient ses ennemis; d'épuiser leurs finances par les frais de voyage et par les riches présents qu'ils seraient obligés de lui faire, et de leur ôter ainsi la force et la volonté de lui faire la guerre.

Les princes d'Arima et d'Omoura, tous deux chrétiens, ayant reçu cet ordre, ne savaient trop quel parti prendre : car s'ils n'allaient pas à la cour rendre leurs hommages, c'était se déclarer rebelles et ennemis; et s'ils y allaient, c'était se mettre en danger de perdre la vie et leurs Etats pour y avoir retiré les Pères contre la défense de l'empereur. Ayant consulté sur ce qu'ils avaient à faire Augustin Tsoucamidono, qui était alors en Fingo, ce prince leur conseilla de faire le voyage avec lui, les assurant qu'il les assisterait de tout son crédit auprès de l'empereur. Ils prirent donc la résolution d'aller à la cour, et après s'être confessés et avoir communié, ils disposèrent de leurs affaires comme s'ils eussent dû mourir à Ozacca et ne plus jamais revoir leurs amis.

Avant leur départ, le Père provincial demanda à Protais s'il trouvait bon que les Religieux, qui étaient dans ses Etats, se retirassent ailleurs pendant qu'il serait à Ozacca, de peur que ses ennemis ne lui en fissent un crime auprès de l'empereur. Le prince répondit qu'il ne jugeait

pas que cela fût nécessaire; que si Cambacoundono voulait le dépouiller de ses biens, ce serait plutôt pour les choses du passé que pour celles du présent; qu'il désirait que les Pères demeurassent chez lui, et qu'il espérait que Dieu, par leurs prières, lui ferait la grâce de revenir dans ses domaines, sans avoir encouru ni dommage, ni déplaisir.

Aussitôt après leur départ, tousles chrétiens se mirent en prières pour l'heureux succès de leur voyage. Etant arrivés à la cour, ils se présentèrent devant l'empereur en très belle tenue et lui offrirent leurs hommages et leurs présents. Dieu exauça les vœux de ses serviteurs, car Cambacoundono, contre toute espérance, les reçut fort bien et les invita même à sa table. Il leur donna ensuite à chacun une épée richement garnie, avec une chaîne d'or, et créa Protais Counghe, ou dignitaire de l'empire. Ainsi les deux princes retournèrent dans leurs Etats, comblés d'honneurs et de grâces.

Le 21 juillet 1590, le P. Alexandre Valignani, avec les ambassadenrs japonais qui revenaient d'Europe, aborda au port de Nangasaki. Léon, frère de Protais, les y attendait avec une noblesse nombreuse. Le prince d'Arima, ayant eu avis de leur arrivée, s'y rendit, aussitôt avec Sanche, seigneur d'Omoura, et toute sa famille. Le lendemain, le P. Valignani dépêcha un cour-

rier à Ozacca pour informer l'empereur de son arrivée. Les lettres furent adressées à Asodonangio et à Siméon Condéra, l'un et l'autre, grands protecteurs des chrétiens. Ils en parlèrent à l'empereur lequel ordonna de répondre qu'il était très content de l'arrivée de l'ambassadeur du vice-roi des Indes et qu'il désirait le voir au plus tôt.

Le Père se disposait à partir lorsque Michel Cingina tomba malade; ce qui obligea le Père de demeurer à Nangasaki jusqu'à sa guérison. Lorsqu'il fut rétabli, le P. Valignani et les ambassadeurs allèrent à Arima, où Protais les attendait pour y recevoir les présents de sa Sainteté avec toute la solennité possible; mais le Père fut d'avis qu'il fallait différer cette cérémonie pour ne pas irriter l'empereur qui ne manquerait pas d'en être informé. C'est pourquoi le prince d'Arima se contenta de lire la lettre que le Pape lui adressait et d'y faire réponse avec toutes les marques de respect, de soumission et d'obéissance qu'un véritable chrétien doit au souverain Pasteur de l'Eglise, et avec tous les témoignages de reconnaissance pour les grâces singulières qu'il avait faites, à lui et à son ambassadeur.

Voici en quels termes était conçue la lettre que le pape Sixte V adressait à Protais, prince d'Arima :

« Très cher fils en Notre-Seigneur, salut. La lettre dont vous aviez chargé Michel, notre bienaimé fils, a été par lui présentée à Grégoire, pour lors souverain Chef de l'Eglise catholique, et à présent bienheureux au ciel, comme ses vertus et ses mérites nous le font espérer, et elle a été lue publiquement en présence de tous les cardinaux de la sainte Eglise, qui en ce moment étaient à Rome, et au nombre desquels nous étions. Ce fut un jour d'incomparable allégresse pour tous ceux qui accoururent voir ces princes, rendant en votre nom au chef de l'Eglise, l'obéissance que tous les rois lui doivent. Peu de jours après, il plut à la divine bonté, sans aucun mérite de notre part, de nous appeler à la lourde charge du souverain pontificat, dans laquelle nous avons paternellement accepté votre charité, et l'obéissance que votre ambassadeur nous a rendue de votre part, vous estimant d'être mis et tenu au nombre des rois catholiques, nos bienaimés fils. En preuve de quoi, nous vous envoyons par le même Michel un reliquaire d'or contenant une parcelle de la sainte Croix, à laquelle notre Sauveur Jésus-Christ, Roi des rois et Prêtre éternel, étant attaché pour l'expiation de nos péchés, nous sacra rois et prêtres, pour le service de notre Dieu : considération plus que suffisante, pour embraser votre cœur de l'amour du même Seigneur. Nous vous en-

voyons encore une épée et un chapeau bénits, suivant la coutume de nos prédécesseurs, les Papes de Rome, priant Dieu qu'il vous assiste et qu'il vous secoure dans tous vos desseins et dans toutes vos entreprises. Vous recevrez lesdits épée et chapeau, comme ont coutume de le faire les autres rois catholiques, après la messe qui sera célébrée à cet effet. Et nous accordons à tous ceux qui assisteront à cette messe, pourvu qu'ils soient repentants de leurs péchés et qu'ils se soient dûment confessés, et qu'ils prient Dieu pour la tranquillité de l'Eglise catholique, pour la santé des princes catholiques et pour l'extirpation des hérésies, indulgence plénière de tous leurs péchés. Nous aimons singulièrement Michel et ses compagnons, à cause de leur rare modestie et de leur piété. Vous saurez par lui ce qu'il ne m'était pas facile de vous écrire plus au long. Que Dieu le Créateur vous comble de ses grâces.

Donné à Rome, en notre palais près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le vingt-sixième jour de mai, mille cinq cent quatre-vingt-cinq; de notre Pontificat l'an premier.

Après leur visite à la cour impériale, le P. Valignani et les ambassadeurs se rendirent à Arima pour remettre à Protais les présents que Sa Sainteté lui avait envoyés. Le prince voulut

les recevoir avec toute la solennité possible et invita tous ses sujets à la cérémonie. Mais le P. Valignani fut d'avis qu'il fallait l'accomplir sans éclat pour ne pas offenser Cambacoundono, et qu'il suffisait que le prince et les seigneurs de sa cour se trouvassent à l'église. Le prince s'y rendit de grand matin, accompagné des quatre seigneurs revenus d'Europe et de quelques-uns de ses parents. Le P. Valignani dit la messe, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, et elle fut chantée en musique par la jeune noblesse du Séminaire. Un Père prêcha sur le grand fait de l'ambassade et parla des honneurs qu'on avait rendus partout aux quatre envoyés japonais, principalement à Rome, et des présents destinés par Sa Sainteté aux princes du Japon; il fit valoir surtout le présent du bois de la vraie Croix, qui n'était offert d'ordinaire par le chef de l'Eglise qu'aux seuls grands princes, qui étaient dès lors dans l'obligation de défendre la loi de Dieu, même au péril de leur vie.

La messe étant achevée, le P. Valignani quitta la chasuble et prit un riche pluvial parmi ceux que le Saint-Père envoyait au Japon. Puis, lorsqu'il fut assis devant le maître-autel, Michel, accompagné de trois autres seigneurs, porta le Bref pontifical, enfermé dans une bourse richement travaillée et couverte

d'un voile de grand prix. Il le présenta à Protais qui le reçut à genoux, et le mit ensuite sur sa tête pour marquer son respect, suivant la coutume du Japon. Il pria un Père, qui était près de lui, d'en faire la lecture tout haut, en latin et en japonais, afin que tous les assistants pussent l'entendre.

Cela étant fait, les quatre ambassadeurs s'approchèrent du P. Valignani : Mancie Ito tenait en main le chapeau, Michel Cingina l'épée, Martin Fara le fourreau, et Julien Nacaura le Bref du Pape. Pour le bois de la sainte Croix, il avait été mis sur l'autel avant le commencement de la messe. Les choses étant ainsi disposées, le prince qui était dans une chapelle s'approcha du maître-autel et se mit à genoux sur la première marche devant le P. Valignani, lequel, étant debout, fit les prières prescrites par le rituel romain dans de semblables circonstances. D'abord, il prit sur l'autel le bois de la sainte Croix, qui était enchâssé dans un reliquaire d'or : il y avait en haut un crucifix avec une chaîne d'or assez longue. Dès qu'il eut montré cette sainte relique, le prince se prosterna jusqu'à terre. Le Père la lui mit sur la tête, et puis au cou, en disant : « Recevez ce bois de la sainte Croix, etc., ainsi qu'il est porté dans le rituel. « Ensuite il prit l'épée des mains de Michel et la présenta au prince, en

disant: « Recevez ce glaive, etc., » puis il lui mit le chapeau sur la tête avec ces paroles : « Recevez ce chapeau, etc. » Le prince, ayant reçu la bénédiction du Père, fit une profonde révérence à la mode du Japon, et s'étant levé, il s'en retourna à sa place.

Cette cérémonie frappa tellement les yeux et l'esprit des assistants, que la plupart ne pouvaient retenir leurs larmes. Pendant que le P. Valignani déposait ses vêtements dans la sacristie, les quatre ambassadeurs félicitaient le prince, et celui-ci, tout comblé de joie, ne pouvait assez les remercier de s'être exposés à tant de fatigues et à tant de dangers pour lui procurer un si grand bonheur. Le prince les traita ensuite magnifiquement.

Cependant Cambacoundono qui prit bientôt le titre de Taïcosama, conçut le projet de conquérir l'empire de la Chine. Il le déclara à tous les grands du Japon, qui vinrent lui rendre leurs hommages au commencement de l'année 1592, jurant qu'il ferait mourir quiconque s'opposerait à ses volontés et de quelque qualité qu'il pût être. Ce fier politique avait ses fins. L'une était de passer la mer du Japon pour étendre ses conquêtes, ce que nul de ses prédécesseurs n'avait osé tenter jusqu'alors, et par là de s'élever au-dessus de tous les Camis et de tous les Fotoques. L'autre était de se défaire des chré-

tiens dont il appréhendait la valeur; car sachant qu'ils étaient braves, il ne doutait pas qu'ils ne se fissent tuer dans les combats, et il était résolu, s'il se rendait maître de la Chine, de les y transporter : C'est ce qui lui fit dire un jour à Protais qu'il voulait le faire grand seigneur en Chine.

Pour réussir dans cette entreprise téméraire, Taïcosama fit dresser un état de tous les seigneurs qu'il voulait employer et du nombre des gens qu'ils devaient fournir. Il nomma quatre chefs pour les troupes du Chimo, deux chrétiens et deux païens. Les chrétiens furent Augustin Tsoucamidono, son amiral, et Caïnocami, fils de Siméon Condéra, prince de Bougen; les païens furent Toronosouke et Ikinocami. Tsoucamidono avait dans ses troupes les princes d'Arima, d'Omoura, de Tsousima et d'Amacousa, avec plusieurs autres qui étaient presque tous chrétiens. Il n'est pas dans notre dessein de rapporter cette guerre en Corée, qui dura plusieurs années, et qui, malgré la belle conduite des chrétiens et de leurs princes, aboutit finalement à des désastres. L'un des premiers soins des régents de l'empire, après la mort de Taïcosama, fut de rappeler les troupes, et le prince d'Arima revint avec elles; c'était en 1598.

Protais avait perdu l'année précédente, au

grand regret de tous les chrétiens, la princesse Lucie, son épouse; il se remaria au commencement de l'année 1599, avec la fille d'un Counghe de Méaco, c'est-à-dire de l'un des premiers dignitaires de l'empire. Elle était païenne et toute sa suite aussi. Lorsqu'elle fut arrivée à Arima, le P. Valignani alla féliciter le prince de son heureux retour et de ses nouvelles alliances. Il salua aussi la nouvelle princesse, et ayant eu avec elle plusieurs conférences, il la convertit, la baptisa avec tous ses gens et la maria solennellement avec le prince : elle avait reçu le nom de Justa.

En 1600, Protais s'étant démis du gouvernement en faveur de son fils, demeurait dans un beau palais. Voyant les Pères logés humblement, il leur fit abandon du palais, où ils établirent leur résidenee, ainsi que le séminaire et l'église. Le même prince, secondé par Justa, sa pieuse compagne, fit élever encore une autre église.

C'est en cette même année qu'éclata la lutte entre les régents de l'empire, lutte terrible, qui se termina par le triomphe de Daïfousama. Heureusement pour la religion, les princes du Chimo s'étaient divisés, et les princes d'Arima et d'Omoura s'étaient rangés avec Daïfousama. Ce fut ce qui sauva l'Eglise : le vainqueur en effet, ne pouvait méconnaître

leurs services, et il continua à se montrer bienveillant à l'égard des missionnaires et des chrétiens.

Avant que Daïfousama eut achevé la réorganisation de l'empire, Chimandono, gouverneur de Nangasaki, ayant été chargé par lui d'aller combattre le prince de Satsouma, avait commandé à Protais d'Arima et à Sanche d'Omoura, qui dépendaient de son autorité, de l'accompagner dans l'expédition; et ces deux seigneurs s'étaient joints à lui. Le prince de Satsouma ayant fait sa soumission, Chimandono sollicita pour lui-même, en plus de son gouvernement, la principauté d'Omoura, et suggéra de donner à Sanche les îles d'Amacousa. Daïfousama lui octroya sa demande; et il ne restait plus qu'à faire expédier les patentes. Le P. Jean Rodriguez, interprète de la cour, avertit Protais et Sanche. La chrétienté d'Omoura fut alors dans d'inexprimables angoisses, car elle était menacée dans ses principaux appuis, tous les vassaux devant, selon la coutume japonaise, émigrer avec leurs seigneurs. Les deux princes parvinrent à déjouer le coup et firent revenir Daïfousama sur sa promesse : le prince les constitua dès lors ses vassaux immédiats, et les dispensa de suivre à l'avenir les bannières de Chimandono.

En 1601, Daïfousama revenait quelquefois

encore, à cause d'Augustin Tsoucamidono, dont il avait tellement eu à cœur de gagner l'amitié, et qui lui avait fait une opposition si constantes, à ses préventions hostiles contre la Religion, et il menaçait souvent de renouveler les défenses de Taïcosama, et de permettre seulement aux missionnaires et aux chrétiens, en vue de son propre intérêt commercial, d'habiter les deux résidences de Méaco et de Nangasaki. D'une autre part, Chimandono était venu accuser les princes Protais et Sanche de professer ouvertement la loi chrétienne, d'élever un grand nombre d'églises, et de conserver des religieux dans leurs domaines, contre les prescriptions non abrogées formellement de l'édit de Taïcosama. Daïfousama répondit qu'il fallait détruire les églises et renvoyer les Pères à Nangasaki, et commit à Chimandono l'exécution de ces ordres. Ce dernier s'empressa d'écrire une lettre arrogante au P. Valignani, Visiteur, en lui intimant de rassembler tous ses religieux à Nangasaki. Les Pères et les chrétiens s'attendaient à une persécution générale, et ils recoururent à la prière et aux œuvres de pénitences, afin de fléchir la Majesté divine. On vit se manifester alors un mouvement de dévotion extraordinaire. Les oraisons étaient continuelles et fortifiées par les jeûnes et les disciplines. « Et, dit un Père, le concours

à l'Eglise était tel, que c'était comme un temps de semaine sainte. »

Mais Protais et Sanche, qui se trouvaient à la cour, déclarèrent à Daïfousama qu'ils étaient prêts à perdre la vie, plutôt que de renier leur foi. En même temps, ils écrivirent à l'Evêque et au Père Visiteur, pour les engager à faire démolir les églises, afin d'éviter les profanations et aussi pour pouvoir en laisser subsister secrètement quelques-unes. Déjà l'on se disposait à obéir, et à renverser la plupart des édifices, quand le remède vint de Daïfousama lui-même, qui changea de volonté par des vues humaines et pour conserver le bon accord avec les Portugais et les Espagnols. Il consentit d'abord, à la prière des amis de Protais et de Sanche, à permettre à ces seigneurs de vivre en chrétiens, et de conserver leurs lieux de prières. Un messager envoyé sur-le-champ, parvint à temps pour sauver la plupart des églises : et quatre d'entre elles, qui avaient été démolies par les chrétiens eux-mêmes, furent immédiatement rebâties.

Après cette épreuve, la Religion devint plus florissante que jamais dans les Etats de Protais. Trois cents païens, venus du dehors, y reçurent le baptême. Quatorze Doyoucous, étudiant la peinture, s'étaient retirés à Arima pendant la guerre, et vivaient en forme de séminaire, en-

richissant de leurs œuvres les sanctuaires du Japon. Ils étaient sous la direction de deux religieux, dont l'un était venu de Rome. Par les soins de celui-ci, on construisit également des orgues et des instruments de musique pour les principales églises, et des horloges à roue, singulièrement estimées au Japon. On gravait aussi de belles images, comparables à celles d'Europe, et on les répandait dans tout l'empire.

La nouvelle église d'Arima fut terminée cette année, et il se bâtit dans tout l'Etat dix-huit autres églises. On fonda également à Arima une école pour enseigner aux enfants à lire et à écrire en japonais, afin de soustraire ces jeunes plantes à l'influence délétère des bonzes.

En 1602 se trouvaient en Arima trente-six membres de la Compagnie de Jésus. Le séminaire ayant été transféré dans la cité, les séminaristes, qui étaient au nombre de plus de cent, et les catéchistes, allaient toutes les semaines enseigner la doctrine dans chaque chrétienté et concouraient à la solennité des funérailles. L'évêque était venu célébrer pontificalement la première messe dans la magnifique église élevée par le prince, et il conféra le sacrement de la Confirmation à dix mille chrétiens au moins. Le Père Visiteur demeura presque toute l'année dans le district d'Arima. Les enfants

venaient tous les jours entendre la doctrine : ils avaient appris les points principaux, non seulement en japonais, mais en latin, et un certain nombre de psaumes qu'ils chantaient tous les jours à plusieurs parties.

En 1605, tout le pays d'Arima était chrétien. Le prince Protais, qui avait pris, on ne sait pourquoi, le nom de Jean, et la princesse Justa, son épouse, donnaient d'excellents exemples. Protais fut accusé devant le Coubosama, ainsi que le prince d'Omoura, son cousin. Ils se justifièrent sans peine, et le Coubo conçut à leur égard plus d'estime encore.

En 1610, à Nangasaki, les Portugais ayant pris querelle avec les Japonais, il y eut bien des gens tués de part et d'autre. Le combat fini, les officiers de la justice japonaise sommèrent les chrétiens de leur livrer l'auteur de cette querelle. Ceux-ci n'ayant pas voulu le faire, les Japonais portèrent leur plainte au Coubo, et comme les Portugais ne furent point appelés, ni entendus, ils furent jugés coupables. Ils étaient venus de Macao dans un grand navire de commerce, commandé par le capitaine André Pessoa. Le Coubo qui n'était pas satisfait d'eux pour plusieurs autres sujets, dépêcha un exprès au prince d'Arima, pour lui signifier de sa part qu'il eût à se transporter en toute hâte à Nangasaki, et qu'il punît de mort

tous les coupables, sans épargner même le capitaine du navire.

Pessoa, qui en eut vent, chercha le moyen de se sauver; il ne voulut pas descendre à terre, ni permettre à ses gens de sortir du bâtiment. Il fit même avertir tous les marchands portugais de se rendre au plus tôt à son bord; mais comme cet embarquement ne put se faire sans bruit, les gardes du prince d'Arima en arrêtèrent plusieurs, et il n'y en eut que cinquante qui se sauvèrent. Lorsque la nuit fut venue, le capitaine Pessoa mit à la voile, espérant gagner un port à deux lieues de là, et au lieu de se retirer en silence, il donna le signe de son départ par quelques volées de canon.

Le prince d'Arima, averti de sa fuite, dépêcha aussitôt après lui un grand nombre de barques chargées de soldats; mais les Portugais leur envoyèrent quelques bordées, qui en fracassèrent quelques-unes, en coulèrent d'autres à fond, et le reste fut obligé de retourner à Nangasaki, non sans avoir été endommagé par le canon. Pessoa, se voyant délivré de ce danger, fit force de voiles pour arriver au port qu'il cherchait, mais il fut contraint de demeurer deux jours à l'entrée, parce que le vent lui était contraire.

Cependant le prince d'Arima équipa une autre flottille et fit dresser sur une barque une

machine à trois étages en forme de tour, où il mit deux cents arquebusiers qui étaient couverts par de grosses poutres enclavées les unes dans les autres et si bien jointes qu'il n'y avait rien à craindre, ni du canon, ni du feu des ennemis. Elle partit de Nangasaki avec mille autres soldats, montés sur diverses embarcations, et vint tomber sur le navire portugais. Le capitaine Pessoa, voyant que tant de forces venaient fondre sur lui, tâcha de se sauver à la faveur du vent, mais il y en avait si peu qu'il ne put gagner le large. Comme il était attaqué de toutes parts, il fallut bien se défendre. Il fit jouer son artillerie qui fit un grand fracas, mais comme son bâtiment était chargé et pesant et que le vent manquait, il ne pouvait présenter assez vite le flanc aux assaillants et lâcher sur eux ses bordées. D'autre part, la barque à trois étages qui allait à force d'avirons, s'attacha à la proue du navire, où il n'y avait qu'une seule pièce d'artillerie, et commença à faire grand feu sur les Portugais. Ceux-ci, voyant leur manœuvre inutile, et ne pouvant se servir du canon, furent obligés de recourir aux mousquets et aux pièces d'artifice.

Tandis que les Portugais se battaient vaillamment, il leur arriva un grand malheur : un d'entre eux, voulant lancer un pot à feu sur la machine des ennemis, et attendant le moment

favorable pour faire son coup, ne s'aperçut pas qu'il tombait du feu sur la voile de misaine qu'on n'avait pas eu le temps de plier. Le feu s'attacha tellement à cette vieille toile, que la plupart des Portugais quittèrent le combat pour l'éteindre ; et, au lieu de jeter la voile dans la mer, ils la retirèrent vers la proue, où le feu devint si fort qu'il n'y eut plus moyen d'arrêter sa violence. Pessoa, voyant le danger où il était, avertit tous ses gens de se disposer à la mort. Cependant les ennemis l'environnaient, et ils ne songeaient qu'à se rendre maîtres du bâtiment et des riches marchandises qu'il portait, lorsque Pessoa fit mettre le feu aux poudres : aussitôt le tillac sauta en l'air avec un bruit de tonnerre, le bâtiment se fendit en deux et fut aussitôt englouti dans les eaux ; une partie de l'équipage fut détruite par le feu, et l'autre tomba à la mer. Ceux qui cherchèrent à se sauver à la nage furent tous assommés par les Japonais, entre autres le capitaine André Pessoa qui fut tué à coups de mousquet. La perte du bâtiment fut estimée un million ; mais si les ennemis en profitèrent peu, les Chrétiens en subirent un très grand dommage, parce qu'il portait toutes leurs provisions, ce qui obligea les Pères de renvoyer un grand nombre de jeunes gens qu'ils nourrissaient et entretenaient dans leurs collèges.

Le Coubo ayant eu avis, avant le combat, que la plupart des Portugais s'étaient réfugiés sur le navire, et craignant que le prince d'Arima n'eût pas tout l'avantage qu'il désirait, commanda qu'on fît passer au fil de l'épée tous les Portugais qui se trouveraient dans Nangasaki et partout ailleurs, et que l'Evêque avec tous les Pères de la Compagnie de Jésus fussent bannis du Japon. Le gouverneur de Nangasaki se disposait à exécuter ces ordres, lorsque Protais revint victorieux du combat. La joie fut si grande dans la ville, qu'on ne songea plus à se venger des Portugais, et que le prince d'Arima obtint du gouverneur que les Pères demeurassent dans le pays jusqu'à nouvel ordre.

Il y avait plus de trente ans que le prince d'Arima était fidèle à Dieu et à la Religion, lorsque l'ambition causa sa ruine. Il avait un fils nommé Michel, chrétien comme lui, et marié légitimement en face de l'Eglise. Ce jeune prince, non moins ambitieux que son père, et désirant acquérir de nouveaux domaines, voulut s'insinuer dans les bonnes grâces du Coubo, en répudiant Marthe, sa femme, pour épouser la petite-fille de l'empereur. Protais consentit à ce mariage sacrilège, espérant que par cette alliance il obtiendrait de réunir à son domaine un territoire, qui avait appartenu

à ses ancêtres, et que ceux-ci avaient perdu dans les guerres.

Peu de temps après, Protais se mit en relations avec un chrétien nommé Paul Daïfatchi, secrétaire de Conzoukedono, pensant se rendre favorable ce dernier seigneur qui était en grand crédit auprès du souverain, et qui se trouvait souvent consulté dans la répartition des provinces. Protais comblait Daïfatchi de ses dons, et celui-ci lui rendait de vaines promesses. Ce dernier osa même envoyer au prince la copie simulée d'un privilège qu'il disait avoir obtenu du Coubosama; il prétendit plus tard que ce privilège avait été révoqué d'après les calomnies de certains adversaires, surtout de Safioyé, gouverneur de Nangasaki, et ennemi juré des chrétiens et de Protais lui-même. Cependant le prince d'Arima, voulant s'occuper en personne de ses intérêts, se rendit à la cour, vers le mois de juillet 1611, accompagné de Michel, son fils, et de la nouvelle épouse de celui-ci. Michel, conseillé par sa femme, songeait alors à faire abdiquer son père, afin de lui succéder. Il finit par dénoncer ses projets : le Coubosama chargea son conseil de faire une enquête. Les faits d'intrigue et de corruption furent mis au grand jour. Daïfatchi fut condamné à être brûlé vif ainsi que sa femme. Celle-ci fut épargnée, mais Daïfatchi fut mis à mort au

mois d'avril suivant, et mourut en chrétien.

Le Coubosama, ne pardonnant pas à Protais d'avoir voulu récupérer des domaines, dévolus à d'autres seigneurs, le dépouilla de tous ses Etats et l'exila dans la province de Kinocouni. Michel fut investi de tous les domaines paternels.

Protais reçut la nouvelle de l'exil le jour du Vendredi saint 1612, et accepta son sort pieusement et en esprit de pénitence. Par cette acceptation, il rentra dans les voies du salut. On avait cru que, d'après les mœurs japonaises, il ne voudrait pas survivre à sa disgrâce et s'ouvrirait le ventre. Mais il était animé d'un plus haut courage, et Justa, son épouse, chrétienne excellente, l'affermit encore dans sa résolution. Il partit pendant les fêtes de Pâques. La trahison de son fils lui rendait plus sensible le souvenir de la Passion du Sauveur, trahi et abandonné de tous.

A l'endroit de son exil, il fut traité avec de grands égards par Tossandono, seigneur de la contrée, mais surveillé très rigoureusement. Protais occupait ses loisirs à de saintes lectures de la Passion du Seigneur, et d'autres écrits spirituels; il repassait en sa mémoire ses péchés anciens, et priait et faisait prier pour son fils Michel, afin que celui-ci ne devînt pas per-

sécuteur. Cependant il correspondait encore avec la cour, dans la vaine espérance de recouvrer plus tard ses Etats. Michel en fut instruit, et, d'accord avec sa funeste épouse et avec Safioyé, il le dénonça au Coubo, comme essayant de nouvelles trames, et ils obtinrent une sentence de mort contre le vieux prince et ses deux jeunes fils, issus du second lit.

Le seigneur de la contrée et le fils aîné du gouverneur de Méaco furent chargés de l'exécution et partirent avec cent cinquante hommes. Ils firent inviter Protais à se donner la mort. Le vieux seigneur répondit que c'était chose interdite aux chrétiens, mais que ni lui ni les siens, par son ordre, n'opposeraient aucune résistance aux décrets du souverain. Il demanda seulement le loisir de se disposer à la mort. Il écrivit à son fils Michel une lettre de bons conseils. Puis il se fit lire à voix haute la Passion de Notre-Seigneur et un court traité de la contrition, s'excitant à cette vertu, et récitant à voix haute en présence d'un crucifix une grande partie de ses péchés. Puis il se prosterna et fit oraison pendant quelque temps, et, appelant un de ses serviteurs nommé Cadgizayémon, qu'il avait choisi pour le suprême office, il lui fit signe d'accomplir son œuvre, et eut la tête tranchée d'un seul coup, en présence des deux officiers, pénétrés d'admiration à la vue de ce courage.

La princesse Justa, qui était également présente, releva de terre la tête de son mari et la baisa, puis elle se retira dans ses appartements, pour donner libre cours à sa douleur. Les deux officiers, voyant le corps du prince étendu sur les nattes, ne purent s'empêcher de pleurer. Ils permirent qu'on l'enterrât la nuit à la manière des chrétiens, et à la tête de leurs soldats, ils accompagnèrent le corps jusqu'au lieu de sa sépulture.

*
* *

RAIMONDO, PIERRE, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Espagnol. Il naquit à Saragosse, et mourut en 1611, après avoir séjourné au Japon pendant trente-quatre ans.

*
* *

REDONDO, BARTHELÉMI, Frère de la Compagnie de Jésus. Il était né dans l'île de Majorque. Il arriva à Nangasaki le 4 juillet 1577, et mourut en 1604, après une résidence de vingt-sept ans au Japon.

*
* *

RÉODGIN, PAUL, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il était né à Yachchiro, en Fingo, et mourut en exil à Manille, le 17 sep-

tembre 1615, à l'âge de soixante-quatre ans. Il avait travaillé pendant quarante ans à la conversion et à la sanctification de ses compatriotes.

*
* *

Ribadénéira, Marcel, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Il arriva au Japon, en 1594, et retourna en Espagne, en 1598, ayant avec lui les documents relatifs au martyre des vingt-six chrétiens crucifiés à Nangasaki, le 5 février 1597.

*
* *

Rioqueï Fimbria, Jacques, Japonais. Il était né à Sacaï et fut baptisé vers l'an 1566. Il s'attacha aux missionnaires comme catéchiste, et son zèle égalait son éloquence. Pendant plus de trente ans, sa maison, selon que les circonstances le demandaient, servit d'église ou de résidence aux missionnaires. Il fut envoyé à Founaï, en 1577, pour y consoler et encourager Chicatora, fils adoptif du seigneur Cicatondono, beau-frère du prince de Boungo. Ce jeune prince était alors persécuté pour la foi. L'année suivante, à Ousouki, Jacques prêcha la passion de Notre-Seigneur avec tant de force, qu'un homme possédé du démon, ne pouvant en supporter l'effet, voulait se précipiter dans les

flammes. Mais c'est surtout à l'hôpital de Sacaï que Jacques montra un dévouement sans bornes; sa charité envers les malades faisait l'admiration de tous. Cette même ville fut agitée, en 1596, par un violent tremblement de terre, au moment même où les Pères célébraient la messe : aussitôt, Jacques plein de confiance en Dieu, alla avec toute sa famille se prosterner devant l'autel, pour implorer la protection du Ciel. Ce ne fut pas en vain, car les maisons voisines s'étant écroulées avec un grand fracas, celle de Jacques, quoiqu'elle fût élevée de trois étages, ne fut pas même ébranlée. Merveille, qui témoigna aux yeux de tous la singulière vertu du serviteur de Dieu.

*
* *

RIOQUEÏ, JACQUES, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il fut désigné en 1618, pour demeurer à poste fixe dans la mission d'Yédo.

*
* *

RIOUKI, ANTOINE. En 1626, un Père de la Compagnie de Jésus visita les chrétiens qui avaient été exilés pour la foi dans le Tsoungarou, district de la province de Dewa. Ces généreux confesseurs, nés dans les premiers rangs de la noblesse, étaient réduits à la condition de laboureurs. En l'absence du mission-

naire, ils avaient pour chef et guide spirituel Antoine Riouki, ancien économe de la Miséricorde à Méaco. Il faisait chaque semaine à ses compagnons d'exil des exhortations si édifiantes que le missionnaire en était dans l'admiration, et écrivait que lui-même avec toute sa théologie, ne parlait point avec la précision et la force persuasive du bon Antoine.

*
* *

RIOUSA, JOACHIM, Gouverneur de Sacaï. Converti à la foi par son fils, Augustin Tsoucamidono, ce seigneur reçut le baptême en 1584. Faxiba, plus tard Taïcosama, lui donna le gouvernement de Sacaï, et Riousa en exerça les fonctions pendant plusieurs années avec beaucoup d'intelligence et d'intégrité. Son zèle pour les intérêts de la religion était sans bornes, et il ne manquait pas une occasion pour rendre aux missionnaires et aux chrétiens tous les services dont il était capable : il leur ouvrait son cœur, il leur ouvrait sa bourse. C'est ainsi, par exemple, qu'il donna au P. Valignani une somme de cent cinquante ducats pour contribuer aux frais du voyage que ce Père devait faire à la cour impériale. Lorsque Taïcosama se fut déclaré contre les chrétiens, il usa de tout le crédit qu'il avait

auprès de ce souverain pour le calmer et dissiper ses préjugés.

En 1593, l'empereur lui donna l'intendance de ses finances, et confia le gouvernement de Sacaï à Benoît, son fils. Mais Riousa, qui était déjà septuagénaire, ne put supporter longtemps le tracas des graves affaires dont il était chargé. Etant tombé malade à Nangoya, il y fit une confession générale de toute sa vie au P. Organtini et y reçut son Créateur. Son mal augmentant, il demanda et obtint la permission de retourner à Sacaï. Mais bientôt il craignit que, s'il venait à y mourir, les habitants de la ville ne lui fissent des funérailles païennes, et c'est pourquoi il voulut être transporté à Méaco. Là, sa chambre devint un oratoire qu'il fit orner avec de pieuses images et autres objets de dévotion. Quand il sentit son dernier moment approcher, il demanda un crucifix, le plaça sur son cœur, et ayant invoqué les noms de Jésus et de Marie, il rendit paisiblement son âme à Dieu. On l'inhuma de nuit et à petit bruit, ainsi qu'il l'avait ordonné. Par ses dispositions testamentaires, il fondait à Sacaï un hôpital de cinquante lits pour les pauvres malades chrétiens, et il laissait plus de deux mille ducats pour l'entretien de l'église de Méaco et pour celui des missionnaires.

*
* *

Rissaï, Jean. Le 6 juin 1612, Michel, le prince apostat d'Arima, arrivait à Chimabara avec l'intention d'y ruiner la religion chrétienne, et bientôt les commissaires, qu'il institua à cet effet, publièrent un décret par lequel il était ordonné aux chrétiens d'apostasier. Plusieurs d'entre eux faillirent, mais la plupart demeurèrent fermes et se soumirent avec joie à la confiscation et à l'exil. De ce nombre furent Jean Rissaï et Isabelle, son épouse, tous deux nobles et alliés aux plus illustres familles de la contrée. On les exila à Nangasaki, avec ordre à l'un des gouverneurs de cette ville, de les traiter avec rigueur. Celui-ci leur assigna pour résidence une cabane de paille à une demi-lieue de Nangasaki. Jean allait avec son fils couper du bois dans les montagnes, et Isabelle lavait le linge. Leur courage et leur résignation rappelaient ces confesseurs des temps apostoliques, « qui erraient dans les solitudes des montagnes et de qui le monde n'était pas digne ».

*
* *

Rocouzo, Sixte, mort de froid pour Jésus-Christ, dans les montagnes de la province de Dewa, en 1624.

*
* *

Rodriguez, Pierre, Prêtre de la Compagnie de Jésus, Portugais de race et né à Macao, mourut en 1611, à l'âge de quarante-quatre ans, après avoir passé trente ans au Japon, dont seize comme élève, et le reste comme membre de la Compagnie.

*
* *

Rodriguez, Augustin, Prêtre de l'Ordre de Saint-François. Il arriva au Japon, en 1594, avec le P. Jérôme de Jésus. La persécution l'ayant contraint de retourner à Manille, il repassa au Japon, en 1603, avec la qualité de supérieur.

*
* *

Rodriguez, Jérome, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Après le décès de Mgr de Cerquiéra, arrivé à Nangasaki le 20 février 1614, le P. Valentin Carvalho fut élu canoniquement vicaire général pour administrer l'évêché du Japon, mais ayant été ensuite contraint de quitter le pays, soit parce qu'il y était trop connu, ce qui le mettait dans un danger continuel d'être arrêté, soit parce qu'il avait été condamné nommément à l'exil, il substitua en sa place le

P. Jérôme Rodriguez, pour gouverner, en son absence, les religieux de la Compagnie, en qualité de Vice-provincial, et l'Eglise du Japon, en qualité de vicaire général.

*
* *

RODRIGUEZ GIRAM. JEAN, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Ce Père naquit à Alcochété, dans le diocèse de Lisbonne, en 1559. Il entra dans la Compagnie de Jésus, en 1576, à l'âge de dix-huit ans; il passa aux Indes, en 1583, et bientôt après au Japon. Il remplit souvent les fonctions d'interprète pour les ambassadeurs étrangers qui venaient à la cour impériale, et il s'en acquitta si bien que les empereurs Taïcosama et Daïfousama eurent en lui une pleine confiance. Cette haute situation et le crédit dont il jouissait lui-même lui permirent de rendre à l'Eglise du Japon, pendant bien des années, d'inappréciables services. Ce grand missionnaire mourut à Macao, en 1633, à l'âge de soixante-quatorze ans. Profondément versé dans la langue japonaise, il paraît avoir eu la principale part à la rédaction du dictionnaire imprimé à Nangasaki en 1603, et il est l'auteur de la grande grammaire qui fût imprimée en 1604.

*
* *

SACAÏ GIRAM. Il n'y eut point de conversion qui fit plus d'honneur au P. François Xavier et à la religion dont il était l'apôtre, que celle d'un bonze, nommé Sacaï Giram, la meilleure tête et le plus habile homme de sa secte. Il avait entrepris de disputer contre le P. Xavier, et s'était fait un point d'honneur de soutenir la cause de ses dieux. A peine la dispute était-elle commencée, qu'il entrevit la lumière; il ne se rendit pas pour cela, et voulut faire bonne contenance devant la foule qui était assemblée sur la principale place de Founaï. Mais il ne put tenir longtemps contre la grâce qui agissait puissamment dans son cœur; il demeura tout à coup, comme un homme interdit, sans parole et sans mouvement. Un moment après, il se jeta à genoux, leva les yeux et les mains au ciel, et d'une voix forte, s'écria : « Je me rends à vous, Jésus-Christ, fils unique du Père éternel, et je confesse que vous êtes le Dieu Tout-Puissant. Peuple du Japon, et vous bonzes, mes frères, pardonnez-moi, si jusqu'à présent je ne vous ai débité que des mensonges; j'avais été trompé le premier. » Sacaï Giram fut baptisé par l'apôtre, en 1551. Ses paroles avaient produit un si grand effet que plus de cinq cents personnes demandèrent le baptême; mais,

pour l'ordinaire, le P. Xavier ne le conférait à aucun adulte qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes et les sophismes des bonzes. Sacaï Giram était originaire de Canafama.

*
* *

Sacodono, Prince de Vacassa. Il était fils de Marie Kiogocou, ancienne princesse d'Omi et fervente chrétienne. Daïfousama lui donna la province de Vacassa. Sacodono fut baptisé en 1601, et contribua, par ses exemples et par son zèle, à la conversion d'un grand nombre de païens. Sa femme était tante maternelle de Findeyori, fils de Taïcosama. Nous voyons qu'en 1607, le prince de Vacassa se montrait toujours hautement chrétien, sans paraître inquiet de ce que le Coubo pourrait en penser.

*
* *

Sacondono, Paul. Il était le fils aîné de Ghenifoïn, gouverneur de Nangasaki. Il fut baptisé en 1594, à l'âge de vingt-deux ans : il avait à cette époque le commandement d'une place dans la province de Tamba. Deux ans après, comme il se trouvait très éloigné de Méaco, il apprit que la persécution y menaçait les Religieux. Sur-le-champ, il se mit en route pour la

capitale, voulant savoir au juste ce qui s'y passait. La pensée du martyre, loin de l'effrayer, ne faisait que hâter ses pas. Il imagina même, pour se faire arrêter plus facilement en qualité de chrétien, de se faire raser et de revêtir des habits de religieux. Il écrivit aussi à ses parents que les Pères devant mourir bientôt, il était résolu de partager leur sort. Quand il fut arrivé à Méaco, il alla trouver le P. Organtini pour lui faire une confession générale de toute sa vie, et se préparer ainsi au martyre. Il fut déçu dans ses espérances, car Ghénifoïn, qui l'aimait tendrement, trouva bien le moyen de le soustraire aux dangers que la persécution lui aurait fait courir. Paul persévérait toujours dans les mêmes sentiments, lorsqu'il mourut saintement en 1602. Constantin Chouyendono, son frère, lui fit faire à l'église de Méaco des obsèques magnifiques, mais ensuite, par politique, Ghénifoïn livra aux bonzes le corps du défunt, pour que ceux-ci lui rendissent des honneurs idolâtriques.

*
* *

Sacouïman, Jacques, Gouverneur de Yachchiro. Ce seigneur japonais était vassal de Tsoucamidono, prince de Fingo, et comme lui fervent chrétien. Il suivit le célèbre amiral en Corée, et se montra en toute circonstance capitaine aussi

brave qu'intelligent. A son retour, il alla à Nangasaki peur y saluer l'Evêque du Japon, se confessa à lui et reçut de ses mains la sainte communion. « C'était, disait-il, pour remercier Dieu de l'avoir délivré, lui et les siens, de plusieurs grands dangers auxquels ils avaient été exposés pendant l'expédition. » Dans le même temps, l'Evêque lui conféra le sacrement de Confirmation. Alors, plein de l'Esprit de Dieu, Sacouïman revint à la forteresse de Yachchiro, dont il avait le commandement, et gagna bientôt à Jésus-Christ les principaux habitants de cette ville. Encouragé par un si beau succès, il fit appel au zèle du P. Jean-Baptiste Porro; celui-ci arriva et seconda si bien ses vues qu'au bout d'un certain temps il avait baptisé plus de vingt-cinq mille païens. Sacouïman n'était pas seulement témoin de ces miracles de la grâce, mais il agissait et remplissait avec un dévouement admirable les fonctions de catéchiste.

*
* *

Saito, André, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il était originaire du Boungo; il fut un catéchiste capable et un prédicateur éminent. Ayant été exilé pour la foi, il mourut à Manille le 28 février 1615, après vingt-quatre années de religion.

*
* *

SAMBOURANDONO, Prince de Mino. Il était petit-fils de Nobounanga et son légitime héritier. Il n'avait que deux ans, lorsque son aïeul et son père furent cruellement massacrés, le 22 juin 1582. Faxiba, depuis Taïcosama, se fit un honneur de lui sauver la vie, comme à l'héritier des provinces qu'avait possédées Nobounanga; mais lorsque le jeune prince eut atteint sa quinzième année, l'ambitieux Taïcosama se contenta de lui donner la province de Mino : injustice sans doute, mais qui lui était ordinaire, car il croyait qu'un souverain ne pouvait faire tort à ses sujets. Le jeune prince de Mino avait d'ailleurs l'air le plus distingué et les belles qualités qu'on peut désirer dans le petit-fils d'un héros. Or, parmi les gentilshommes de sa cour, il y en avait deux, qui étaient chrétiens, dont la vertu le charmait, et avec qui il aimait à s'entretenir; et comme la Religion était souvent le sujet de leurs conversations, il finit par s'instruire peu à peu des vérités de la foi, et par s'y attacher si bien et d'esprit et de cœur, qu'il se mit à apprendre toutes les prières qu'on enseignait d'abord aux catéchumènes. Il ne voulut pas en rester là; il alla trouver le P. Organtini, et après quelques conférences qu'ils eurent ensemble, il demanda

le baptême et le reçut en effet, en 1594, avec trois de ses vassaux. Il est probable que Taïcosama fut informé de la conversion de Sambourandono et qu'il ne fut pas fâché de lui voir embrasser une religion qu'il regardait comme un obstacle à son élévation à l'empire. Quoi qu'il en soit, le prince de Mino continua à se montrer franchement chrétien, et sa dévotion envers la sainte Vierge était si grande qu'on le voyait souvent avec son chapelet à la main. Un moment, après la mort de Taïcosama et pendant la révolution qui suivit, les chrétiens espérèrent que Sambourandono pourrait bien arriver au pouvoir suprême; mais ce n'était point dans les desseins de la Providence.

*
* *

SANCHE, Gouverneur de Sacaï. La ville de Sacaï, située à seize lieues environ de Méaco, étant très riche et très belle, le P. Cosme de Torrez crut qu'il importait beaucoup aux intérêts de la Religion de s'y établir, et il y envoya à cet effet le P. Viléla et le F. Laurent, Japonais. Les deux religieux arrivèrent à Sacaï, au mois d'août 1561. Ils allèrent d'abord saluer le gouverneur de la ville qui les reçut tous deux avec beaucoup d'honneurs, et voulut même leur donner l'hospitalité dans son propre palais. Encouragé par une réception si cordiale, le

P. Viléla ne tarda pas à se mettre à l'œuvre; il prit en main son crucifix et alla annoncer Jésus-Christ sur les places publiques. Bientôt le concours du peuple fut considérable; on accourait de toutes parts pour voir le docteur étranger, pour l'entendre et pour savoir où il voulait en venir avec une manière de prédication si nouvelle. Mais la parole de Dieu ne pénétra pas facilement dans ces cœurs attachés aux biens de la terre, aux plaisirs des sens, et déjà corrompus par toutes sortes de vices. Heureusement, il n'en fut pas de même du gouverneur, homme intelligent et grave, qui voulut avoir avec les missionnaires des entretiens sérieux sur la religion, et quand il fut convaincu de sa vérité, aucune considération humaine ne put l'arrêter dans le chemin de la foi qui s'ouvrait devant lui : il y entra résolument, demanda le baptême et le reçut avec tous les siens. Il prit le nom de Sanche, son épouse celui de Marie, son fils unique celui de Vincent, et sa fille fut appelée Monique. Ce furent là les premières fleurs que produisit cette terre, privée de la rosée de la grâce depuis tant de siècles.

Cette conduite du gouverneur étonna bien des gens, mais il y en eut plusieurs parmi eux qui voulurent s'instruire plus à fond de la nouvelle doctrine et qui parvinrent ainsi à la foi : dans le nombre de ces privilégiés se trouvaient

quatorze soldats. Un lieu de culte devenait désormais nécessaire; le gouverneur y pourvut en transformant en église une très vaste salle de son palais. Le P. Viléla y prêcha le matin, le F. Laurent dans la soirée, et l'accès en était permis à ceux qui voulaient les entendre. Une chose qui fit beaucoup d'impression dans le public, ce fut le changement qui s'était opéré dans les mœurs des soldats devenus chrétiens; ce n'étaient plus les hommes licencieux d'autrefois, mais des gens se comportant avec modestie et politesse. Vincent, le fils du gouverneur, qui n'avait encore que quatorze ans, avait été comme transfiguré par son baptême; sa foi était vive et son amour pour Dieu si fervent que déjà il aurait voulu donner sa vie pour lui.

En 1565, vers la fin de janvier, le P. Louis Froëz et le F. Louis d'Almeïda étant arrivés à Sacaï, Sanche les accueillit avec tout l'empressement dont il était capable. C'est alors que sa fille Monique donna une preuve de sa rare vertu. Elle avait appris que son père voulait la marier avec l'un de ses parents, personnage d'ailleurs très noble et doué de belles qualités, mais comme ce projet d'union n'entrait point dans ses vues, et qu'elle ne savait trop comment se tirer d'embarras dans une affaire aussi difficile que délicate, elle alla trouver le F. Louis

d'Almeïda pour lui déclarer que, depuis son baptême, elle avait conçu le désir de se consacrer entièrement à Dieu, et pour le prier de dire à son père qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, et d'autant plus que celui auquel on pensait unir ses destinées, était païen. A cette nouvelle inattendue, Sanche fut sensiblement troublé, parce qu'il avait déjà donné sa parole, mais surmontant son émotion et docile aux inspirations de la foi, il dit au F. Louis : « Je ne veux pas violenter ma fille dans ses inclinations ni rien faire qui puisse être désagréable à Dieu, c'est pourquoi, je trouverai le moyen de rompre cette affaire. » Monique fut si heureuse de cette résolution de son père qu'elle voulut sans différer se consacrer à Dieu.

Cette même année 1565, le Coubo fut assassiné, et le seigneur Dakandono, l'un de ses meurtriers, se mit à poursuivre les chrétiens. Sanche ne l'eut pas plus tôt appris qu'il accourut à Méaco pour les assister de tout son pouvoir, et bientôt il emmena le P. Viléla au fort d'Imori, pour le mettre à l'abri de tout danger. Cependant comme la persécution, excitée par les bonzes Fotkéchous, devenait de plus en plus menaçante, un grand nombre de chrétiens vinrent se réfugier à Sacaï. Sanche les accueillit comme des frères et fit preuve

en cette circonstance d'une grande générosité. C'est ainsi que la chrétienté de Sacaï fut constituée en peu d'années, et produisit des fruits abondants de salut.

*
* *

SANCRI, AUGUSTIN, Frère de la Compagnie de Jésus. Le **30** mai **1630**, mourut à Manille, en exil, le F. Augustin Sancri, dogique et frère donné de la Compagnie. Il avait été favorisé de grâces merveilleuses. Dans sa maladie, ce saint vieillard, atteint depuis longtemps de cécité corporelle, vit souvent lui apparaître les anciens ouvriers apostoliques du Japon, et parmi eux les PP. Alexandre Valignani et François Caldéron, qui le consolaient dans ses souffrances. La Très Sainte Vierge lui apparut également. Un jour, allant à l'église, il rencontra l'Enfant Jésus et lui dit : « C'est vous, ô mon Seigneur! Souvenez-vous de moi! » Et le divin Enfant lui répondit : « Je me souviendrai de vous! » Il vit aussi plusieurs fois Notre-Seigneur attaché à la croix. Il mourut plein de vertus et de mérites, et fut enterré dans l'église du village de Saint-Michel, dans la chapelle majeure.

*
* *

SANGA, MATHIAS, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il naquit à Cacouchi, en Figen,

et mourut en exil, à Manille le 24 janvier 1615, à l'âge de 43 ans. Dans son ministère de catéchiste, qui dura vingt-cinq ans, il avait converti à la foi plusieurs milliers d'infidèles.

*
* *

Sanghizacca, Paul, Confesseur de la foi. En 1612, la persécution fut violente dans le Fingo. Les chrétiens de cette province s'étaient déjà signalés en 1602, sous le gouvernement du prince Canzouyédono. Son fils, encore enfant, lui avait succédé, et les tuteurs déployèrent une rigueur extrême.

A Coumamoto, la capitale, Paul Sanghizacca tenté par son commandement, répondit : « Vous pouvez me livrer aux bêtes, me brûler vivant, ou me scier par le milieu du corps avec une scie de bois ; mais je n'aurai jamais d'autre réponse à donner, si ce n'est que je suis chrétien et le serai toujours ; et je serais mille fois heureux d'avoir la hart au cou et d'être traîné dans toutes les provinces de l'empire, tandis qu'on publierait la cause qui m'oblige à refuser obéissance au seigneur de la Tenca. » Il fut dépouillé de tous ses biens et enfermé dans sa maison pour y mourir de faim. Il y demeura dix-neuf jours ; mais ses amis païens lui firent passer des aliments, et, au bout de cet intervalle, il fut exilé.

*
* *

Sébastien, Seigneur japonais. *Il* était le second fils de Civandono, prince de Boungo. C'était la coutume au Japon qu'un prince, ayant deux fils, fit le cadet bonze, afin qu'il n'y eût point, après lui, de compétition au pouvoir. Ce fut pour s'y conformer que Civandono, voyant son second fils déjà devenu grand, lui assigna un revenu considérable, afin qu'il pût vivre selon sa qualité et lui fit bâtir en même temps à Ousouki un magnifique monastère. Pour honorer les Pères, Civandono allait chaque année s'asseoir une fois à leur table; il y menait le jeune seigneur, et celui-ci y venait quelquefois de lui-même, soit pour voir l'église, soit pour se promener dans les jardins. Lorsqu'il était entré dans l'église, il demandait ce que signifiaient les images qu'il voyait. Les Pères l'ayant instruit des principaux mystères de la Religion, il goûta si fort leur doctrine, qu'il résolut, à quelque prix que ce fût, de se faire chrétien. Il commença par déclarer qu'il ne voulait pas être bonze. Le prince et la princesse de Boungo lui représentèrent que c'était une coutume inviolable au Japon, et qu'il n'y avait pas pour lui d'autre parti à prendre que celui-là; mais il leur dit alors nettement qu'il voulait être chrétien et qu'il ne mettrait jamais les

pieds dans le monastère qu'on faisait construire à son intention. La princesse, qui haïssait les chrétiens, ne put entendre une pareille déclaration, sans en éprouver un dépit très violent; mais le prince qui aimait tendrement son fils, pensa que celui-ci, une fois devenu chrétien, respecterait encore mieux les droits de son frère aîné, que s'il était bonze, et il lui permit de recevoir le baptême. Ce fut à cet effet que le P. Cabral fut appelé d'Omoura où il se trouvait dans le moment.

Aussitôt que le Père fut arrivé à Ousouki, le prince lui remit son fils entre les mains, afin qu'il l'instruisît avec soin et lui donnât le baptême; il assura en même temps que l'exemple de son fils déterminerait la conversion de plusieurs gentilshommes et seigneurs de la province, sans parler encore de se convertir lui-même. Le Père fut heureusement surpris d'une nouvelle si agréable et si avantageuse à la religion; il loua la piété et la générosité du prince, le remercia au nom de tous les chrétiens à qui il donnait un chef et un protecteur si illustre, et lui dit qu'il espérait le voir bientôt se faire à lui-même le bien qu'il procurait aux autres. Le prince lui répondit par un petit sourire qui confirma le Père dans la pensée qu'il n'était pas éloigné du royaume de Dieu.

Le jeune seigneur fut bientôt instruit des

vérités de la foi, et il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour apprendre les prières qu'un chrétien doit connaître; car il avait l'esprit vif, le jugement solide et la mémoire heureuse. On lui conféra le baptême avec toute la solennité possible. Le prince voulut y assister, et, bien qu'il fût encore païen, il n'eut pas plustôt vu le prêtre sortir de la sacristie avec les ornements sacerdotaux qu'il se mit à genoux et demeura la tête découverte pendant toute la cérémonie. Le jeune prince fut baptisé sous le nom de Sébastien, et plusieurs seigneurs reçurent le baptême en même temps que lui : c'était au mois de décembre de l'année 1575 : ce jour même, Civandono leur fit servir à tous, dans la maison des Pères, un repas magnifique.

L'année suivante, le P. Cabral demanda au prince la permission d'aller à Founaï où il était invité par les chrétiens pour y célébrer la fête de Noël. Le prince la lui accorda et le pria d'emmener Sébastien avec lui. Les chrétiens de Founaï accoururent en foule à la rencontre du fils de Civandono, et lui prodiguèrent à l'envi tous les témoignages de leur joie et de leur reconnaissance. Après la solennité, Sébastien assembla tous les gentilshommes de sa suite et leur déclara qu'il ne voulait plus avoir à son service que des officiers chrétiens. Il voulut même aller à pied par les principales

rues de la ville et fit abattre toutes les idoles qu'il y rencontra. Le Père lui ayant représenté que cette action de zèle pourrait bien irriter le prince et causer quelque trouble dans la ville, il lui répondit : « Ce que j'ai fait, je l'ai fait à dessein, afin que tout le monde sache que je suis chrétien, et que je me tiens plus honoré par cette qualité que par la qualité même de fils du prince. Au reste, quand il s'agit du service de Dieu, je n'appréhende point la colère des hommes, et je veux aller demain par les rues pour y abattre le reste des idoles. »

De retour à Ousouki, Sébastien fit éclater plus que jamais sa ferveur et son zèle; de sorte que les Pères furent obligés de faire quatre à cinq fois par jour le catéchisme pour ceux qui demandaient le baptême. C'étaient pour la plupart des jeunes gens de dix-sept à vingt-cinq ans, qui changeaient tellement de vie que tout le monde en était dans l'étonnement. Pour les conserver dans leurs bonnes dispositions, il institua une congrégation sous le nom et la protection de la sainte Vierge; elle était composée de cinquante gentilshommes qui s'assemblaient tous les dimanches et jours de fêtes pour conférer entre eux sur les moyens de s'avancer dans la vertu et de propager la religion chrétienne.

Cicatondono, frère de la princesse de Boungo,

et oncle de Sébastien, n'avait point d'enfants; il adopta un jeune noble, nommé Chicatora, mais celui-ci, s'étant fait chrétien, malgré l'opposition de son père, eut à subir de sa part toutes sortes de mauvais traitements. Sébastien en fut indigné, et prodigua dans ces circonstances à son infortuné cousin, tous les témoignages d'une amitié sincère et dévouée. Alors Cicatondono, devenu plus furieux que jamais, menaça les chrétiens de Founaï d'employer contre eux la violence et de brûler leur église. Sébastien, ayant été averti, accourut dans le lieu saint, où les fidèles s'étaient réfugiés, non pour les défendre, mais pour mourir avec eux, s'il le fallait. Le P. Cabral eut beaucoup de peine à déterminer le jeune seigneur à se retirer; et heureusement toute cette affaire n'alla pas plus loin.

Sébastien avait eu un entretien secret avec Chicatora; la princesse de Boungo l'apprit; elle en fut irritée et déclara qu'elle ne voulait plus avoir désormais aucun rapport avec Sébastien, qu'elle ne regardait plus comme son fils. Cicatondono, qui agissait en tout de concert avec elle, rompit aussi avec son neveu. Sébastien, n'en fut point ému; il était d'ailleurs très mécontent de son oncle qui avait malmené l'un de ses pages; il lui envoya donc deux de ses officiers pour lui faire savoir qu'il trouvait

bien étrange que le seigneur Cicatondono persécutât son fils, parce qu'il s'était fait chrétien, et qu'il se tenait d'autant plus offensé d'un pareil procédé, que le prince, son père, avait montré plus d'empressement à assister à son baptême. « Je veux que mon oncle entende bien, ajouta-t-il, que les missionnaires sont mes maîtres, qu'ils sont pour moi des pères, et que quiconque entreprendra contre eux et leur religion aura affaire à moi et que je saurai bien l'en faire repentir. Que s'il traite mal les gens que j'envoie visiter mon cousin, je traiterai les siens de la même manière, et qu'il se souvienne que le fils d'un prince ne doit point souffrir qu'on insulte impunément ni à sa personne ni à ceux qui sont ses serviteurs. »

Ce message exaspéra tellement Cicatondono et sa sœur que, pour s'en venger, ils dépêchèrent aussitôt un courrier au prince, qui était alors absent, pour l'informer que les chrétiens avaient conspiré contre sa personne et contre son autorité et qu'ils avaient choisi pour chefs de l'entreprise Sébastien et Chicatora. Civandono, qui connaissait les Pères de longue main, ne fit pas grand cas de cet avis, sentant bien que c'était la princesse, ennemie déclarée des chrétiens, qui voulait les mettre mal dans son esprit. Peu de temps après, Sébastien alla trouver son père, et lui porta une lettre du

P. Cabral qui n'avait pas voulu quitter la ville dans l'état de surexcitation où elle était. Quand le prince eut pris connaissance de la lettre et entendu ce que son fils avait à lui faire savoir pour sa propre justification, il lui dit en présence de plusieurs seigneurs de sa cour : « Mon fils, c'est en vain que vous vous efforcez de défendre les Pères ; je dois bien les connaître depuis vingt-sept ans que je suis en relations avec eux, et je les ai toujours tenus pour gens de bien, qui ne cherchent qu'à détruire le vice et à exciter les hommes à la pratique de la vertu... Je sais que la princesse ne les aime pas et que c'est elle qui excite tous ces troubles ; mais puisque je les ai reçus dans mes Etats et que je leur ai permis d'y bâtir une église, il est de mon honneur de les y conserver. C'est pourquoi, si Cicatondono, quoique mon proche parent, est assez hardi pour toucher à la personne ou à l'église des Pères, qu'il sache qu'il se déclare mon ennemi ; et si mon fils même qui doit me succéder était assez téméraire pour leur causer quelque déplaisir, je ne l'épargnerais pas, mais j'en tirerais un châtiment exemplaire. Quant à Chicatora, je veux qu'il demeure dans mon palais, et si Cicatondono ne le reconnaît plus pour son fils, cela n'empêchera pas que je ne le prenne pour mon gendre. » Cette réponse, que Cicatondono et

sa sœur apprirent bientôt, fut comme un coup de foudre pour eux; la princesse pensa en mourir de chagrin, mais lui, plus sage politique, rétablit Chicatora dans ses bonnes grâces, et se réconcilia même avec Sébastien.

L'année suivante 1578, Civandono répudia la princesse que les chrétiens avaient surnommée Jézabel à cause de sa méchanceté, et il donna sa place à une dame de qualité dont la fille était mariée à Sébastien. Ce fut une grande satisfaction pour celui-ci; mais elle fut bien surpassée par le bonheur que lui fit éprouver la conversion de son père, qui eut lieu quelque temps après.

Civandono avait laissé, cette même année, le pouvoir entre les mains de Yôchimoune, son fils aîné, dans l'espérance de passer le reste de ses jours dans un repos bien mérité : mais il n'en fut rien, et l'incapacité de son fils l'obligea, à différentes reprises, de se remettre à la tête des affaires.

En 1586, Yôchimoune avait repris en main, pour la seconde fois, les rênes du gouvernement : on espérait que ses malheurs et ses défaites lui seraient de bonnes leçons pour l'avenir, mais il se montra aussi léger et aussi maladroit qu'auparavant. Alors les princes voisins, trouvant l'occasion favorable pour se venger des torts qu'ils prétendaient avoir reçus

du prince de Boungo, se liguèrent contre lui, et la situation devint si fâcheuse, que Civandono alla lui-même à Ozacca pour implorer l'assistance de Cambacoundono; celui-ci lui promit ce qu'il demandait, et donna des ordres pour l'envoi des troupes impériales dans le Chimo. Cependant le prince de Satsouma sut ce qui s'était passé à Ozacca, et, pour en prévenir l'effet, il se hâta de se mettre en campagne. Il savait que Yôchimoune n'était pas aimé de ses sujets, il avait tenté en conséquence de faire entrer dans son parti quelques seigneurs du Boungo, et il y avait réussi. C'est alors qu'on vint dire à Yôchimoune que Sébastien s'était ligué avec ses ennemis, pour leur faciliter l'envahissement de ses Etats. Le prince, qui croyait volontiers tout le mal qu'on lui rapportait de son frère, ne vit pas qu'il était, dans cette circonstance, l'objet d'une abominable calomnie; il le regarda donc comme coupable, le dépouilla de ses biens et le réduisit à une telle misère, qu'il ne tarda pas à succomber sous le poids de l'infortune. Sébastien avait environ vingt-sept ans.

*
* *

Sokiou, Pierre, Confesseur de la foi. Il fut l'un des quatre chrétiens qui, ayant été martyrisés, en 1614, à Sourounga, survécurent à

leurs affreuses blessures. Pierre était né dans un village auprès d'Ozacca; il était alors âgé de vingt-huit ans, il avait reçu le baptême depuis peu d'années. Il s'était beaucoup occupé des païens qui se trouvaient en prison avec lui, et il avait réussi à en convertir vingt-six; il fit aussi relever quatre apostats. Il était guéri de ses blessures, lorsque, l'année suivante, étant revenu à Sourounga, il y souffrit de nouveaux tourments pour Jésus-Christ.

*
* *

SONDA, MARIE, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il mourut en 1604, après huit années de religion.

*
* *

SOTTAR, LOUIS, Confesseur de la foi, Japonais. Vers la fin d'octobre 1616, le seigneur de Thicoungo fit appeler en sa présence un chrétien nommé Louis Sottar, qui avait été le compagnon du P. Jean de Rueda, Dominicain. Louis fit voir alors que les enseignements qu'il avait reçus étaient profondément gravés dans son cœur, et il subit d'affreuses tortures; il eut le gras des bras percé avec des bambous aigus, et fut ainsi suspendu pendant un long temps. Renvoyé libre, ce zélé chrétien accompagna

durant plusieurs mois un autre religieux Dominicain : la persécution les obligea de se séparer.

*
* *

Soukécouro, Joachim, Confesseur de la foi. Du nombre des quatre chrétiens qui, après avoir été torturés en 1614, à Sourounga, survécurent à leurs blessures, était Joachim Soukécouro. Il était né dans un village auprès de Méaco, et avait été baptisé depuis quelques années. Chassé par ses parents, à cause de sa foi, il s'était exilé de la contrée et avait pris domicile à Sourounga.

*
*

Soumitanda, Barthelémi, Prince d'Omoura. Soumitanda était le fils cadet de Chengandono, prince d'Arima, et le frère d'André, qui succéda à son père. Il avait reçu de la nature toutes les qualités qui peuvent inspirer le respect et l'amour. Comme il n'avait pas été élevé dans l'espérance de régner un jour, il n'avait d'abord paru en lui qu'un sujet soumis, non seulement au prince, son père, mais encore à son frère aîné, surtout lorsque ce dernier était arrivé au pouvoir. Sa bonne mine, ses manières affables, son abord facile et une bravoure qui lui était naturelle, le rendaient les délices du

peuple et ne causaient de jalousie à personne. Un seigneur de ce caractère méritait, ce semble, de ne pas toujours obéir.

Le prince d'Omoura, voisin et proche parent du prince d'Arima, étant mort, ne laissant qu'un fils illégitime et peu propre à régner, la princesse, sa veuve, adopta Soumitanda et le déclara prince d'Omoura, à la grande joie de ses sujets. Le nouveau prince soutint dans sa conduite la bonne opinion qu'on avait conçue de son mérite. Il y avait douze ans environ qu'il gouvernait paternellement son peuple, lorsqu'un livre dans lequel le P. Viléla démontrait la vérité de la religion chrétienne, vint à lui tomber par hasard entre les mains; il le lut avec beaucoup d'attention et bientôt sentit naître dans son cœur le sincère désir de se faire chrétien. Il comprit qu'il fallait agir avec sagesse, dans une affaire aussi grave, et il résolut d'en conférer d'abord avec quelques missionnaires; mais comment y arriver, sans découvrir ses pensées secrètes? Il pensa que si les marchands portugais étaient admis dans le pays, ils ne manqueraient pas d'y amener avec eux quelques-uns de leurs prêtres, et qu'ainsi son but serait facile à atteindre; il proposa donc aux seigneurs de son Conseil d'attirer dans ses ports les vaisseaux portugais, et comme il devait en résulter de grands avantages commer-

ciaux, la proposition fut approuvée unanimement.

Au bout de quelque temps, Soumitanda, qui avait tout préparé pour l'entrevue qu'il désirait, arrivait au port de Vocochioura, et y recevait le P. Cosme de Torrez et le F. Jean Fernandez. A l'accueil que leur fit le prince, les missionnaires comprirent qu'il était déjà chrétien de cœur. Ils le prièrent de venir les visiter et même de s'asseoir à leur table, comme le faisait une fois chaque année le prince de Boungo. Soumitanda accepta l'invitation pour le lendemain. Il arriva comme il avait promis, et les Portugais, qui avaient préparé un festin magnifique, le servirent pendant le repas. Quand on eut quitté la table, le P. de Torrez conduisit le prince à l'église : rien dans le lieu saint qui ne lui parût beau ; mais ce qui frappa davantage ses yeux et son esprit fut une image de la sainte Vierge, où elle était représentée portant son Fils dans ses bras, il lui sembla que le divin Enfant jetait sur lui des regards favorables, et son cœur en fut touché.

Pendant cette visite à l'église, Soumitanda avait bien reçu du P. de Torrez quelques explications sur les choses de la Religion, mais ce n'était pas assez pour lui, et lorsqu'il fut de retour chez les missionnaires, il fit de suite savoir au Père qu'il désirait s'instruire encore

plus à fond sur certains articles importants. Comme le F. Jean Fernandez parlait très bien le japonais, le P. de Torrez le chargea d'entre-tretenir le prince, et celui-ci se montra très satisfait des enseignements de son éloquent catéchiste. La nuit approchant, Soumitanda quitta la maison des Pères avec tous les gens de sa suite; mais il y revint au bout d'une heure, accompagné seulement d'un seigneur qui était chrétien, et il y demeura très longtemps pour interroger encore et réfléchir à loisir sur tout ce qu'il avait vu et entendu pendant la journée.

Le lendemain, le prince envoyait le même seigneur chrétien au P. de Torrez pour lui dire de sa part qu'étant pleinement convaincu de la vérité de la religion chrétienne, il ne tarderait pas d'en faire publiquement profession. En effet, il se mit dès lors à porter des vêtements sur lesquels on avait brodé une belle croix; et c'est orné de ce nouvel insigne qu'il voulut rendre visite à son frère, le prince d'Arima; il venait l'engager à ouvrir au commerce portugais le port de Cotchinotsou, et lui promettre le secours de ses armes pour la guerre que Riozogi, seigneur puissant et ambitieux, lui avait déclarée.

Revenu dans ses Etats, Soumitanda fut agréablement surpris d'apprendre que la princesse

Camisama, qui ne lui avait pas encore donné d'enfants, était enceinte. Il crut être redevable de ce bonheur inespéré au Dieu des chrétiens, et dans le transport de sa reconnaissance, il partit pour Vocochioura avec trente de ses vassaux, que son exemple et ses discours avaient gagnés à Jésus-Christ. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya dire au P. de Torrez qu'il venait lui demander le baptême, non seulement pour lui, mais encore pour toutes les personnes de sa suite, qui s'y étaient déjà préparées. A cette nouvelle, le vénérable vieillard pleura de joie. puis s'étant bientôt rendu auprès du prince, il eut avec lui un entretien qui dura depuis le soir jusqu'au lendemain matin. Alors le Père se retira pour ordonner tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement d'un acte aussi extraordinaire, et qui devait avoir le plus grand retentissement dans tout le pays. Le prince le suivit de près avec ses trente prosélytes; il en avait rendu publiquement ce témoignage, qu'il n'y en avait pas un seul parmi eux, qui ne fût prêt à attester de son sang la vérité qu'ils avaient tous reconnue. Leur piété pendant la cérémonie du baptême montra bien quelle était la sincérité de leurs convictions. Quant au prince, il fut admirable dans cette grande et unique circonstance de sa vie; il fut baptisé sous le nom de Barthelémi, nom que lui don-

nent, en général, les relations espagnoles et portugaises; c'était en 1563.

Dès le lendemain, Soumitanda fit ses préparatifs pour aller à la tête de ses troupes rejoindre l'armée du prince d'Arima, car Riozogi leur avait déclaré à tous deux la guerre. Il s'était bien promis de modérer son zèle de néophyte pour ne pas trop irriter les bonzes; il n'en fut pourtant pas le maître. C'est une coutume au Japon de consulter, avant de se mettre en campagne, l'idole Mantisten, qui est parmi les Japonais le dieu de la guerre. Quand les troupes sont assemblées, elles vont au temple, où cette divinité est adorée sous la figure d'un géant armé, le casque en tête et pour cimier un coq déployé, qui couvre presque tout le casque de ses ailes. En arrivant dans le temple, on met bas les armes, on baisse les étendards, et l'on pratique plusieurs autres cérémonies militaires mêlées de superstitions. Soumitanda, s'étant mis en marche, prit le chemin du temple de Mantisten : on en fut surpris, car on savait qu'il était chrétien; mais l'étonnement des troupes, qui le suivaient, changea bientôt d'objet. A peine arrivé à la porte, le prince mit le cimeterre à la main, et fit signe qu'on s'arrêtât; ensuite étant entré avec ses gardes, il commanda qu'on jetât l'idole par terre et qu'on la tirât dehors, la corde au cou; enfin il

sortit lui-même, et à la vue de son armée, il brisa la statue à grands coups de sabre et fit mettre le feu au temple.

Le prince d'Omoura ne borna pas à cette action d'éclat les efforts de son zèle. On le vit, avec admiration, même au milieu du tumulte d'un camp, enseigner la doctrine chrétienne, non seulement à des officiers, mais encore à de simples soldats; cela ne l'empêchait pas toutefois de remplir les fonctions d'un capitaine brave et expérimenté, et, Dieu aidant, de remporter de belles victoires. Quand la lutte eut cessé par l'intervention du prince de Boungo qui ménagea un accommodement entre les deux partis, Soumitanda revint à Omoura et ne songea plus qu'aux moyens de combattre efficacement l'idolâtrie. L'abolition d'une fête pleine de folie et de superstition, qui se célébrait en l'honneur des morts, fut le premier effet de son zèle. Il tourna ensuite toutes ses pensées à la conversion de la princesse Camisama, son épouse. Camisama avait entrepris de le ramener au culte des idoles; mais Dieu donna tant de force aux discours et aux exhortations de Soumitanda que la princesse se rendit et se disposa sérieusement à recevoir le baptême.

La joie de cette conquête ne fut pas longtemps sans être troublée, et la vertu du prince

d'Omoura était déjà assez solidement établie, pour être mise aux plus rudes épreuves. Le conseil de Soumitanda était composé de douze seigneurs, dont, ni par caresses, ni par raison, il n'avait encore pu engager aucun à suivre son exemple. Ces conseillers trouvaient même très mauvais que le prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne religion de l'empire; et, après avoir inutilement tenté la voie de la représentation, pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée, ils résolurent enfin de pousser les choses aux dernières extrémités.

Pour mieux cacher leur dessein et pour s'assurer en même temps du port de Vocochioura, ils feignirent d'être gagnés par les persuasions du prince, et demandèrent la permission d'aller à Vocochioura pour s'y faire instruire par le P. de Torrez. Une révolution si subite, et tellement concertée, parut au prince un piège qu'on lui tendait; il accorda ce qu'on lui demandait, mais il avertit le P. de Torrez de ne point trop se fier aux catéchumènes qui allaient le trouver; il eût fait encore plus sagement, s'il se fût tenu un peu plus sur ses gardes dans de pareilles circonstances. Quoi qu'il en soit, le P. de Torrez n'eut pas la peine d'examiner les conseillers du prince; ils n'allèrent pas à Vocochioura, ayant trouvé plus tôt qu'ils ne pen-

saient une occasion d'éclater, et de se saisir d'Omoura.

C'était une loi ou une coutume inviolable dans le pays, que, tous les ans, à certain jour, le prince se rendait en cérémonie dans un temple, où était la statue de son prédécesseur, lui offrait de l'encens comme à un dieu, et pratiquait quantité d'autres superstitions semblables. Le jour marqué étant venu, Soumitanda qui ne ménageait plus rien, alla en grand appareil au temple, en fit retirer la statue du prince, et, ne la regardant plus que comme une idole qui avait reçu les honneurs divins, il se crut dans l'obligation de venger sur elle la majesté de Dieu, et la fit réduire en cendres. Il n'en fallait pas tant pour réveiller tout ce qu'il y avait à Omoura de zélés païens. Traiter de la sorte son prédécesseur, son parent, faire cet affront à sa bienfaitrice, en déshonorant et en flétrissant la mémoire de son époux, ce ne fut rien moins dans l'esprit des séditieux, qu'un attentat qui rendait indigne de l'autorité suprême le prince qui l'avait commis. Sa perte fut aussitôt jurée ; on prit des mesures pour faire soulever la ville au premier signal, et l'on fit avertir de tout le fils illégitime du feu prince. Ce seigneur possédait, sans ambition, quelques domaines dans les îles de Goto ; on l'invita à venir au plus tôt venger l'injure faite

à son père, et à se montrer digne d'un rang dont on l'avait injustement exclu. Ce premier pas fait, pour n'avoir rien à craindre du dehors, les conseillers d'Etat engagèrent Riozogi à recommencer la guerre contre le prince d'Arima, lequel, étant pris au dépourvu, ne pouvait pas être fort difficile à vaincre.

Les rebelles, ainsi assurés du dedans et du dehors, songèrent d'abord à faire venir à la capitale le P. de Torrez qui devait être la première victime immolée à leurs ressentiments. Pour l'attirer, sans que Soumitanda se doutât de rien, quelques-uns des moins suspects représentèrent à ce prince qu'il différait trop le baptême de la princesse, et qu'il était de sa dignité que la cérémonie s'en fit dans Omoura même, à la vue de tout le peuple, qu'un tel exemple disposerait plus que toute autre chose à embrasser le christianisme.

Le prince fut charmé de ce discours, et il lui faisait trop de plaisir pour qu'il ne le crût pas sincère, et sur-le-champ, il envoya chercher le P. de Torrez par un gentilhomme chrétien, nommé Louis, frère du gouverneur d'Omoura. Le Père, ayant reçu l'ordre du prince, se disposait à partir, lorsque le P. Froëz tomba tout à coup dans une maladie qui, en peu d'heures, devint extrême. Le supérieur ne crut pas devoir abandonner le malade dans cet

état; il écrivit au prince pour le prier d'excuser son retardement, et l'assura qu'il se rendrait à Omoura, dès que son confrère pourrait se passer de lui.

Le lendemain, Louis qui, selon les apparences, n'avait parlé qu'à quelques officiers de la cour engagés dans la conspiration, retourna à Vocochioura, pressa le Père de partir sur l'heure, et, pour l'y obliger, lui dit que le prince voulait, avant d'entreprendre un assez long voyage, voir la princesse baptisée. Le P. Froëz était un peu mieux; le P. de Torrez dit la messe pour partir : comme il faisait son action de grâces, il se sentit fortement inspiré d'écrire encore au prince, et d'attendre sa réponse. Louis, fort surpris de cette résolution qu'il ne savait à quoi attribuer, reprit, un peu chagrin, la route d'Omoura; il n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsque Fariba, un des chefs de la révolte, tomba sur lui avec un détachement de soldats, lui demanda où il avait laissé le missionnaire, le tailla en pièces avec ses serviteurs, et puis s'en alla rejoindre les rebelles : ceux-ci avaient déjà mis le feu au palais et à la ville, et proclamé Gotondono, prince d'Omoura.

Soumitanda, dans une si grande extrémité, se voyant environné de flammes et assailli par tant d'ennemis, ne perdit point courage; il

arma tous ceux qu'il trouva autour de lui, se mit avec le gouverneur d'Omoura à la tête de ce petit corps d'officiers et de serviteurs du palais, et gagna un petit bois où un Chinois lui fournit des vivres pendant quelques jours. Ensuite, sa troupe s'étant un peu grossie, il alla s'enfermer dans une forteresse qui se trouva très bien munie, et en état de défense. Les rebelles, l'ayant ainsi manqué, se divisèrent en deux bandes; Gotondono, avec la première, s'assura de Vocochioura, où il se comporta d'abord en homme qui voulait gagner le peuple ; la seconde suivit le prince, et le tint assiégé.

Pendant que ces choses se passaient à Omoura, Riozogi était entré dans la principauté d'Arima et tenait la campagne, le prince qui avait été surpris, s'étant vu obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures places. D'un autre côté, les rebelles d'Omoura reçurent tous les secours sur lesquels ils avaient compté, et Soumitanda se vit assiégé par une armée de terre toute composée de ses sujets, et par une flotte de trois cent trente voiles, où étaient en personne les princes de Firando et de Goto. Jusque-là, le prince d'Omoura se doutait bien que son changement de religion était la cause d'une si prompte et si universelle révolution; il en eut bientôt toute la certitude qu'il souhaitait pour sa consolation, car ses sujets lui firent

dire qu'ils mettraient bas les armes, s'il voulait abjurer le christianisme. Il n'eût pas accepté cette offre, même s'il l'eût cru sincère; de sorte que, sans les écouter, il ne songea qu'à bien se défendre, et il le fit avec une vigueur qui étonna ses ennemis.

Cependant Chengandono, ancien prince d'Arima, ne put voir tranquillement ses deux fils à la veille d'être dépouillés de leurs Etats; il assembla donc les vassaux de sa maison, entra dans la principauté d'Arima, et son armée grossissant à mesure qu'il avançait, il obligea bientôt Riozogi à se retirer. Il fit savoir ensuite à Soumitanda qu'il marchait à son secours, et lui marqua le jour qu'il attaquerait les assiégeants, afin qu'il le secondât par une sortie : la chose s'exécuta, comme elle avait été concertée.

Dès que Chengandono parut sur les hauteurs qui bordaient la campagne, le prince d'Omoura ordonna à ses gens de se tenir prêts, leur montra le secours qui arrivait, et comme ils étaient tous chrétiens, il les avertit de mettre toute leur confiance dans le Dieu des armées. Enfin, Chengandono commençant à donner, les assiégés sortirent en criant : Vive Soumitanda; ce qui fut en même temps le signal du combat et le cri de la victoire. Il n'y en eut jamais de si facile, ni de si complète; à peine les rebelles firent-ils quelque résistance, et il n'en serait

échappé aucun, si le prince n'eût arrêté l'ardeur des soldats. Il est vrai que Dieu combattit visiblement pour les siens. Les vaincus, qui échappèrent du carnage, assurèrent que les croix dont les habits des soldats chrétiens étaient couverts, jetaient un éclat qui les avait éblouis et effrayés; ils ajoutèrent même qu'ils en avaient vu une en l'air très brillante et toute semblable à celle qui était dans le grand étendard du prince. Enfin il sembla que tout, jusqu'aux éléments, fût armé pour les fidèles; car tandis qu'on se battait sur terre, une horrible tempête dissipa la flotte des princes de Firando et de Goto. Le prince de Firando disait souvent depuis, que le prince d'Omoura était sorti de ce mauvais pas, parce qu'il était bon chrétien.

La joie d'un succès si peu attendu fut pourtant mêlée de quelque amertume; le pays était dans un état déplorable, et Chengandono, ennemi mortel de notre foi, à laquelle il attribuait le malheur de sa famille, ne pouvait souffrir la moindre marque de christianisme. Les princes, ses fils, n'étaient pas dans une situation à prendre la défense de la Religion contre un père qui venait de les rétablir dans leurs Etats, et il fallut qu'ils souffrissent en patience ce qu'ils ne pouvaient empêcher. Les choses demeurèrent ainsi près d'une année, au

bout de laquelle Chengandono mourut, et les princes, ses fils, se virent en liberté de faire pour la Religion tout ce qu'ils voulurent.

Soumitanda, qui avait montré tant de bravoure dans les circonstances difficiles dont nous venons de parler, n'en montra pas moins deux ans plus tard dans une autre occasion. Il apprit un jour qu'une troupe de mutins s'étaient emparés d'une forteresse assez voisine de la capitale, et qui la commandait même en quelque sorte ; aussitôt il fait assembler ses troupes, et s'en va lui-même investir la place. Sur le soir, il choisit dans toute son armée trente braves, tous chrétiens, leur demande s'ils sont prêts à le suivre quelque part qu'il les mène, et tous lui ayant répondu que rien ne les arrêtera dès qu'ils l'auront à leur tête, il donne ordre à toutes les troupes de charger, à la pointe du jour, ceux qui venaient incessamment pour secourir les révoltés. Pour lui, dès qu'il vit la nuit tout à fait obscure, il se mit à grimper avec ses trente chevaliers par divers sentiers fort secrets jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle la forteresse était bâtie. Les séditieux, qui n'avaient point prévu cette ruse, ne faisaient point la garde avec assez de précaution, et il fut aisé à Soumitanda de se glisser dans le fort avec tous ses gens ; il occupa donc sans peine toutes les avenues, saisit les postes

les plus importants, et dans le moment que son armée donna sur les troupes auxiliaires, il chargea lui-même les rebelles si brusquement, qu'avant qu'ils se fussent reconnus, ils furent tous passés au fil de l'épée, ou jetés par les fenêtres sur ceux qui venaient les secourir.

Après cette action, la chrétienté d'Omoura alla toujours croissant en nombre et en ferveur. Pour faire connaître la vertu de ses fidèles, la soif qu'ils avaient de la parole de Dieu et le tendre attachement qu'ils témoignaient pour leurs missionnaires, je rapporterai une lettre du P. Alexandre Valignani, qui arriva en 1568, dans un port de la dépendance du prince d'Omoura : « Nous n'avions pas encore mouillé l'ancre, dit-il, lorsqu'un nombre infini de chaloupes remplies de chrétiens environnèrent notre vaisseau : toutes ces chaloupes avaient une flamme ou une espèce de pavillon, où l'on voyait briller le signe adorable de notre rédemption. Nous entrâmes ainsi comme en triomphe dans le port, parmi les acclamations des fidèles. A la descente du navire, je fus assailli d'une si prodigieuse affluence de peuple, qu'il semblait que personne n'était resté dans les villes. Les uns me baisaient la soutane, d'autres les mains, d'autres les pieds. Enfin ils me portèrent plutôt qu'ils ne me conduisirent à la chapelle. Ce qui me charmait davantage,

c'était de voir des troupes fort nombreuses de petits enfants, les garçons séparés des filles, tous marchant devant nous en bel ordre, avec une modestie angélique, et chantant le *Te Deum*.

« A peine eus-je fait quelque chemin qu'on vint me complimenter de la part du prince, et quelques moments après, j'aperçus le P. de Torrez avec Louis d'Almeïda et Michel Vaz, qui venaient au-devant de moi; ils étaient précédés et suivis d'autres troupes d'enfants qui chantaient à deux chœurs le cantique *Benedictus*, avec des hymnes et des psaumes. J'arrivai à la chapelle tout hors de moi, et je remerciai Dieu de m'avoir rendu témoin d'une ferveur que je n'avais pu croire sur ce qu'on m'en avait dit en Italie. Aussi faut-il l'avoir vu pour y ajouter foi, et si j'entreprenais de faire le détail de tout ce qui se passa tous les jours sous nos yeux, je ne trouverais personne qui me crût sincère. La fête se termina par un repas fort semblable à ceux des anciens anachorètes, où l'esprit était bien plus rassasié par les saints discours qu'on tint pendant le repas, et les bénédictions qu'on y donna au Seigneur, que le corps par les mets qu'on y présenta. Les Portugais y furent invités, et l'on n'y servit que du riz très noir, et quelques poissons salés. Mais la joie intérieure dont nous étions péné-

trés, nous aurait fait trouver délicieuse une nourriture encore plus insipide. »

Ce fut vers cette époque que le P. Viléla vint, le premier, prêcher la foi à Nangasaki, qui n'était alors qn'une ville peu considérable; il y fit en peu de temps, tant de conversions que cette ville parut toute chrétienne. Le prince d'Omoura voulut être témoin d'un succès si prompt; il vint à Nangasaki et y trouva le P. François Cabral, sur qui le P. de Torrez s'était tout récemment déchargé du soin de la mission. Il le mena avec lui à Omoura, et le nouveau supérieur eut la consolation de commencer l'exercice de sa charge par le baptême de la princesse Camisama, de tous ses enfants, et de cent personnes au moins des plus distinguées de la cour. Dès le même jour, le Père donna la bénédiction nuptiale au prince et à la princesse : c'était en 1570.

En 1573, le seigneur d'Isafaï, voisin d'Omoura et beau-frère de Soumitanda, après avoir fait bien d'inutiles efforts pour engager ce prince à retourner au culte des idoles, se ligua secrètement avec le prince de Firando et d'autres ennemis de la Religion, pour l'y obliger par la force. Les confédérés, ne se croyant pas encore assez forts, malgré leur union, contre un prince qui, avec une poignée de soldats, faisait des prodiges, s'assurèrent de quel-

ques seigneurs de la cour d'Omoura qui tenaient de fort bonnes citadelles, dont ils mirent les ennemis en possession, et tout cela fut si secrètement tramé, que Soumitanda n'en eut pas le moindre soupçon. Le seigneur d'Isafaï alla de nuit attaquer Omoura, qui fut aisément forcée. Le prince n'y était pas, et il faisait alors sa résidence dans un château fortifié sur le bord de la mer. L'ennemi, sans s'amuser à piller la capitale, dont le prince de Firando s'était assuré avec sa flotte, et croyant surprendre le prince d'Omoura, marcha avec toutes ses forces pour l'enlever.

Soumitanda n'apprit ce qui se passait que lorsqu'il vit approcher les troupes ennemies; il n'avait avec lui que quinze hommes; pour cacher à son beau-frère l'extrémité où il était réduit, il fit armer toutes les dames et les demoiselles d'honneur de la princesse. Un moment après, trente cavaliers chrétiens forcèrent un quartier de l'armée des alliés et vinrent augmenter sa troupe. Il sut en même temps que les églises d'Omoura avaient été profanées. Alors, plein de confiance, il s'écria d'un ton qui rassura les plus timides : « Nous les vaincrons, ils font la guerre à Dieu. » Effectivement la justice divine avait déjà commencé à se faire sentir d'une manière qui avait également frappé les fidèles et les infidèles. Un bonze,

étant entré dans une église, y trouva un surplis; il s'en revêtit en dérision des cérémonies chrétiennes, et parut à la porte de l'église pour inviter les infidèles à imiter son impiété : c'était dans le premier tumulte qu'avait excité dans la ville l'arrivée des ennemis; un soldat d'Isafaï aperçut le bonze de loin, le prit pour un missionnaire, tira dessus et le tua.

Cependant le seigneur d'Isafaï se disposait à donner l'assaut au fort que le prince d'Omoura était bien résolu de défendre. Dès que les troupes commencèrent à se ranger pour l'attaquer, Soumitanda s'approcha de la porte du château, garnit la muraille comme il avait fait d'abord de femmes et même d'enfants à qui il avait donné de grandes piques, se mit à la tête de sa petite troupe et se tint prêt pour agir aussitôt qu'il en verrait le moment favorable. La forteresse était bâtie sur une éminence assez escarpée, et l'on n'y pouvait monter que par un chemin très étroit et bordé de précipices. Le prince s'attendait bien que son beau-frère viendrait s'engager dans cette aventure, et celui-ci n'y manqua pas. Soumitanda l'y laissa avancer le plus qu'il put, puis tout d'un coup il fait ouvrir la porte, et tandis que les femmes et les enfants invoquent à haute voix les saints noms de Jésus et de Marie, il se jette si brusquement, le cimeterre à la main, sur

les assaillants, qu'après avoir de sa main, renversé à ses pieds celui qui les commandait, il met en un moment tous les autres en déroute.

Le général ennemi ne laissait pas de rallier les siens, sans que le prince pût l'en empêcher, lorsque les habitants d'Omoura l'ayant pris en queue, il se trouva dans un désordre dont il n'était pas possible de se tirer. Soumitanda, que deux mille de ses sujets fidèles joignirent alors fort à propos, profita si bien de ce renfort, qu'après plusieurs charges réitérées, il écrasa enfin l'armée ennemie, qui paraissait comme frappée d'aveuglement, et rentra triomphant dans sa capitale. Pour comble de joie, il apprit que la flotte firandaise avait été fort mal traitée par la tempête, et ne paraissait plus. Enfin, le peu qui resta des soldats d'Isafaï assurèrent que ce qui avait le plus contribué à leur entière déroute, c'est que dans le même temps où la petite troupe du prince les attaquait, une multitude prodigieuse de cavaliers étaient tombés sur eux, et avaient taillé en pièces tout ce qui s'était rencontré sur son passage. On eut beau leur demander quelle était cette cavalerie, et d'où ils croyaient qu'elle pût venir; ni eux, ni les gens du prince ne surent en donner aucune raison; ce qui fit penser aux uns et aux autres que c'étaient des

légions d'anges, que le Dieu des armées avait envoyées au secours des chrétiens.

Quant au seigneur d'Isafaï, il fut longtemps sans paraître. Il avait eu bien de la peine à se sauver, et l'on assure qu'il fut quelques jours à courir de côté et d'autre, la peur l'ayant saisi à un point qu'il en était hors de lui-même. Enfin il se déguisa et gagna ses forteresses, où il ne se crut pas encore trop en sûreté. En effet, Soumitanda, après avoir recouvré tous ses domaines, rangé les rebelles à la raison, et dissipé le reste de l'armée confédérée, porta la guerre chez ses ennemis, leur enleva plusieurs places très considérables, fit partout un butin incroyable, et retourna chez lui, ayant considérablement accru son Etat, et étendu fort loin la réputation de ses armes.

Un succès si peu attendu et tant de marques sensibles d'une protection particulière du Ciel enflammèrent tellement le zèle de ce grand prince, que dès lors il entreprit de bannir entièrement l'idolâtrie des terres de son obéissance. Il le déclara au commencement de l'année, lorsque tous les grands de sa cour et les plus considérables d'entre les bonzes allèrent, suivant la coutume, lui rendre leurs hommages. Il leur parla, dans cette occasion, d'une manière si pathétique et si touchante, leur remit si vivement devant les yeux de

quelle manière le Dieu des chrétiens l'avait fait tant de fois triompher de ses ennemis et leur témoigna un si grand intérêt pour le salut de leurs âmes, que tous promirent de se faire instruire, et ils tinrent parole.

Le prince fit venir les PP. Gaspard Cuello et Melchior de Fighéréido, tous deux accompagnés d'une troupe de catéchistes. Ces Pères trouvèrent la population parfaitement disposée, et en moins de deux ans, ils baptisèrent soixante mille personnes, bâtirent quarante églises, renversèrent tous les temples, et eurent la consolation de ne laisser aucun idolâtre dans tout le pays.

Vers la fin de l'année 1581, le P. Alexandre Valignani termina une affaire très importante qu'il avait déjà concertée avec les princes de Boungo, d'Arima et d'Omoura; il s'agissait d'une ambassade d'obédience au Pape de la part de ces trois personnages. Comme tous concouraient au même dessein avec un zèle égal, la chose fut bientôt conclue, et il ne fut plus question que du choix des ambassadeurs. Le prince de Boungo nomma pour le sien Mancie Ito, son cousin germain, et l'ambassadeur du prince d'Omoura fut Michel Cingina, son neveu. Ce dernier était porteur d'une lettre que Soumitanda adressait au Saint-Père. Les ambassadeurs n'arrivèrent à Rome qu'en 1585,

et quand ils furent de retour au Japon, il y avait déjà près de trois ans que le prince d'Omoura n'était plus de ce monde.

Barthelémi Soumitanda mourut le 24 mai 1587, après une longue maladie qui acheva de le purifier, et qui donna un nouveau lustre à ses vertus. Lorsqu'il sentit sa dernière heure approcher, il appela son fils Sanche qui devait lui succéder, avec ses autres frères et sœurs et leur parla en ces termes :

« Il y a vingt-cinq ans que j'ai reçu la foi et le baptême par le ministère du P. de Torrez. Quand je suis devenu prince d'Omoura, il n'y avait aucun chrétien dans mes domaines; maintenant je meurs avec cette consolation de n'y laisser aucun païen, que je sache. J'ai fait et souffert bien des choses pour arriver à ce résultat. Ayant eu de grandes et difficiles affaires à traiter durant mon règne, je crains de n'avoir pas fait tout ce que le devoir exigeait, et même d'avoir été cause, par ma négligence, que mes sujets n'aient pas vécu conformément à la sainteté de la profession chrétienne. C'est à vous, mon fils Sanche, qui êtes mon aîné, et à qui je laisse le gouvernement de mes Etats, de réparer mes fautes. Je vous défends de donner vos sœurs en mariage à un prince païen, et je vous ordonne de les marier à un prince chrétien recomman-

dable par ses bonnes mœurs. « Pour vous, Lin, mon fils cadet, et vous autres, mes filles, respectez votre frère aîné comme moi-même. Quant à votre mère, je vous commande de l'honorer et de l'aimer et de prendre un soin tout particulier de sa vieillesse, lui rendant tous les services que son âge et sa condition exigent de vous, avec d'autant plus d'assiduité. qu'après moi, elle n'a plus que vous dont elle puisse recevoir du secours et de la consolation. Je désire que vous preniez conseil en toutes vos affaires des Pères de la Compagnie de Jésus et que vous leur obéissiez comme à moi-même. Souvenez-vous de mon âme lorsqu'elle sera séparée de son corps, et procurez-lui le repos éternel par les saints sacrifices de l'Eglise, par vos prières et par vos aumônes. Pour mon corps, je ne désire pas qu'on l'enterre avec beaucoup de pompe. Ce sont là mes dernières volontés. Je supplie Jésus-Christ Notre-Seigneur qu'il vous comble de ses grâces pendant votre vie, et qu'après votre mort, il nous unisse tous ensemble dans le ciel. »

Ayant parlé ainsi, il congédia ses enfants qui fondaient en larmes et leur défendit de rentrer dans sa chambre, en disant qu'il voulait employer le peu de temps qu'il avait encore à vivre, à s'entretenir avec Dieu. Il avait auprès

de lui, pour l'assister, trois religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Lucena, et les FF. François et Fernandez, tous deux Japonais. Le Père lui administra les derniers sacrements. Après qu'il eut reçu l'Extrême-Onction, il s'entretint quelque temps avec Notre-Seigneur en tenant son crucifix à la main, et il pria qu'on ne lui parlât plus que de Dieu. Le Père lui faisait produire des actes de foi, d'espérance et de charité, et par ses exhortations, lui inspirait un grand désir d'aller jouir de Dieu. Lorsqu'il était près de rendre l'âme, un gentilhomme de sa cour s'approcha de lui et lui demanda tout bas à l'oreille, suivant la coutume du Japon, s'il n'avait encore quelque recommaudation à faire à Sanche et à Lin, ses fils. Alors le bon vieillard, se tournant de son côté et le regardant de ses yeux mourants, lui dit : « Quel est ce Lin, et quel est ce Sanche? Ne vous ai-je pas dit que je ne voulais plus entendre parler que de Jésus et de Marie? » Le P. Lucena, pendant toute sa maladie, ne l'avait entretenu que de la Passion de Jésus-Christ, et il en était si vivement touché, qu'il baignait son lit de ses larmes.

Enfin il expira en prononçant avec amour les saints noms de Jésus et de Marie.

On exécuta ses dernières volontés. Il avait expressément défendu qu'après sa mort, les

femmes lavassent ou touchassent son corps, et on ne le permit pas. Mais on ne jugea pas qu'on dût avoir égard à ses ordres pour ce qui concernait ses funérailles, car elles se firent à Omoura avec tout l'appareil et la magnificence possibles. A la vérité, tous les honneurs étaient bien dus à celui qui le premier de tous les princes du Japon, avait reçu le baptême et fait profession de la religion chrétienne, alors méprisée par tous ses sujets, qui avait exposé ses biens et tout ce que l'homme a de plus cher, pour la défendre, et qui mourait, sans laisser dans ses Etats aucun vestige de l'ancienne superstition.

*
* *

Soyemondono Couronda, Simon, Seigneur d'Akizzouki. Il était frère du célèbre général Siméon Cambioïndono Condéra; il fut baptisé probablement vers 1584, à la même époque que lui, et, comme lui encore, il se montra dévoué aux intérêts de la Religion. Dans son domaine situé dans le Tchicougen et dont Akizzouki était la ville principale, il y eut, en 1600, six cents baptêmes d'infidèles. En 1602, il donna asile aux missionnaires, que Caïnocami, son neveu, avait obligés de quitter Facata, et il fut assez heureux pour obtenir leur retour dans cette résidence. En 1604, Caïnocami très affecté

de la mort de son père, devint plus favorable aux chrétiens et permit à ses sujets de se faire baptiser. On compta cette même année, tant à Facata qu'à Akizzouki, plus de huit cents baptêmes d'adultes. Soyemondono contribua à cette époque, à l'établissement des missionnaires dans la ville de Firochima, capitale de la province d'Aki. Trois ans plus tard, le P. François Paëz faisait la dédicace d'une nouvelle église que Soyemondono avait fait construire à ses frais dans sa ville d'Akizzouki : ce qui ne fut pas moins consolant pour lui, c'est qu'il y eut alors sur les terres de son domaine deux mille baptêmes d'adultes. Le vertueux Simon Couronda Soyemondono termina très saintement sa vie en l'année 1607. Dans sa dernière maladie, il se faisait lire assidûment le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* et le *Guide des pécheurs*. Il laissa par testament à son fils Paul Couronda Nagatodono le commandement de persévérer dans la foi et ne voulut exprimer aucun autre souhait. Ce fils fut en effet, inébranlable ; son prince essaya de le faire dévier, mais n'y pouvant réussir, il lui rendit ses bonnes grâces et lui fit épouser sa fille adoptive.

A son lit de mort, Soyemondono avait adressé ces belles paroles à un médecin païen, son ami : « J'ai souvent essayé de déraciner de

votre cœur votre croyance idolâtre, sans jamais y réussir; et néanmoins j'ai la confiance que je ne perdrai point ce peu de paroles, qui sont mes paroles suprêmes. Vous me voyez en proie aux angoisses de la mort, et dans cette agonie, mon âme est sur le point d'abandonner mon corps : l'heure est venue, et dans peu d'instants, je sortirai de la vie présente et me séparerai de vous. Soyez persuadé que dans ce passage je ne saurais mentir pour la perdition de mon âme; et je vous déclare de nouveau qu'il n'existe pas d'autre vérité que celle qui est enseignée par mon maître Jésus-Christ : toute autre religion que la sienne est vanité et folie. Allez donc vers les chrétiens, et faites-vous baptiser; vous posséderez ainsi la vie éternelle. » Il se tut, et son ami promit solennellement d'obéir à ses conseils.

*
* *

Sylva (Edouard de), Frère de la Compagnie de Jésus, Portugais. Il fut envoyé au Japon par saint François Xavier et y arriva avec le P. Gago le 20 août 1552. Il cultivait en 1564, une belle chrétienté qu'il avait fondée dans le Boungo. Son zèle croissant avec ses succès, et n'ayant personne qui pût en modérer l'ardeur, il en fut la victime : l'excès de ses travaux lui fit contracter une langueur qui le consuma peu

à peu, et on ne le sut malade que lorsqu'il fut à l'extrémité. Le F. Louis d'Alméïda courut aussitôt à son secours, mais c'était un fruit mûr pour le ciel. Le saint jeune homme était mourant, lorsque le F. d'Alméïda arriva; il lui demanda en grâce de le mener à Tacachima, afin qu'il eût la consolation d'expirer entre les bras du P. de Torrez : on ne put résister à une demande si juste, et le religieux, muni des sacrements de l'Eglise, alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus. Le F. Edouard de Sylva connaissait très bien les langues chinoise et japonaise, et il avait composé une grammaire avec un dictionnaire japonais et portugais, qui étaient d'un grand secours à ceux qui venaient des Indes, pour apprendre la langue du Japon.

*
* *

Sylva (Marie de). Elle était fille d'Antoine de Sylva, Portugais, et de Béatrice de Costa, elle-même fille d'un Portugais et d'une Japonaise. Elle avait dix-huit ans, lorsqu'au mois de novembre 1631 elle fut arrêtée à Nangasaki comme chrétienne. Le persécuteur Ounémé la condamna à subir l'épreuve des eaux d'Oungen. Après avoir été enchaînée et maltraitée, elle fut conduite avec sa mère et plusieurs autres confesseurs au plus pestilentiel des cratères, et

là on leur fit considérer les flots bouillonnants et les vapeurs sulfureuses qui s'élevaient de toutes parts. On prit eusuite des vases contenant environ cinq litres et qui étaient ajustés à des manches de deux brasses de long. On les remplit des eaux corrosives du lac, et on versa trois vasées sur les épaules de chacun des confesseurs, non pas d'un trait, mais lentement et goutte à goutte, au moyen de petits trous percés au fond du vase. Ainsi les chairs se trouvaient consumées, et tout le corps ne formait plus qu'une plaie. Quelques-uns des confesseurs subirent plusieurs fois ce supplice avec un courage héroïque. Quant à Marie, qui était d'une complexion délicate, elle s'évanouit dès la première épreuve, et tomba sur le sol: alors les commissaires qui voulaient à tout prix proclamer une apostasie, s'écrièrent : « Elle est tombée ! » et la renvoyèrent à Nangasaki. Durant le chemin et de retour à la prison, Marie protesta continuellement contre le sens impie donné à sa défaillance, et demanda d'être réunie à sa mère et aux autres confesseurs, afin d'avoir part à leur martyre et à leur couronne, mais ce fut inutilement. Le 1er septembre 1632, Ounémé la condamna à partir en exil avec sa mère. Marie de Sylva quitta le Japon en 1634, et prit l'habit religieux au couvent de Sainte-Claire, à Macao, et c'est là qu'elle mourut

saintement après plusieurs années de profession.

*
* *

Tacayama, Darie, Guerrier japonais. Tacayama, l'un des plus habiles et des plus renommés capitaines qu'il y eût dans l'empire, était un seigneur d'une probité peu commune, parfaitement instruit de tous les secrets de sa religion et très attaché au culte de ses dieux. Le baptême de deux bonzes de Méaco ayant jeté tout le monde dans l'étonnement, Tacayama dit un jour qu'il était d'autant plus surpris de ce changement, qu'il ne croyait pas très difficile d'obliger le prédicateur européen à confesser lui-même la fausseté de sa secte, et pour prouver qu'il n'avançait rien qu'il ne fût capable de démontrer, il alla entendre le P. Viléla qui faisait des conférences sur une place de Méaco. Quand le Père eut terminé, Tacayama entreprit de réfuter tout ce qu'il avait exposé. Le P. Viléla comprit d'abord qu'il avait affaire à un homme d'esprit, et qui était beaucoup plus instruit que ne le sont communément les gens de guerre et répondit toutefois sans peine à ses objections, et parla d'une manière si sensée et si solide, que le seigneur n'eut rien à répliquer, et fut surpris de voir en un moment, non seulement son

esprit convaincu, mais son cœur changé de telle sorte qu'il ne se reconnaissait plus. Il se rendit donc sur l'heure, et avec cette franchise et cette bonne foi dont les grands génies seuls sont capables, il avoua ses erreurs et son ignorance. Il ne donna ensuite aucun repos au P. Viléla, qu'il ne l'eût amené dans son domaine, et c'est là que le Père eut la consolation de le baptiser, lui, sa femme et son fils. Tacayama fut nommé Darie, son épouse Marie, et le fils qui n'avait alors que quatorze ans, reçut le nom de Juste : c'était en 1552. La conversion du vaillant capitaine fit une grande impression sur son frère, le général Vatandono, qui depuis ce temps se montra favorable aux chrétiens.

Lorsque Nobounanga se fut emparé du pouvoir, Tacayama usa du crédit dont son frère jouissait auprès du souverain pour obtenir le rétablissement des missionnaires à Méaco, d'où le traître Dakandono les avait chassés.

En 1572, Tacayama devint par la mort de son neveu, l'héritier de tous les biens de sa famille, et il travailla désormais avec un zèle encore plus infatigable à étendre et à affermir le royaume de Dieu, non seulement parmi ses sujets et ses vassaux, mais encore dans la capitale de l'empire, où son mérite personnel et celui de Vatandono lui avaient acquis un grand crédit.

Le premier jour de l'année 1575, on compta jusqu'à soixante-dix gentilshommes, qu'il amena au missionnaire, tous instruits, pour les baptiser; peu de jours après, il en amena encore trente-cinq, et il continua d'en user toujours de même dans la suite. Faisant bâtir une église dans une de ses places, il porta ses soins et sa piété jusqu'à vouloir qu'on n'y employât point de matériaux qui eussent servi à d'autres usages, disant que tout ce qu'on consacrait au Seigneur devait être neuf. Quand cet édifice fut achevé, et qu'il eut terminé quelques autres affaires qui demandaient sa présence, il remit l'administration de son domaine à son fils Juste Oucondono, et il se retira auprès de l'église dont on vient de parler, pour y vaquer uniquement à sa sanctification et au salut de ses sujets.

Quand il n'avait pas chez lui de missionnaires, il faisait lui-même, autant qu'il le pouvait, toutes leurs fonctions; il présidait aux prières et aux exercices de pénitence qui se faisaient toujours en commun, et les fêtes et les dimanches, il y ajoutait ou une exhortation, ou une lecture. Tous les ans, il choisissait parmi les principaux chrétiens quatre des plus sages et des plus accrédités; leur emploi était de veiller à ce que les infidèles fussent instruits, les pauvres secourus, les malades visi-

tés et soulagés dans leurs besoins spirituels et temporels, les morts ensevelis; en un mot à ce qu'on n'omît rien des bonnes œuvres qui se présenteraient à faire. Il contribuait lui-même à tout, et, par son affabilité il s'était tellement attaché tous les cœurs qu'il n'y avait personne qui ne le regardât comme son père. Mais ses soins les plus empressés étaient pour les veuves et les enfants de ceux qui étaient morts à son service, et il est vrai de dire qu'ils retrouvaient en lui toute la tendresse d'un père et d'un époux; enfin il n'y avait rien dont il ne s'avisât pour mettre en honneur et en crédit la Religion, surtout pour gagner les bonzes à Jésus-Christ, et l'on peut dire que toutes les petites chrétientés qu'on avait formées autour de la capitale de l'empire, lui devaient la meilleure partie de leur ferveur et de leur accroissement.

En 1579, quelques princes et quelques seigneurs jaloux de la puissance de Nobounanga, se liguèrent contre lui; les chefs de cette conjuration étaient Araki, prince d'Omi, vassal du souverain, Morindono, prince de Nangato, et un bonze qui s'était rendu maître d'Ozacca. L'empereur vit bien que s'il n'usait de diligence, tout le Japon pourrait s'unir pour mettre des bornes à ses conquêtes; il résolut donc de prévenir les alliés, et il commença par Araki. Les Etats de ce prince avaient pour

barrière contre l'empereur la forteresse de Tacazzouki, place forte et dont Juste Oucondono avait hérité après la mort de Vatandono, son oncle; elle relevait du prince d'Omi, lequel pour s'assurer qu'Oucondono ne livrerait pas passage à l'empereur sur ses terres, l'avait obligé de lui livrer son fils unique et sa sœur en otages. Cependant Nobounanga alla brusquement se présenter devant cette forteresse, persuadé qu'elle ne l'arrêterait pas longtemps; il s'aperçut bien, dès les premières approches, qu'il s'était trompé et que Vatandono revivait dans son neveu; mais comme il importait extrêmement à ses affaires que le siège ne fût pas long, il eut recours à la négociation. Elle réussit; la place se rendit, et Nobounanga la remit à Oucondono qu'il prit à son service.

Il s'en fallut bien que les choses s'accommodassent aussi facilement de la part du prince d'Omi. Ce seigneur conçut contre son vassal une indignation qui était sur le point de le porter à de grandes extrémités; il ne s'agissait de rien moins que de la vie des deux otages, et leur mort était chose conclue, lorsque Tacayama accourut fort à propos au secours de sa fille et de son petit-fils. D'abord Araki traita fort mal ce seigneur; à la fin, cependant, la vue de ce grand homme dans un état de suppliant

le toucha, et les murmures des officiers l'intimidèrent; il s'adoucit et rendit les otages.

Tacayama fut à peine sorti de ce danger, qu'il rentra dans un autre; sa reconnaissance, et apparemment la nécessité de ses affaires, l'engagèrent à rester dans Ozacca, qu'on prévoyait devoir être incessamment assiégé par l'empereur. Effectivement Nobounanga ne tarda pas à se présenter devant cette place, qui, après une assez vigoureuse résistance, fut forcée, l'épée à la main. Tacayama fut fait prisonnier, et sur-le-champ condamné à avoir la tête tranchée. Aussitôt on ordonna des prières publiques; les églises, les chapelles ne désemplissaient pas; on voyait le jour et la nuit Oucondono et les missionnaires prosternés aux pieds des autels, et il n'est rien qu'on ne mît en œuvre pour obtenir la conservation d'un homme qui était regardé avec justice comme la principale colonne de la plus illustre chrétienté du Japon.

L'empereur apprit cette affliction des chrétiens et en fut touché; il manda les missionnaires et Oucondono, leur dit qu'à leur considération il accordait la vie au prisonnier, et qu'il se contenterait de l'exiler. En effet, quelques jours après, Tacayama eut ordre de se transporter dans la province de Yetchingen, où il demeura jusqu'à la mort de Nobounanga. Ce fut une perte pour les églises de la Tenca;

mais Oucondono était en état de la réparer, comme il le fit, et d'un autre côté Tacayama devint l'apôtre du Yetchingen, où Jésus-Christ n'avait jamais été prêché. Il y fit des conversions sans nombre par lui-même et par les missionnaires qui l'y suivirent, ces religieux ont laissé par écrit que le seigneur leur amenait jusqu'à huit cents catéchumènes à la fois, et qu'ils les trouvaient si bien instruits qu'il ne leur restait plus qu'à les baptiser. Aussi le nom de Tacayama devint-il célèbre dans toute l'étendue du Japon, et jusqu'aux extrémités de l'Inde; on n'en parlait que comme d'un homme dont la mémoire était en bénédiction dans toutes les églises.

En 1587, Cambacoundono, qui s'était déclaré contre les chrétiens, condamna Juste Oucondono à l'exil. Tacayama apprit cette nouvelle de la bouche même de son fils. Ce vertueux vieillard, qui loin de la cour, menait une vie angélique, fut plus charmé de voir son fils confesseur de Jésus-Christ, qu'il n'avait été de le voir en quelque façon la seconde personne de l'empire; il l'embrassa tendrement, et il ne pouvait exprimer sa joie d'être lui-même réduit avec toute sa famille à chercher une retraite dans les forêts et dans les déserts. Tsoucamidono leur donna asile dans une île de sa dépendance et pourvut avec un soin admi-

rable à leur entretien. Taïcosama le sut, il en fut mécontent, et il finit par reléguer Oucondono et les siens dans la province de Canga. C'est dans cet exil que Tacayama mourut saintement entre les bras de son fils, en l'année 1596.

*
* *

TAICHICO, MANCIE, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il était né à Outo, en Fingo. Peintre éminent, Taichico décora la plupart des églises de sa patrie. Exilé du Japon en 1614, il mourut à Macao le 12 janvier 1615, à l'âge de quarante et un ans; il y avait huit ans qu'il était entré dans la Compagnie.

*
* *

TCHOUYÉMONDONO. Il était seigneur de Coumanocho, en Fingo, et neveu d'Augustin Tsoucamidono, dont il imitait les vertus. Il fut en 1600 le principal auteur de la conversion de tout le district de Coumanocho, il s'y fit alors trois mille baptêmes. Ce jeune seigneur, qui n'avait encore que dix-sept ans, avait déclaré aux bonzes qu'ils devaient se faire chrétiens ou quitter le pays. Six d'entre eux se convertirent, et le reste s'éloigna.

*
* *

Tècle. Elle était fille de Civandono, prince de Boungo, et avait épousé l'un des plus grands seigneurs de cette province : il n'est connu dans les relations que sous le nom de Juste qu'il avait reçu au baptême. Le prince Constantin Yôchimoune, son beau-frère, ayant été chassé de ses Etats par Taïcosama, Juste fut obligé de les quitter, et il se retira à Nangasaki, où la lèpre dont il était atteint depuis quelque temps ne fit qu'empirer. Cette maladie est très commune au Japon, et ceux qui en sont attaqués ont encore à souffrir un abandon général de leurs proches et de leurs plus intimes amis, la coutume autorisant en quelque sorte une si grande dureté envers ces malheureux.

Il s'en fallut bien que Juste fût ainsi abandonné à son triste sort; Tècle, son épouse, non seulement ne quitta pas la maison où il demeurait, comme on l'engageait à faire, mais elle ne voulut pas même se reposer sur ses serviteurs pour tous les services que son état réclamait. Les soins et l'assiduité de Tècle n'étaient pas toujours récompensés par la reconnaissance qu'elle avait droit d'en attendre, parce que la violence de la douleur rendait le malade très impatient, mais loin de s'en rebuter, elle n'y vit qu'un motif nouveau de redoubler sa charité.

Enfin une si rare patience toucha sensiblement Juste; il reconnut et adora la main qui le frappait, et animé par des discours édifiants, et beaucoup plus par les grands exemples de sa vertueuse épouse, il devint un modèle accompli de la plus parfaite résignation aux ordres de Dieu, et il eut la consolation, à l'heure de la mort, de voir la Reine des anges qui venait le recevoir, pour le présenter elle-même à son Fils.

*
* *

THOMAS, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. Il mourut à Amangoutchi, en 1587.

*
* *

THOMAS, OUMÉMIDONO, Seigneur japonais. Il était le fils aîné de Jean Naito Tocououn, ancien prince de Tamba. Il se signala de bonne heure par sa bravoure à la guerre et fut considéré comme l'un des capitaines les plus distingués de l'armée du Japon. Il se réfugia avec son père dans la province du Fingo, où il occupa des emplois honorables. Quand eut lieu l'expédition en Corée, il en fit partie sous les ordres de Tsoucamidono. Il commandait encore une place importante dans le Fingo, lorsque Canzouyédono, devenu prince de cette province,

se mit à persécuter les chrétiens. Il résista à ses menaces comme à ses caresses, et passa ensuite au service du prince d'Arima. Il fut exilé à Manille avec toute sa famille, en 1614. Il avait été appelé Oumémidono du nom de la place qu'il commandait en Fingo. Il y était encore enfermé, lorsqu'il adressa aux chrétiens de Coumamoto la lettre suivante, témoignage de sa foi vive et de son ardente charité :

« J'ai appris qu'à l'occasion de l'édit très cruel de Conzouyédono, et de la persécution qui s'en est suivie, des chrétiens ont défailli; ce qui m'a été profondément douloureux. Mais d'une autre part, j'ai ressenti la plus vive consolation par les nouvelles qui me sont venues d'un grand nombre de chrétiens, lesquels sont demeurés fermes et inébranlables dans la foi, et auxquels je porte une sincère envie; et s'ils doivent devenir des martyrs, je désire ardemment les accompagner, baiser le bienheureux sang qu'ils auront versé, et devenir martyr à leur suite. A ces fins, je vous supplie de m'obtenir cette grâce dans vos prières à Notre-Seigneur. Je suis heureux d'apprendre que vous avez quitté vos maisons et vos terres, abandonnant le tout aux officiers du seigneur. Vous me dites aussi que vous êtes sans ferveur, et que vous n'êtes point dignes de recevoir de Dieu la palme du martyre. Mais je suis moi-même un

grand pécheur, et j'ai de moi la même opinion; toutefois il me semble que Dieu nous a élus pour cette épreuve; et j'ai la confiance, par sa divine grâce, que nous serons martyrs.

« Je déplore infiniment la faiblesse d'un petit nombre qui ont fait si grand cas de leurs biens terrestres, qui ont aimé d'un si grand amour leurs femmes et leurs enfants, et qui, pour ces affections, ont abandonné la foi : ceux-là ne sont point d'un tempérament à devenir des martyrs. Mais puisque les richesses et les biens temporels, les femmes et les enfants peuvent devenir des obstacles au salut, et que néanmoins tôt ou tard, nous n'éviterons pas d'être séparés de ces biens, Canzouyédono qui nous les enlève à cette heure, nous rend, à bien dire, un éminent service, car il nous retire ce qui pouvait nous fermer l'accès du Paradis.

« Il est évident que les chrétiens, en renonçant aux choses de ce monde, lesquelles passent en un instant, afin d'obtenir les biens permanents et éternels, sont de sages larrons, et possèdent l'art de ravir le ciel. Moi-même, dès avant ce jour, j'ai travaillé sans relâche à le conquérir, au moyen de la confession et de la prière, et je n'y suis point parvenu. Dans ce jour s'offre l'occasion du martyre, qui est la voie la plus courte pour aller au ciel; j'en rends à Dieu mille actions de grâces, et j'ai résolu d'en pro-

fiter et, si je le puis, de ravir le ciel. Pour vous, bien que vous n'ayez nul besoin de mes conseils, je vous conjure aussi de conquérir le Paradis, et d'y être fermement résolus, vous souvenant de nos fréquents entretiens et de nos résolutions à cet égard, et considérant que c'est l'heure où Dieu veut nous éprouver et nous purifier. Le bon forgeron éprouve et purifie le fer dans la fournaise : la partie mauvaise se dissout et se convertit en scorie; mais la partie saine, bien que réduite à une quantité minime, est devenue très pure, et sert à fabriquer les pièces les plus belles. Ainsi Dieu, Notre-Seigneur, par le feu de la persécution, éprouve les chrétiens; et ceux, qui ont traversé l'épreuve et sont demeurés fidèles font apprécier ainsi leur vertu supérieure et leur foi véritablement chrétienne : Dieu veut les employer ensuite à un ouvrage éminent et parfait, c'est-à-dire en faire des martyrs, par une vocation et un privilège éminents et pleins de consolation.

« Pour moi, jusqu'alors, par la grâce de Notre-Seigneur, je me sens ferme dans la foi : je n'éprouve au dedans de moi-même aucune défaillance, aucun trouble; toutefois nous avons ici des démons en grand nombre qui travaillent avec ardeur à me renverser. Quelques-uns me font envisager les biens de ce monde et l'amour que je dois éprouver pour mes enfants; mais

Dieu m'a fait la grâce de m'ouvrir les yeux et m'a donné la lumière, afin de discerner ce qui est nécessaire à mon salut, et ces gens n'exercent aucune influence sur moi, ce que j'attribue uniquement à la divine miséricorde. Je crois bien que la guerre, que me font ces démons visibles, est plus terrible que celle que vous endurez vous-mêmes; car dans cette forteresse, je suis seul, et je n'ai personne qui m'assiste et me conseille; tous ceux qui m'environnent sont de véritables traîtres, ayant le désir et la prétention de me faire tomber et de me faire abandonner la foi, pour me conserver la rente du seigneur, et se trouver, à mon ombre, défendus et protégés.

« Par là, vous pouvez conjecturer dans quelle condition je suis. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, et par la grâce de Dieu, je leur réponds en termes si décisifs qu'ils n'ont plus sujet de m'attaquer, et je reste vainqueur dans le combat. Je n'ai rien autre à vous demander, si ce n'est que vous vouliez implorer Notre-Seigneur, afin qu'il m'accorde la constance et la force jusqu'à mon entrée dans le Paradis. Et croyez que mes paroles ne sont pas l'effet d'une vaine et présomptueuse confiance en mes forces; j'ai la conviction intime que je ne puis rien, si ce n'est par la grâce de Notre-Seigneur, et par sa faveur très spéciale; car en pareil combat, je ne

pourrais par moi-même avoir ce ferme propos et persévérer, si Dieu n'était présent et ne m'assistait. »

*
* *

TITE, Seigneur japonais. Il se passa, vers 1614, dans la province de Boungo un fait qui mérite d'être rapporté. Un gentilhomme chrétien, nommé Tite, et Marine, son épouse, avaient deux fils et une fille. Matthieu, qui était le plus jeune des garçons, n'avait que neuf ans ; Simon, qui était l'aîné, en avait seize; la fille qui se nommait Martine, en avait quatorze. Le prince ayant appelé Tite, employa pour le faire apostasier, l'autorité, le commandement, les prières et les menaces. Voyant qu'il ne pouvait ébranler son courage, il le congédia; mais le lendemain, il lui ordonna d'envoyer Matthieu au palais pour qu'il lui fît perdre ou la foi ou la vie.

Il est plus facile de penser que d'exprimer la douleur que ressentit le pauvre père, se voyant obligé d'immoler, pour ainsi dire, lui-même son propre enfant. Mais ce qu'il craignait le plus, c'est que la violence des tourments ne lui fit abandonner la foi. Il le livra cependant après l'avoir embrassé tendrement et exhorté à demeurer constant dans l'amour de Jésus-Christ. L'enfant, se voyant arraché d'entre les bras de son père et de sa mère, ne put s'em-

pêcher de verser des larmes et de jeter des cris; mais animé par les paroles de l'un et de l'autre, il suivit l'officier envoyé par le prince et fut conduit au palais.

Deux jours après, le prince fit dire au père qu'il avait fait mourir son fils, parce qu'il n'avait pas voulu renier la foi, et que, s'il persistait dans sa résolution, il lui commandait de lui envoyer sa fille. Ce second coup fut encore plus sensible aux parents que le premier; mais enfin Martine, leur ayant fait ses derniers adieux, fut menée au palais pour y périr comme son frère.

Quelques jours après, le prince fit savoir à Tite que sa fille avait subi le même châtiment que son frère pour avoir été rebelle à ses volontés, et il lui ordonna de lui envoyer Simon pour être traité comme les autres, s'il était dans les mêmes dispositions. Ce dernier coup fut si terrible pour le pauvre père qu'il en fut totalement accablé. Il pleura, il gémit, il mêla ses larmes à celles de sa chère épouse, qui voyait toute sa famille éteinte. Toutefois, reprenant courage, et se souvenant du sacrifice d'Abraham, il appela son fils et lui dit : « Mon fils, vous savez ce qui est arrivé à votre frère et à votre sœur. Ils sont morts pour la foi de Jésus-Christ. Les voilà au ciel où ils vous appellent. Ne voulez-vous pas bien les suivre? Si

vous avez du cœur et de la foi, c'est maintenant qu'il faut le montrer. Le prince vous appelle au palais pour vous rendre martyr ou idolâtre, lequel des deux voulez-vous être? Si vous renoncez la foi, je vous renonce pour mon fils, et Dieu vous mettra en ce monde et en l'autre au nombre de ses ennemis. Si vous mourez pour la foi, comme ont fait votre frère et votre sœur, vous régnerez éternellement dans le ciel avec eux, et vous irez nous y préparer une place, à moi et à votre mère, qui vous suivrons bientôt. Allez, mon fils Simon, et montrez-vous digne enfant de Dieu et digne héritier du courage de vos ancêtres. Allez gagner par une mort temporelle une vie éternelle. Craindriez-vous un coup d'épée, dont votre cadet et votre sœur se sont moqué? Quand vous verrez leur sang dans le palais, souvenez-vous que c'est là le chemin qu'ils vous ont tracé pour arriver à la gloire. Allez et mourez. »

Simon fut touché des tendresses de son père et des larmes de sa mère, mais quelque temps après, ayant repris cœur, il leur dit qu'il enviait le bonheur de son frère et de sa sœur qui avaient gagné la palme du martyre, et que depuis leur mort il était dans l'impatience de les suivre, qu'il ne désirait rien tant que de mourir pour la foi, et que son unique regret

était de ne pas mourir en leur présence, pour leur donner des marques de son obéissance et de sa fidélité; que c'était pour lui une consolation bien douce de les précéder, parce qu'il espérait par sa mort leur prolonger la vie, en apaisant la colère du prince, qu'il se souviendrait d'eux dans le ciel, et qu'il prierait Dieu de les réunir tous ensemble dans le paradis. Ayant dit cela, il se mit à genoux et leur demanda leur bénédiction. Après quoi, il fut remis entre les mains de l'officier qui devait le mener au palais.

Tite, se voyant privé de ses enfants, se consolait avec Marine, son épouse, qui était une chrétienne d'une incomparable vertu, car au lieu de s'abandonner à la tristesse et au désespoir comme font les autres mères, elle bénissait Dieu de ce qu'il voulait bien recevoir ses enfants en sacrifice, et se préparait elle-même à la mort. Tite en faisait autant de son côté, et comme il n'avait plus de consolation sur la terre que celle qu'il recevait de sa chère épouse, il ne craignait rien tant que de la perdre ou de la quitter. Et c'est le dernier assaut que le tyran livra à sa constance; car après quelques jours, il lui fit dire que son fils Simon n'était plus et que s'il persistait dans sa désobéissance, il voulait qu'il lui envoyât sa femme pour subir le même châtiment que ses

enfants. Celui qui lui porta cet ordre, lui fit mille reproches sur son obstination et son entêtement qui lui attiraient tous ces malheurs, mais lui, comme un rocher, demeura immobile, et ne fit pas d'autre réponse, sinon qu'il ne manquait plus qu'une chose à son bonheur, c'est que le prince mêlât le sang du père avec celui de la mère et des enfants. Dieu seul sait la douleur que ressentirent les pieux époux, lorsqu'il fallut se séparer.

Enfin pour dernier acte de cette tragédie, le prince envoya à Tite un officier pour lui apprendre que sa femme avait eu la tête tranchée et qu'il demandait la sienne, s'il ne voulait pas obéir à ses volontés. Tite répondit qu'on ne pouvait lui apporter une nouvelle plus agréable, qu'étant déjà mort quatre fois en la personne de sa femme et de ses enfants, il le pourrait bien une cinquième. Il alla donc au palais, le cœur joyeux ; et se prosternant devant le prince, lui demanda la même grâce qu'il avait accordée à toute sa famille.

Le tyran fut étonné de sa résolution, et fit les derniers efforts pour le vaincre, employant les prières, les menaces et tout ce qu'il jugeait capable de le toucher, mais voyant que rien ne pouvait amollir ou ébranler sa constance, il s'arrête un moment, fait un signe à ses officiers, et bientôt, ô spectacle inattendu ! Tite voit

apparaître sa femme et ses enfants, pleins de vie. Le prince les renvoya dans leur demeure, en leur laissant toute liberté de pratiquer une religion qu'ils avaient si généreusement défendue.

Ces glorieux martyrs de volonté rapportèrent que, pour leur faire renier la foi, on leur avait versé de l'eau froide sur la tête dans les jours les plus froids, qu'on les avait fait jeûner trois jours entiers sans leur donner aucune nourriture; qu'on leur avait lié les bras derrière le dos avec une telle violence qu'ils avaient été presque disloqués, et qu'enfin on leur avait fait souffrir plusieurs autres tourments semblables, auxquels Dieu, dans sa miséricorde, leur avait donné la force de résister.

*
* *

Tobie, l'Aveugle. Il y avait en 1573, dans la province de Nangato, un aveugle que saint François Xavier avait baptisé et nommé Tobie. Le Saint-Esprit qui avait trouvé dans cet homme des dispositions admirables pour la sainteté, l'avait comblé de ses dons et lui avait surtout inspiré un zèle admirable pour la propagation de la foi. Ce zèle, dont Tobie était sans cesse consumé, lui faisait souvent dire qu'alors même qu'il ne tiendrait qu'à lui de recouvrer la vue, il n'y consentirait jamais, parce que

son infirmité était pour lui un moyen de gagner des âmes à Jésus-Christ.

Ceci paraîtra fort étrange; mais il faut savoir qu'il y a au Japon des aveugles, du nombre desquels était celui-ci, qui forment un corps de savants et sont singulièrement estimés. Il n'est pas de grand seigneur, ni de souverain qui ne se fasse un plaisir de les avoir auprès d'eux, non en qualité de plaisants, pour s'en divertir, mais en qualité de beaux esprits, pour s'instruire. Effectivement les annales de l'empire, les histoires des grands hommes, les antiquités des familles sont des titres moins sûrs que la mémoire de ces gens-là. Ils font une étude particulière de toutes ces choses; ils se communiquent de vive voix les uns aux autres ce qu'ils savent, et il se forme par là une succession de traditions qu'on ne s'avise point de révoquer en doute. Ces aveugles ont des académies où ils prennent des grades, et où l'émulation est très grande; ils s'y exercent, non seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à raconter ce qu'ils ont appris, à le mettre en chant, et à lui donner tous les ornements de la poésie; enfin, ils parviennent à répandre, sur ce qu'ils racontent et sur ce qu'ils chantent, un agrément tout particulier.

Tobie s'était fait, parmi ces aveugles si éclairés, une réputation qui n'était point renfermée

dans les limites du Nangato; son nom était célèbre dans toutes les provinces d'alentour, dans le Chimo, dans le Chicocou et jusque dans la capitale de l'empire. Personne ne savait mieux que lui les beaux faits d'armes des anciens héros, et surtout des premiers Camis; mais après que par les charmes de sa narration il s'était concilié les esprits, il parlait de Jésus-Christ et des plus sublimes mystères de la Religion, d'une manière qui enchantait. On prenait souvent plaisir à le faire entrer en lice avec les bonzes; mais ceux-ci, ne sortant jamais à leur honneur de ces combats, cherchaient de tous côtés les occasions de s'en venger.

Après bien d'inutiles tentatives, ils crurent que le meilleur moyen de se défaire d'un si dangereux ennemi était de lui faire entrer un démon dans le corps. Quelques bonzes sorciers l'entreprirent, et pour qu'il ne se doutât de rien, ils le défièrent à une dispute réglée. Tobie accepta avec joie ce défi, et se trouva au rendez-vous. Tandis que quelques bonzes cherchent à l'amuser, lui font quantité de questions et lui proposent plusieurs difficultés, les magiciens font leurs enchantements; l'aveugle s'en aperçut et ne s'en étonna pas beaucoup. Les sorciers, voyant que les diables ne venaient point, se mirent à crier et à se débattre, comme s'ils eussent été eux-mêmes possédés. Alors le

chrétien, avec un rire moqueur, les avertit de parler plus haut, attendu que le diable ne les entendait pas, mais qu'ils avaient beau faire, et qu'alors même qu'ils évoqueraient toutes les puissances infernales, il ne lui faudrait pour se garantir de leur fureur, que se munir du signe de la croix.

Les bonzes, sans se rebuter, redoublèrent leurs imprécations; enfin les diables parurent, mais laissant là Tobie qui les attendait de pied ferme, ils se tournèrent contre les enchanteurs avec des visages terribles, et se mirent à les maltraiter d'une manière si épouvantable, que les pauvres bonzes, tout tremblants de peur, se jetèrent aux pieds de Tobie et le conjurèrent de faire sur eux le signe de la croix. « Ce n'est pas assez, dit alors le chrétien, de reconnaître la vertu de la croix, et de vous soumettre, il faut changer de conduite et de profession. » Les bonzes le promirent, et Tobie, sans faire autre chose que de menacer les démons, les fit disparaître dans le moment.

En 1576, Paul, prince de Tosa, ayant eu beaucoup à souffrir de la révolte de ses sujets, Tobie releva son courage, et lui fit accepter cette épreuve avec la résignation d'un vrai chrétien. En 1588, Tobie fut chargé par le P. Organtini de visiter les chrétiens de la province de Mino; il le fit avec beaucoup de zèle,

il prêchait partout; et cette même année, il baptisa en un seul bourg trente-cinq personnes.

En 1590, Tobie s'embarqua pour Nangasaki, où les ambassadeurs japonais, revenant de Rome, étaient prochainement attendus; mais le navire qui le portait s'étant brisé sur un écueil, il ne put à son grand regret, arriver au terme de son voyage. Cette même année, toujours plein de zèle pour le salut des âmes, il convertit à la foi plus de cent personnes, et entre autres un bonze de grande réputation, et un grand seigneur de la province de Mino avec toute sa famille. S'étant rendu à Sacaï quelque temps après, il y tomba malade, et bientôt Dieu l'appela à lui pour le récompenser de ses vertus. La mort de Tobie fut un grand deuil pour tous les chrétiens qui l'aimaient et le vénéraient comme un véritable apôtre de Jésus-Christ.

*
* *

TOCHIRONDONO, SIMON, Seigneur de Coroume. Tochirondono, appelé aussi Findenari et Findenadono, était seigneur d'une partie du Tchicoungo, et Coroume était la ville principale de son domaine. Il épousa Maxence, l'une des filles de Civandono, prince de Boungo, et peu après, il reçut le baptême sous le nom de Simon. C'était dans des circonstances de guerre; et comme Simon n'avait pu être ins-

truit avec tout le soin désirable, Maxence fit demander au Vice-provincial d'envoyer quelque bon missionnaire pour achever l'éducation religieuse de son époux. Le Vice-provincial fit partir pour Coroume le P. Pierre Raimond et le F. Jean Torrez, Japonais, et ces religieux ne s'acquittèrent pas seulement de l'honorable mission qui leur avait été confiée, mais ils s'adressèrent encore à d'autres personnes qu'au seigneur, et avec tant de succès, qu'ils firent trente-six baptêmes à la cour.

En 1599, il y avait quatre mille chrétiens dans la seigneurie de Coroume. L'année suivante, un Père s'y rendit et y baptisa sept cents païens. Le Père fut laissé à résidence fixe avec un Frère; il baptisa encore mille neuf cents autres païens et bâtit deux églises. Le seigneur avait ordonné que tous les condamnés à mort, s'ils étaient païens, fussent catéchisés, afin d'être convertis, s'il était possible, avant leur supplice, et il défendit d'essayer les cimeterres en taillant en mille pièces les corps des justiciés chrétiens.

En 1600, par suite du triomphe de Daïfousama, Tochirondono, qui s'était déclaré contre lui, perdit son domaine; la résidence qui s'y était formée fut anéantie et la plupart des chrétiens exilés. Grâce aux efforts bienveillants de Siméon Condéra qui avait pris parti pour le

vainqueur, Maxence et son noble époux eurent la vie sauve. Ils allèrent se fixer sur les domaines de Morindono, prince de Nangato, leur neveu; et c'est là que Simon Tochirondono mourut l'année suivante dans les sentiments les plus édifiants.

*
* *

Torrez (Cosme de), Prêtre de la Compagnie de Jésus. Il naquit à Valence, en Espagne. Sa science et ses vertus l'avaient déjà fait élever à l'importante dignité de grand vicaire du diocèse de Goa, lorsque saint François Xavier, appréciant son mérite, l'admit, en 1548, dans la Compagnie de Jésus, et l'emmena avec lui au Japon, où ils arrivèrent le 15 août 1549. Le P. de Torrez, dont l'histoire résumerait bien celle de l'Eglise du Japon pendant les vingt premières années, mourut dans l'île de Chiki, le 2 octobre 1570, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le P. de Torrez fut universellement regretté, et chaque église donna à l'envi des marques publiques de sa douleur. Aussi était-il le plus aimable des hommes; sa douceur et sa complaisance lui avaient fait autant d'amis qu'il avait connu de personnes, même parmi les infidèles. Bien des gens qui ne l'avaient jamais vu, mais qui, sur ce que la renommée en publiait, se

sentaient de l'inclination pour lui, le prévenaient par lettres, et entretenaient avec lui un commerce réglé. On assure même que dans l'Université de Bandou, d'où il avait toujours été éloigné au moins de deux cents lieues, il y avait plusieurs bonzes et plusieurs savants qui cultivaient soigneusement son amitié.

Lorsqu'il était obligé de se transporter d'un lieu dans un autre, il lui fallait nécessairement partir la nuit pour éviter d'être arrêté dans son voyage. Tous ceux qu'il baptisait voulaient porter son nom, et il avait un tel ascendant sur l'esprit des fidèles qu'il lui suffisait de leur déclarer sa volonté pour être aussitôt obéi. Il n'était pas moins en vénération parmi les païens que parmi les chrétiens; les uns et les autres admiraient également son zèle infatigable et son extrême austérité.

L'amour qu'il avait pour les souffrances lui faisait souvent dire qu'Amangoutchi avait été un paradis pour lui, parce qu'il n'y avait jamais été un moment sans souffrir. Il ne savait ce que c'était que de s'épargner, lorsqu'il s'agissait du salut des âmes et du soulagement de ses inférieurs; alors rien ne l'arrêtait, ni la longueur ni la difficulté des chemins, ni les dangers auxquels il était exposé dans un pays, où il savait par plus d'une expérience, qu'on cherchait de tous côtés les moyens de le perdre. Enfin, pour

comprendre en deux mots l'éloge du second fondateur de l'Eglise du Japon, jamais homme ne pratiqua plus ce précepte que Jésus-Christ donna à ses apôtres, de se faire petit comme des enfants : dès qu'il était entré en religion, il avait paru oublier que c'était à ses grandes qualités, qu'il devait l'estime et la considération dont il jouissait déjà dans le monde.

Fervent disciple, humble religieux, zélé missionnaire, vigilant supérieur, ouvrier infatigable, il mourut en travaillant; il pouvait à peine se soutenir qu'il fondait encore des églises. Les peuples, qui pendant sa vie l'avaient regardé comme un saint, furent bien confirmés dans cette opinion à la vue de son visage, qui parut après sa mort d'une beauté extraordinaire, et qui semblait rendre un témoignage assuré de la félicité dont il jouissait déjà dans le ciel. Ses obsèques furent célébrées avec ces acclamations des fidèles qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, canonisaient les Saints. Les PP. Balthasard Lopez, Alexandre Valignani et Gaspard Viléla s'y trouvèrent, et ce dernier fit l'éloge du défunt.

*
* *

Torrez (Silvestre de), Prêtre de l'Ordre de Saint-Augustin. Ce Père naquit à Cordoue, arriva aux Philippines, en 1610, et de là passa

bientôt au Japon. Il avait cultivé avec beaucoup de fatigues cette vigne du Seigneur, lorsqu'il en fut exilé dans la persécution de 1614. S'étant rendu à Manille, il s'y livra pendant plusieurs années et avec un grand zèle à la prédication, et c'est dans le couvent des Augustins de cette ville qu'il mourut pieusement en 1626.

*
* *

Toyemondono Firawo, Michel, Confesseur de la foi, à Obama, en Arima, le 28 novembre 1614. (Voir P. Gorosoudgino.)

*
* *

Tozabouro, Mancie. Il mourut de misère, pour la foi, le 20 décembre 1627, dans les montagnes de Nangasaki, où il s'était réfugié.

*
* *

Tsoucamidono, Augustin, Amiral du Japon et prince de Fingo.

En 1584, Juste Oucondono, se trouvant dans la ville d'Ozacca, où résidait habituellement la cour, s'y employait avec un grand zèle à la conversion des païens. Il fit alors catéchiser par le F. Laurent, Japonais, plus de cinquante gentilshommes, dont le plus distingué était Tsoucamidono, jeune seigneur que Faxiba, depuis Taïcosama, aimait comme son propre fils et qu'il

avait fait amiral de sa flotte. Tsoucamidono fut baptisé sous le nom d'Augustin, et il gagna bientôt à Jésus-Christ son père, sa mère, dix gentilshommes, au nombre desquels était Condéra Cambioïndono, officier de cavalerie, qui se signala dans la suite par ses exploits. Riousa, père d'Augustin et gouverneur de Sacaï, fut baptisé sous le nom de Joachim, et l'épouse de celui-ci, qui était secrétaire de la souveraine, sous le nom de Madeleine.

On peut dire que depuis le jour de son baptême jusqu'à celui de sa mort, Tsoucamidono, montra pour les intérêts de la religion un zèle qui ne se ralentit jamais. En 1585, il ménagea l'entrevue du P. Cuello, Vice-provincial, avec Faxiba, devenu Cambacoundono, et obtint de ce dernier d'importantes faveurs pour les missionnaires. Ce fut aussi par son entremise que Fachirandono, prince de Bougen et de Bigen, se montra très bienveillant à leur égard.

En 1587, Cambacoundono, ayant entrepris de ranger sous son obéissance tous les princes du Chimo, donna le commandement de son armée de terre à Juste Oucondono, et celui de son armée navale à Tsoucamidono. Cette expédition fut bien combinée et bien exécutée par les deux chefs chrétiens, et les résultats furent si heureux que pour récompenser son amiral, Cambacoundono lui donna la plus grande par-

tie du Fingo, et le titre de son lieutenant général dans le Chimo.

Cependant Cambacoundono se déclara contre la religion et condamna à l'exil le vaillant Oucondono. Tsoucamidono s'empressa de venir en aide à son ami injustement frappé, et il lui donna non seulement l'hospitalité dans une île de ses domaines, mais il lui fournit encore avec beaucoup de générosité tout ce qui était nécessaire à son entretien et à celui de sa famille. Le changement du souverain à l'égard des chrétiens ne l'intimida, ni ne le changea lui-même, et il approuva sa mère qui aimait mieux quitter la cour que d'y dissimuler sa foi. Combacoundono sut l'endroit où le général Oucondono avait trouvé un asile, et pour l'en priver, il obligea son amiral à lui céder l'île où vivait l'exilé; pour ne point l'irriter, Tsoucamidono consentit à l'arrangement qu'il lui proposa.

En 1590, les seigneurs d'Amacousa et entre autres, Jean, le principal Tono de l'île, s'étant révoltés contre l'autorité de Cambacoundono, le prince de Fingo fut chargé de les faire rentrer dans le devoir. Le prince y réussit d'autant mieux, qu'un grand nombre d'habitants d'Amacousa étant chrétiens, il leur persuada plus facilement de se soumettre; il leur promit, d'ailleurs d'user de toute son influence auprès du souverain, pour qu'il ne leur arrivât rien de

fâcheux, comme châtiment de leur rébellion.

En 1592, Cambacoundono, ayant résolu de conquérir la Chine, en commençant par la Corée, fit à cette fin de très grands préparatifs. On dressa un état des seigneurs qu'il voulait employer dans l'expédition, aussi bien que du nombre d'hommes que chacun d'eux devait fournir. Pour la région du Chimo, le souverain nomma quatre chefs, deux chrétiens et deux païens. Les chefs chrétiens furent Tsoucamidono et Caïnocami, fils de Siméon Condéra, prince de Bougen; les chefs païens furent Toronosouke et Ikinocami. Sous les enseignes de Tsoucamidono devaient marcher les princes d'Arima, d'Omoura, de Tsousima, le seigneur Jean d'Amacousa et plusieurs autres seigneurs, presque tous chrétiens; c'était le premier corps d'armée. Caïnocami eut le commandement du second corps; les princes de Boungo et de Canga, Paul Chigandono et plusieurs autres seigneurs de marque étaient sous ses ordres. Ikinocami et Toronosouke commandaient les deux autres corps. Le rendez-vous général fut au port de Nangoya. Tsoucamidono fut nommé généralissime de l'armée dont l'effectif fut d'abord de quatre-vingt mille hommes.

Les succès que Tsoucamidono obtint bientôt en Corée lui valurent les plus beaux éloges de

Cambacoundono, devenu Taïcosama. Dans son enthousiasme, il disait qu'il ferait du triomphateur le plus grand prince du Japon, et que quiconque voudrait lui nuire, s'en trouverait fort mal, tant il faisait cas de son courage et de sa fidélité. Toronosouke qui jalousait l'amiral et qui était l'ennemi de sa foi, chercha bien en plusieurs circonstances à gêner son action, bien loin, comme il eût été de son devoir, de la seconder; mais ses manœuvres secrètes n'eurent pas le résultat qu'il en attendait.

Cependant les Coréens, voyant leurs affaires en très mauvais état, recoururent aux mesures extrêmes, ils mirent le feu partout où ils avaient encore des approvisionnements, et l'armée japonaise réduite à la disette, perdit un nombre considérable d'hommes. En vain le généralissime avait écrit à Taïcosama pour réclamer des secours; rien n'était arrivé, et il fallut même à Tsoucamidono toute l'habileté d'un chef vraiment capable pour se tirer d'embarras avec honneur.

Enfin lorsque les Coréens et les Chinois, leurs alliés, eurent compris qu'ils ne viendraient pas facilement à bout de leur ennemi commun, ils songèrent à traiter de la paix, et Tsoucamidono s'embarqua, avec quelques-uns de leurs ambassadeurs, pour le Japon : c'était en 1593.

Les trois ambassadeurs, dont l'un était

Chinois, furent reçus à la cour de Taïcosama avec toutes sortes de démonstrations de joie; mais ce fut surtout Tsoucamidono qui fut le héros de la fête, et l'empereur, pour reconnaître sa vaillante et prudente conduite, lui fit don d'une somme d'argent considérable et augmenta ses revenus. Quelque temps après, Taïcosama renvoya dans leur pays les ambassadeurs pour y conclure un traité de paix, dont il avait d'ailleurs posé lui-même les conditions, et jusqu'à ratification, il devait y avoir armistice de part et d'autre. Alors Tsoucamidono repassa en Corée pour y exercer les fonctions de généralissime comme auparavant.

En 1594, le pieux général en chef, ayant appris que les Religieux, résidant à Nangasaki, étaient par suite de diverses circonstances dans une extrême pénurie, donna ordre au gouverneur de Fingo de leur envoyer dix mille sacs de riz; et cette même année, le prince de Goto, qui avait usurpé le pouvoir sur son neveu Louis, étant mort en Corée, Tsoucamidono obtint de l'empereur que le jeune prince, qui était un fervent chrétien, fut investi du gouvernement des îles de Goto.

Cependant l'armée japonaise demeurait cantonnée dans les forts que Taïcosama avait fait construire en Corée, en attendant que l'ambassadeur, qui avait été envoyé en Chine, en

revint avec la ratification du traité; mais comme cette affaire pouvait demander encore beaucoup de temps, le P. Grégoire de Cespédez vint du Japon en Corée, pour y administrer les sacrements aux nombreux chrétiens de l'armée. La présence du Père fut un bonheur pour eux, et Tsoucamidono lui facilita autant qu'il put l'exercice de son ministère. Toronosouke ne pouvait l'ignorer; il en fut très mécontent et parla même d'en informer l'empereur. Pour rendre vaine toute dénonciation, l'amiral renvoya le Père à Nangoya, où il se rendit bientôt lui-même, mandé qu'il était par l'empereur qui voulait presser la conclusion de la paix avec les Coréens : c'était en 1595.

Le bâtiment portugais qui venait chaque année des Indes, mais qui n'avait pas paru l'année précédente, étant arrivé, l'empereur eut occasion d'en parler au généralissime, et celui-ci lui dit : « J'ai été bien surpris de n'avoir pas vu le bâtiment arriver l'année dernière, et comme, dans mon inquiétude à ce sujet, je voulais en savoir la cause, afin de pouvoir en informer Votre Majesté, à ma première entrevue avec elle, j'avais fait venir un des Religieux demeurés en otage à Nangasaki, pour être mieux renseigné, parce qu'ils connaissent mieux que d'autres les affaires des Portugais. » L'empereur lui dit qu'il avait agi

sagement et l'en remercia; et c'est ainsi que Tsoucamidono trouva le moyen de fermer la bouche à ses ennemis.

Vers la fin de l'été de l'année 1596, Taïcosama reçut avec beaucoup d'empressement et avec une magnificence extraordinaire, les ambassadeurs que l'empereur de la Chine lui avait envoyés, et comme Tsoucamidono avait déployé dans la conduite de cette affaire une rare habileté, il n'y eut pas de félicitations et d'éloges que son maître ne lui adressât, et l'on s'attendait à ce qu'il en fut récompensé d'une manière digne des services qu'il avait rendus. Mais ce fut le contraire qui arriva. En effet, aveuglé par sa vanité, Taïcosama se laissa jouer par les Chinois, et quand vint le moment où il s'en aperçut, sa colère contre eux et contre les Coréens ne connut plus de bornes; il s'en prenait à tout le monde de ce que les négociations n'avaient point eu le résultat final que son ambition convoitait. Tsoucamidono lui-même, qui avait si bien préparé les voies, fut accablé de reproches et presque d'injures, et reçut l'ordre de repasser en Corée pour y mettre tout à feu et à sang. Les plus grands seigneurs du Japon et l'impératrice elle-même firent tout ce qu'ils purent pour consoler l'amiral de cette disgrâce tout à fait imméritée.

Ce fut au mois de mars 1597 que les nou-

velles troupes japonaises s'embarquèrent au port de Nangoya, pour se rendre en Corée; elles pouvaient compter environ cent mille hommes, dont Tsoucamidono avait le principal commandement. Les Coréens ne pouvaient guère résister à des forces qui étaient bien supérieures aux leurs, et empêcher l'envahissement de leur territoire. Il est vrai que, pour protéger leurs côtes, ils avaient équipé une flotte de quatre-vingts navires bien armés, mais Tsoucamidono, ayant, par d'habiles manœuvres, gagné le dessus du vent, vint fondre sur elle avec tant d'impétuosité, qu'il s'en rendit maître. A cette nouvelle, Taïcosama sentit renaître plus vif que jamais son désir de conquêtes; il fit féliciter son généralissime, qui recouvra ses bonnes grâces. L'empereur avait eu la pensée de débarrasser le Chimo de tous les princes et seigneurs chrétiens en leur distribuant le territoire de la Corée conquise. Mais il eut bien d'autres affaires à régler, et sa santé, allant toujours en déclinant, ne lui permit pas d'exécuter le projet que sa haine contre les chrétiens lui avait fait concevoir. En effet, l'armée japonaise continuait encore en Corée le cours de ses opérations, lorsque l'empereur mourut le 15 septembre 1598.

La grande préoccupation de Taïcosama dans les derniers temps de sa vie, avait été d'assurer

l'empire à Findeyori, son fils, âgé de six ans. Les serments les plus solennels prêtés en sa présence par les princes de l'empire, des alliances de famille conclues entre ces princes et entre les seigneurs, enfin la constitution de la régence dans une forme hiérarchique profondément combinée, tout devait assurer la réalisation de ce vœu suprême.

Iéyas Matdaira, seigneur de huit provinces, et à la fois le tuteur et le beau-père de Findeyori, se trouva investi de la principale autorité avec l'assistance de quatre collègues majeurs, et sous leur direction, cinq gouverneurs administrèrent la Tenca, domaine direct du souverain composé de cinq principautés. Le premier acte d'Iéyas et de ses collègues fut de mettre fin à la guerre de Corée et de rappeler l'armée. Deux gouverneurs de la Tenca, Asonodangio et Gibounochio, furent envoyés de Méaco au Chimo pour présider au retour. Les ordres donnés étaient tellement impératifs et urgents qu'il ne fut traité d'aucun accord avec les Chinois. Cependant les circonstances mêmes de cet abandon avaient divisé les esprits des généraux japonais : plusieurs demandaient à consolider par un traité des acquisitions déjà faites, tandis que les autres, interprétant d'une façon absolue les ordres des régents, firent prévaloir ces ordres et exécuter la retraite.

Mais les deux factions qui s'étaient formées persistèrent dans leur opposition, et les deux commissaires se désunirent eux-mêmes. On vit alors se ranger d'une part, Gibounochio ayant pour adhérents Augustin Tsoucamidono, les princes d'Arima et d'Omoura et plusieurs autres seigneurs du Chimo ; et de l'autre part, Asonodangio, dont les principaux partisans étaient Canzouyédono, seigneur de la moitié du Fingo et ennemi personnel et invétéré de l'amiral, Caïnocami et Itchinocami, seigneurs des deux parties du Bougen. Tous ces seigneurs se rendirent bientôt à la cour et portèrent leurs griefs respectifs devant les régents. La décision de ceux-ci fut favorable à Gibounochio; mais ses adversaires ne se rendirent point et tramèrent de nouvelles intrigues.

Au milieu de ces agitations surgit une querelle bien autrement grave, et qui devait mettre en feu tout l'empire. Elle prit naissance pour une juste cause entre Gibounochio à qui venait d'être adjugé le droit, et le premier des régents, le puissant Iéyas. Gibounochio fidèle à ses devoirs envers le fils de Taïcosama, et qui avait deviné les desseins ambitieux d'Iéyas, ne craignit point d'accuser celui-ci de vouloir usurper les principautés impériales et de s'attribuer ainsi la suprématie absolue (1599). Bientôt les seigneurs de toutes les parties du Japon se

déclarèrent les uns pour Iéyas, et les autres pour Gibouchonio et les gouverneurs. En quelques semaines, il se fit un concours extraordinaire de gens de guerre, de telle sorte qu'il se réunit à Fouchimi et à Ozacca environ deux cent mille hommes; mais durant plusieurs mois, nul n'osa tirer l'épée.

Iéyas profita de cette trêve armée pour affaiblir, au moyen de l'intrigue, le parti de ses adversaires, puis ayant pénétré de nuit et par trahison dans la forteresse d'Ozacca, il s'en rendit maître ainsi que de la personne de Findeyori. Gibounochio, sur le point d'être investi dans son palais, n'eut que le temps de se retirer à Fouchimi, résidence des régents, collègues d'Iéyas. Augustin Tsoucamidono suivit Gibounochio dans cette place. Bientôt Iéyas se présenta devant Fouchimi pour forcer son rival à subir ses volontés. Mais les corégents intervinrent, et Iéyas consentit à laisser en paix Gibounochio, à la condition que celui-ci se démettrait de ses emplois et se retirerait dans sa principauté d'Omi. Augustin voulait accompagner encore son ami, mais celui-ci refusa d'y consentir. Ces dispositions généreuses, loin d'irriter Iéyas contre l'amiral, lui inspirèrent plus d'estime envers ce grand homme. Vers la fin de cette année, Tsoucamidono vint à Chiki. et reçut le sacrement de confirmation des

mains de Mgr de Cerquiéra, qui était arrivé au Japon le 15 août 1598.

Les premiers mois de l'année 1600 se passèrent dans un calme profond. Iéyas, de plus en plus absolu, s'était fait décerner par le Mikado ou Daïri le titre de Daïfousama. Ses adversaires étaient affaiblis et paraissaient incapables pour un temps de reprendre la lutte. Cet état de choses devint contre toute attente favorable à la Religion. Dans le Fingo, domaine principal de Tsoucamidono, la maison rectorale d'Outo avec ses résidences, comptait cinq Pères et sept Frères de la Compagnie de Jésus. Il y existait déjà dix mille chrétiens, il s'y fit dix-sept mille nouveaux baptêmes. Dans les districts d'Yachchiro et de Nonzoui, quatorze nouvelles églises furent bâties par les ordres de Jacques Mimisacadono, gouverneur de la contrée et le principal officier de Tsoucamidono. Celui-ci fonda une léproserie à Ozacca et constitua une rente annuelle de cent gocous ou mesures de riz pour secourir les enfants exposés.

Cependant les régents, ne pouvant supporter l'ambition de Daïfousama, se liguèrent contre lui et choisirent Figendono pour chef. Les principaux parmi les conjurés étaient Cangéyas, l'un des régents majeurs, et Gibounochio. Cangeyas, prince de Bandou, donna le signal en refusant d'aller à la cour. Daïfousama se mit

alors en campagne avec cent dix mille hommes pour aller le réduire. Gibounochio et Tsoucamidono ne s'opposaient pas à Daïfousama par un motif d'ambition, mais par un motif de reconnaissance envers Taïcosama, et dans l'intérêt de son fils Findeyori. Daïfousama avait essayé, sans y réussir, de se concilier Augustin par un mariage de famille, en unissant son arrière-petite-fille, issue de la fille de son fils aîné, gendre de Nobounanga, avec le fils aîné d'Augustin, âgé de quinze ans. Augustin avait consenti au mariage, après s'être fait prier : mais il n'avait point contracté d'alliance politique avec Daïfousama. Bientôt eut lieu la crise décisive. Les régents, à la tête de quatre-vingt mille hommes, livrèrent bataille à Daïfousama qui en avait seulement cinquante mille. Mais des défections rétablirent l'équilibre, et Daïfousama remporta une victoire complète. Gibounochio et Tsoucamidono furent faits prisonniers; ils ne s'étaient pas donné la mort tout de suite, Tsoucamidano, parce qu'il était chrétien, et Gibounochio, par défaillance de cœur.

Après avoir été surintendant du Chimo et grand amiral, après avoir commandé glorieusement deux cent mille hommes à la guerre de Corée, Tsoucamidono allait périr ignominieusement. N'était-ce pas un signe de prédestination que d'éprouver de si grands malheurs

dans cette vie, et d'y goûter les amertumes du calice de Jésus-Christ? Conduit devant Caïnocamidono, fils de Siméon Condéra, et alors encore prince chrétien lui-même, qui avait embrassé le parti du vainqueur, il ne réclama qu'une grâce, qui était d'avoir un prêtre pour se confesser. Caïnocami s'empressa de transmettre la demande à Daïfousama, lequel ne la comprit pas, soupçonnant quelque artifice politique. On conduisit Tsoucamidono à Ozacca, où il fut de même impossible de pénétrer auprès de lui pour ce pieux ministère. Mais il s'était confessé avant la dernière campagne, et ses dispositions antérieures, ses continuels actes de contrition et l'offrande de lui-même à Dieu, lui auront valu, il est permis de l'espérer pieusement, la couronne céleste.

La sentence finale ayant été rendue contre Gibounochio, Tsoucamidono et un bonze nommé Ancosoudgi, tous trois furent promenés ignominieusement dans les rues d'Ozacca sur des chevaux de somme, et dans celles de Méaco sur des chariots. Gibounochio était le premier comme le plus criminel: après lui venait le bonze, puis Tsoucamidono. Ce dernier seul était calme; ses deux compagnons avaient perdu tout courage et étaient comme anéantis. Un chrétien s'approcha de Tsoucamidono et l'informa des efforts inutiles qu'avaient faits les

Religieux afin d'arriver jusqu'à lui, et l'invita de leur part à s'exciter en lui-même à une contrition sincère. Il répondit qu'il était profondément repentant de ses péchés et plein de confiance en la grâce divine.

Il portait à la main son chapelet et une précieuse image dont il ne se séparait jamais : cette image avait appartenu à la sérénissime reine de Portugal, dona Catherine, sœur de Charles-Quint, et elle représentait notre Sauveur Jésus-Christ, et la très sainte Vierge, sa Mère. Sur le chemin, les bonzes lui offrirent leur ministère diabolique ; il se présenta notamment un bonze éminent en dignité, qui ne sortait en public qu'en des occasions très rares, telles que le supplice de quelque grand seigneur. Celui-ci voulut faire baiser à Augustin, ainsi qu'il l'avait fait aux deux autres, un livre considéré comme sacré parmi les païens, et le lui posa sur la tête : Tsoucamidono repoussa le bonze avec horreur. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il se prosterna, fit sa prière, et tendit le cou au bourreau : sa tête ne tomba qu'au troisième coup de sabre.

Les chrétiens ensevelirent son corps et le transportèrent secrètement à la maison de la Compagnie de Jésus à Méaco, où les Religieux lui donnèrent la sépulture. Des messes nombreuses furent célébrées pour son âme, non

seulement au Japon, mais en Europe, par ordre du Père Général de la Compagnie de Jésus, comme pour un bienfaiteur insigne.

*
* *

VALDERRAMA, DOMINIQUE, Prêtre de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ce Père arriva de Manille au Japon, en 1611, avec le Père Alphonse de Navarrette, et y exerça longtemps son ministère. En 1628, il fut témoin à Madrid, dans le procès apostolique concernant les martyrs du Japon de 1617 et des années suivantes.

*
* *

VALENS, JACQUES, Prêtre de la Compagnie de Jésus et Evêque du Japon. Il était fils de Jean de Fonseca et de Béatrix Valens, et entra dans la Compagnie de Jésus à Coïmbre, à l'âge de seize ans. Il exerçait les fonctions de préposé à la maison professe de Villaviciosa, lorsque le P. Christophe de Gouvéa ayant refusé, pour cause de santé, l'évêché du Japon, il fut nommé à sa place. Le nouvel évêque passa aux Indes en 1618, mais il ne put jamais visiter en personne l'Eglise qui lui était confiée, et demeura toujours à Macao. Il fut le dernier évêque de l'ancienne Eglise du Japon.

*
* *

VALIGNANI, ALEXANDRE, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Le P. Valignani naquit à Chieti, ville des Abruzzes, d'une famille ancienne et illustre. A dix-neuf ans, il reçut à Padoue le bonnet de docteur en droit civil. Il passa ensuite à la cour de Rome, où il espéra que Paul IV, qui tenait alors le Saint-Siège, et qui étant évêque de Chieti, avait vécu très familièrement avec son père, le mettrait dans la voie des dignités ecclésiastiques. Dieu qui avait d'autres desseins sur le jeune docteur, permit que ses espérances fussent trompées. Il sentit dans le même temps une inspiration secrète lui disant au fond du cœur, qu'il était fait pour des choses plus relevées que tout ce que le monde pouvait lui offrir de grandeurs et de richesses. S'étant rendu attentif et docile à la voix de Dieu qui lui parlait, il comprit qu'il était appelé à la Compagnie de Jésus, et il ne différa pas d'un moment à suivre cette vocation. Il alla se présenter à saint François de Borgia, pour lors Général de la Compagnie, et ayant été admis sans peine, il entra au noviciat de Rome, le 29 mars 1556.

Comme Dieu lui avait donné un cœur grand et généreux, rien ne lui parut difficile dans la pratique de la vertu; et dès qu'il entra dans la carrière de la perfection évangélique, il y courut

à pas de géant. Le récit de ses austérités paraîtrait incroyable; il ne quitta presque point le cilice, même dans ses dernières années, où son grand âge et ses infirmités l'avaient réduit à une extrême faiblesse. Une si grande mortification n'était pas dans le P. Valignani la principale vertu; il savait que l'humilité, l'abnégation et l'esprit intérieur sont les fondements sur lesquels les hommes apostoliques doivent élever l'édifice de la perfection à laquelle ils sont appelés. Ayant ainsi pris la voie la plus courte pour avancer dans la science des saints, il en parut un grand maître dans un temps où les autres sont encore disciples; et à peine avait-il achevé son cours de théologie, qu'on lui confia la conduite des jeunes religieux, qui, sortant du noviciat, allaient faire leurs premières études au Collège romain.

Le P. Valignani s'occupait à cette fonction importante, lorsqu'il se sentit porté à la mission des Indes. Ce qui fit juger que c'était une véritable inspiration, c'est qu'au même temps où il en fit la proposition au P. Everard Mercurien, successeur de saint François de Borgia, ce Général reçut des lettres des Indes par lesquelles on lui demandait avec les dernières instances, un supérieur qui fût capable de gouverner toutes les missions de l'Orient, dont le nombre croissait tous les jours. On marquait

en particulier toutes les qualités que devait avoir le chef de tant d'ouvriers évangéliques : un génie supérieur, un courage à toute épreuve, une grande étendue d'esprit, un cœur généreux, intrépide, inébranlable et surtout une sainteté consommée. Le P. Mercurien fut surpris de trouver dans ce caractère le portrait de celui qui lui demandait la mission des Indes ; il crut voir le choix de la Providence trop bien marqué, pour ne point s'y conformer, et il ne balança pas à nommer le P. Valignani Visiteur général de la Compagnie dans toute l'étendue des Indes orientales, du Japon, de Macao, et de toutes les missions que les Jésuites avaient dans l'Asie.

Dans une lettre qu'il écrivait, en 1604, au Père Général Acquaviva, le P. Valignani résume ainsi sa vie :

« Il y aura trente et un ans, en ce mois d'août 1604, que notre P. Everard m'a envoyé de Rome en qualité de Visiteur de la Compagnie en Orient, et le 6 du mois de septembre, il y aura trente ans que je suis arrivé à Goa. Pendant vingt et un ans sans interruption, soit comme visiteur, soit comme provincial, j'ai eu la charge collective de toutes ces contrées de l'Inde et du Japon, et, quand parviendra dans l'Inde la réponse à cette lettre, si dans l'intervalle Dieu et Votre Paternité n'en ont autrement

disposé, je serai plus que septuagénaire. Trois fois j'ai fait le voyage de l'Inde au Japon, et le voyage auquel je me dispose à cette heure, s'il plaît à Dieu, sera le quatrième.

« Votre Paternité doit se rappeler qu'une seule fois, lorsque j'accomplis ma seconde visite au Japon, je demandai quel travail je devais entreprendre ensuite, ajoutant que, si vous m'exonériez de mon office, ce me serait une grâce immense. Depuis lors, je n'ai rien écrit à cet égard. En effet, j'ai toujours estimé préférable et plus sûr pour ma conscience de laisser à mes supérieurs la disposition de ma personne, selon leur bon plaisir, que d'exprimer incessamment des demandes, afin d'être déchargé du labeur; je savais qu'appartenant tout entier à la Compagnie et non à moi-même, je ne devais point, pouvant travailler, désirer me soustraire au service de la Compagnie, et me faire décharger, pour vivre dans le repos, quand il n'en était pas temps encore; et Votre Paternité n'y aurait pas consenti.

« Maintenant que mon âge est plus avancé, que les forces du corps et la vigueur de l'esprit vont s'affaiblissant en moi, le temps me paraît venu de vous solliciter pour la seconde fois, au nom de la charité ou par pure faveur, de me permettre d'employer en entier le peu de temps qui me reste à vivre, dans le recueillement de

mon âme et dans le soin exclusif de moi-même, sans avoir la charge d'autrui. Les raisons qui me font vous en adresser la prière (tout en me remettant pleinement à la volonté du Seigneur et à celle de Votre Paternité, qui tient à mes yeux la place du Seigneur) sont les suivantes. En premier lieu, comme je l'ai dit, au retour du Père Procureur et à la réception de votre réponse, j'aurai dépassé soixante-dix ans, et dans un âge aussi avancé, la santé et les forces ne seront plus suffisantes pour supporter un poids aussi considérable et qui exige un homme d'une autre et plus grande vigueur d'intelligence et de tempérament, que n'en peut avoir un vieillard septuagénaire, afin d'embrasser comme il convient, des affaires sans nombre et variées à l'infini, comme de voyager dans telle ou telle direction, sur les mers les plus orageuses, d'après les obligations de mon office. En second lieu, parmi les affaires continuelles qui ont jusqu'à ce jour été mon partage, j'ai commandé toujours sans avoir jamais eu quelqu'un pour me commander; et il est indubitable que cette ardeur spirituelle que Notre-Seigneur, dans sa bonté, m'avait communiquée à Rome, se sera refroidie insensiblement, et que ma volonté propre ayant acquis plus de force, un grand nombre d'imperfections se seront développées en moi : il me semble donc

très raisonnable qu'au bout de soixante-dix ans, il me soit accordé de dire avec Jacob : « Que j'aie le loisir de pourvoir à ma propre demeure, » et j'ai confiance dans le Seigneur qu'après que je serai dégagé de toute autre pensée, il m'accordera d'abondantes grâces spirituelles, et me rétablira dans mon état primitif.

« En troisième lieu, reconnaissant que j'ai commis des fautes nombreuses dans mon administration, en ne correspondant pas avec le zèle nécessaire à des affaires d'aussi grande importance que l'étaient celles qui m'avaient été confiées par Dieu, plus l'âge appesantirait mes forces, et plus graves de jour en jour se multiplieraient mes fautes. Et si Moïse, qui, d'après le témoignage de la sainte Ecriture, était le plus doux des hommes, éprouva néanmoins de nombreux déplaisirs dans le gouvernement du Peuple élu, combien plus, moi, qui suis si imparfait, me trouverai-je accablé de dégoûts et de peines, après avoir exercé, durant tant d'années, une charge aussi immense ! En dernier lieu, je puis déclarer en toute vérité devant Votre Paternité que Dieu m'a fait la grâce d'avoir mené à fin et mis à exécution, bien qu'imparfaitement, en raison de ma faiblesse et de mon peu de talent, tous les desseins que j'avais conçus en mon esprit, selon ce que la divine Majesté m'a inspiré successivement, tant

dans les affaires de l'Inde que dans celles de la Chine et du Japon, et aucune œuvre nouvelle ne me reste à entreprendre.

« Enfin, comme Notre-Seigneur ne découvre pas toutes choses à un seul, mais que, selon les temps et quand il lui plaît, il découvre à tel une chose et à tel une autre chose, ayant pour ma propre part accompli le peu ou le beaucoup qu'il a daigné me faire entrevoir, comme pouvant être accompli par moi, le temps me paraît venu que je cède la place à d'autres, à qui le même Seigneur découvrira d'autres œuvres ; et ils les accompliront pour son service et pour le bien de la religion. »

Le 13 janvier 1606, au retour d'une promenade à l'île Verte, lieu de rafraîchissement et de retraite pour les PP. Jésuites de Macao, le P. Alexandre Valignani fut atteint d'une strangurie aiguë contre laquelle les remèdes de l'art et les prières de tous les religieux demeurèrent impuissants. Le vendredi 20 du même mois, après sept jours de maladie, il rendit à Dieu son âme apostolique, âgé d'un peu moins de soixante-dix ans, après quarante ans passés dans la Compagnie, et trente dans les missions d'Asie. Quatre jours avant de mourir, il voulut tracer quelques lignes, où il exprima sa reconnaissance envers Dieu, qui avait daigné l'appeler dans la Compagnie de Jésus.

Au Japon, il laissait la Compagnie constituée sur les bases les plus vastes : sous son administration, trente et un collèges, maisons ou résidences avaient été fondés; trois cents églises avaient été érigées et pourvues, cent soixante sous le régime direct des missionnaires et visitées habituellement par eux, et cent quarante confiées à des Cambos ou surveillants, qui étaient aussi les catéchistes et les présidents de la famille chrétienne. De nombreuses confréries d'hommes et de jeunes gens avaient été instituées dans les principales églises, et étaient le foyer de vocations nombreuses.

Par les soins du P. Valignani, les missionnaires, malgré l'infidélité des ministres du roi d'Espagne, qui détournaient vers d'autres usages les revenus fondés en faveur de l'œuvre apostolique, ne demeurèrent jamais dépourvus du nécessaire, et, selon le conseil de l'apôtre saint Paul, ne devinrent jamais onéreux aux nouveaux chrétiens. Les églises possédaient leurs vases sacrés et les autres objets essentiels au culte, et toutes les maisons avaient en réserve des raretés d'Europe, pour les présents officiels.

Le même admirable Père fonda plusieurs hôpitaux de malades et d'infirmes, spécialement pour les lépreux, les plus abandonnés de tous. Les aumônes qu'il recevait personnellement de Rome et de l'Espagne, de l'Inde et de Macao,

l'aidaient encore à faire subsister plus de neuf cents chrétiens exilés de leur province.

Parmi les œuvres les plus essentielles du P. Valignani, nous devons rappeler ici qu'en 1587 il avait apporté d'Europe au Japon une presse d'imprimerie, et amené des ouvriers pour tailler en relief les caractères japonais. Cette presse servit à imprimer de nombreux ouvrages, traduits du latin, ou composés dans la langue du pays par les missionnaires. Dans les séminaires, des classes de musique et de peinture avaient été créées pour les besoins du culte divin.

Enfin ce fut par les ordres du P. Valignani que fut instituée la série régulière des lettres annuelles de la province. Un religieux était désigné pour les écrire, et plusieurs avaient la charge de les revoir.

Telle était envers ce grand Religieux la vénération des plus illustres personnages que le roi d'Espagne Philippe II et le cardinal d'Autriche lui écrivaient tous les ans pour prendre ses conseils. Ses paroles étaient même en considération auprès des souverains Pontifes.

En apprenant sa mort, le P. Général, dans une circulaire adressée aux Provinciaux, le recommanda d'une manière toute particulière aux ferventes prières de la Compagnie.

*
* *

VAZ, MICHEL, Frère de la Compagnie de Jésus. Il arriva au Japon, en 1568, avec le P. Alexandre Valignani. Le P. Viléla lui enseigna la langue du pays et l'envoya ensuite dans l'île d'Amacousa. Lorsque le F. Michel sut bien le japonais, il passa dans l'île Chiki : à Tororo et à Foucouro, il instruisit et baptisa environ quatorze cents personnes; il fit aussi construire deux églises où les chrétiens s'assemblaient pour faire leurs dévotions et célébrer les dimanches et fêtes le mieux qu'ils le pouvaient, car ils n'avaient pas de prêtre pour leur dire la sainte messe.

*
* *

VILÉLA, GASPARD, Prêtre de la Compagnie de Jésus. Parti de Goa, en mai 1554, avec le P. Nuñez, le P. Viléla arriva au Japon, en juin 1556, et se rendit à Founaï, capitale du Boungo, où il séjourna quelque temps. En 1557, il fut envoyé, par le P. Cosme de Torrez, à Firando, pour y résider avec le F. Jean Fernandez, et il y arriva dans le mois de septembre. Il trouva dans l'Eglise de Firando une ferveur qu'il n'avait encore vue nulle part : tous les néophytes étaient catéchistes, et l'on ne pouvait suffire à

baptiser ceux qu'ils gagnaient à tout moment à Jésus-Christ. Un jour qu'il passait dans une rue, il aperçut un enfant qui accourait pour lui parler, il l'attendit, et à son grand étonnement, l'enfant lui demanda le baptême. Le Père lui ayant répondu qu'il le baptiserait, dès qu'il serait suffisamment instruit : « Ce sera donc tout à l'heure, repartit l'enfant, car je sais tout ce qu'il faut savoir. » Le Père l'interrogea et trouva qu'il disait vrai. Il voulut pourtant le remettre au lendemain, mais l'enfant protesta qu'il ne le quitterait pas avant d'avoir été baptisé, et il fallut le satisfaire. Quelques jours après, le P. Viléla fut très étonné de voir son petit néophyte qui lui amenait son père, sa mère, ses frères et ses sœurs qu'il avait convertis et parfaitement instruits des vérités de la Religion.

Cependant les bonzes étaient irrités contre les missionnaires, et l'un d'eux résolut de disputer contre le P. Viléla, dans l'espérance de le confondre; la dispute eut lieu publiquement, et le bonze, n'ayant pu combattre les raisons du Père par de bons arguments, se retira si confus, qu'il décida de se venger de lui et des chrétiens, à quelque prix que ce fût. En effet, les bonzes employèrent à cette fin plusieurs expédients que leur haine leur avait suggérés, mais voyant que c'était en vain, ils demandèrent

au prince de Firando de bannir les missionnaires; faute de quoi, ils se feraient eux-mêmes justice. Alors le prince fit prier le Père de se retirer, et celui-ci, pour éviter des troubles, consentit à partir et revint en Boungo, où il visita particulièrement les chrétiens des environs de Founaï.

Parmi le nombre infini de bonzes qui habitaient la montagne de Frénoxama, assez près de Méaco, il y eut un Tunde qui, ayant entendu parler de la religion des Européens, conçut le désir d'en être instruit; il écrivit donc à cet effet au P. de Torrez, qui lui envoya le P. Viléla avec le F. Laurent, Japonais. Ces religieux arrivèrent à Sacaï, le 18 octobre 1559, et en peu de temps, ils étaient à Sacomoto, bourg situé au pied du mont Frénoxama, considéré comme le sanctuaire de la religion japonaise. Le P. Viléla s'y arrêta, et envoya le F. Laurent au bonze pour lequel ils avaient entrepris ce voyage. Le bonze était mort, il y avait peu de jours; mais le supérieur qui lui avait succédé, nommé Daïsembo, consola le missionnaire affligé de cette mort, en l'assurant que le vieillard avait protesté qu'il mourait dans la croyance de tous les articles que le P. de Torrez lui avait marqués dans la lettre qu'il en avait reçue. Il ajouta que lui-même et dix de ses inférieurs désiraient beaucoup entendre le

Père leur parler sur la doctrine chrétienne. Le F. Laurent fit son rapport au P. Viléla, qui sur-le-champ se transporta au monastère des bonzes. Daïsembo et les autres furent merveilleusement satisfaits de la doctrine du Père, mais personne n'osa se déclarer. Ils dirent tous qu'ils ne pouvaient faire cette démarche, avant que le Yaco eût approuvé la nouvelle loi, et ils conseillèrent au Père d'aller le voir. Le P. Viléla fit bien ce qu'il put pour obtenir une audience de ce chef de la religion dans tout l'empire, mais n'ayant pu en venir à bout, il prit le chemin de Méaco.

Le Père entra dans la capitale le 30 novembre et se retira d'abord dans une maison qui tombait en ruine; il y demeura plusieurs jours avec son compagnon, et tous deux se préparèrent par la prière et par la pénitence à la grande œuvre d'évangélisation qu'ils allaient entreprendre. Leur retraite finie, le P. Viléla trouva le moyen de saluer le Coubo, qui lui fit un accueil favorable, et alors il se montra avec assurance dans la ville, le crucifix à la main. Il se fit autour de lui, pendant plusieurs jours, un concours extraordinaire de personnes de toute condition; c'était à qui pourrait le voir, l'entendre, lui parler; mais un certain nombre de conversions ayant eu lieu, les bonzes s'en plaignirent si haut que l'opinion tourna contre les

missionnaires, et ceux-ci furent insultés, traités d'anthropophages et chassés de leur demeure. Enfin la tempête cessa comme par miracle, et quantité de personnes, même de haute condition, furent baptisées. La faveur de Miochindono, favori du Coubo, contribua beaucoup à cet heureux changement, et ce fut par son crédit que le Père obtint des lettres patentes très favorables à la religion; ces lettres furent affichées dans tous les carrefours. Alors de nouvelles et nombreuses conversions eurent lieu; mais celle qui fit le plus de bruit fut la conversion d'un bonze célèbre nommé Kouenchou.

De si beaux succès semblaient répondre d'une abondante récolte, lorsque les bonzes irrités excitèrent un nouvel orage. Alors, Miochindono fit avertir le P. Viléla de se retirer dans une de ses forteresses, jusqu'à ce qu'il pût parer le coup qu'on se préparait à lui porter. Le Père déféra à cet avis, mais ayant appris que sa retraite passait pour une fuite, il prit sur-le-champ le parti de retourner à Méaco. Dieu bénit son courage; les bonzes furent étonnés; Miochindono parla au Coubo, et celui-ci, par un nouvel édit, défendit de troubler les prêtres européens dans leurs fonctions (1560).

L'année suivante, le P. Viléla fut appelé à Sacaï par un des principaux habitants de la

ville ; il fut reçu par lui comme un ange du ciel, et le baptisa sous le nom de Sanche avec toute sa famille. A l'exemple de ce gentilhomme, quatre soldats venus des environs, reçurent le baptême avec quelques autres citoyens. Sanche fit établir un oratoire dans sa maison pour le service religieux, et le P. Viléla, ne pouvant retourner à Méaco, à cause des troubles qui étaient survenus dans la capitale, demeura un an à Sacaï ; il prêchait tous les matins, et le F. Laurent tous les soirs. Lorsque le Coubo eut apaisé ces troubles qui avaient été excités surtout par les bonzes dits Négores, le P. Viléla retourna à Méaco, au mois de septembre 1562, et y reprit les exercices de son ministère.

Il n'eut pas plus tôt recommencé ses fonctions apostoliques, qu'on vint en foule lui demander le baptême. Ce succès obligea les bonzes à faire un dernier effort pour chasser les missionnaires. Ils s'adressèrent à Dakandono, qui commandait dans la ville et qui y rendait la justice au nom du Coubo. Dakandono leur répondit qu'il fallait avant tout examiner si la religion chrétienne était aussi mauvaise qu'ils le disaient, et que tout ce qu'il pouvait faire en leur faveur était de nommer des personnes capables d'en juger. Il mit donc cette affaire entre les mains de Chimachidono et de Cicondono, deux bonzes adonnés à la magie, enne-

mis des chrétiens et très estimés à la cour. Ce choix fit penser que c'en était fait des missionnaires; tous furent d'avis qu'ils devaient se retirer; ils partirent en effet pour Sacaï. Peu de temps après, on vint dire au P. Viléla que les bonzes s'étaient convertis et qu'ils l'attendaient pour recevoir le baptême. Le Père ne pouvait en croire ses oreilles, et cependant la nouvelle était vraie; il partit donc promptement pour Méaco, et baptisa les deux bonzes. Il conféra encore la même grâce à un vaillant capitaine, nommé Chicaidono et à toute sa famille : Chicaidono, qui fut appelé Sanche, commandait la forteresse d'Imori, située à huit lieues environ de Méaco. Les bonzes convertis ayant fait observer au P. Viléla qu'il ferait bien d'aller visiter le vice-roi Miochindono, qui résidait à deux lieues plus loin que le fort d'Imori, le Père fit le voyage et n'eut qu'à se féliciter de la réception que lui fit le vice-roi. Au retour, il s'arrêta à Imori, y dit pour la première fois la messe dans l'église que le F. Laurent venait de faire construire et eut encore la consolation d'y baptiser treize gentilshommes.

Vers la fin de l'année 1564, le P. Cosme de Torrez envoya le P. Louis Froëz à Méaco pour y partager les travaux du P. Gaspard Viléla. Ce dernier le reçut avec une grande joie, mais le P. Froëz fut étonné de le voir aussi blanc et

aussi cassé que s'il avait quatre-vingts ans, encore qu'il n'en eût que quarante-deux, tant il avait travaillé et souffert depuis qu'il était au Japon : son activité était incroyable, et s'il avait quelque loisir, c'était pour traduire dans la langue du pays qu'il connaissait très bien, quelques beaux ouvrages de piété.

Le jour de la nouvelle année étant venu, le P. Viléla se rendit avec le P. Froëz au palais du Coubo, pour rendre ses hommages au souverain, comme le font les grands seigneurs du pays (1565). Le Coubo les accueillit avec de telles marques de distinction que tout le monde en était surpris ; en effet, il daigna converser avec eux, tandis qu'il jetait à peine quelques regards sur les plus hauts personnages. Mais ce qui mit le comble à l'étonnement général, c'est que le Coubo les invita à prendre le thé. C'était au mois de février. Pendant le carême qui suivit, il y eut une grande affluence aux prédications des Religieux : plusieurs païens se convertirent et entre autres un seigneur de la province d'Omi, nommé Tacayama, frère du général Vatandono, et père du célèbre Juste Oucondono. Huit jours avant la Pentecôte, le P. Viléla publia le jubilé accordé aux fidèles par le pape Pie IV pour l'heureux succès du Concile de Trente : ce jubilé produisit des fruits abondants de salut.

Peu de temps après cette publication, les deux ministres d'Etat, Miochindono et Dakandono, conspiraient contre leur souverain : le palais impérial était incendié, et le Coubo assassiné par les rebelles. Ce fut un triomphe pour les bonzes qui obtinrent bientôt de Dakandono un édit de bannissement contre les missionnaires. Le P. Viléla sortit de Méaco, accompagné par le seigneur Chicaidono, et arriva avec lui au fort d'Imori le 27 juillet; le P. Froëz ne tarda pas à venir l'y rejoindre avec plusieurs Frères. Ils séjournèrent à Imori et dans l'île de Sanga pendant plusieurs mois; mais comme les troubles de Méaco ne s'apaisaient pas et que le fort d'Imori était dans la dépendance de Miochindono, ils se retirèrent à Sacaï, où ils se livrèrent avec succès à toutes les fonctions de leur ministère.

Cependant le P. Cosme de Torrez informé de tout ce qui s'était passé dans la Tenca, rappela le P. Viléla en Boungo, et ce Père y arriva le 31 mai 1566. Après quelque temps de repos, il fut envoyé en Omoura. Le prince Soumitanda l'accueillit avec empressement, mais comme ce prince avait alors une guerre à soutenir, le Père ne put faire tout ce qu'il aurait désiré pour le bien de ses sujets. Ensuite le P. Viléla passa dans l'île de Chiki avec un autre Religieux, et

il eut la consolation d'y convertir en peu de mois plus de six cents païens.

En 1568, les PP. Balthasard Lopez et Alexandre Valignani étant arrivés au port de Cotchinotsou avec le F. Michel Vaz, le P. de Torrez chargea le P. Viléla de leur apprendre la langue du pays et tout ce qui concernait les sectes japonaises; il ne pouvait leur donner un maître plus capable et plus dévoué. Ce fut vers ce temps que le P. Viléla fut chargé d'aller prêcher la foi à Nangasaki qui n'était encore qu'une ville de peu d'importance et toute païenne. Le Père y fit tant de conversions, qu'au bout de quelques mois elle paraissait n'avoir plus que des chrétiens pour habitants.

En 1570, le P. François Cabral arriva au Japon en qualité de Supérieur et de Vice-provincial; il débarqua dans l'île de Chiki, et l'un de ses premiers soins fut d'y convoquer tous les Religieux que l'éloignement des lieux ou l'importance de leurs fonctions n'empêchaient pas absolument de s'y rendre. L'assemblée eut lieu au commencement de juillet, et il y fut décidé que le P. Viléla, dont la santé était mauvaise, retournerait aux Indes. Il n'était pas encore parti, lorsque, le 2 octobre, le P. Cosme de Torrez mourut à Chiki, où son état de maladie l'avait retenu. On lui fit de belles funérailles, et le P. Viléla y prononça son oraison

funèbre. Peu de temps après, le P. Gaspard, qui avait quitté le Japon pour retourner dans l'Inde, mourut saintement à Malacca.

*
* *

Vincent, Frère de la Compagnie de Jésus, Japonais. En 1570, le P. François Cabral emmena avec lui dans l'île d'Amacousa le F. Vincent pour que celui-ci y travaillât de concert avec le F. Louis d'Almeïda à l'évangélisation des habitants. Les deux Frères combinèrent leurs efforts et réussirent si bien qu'ils convertirent à la foi un grand nombre de païens. En 1585, Cambacoundono, qui était alors bien disposé pour les chrétiens, s'entretenant un jour avec l'un des officiers de sa cour, au sujet des missionnaires, celui-ci vint à lui dire qu'il y avait à Sacaï un Religieux, nommé Vincent, doué d'une rare éloquence et si désireux de savoir à fond tout ce qui concernait les sectes du Japon, qu'il n'avait pas craint d'importuner un bonze par ses questions, mais, ajouta-t-il aussitôt, je détournai ce bonze de consentir à ses désirs. « Et pourquoi cela? » dit le prince. « C'est, répliqua l'officier, parce que Vincent est chrétien et que sachant nos secrets, il nous ferait plus cruellement la guerre. » — « Vous avez agi contre toute raison, repartit Cambacoundono, car il faut donner à la vérité l'occa-

sion de se produire, et pour moi, je trouve la loi des chrétiens cent fois meilleure que celle de toutes les sectes du Japon. »

En 1588, Yetsoundono, prince de Tango, accompagna Cambacoundono à la guerre qui eut lieu dans le Chimo. Pendant son absence, la princesse, son épouse, ayant quitté secrètement son palais d'Ozacca pour se rendre à l'église des chrétiens, eut occasion d'y entendre le discours que le F. Vincent adressait aux fidèles. Elle en fut tellement satisfaite qu'après avoir obtenu de lui quelques éclaircissements, elle demandât aux missionnaires de la baptiser sans délai, parce qu'elle craignait de ne pouvoir revenir facilement, mais les Pères crurent devoir lui refuser pour le moment cette faveur, parce qu'elle ne voulait point faire connaître sa qualité.

En 1596, le F. Vincent se trouvait à Ozacca lorsqu'on vint lui demander de conseiller à un seigneur chrétien d'user de quelque subterfuge pour se soustraire aux dangers de la persécution, mais il s'y refusa net, disant qu'il n'y avait qu'un seul chemin du salut, et qu'il valait mieux mourir que de fausser sa foi. Il montra bien quelque temps après, qu'il était prêt, comme il l'avait dit, à perdre la vie pour soutenir cette vérité, car ayant appris à Nara, où il disputait avec avantage contre les bonzes,

que plusieurs Religieux venaient d'être emprisonnés à Méaco, il se hâta de s'y rendre pour avoir le bonheur de mourir avec eux. Quand il fut arrivé à Méaco, il voulut aller s'enfermer dans le collège où l'on avait placé des gardes, mais les fidèles l'arrêtèrent par force et le conduisirent dans une maison particulière.

*
* *

VINCENT. C'était un enfant de six ans à peine et petit-fils du gouverneur d'Isafaï. Son aïeul lui disant que tous les chrétiens devaient mourir, et que lui-même serait condamné : « Je le sais, dit l'enfant, mon père et ma mère sont eux-mêmes préparés à la mort, qui se fait grandement attendre ; » et son aïeul, violent ennemi des chrétiens, ayant ajouté : « Je ferai venir de Sanga vingt croix pour l'exécution des chrétiens. » — « J'espère, dit l'enfant, qu'il y en aura une petite à la mesure de mon corps. » Ceci se passait dans la seigneurie d'Isafaï, en 1612.

*
* *

VOCAYAMADONO, GEORGE. Ce seigneur chrétien était gouverneur du fort de Vocayama, en Cawatchi. Il savait unir à une foi vive et à une piété sincère, la pratique de bonnes œuvres ; ainsi, il pourvoyait par des dons magnifiques

aux besoins du culte et à l'entretien des missionnaires, mais il le faisait en secret, pour que sa générosité ne lui attirât pas de louanges. Se trouvant un jour à Méaco, où l'on construisait une église, il remarqua qu'on y employait moins d'ouvriers qu'à l'ordinaire; il voulut en savoir la raison; et quand on lui eut dit que c'était par faute de ressources, il prit aussitôt son épée en main, la dépouilla de sa garniture qui était toute d'or, et donna cet or pour les dépenses de la construction. Quand les missionnaires avaient fait difficulté, par discrétion, d'accepter les aumônes qu'il leur offrait, il n'en demeurait pas là, et pour que leurs œuvres n'en souffrissent point, il savait user de quelques moyens détournés. C'est ainsi qu'il les priait de lui garder à titre de dépôt quelque bonne somme d'or ou d'argent, ce qu'on ne pouvait guère lui refuser, et quelques jours après, il leur écrivait pour leur dire qu'ils pouvaient et devaient en faire l'usage qui leur conviendrait le mieux. Il avait fait bâtir une église dans la forteresse qu'il commandait, et depuis qu'elle était achevée, il s'employait, avec un zèle plus grand encore que par le passé, à la conversion des païens; il en fit baptiser plus de mille dans la seule année 1577.

*
* *

WOCANO, BARTHELÉMI. En 1612, les gouverneurs d'Outo, par ordre de ceux de Coumamoto, se mirent à persécuter les chrétiens. Barthelémi Wocano, gentilhomme pensionné du prince de Fingo, fut menacé d'être dépouillé nu, promené sur un char dans toute la province, et battu violemment avec le bambou, s'il ne renonçait à Jésus-Christ. Il répondit qu'il était préparé à toute ignominie et à la mort. Son fils, nommé Darie Cambioyé, âgé de vingt-trois ans, ne se montra pas inférieur à lui en résolution. Enfin Marthe, femme de Barthelémi, dit que, puisqu'il s'agissait du salut éternel, elle voulait partager avec son époux et son fils tous les tourments et la mort pour Jésus-Christ, elle ajouta que, les affronts subis par Notre-Seigneur étant les joyaux de la couronne éternelle, elle s'estimerait bienheureuse de devenir l'esclave du plus vil des serviteurs, de porter du bois à la cuisine et d'allumer le feu sous les chaudrons pour l'amour de Dieu seul. Barthelémi eut ses biens confisqués, fut enfermé avec toute sa famille durant l'espace de vingt jours, puis banni de la contrée.



Yafindgidono, George. Gouverneur d'Yabé en Fingo. En 1599, les Pères de la Compagnie de Jésus établirent une résidence à Yabé, ville du Fingo, à la requête de George Yafindgidono qui commandait la forteresse de ce lieu. George, ancien et fervent chrétien, que le P. Viléla avait baptisé, était l'un des officiers les plus distingués et les plus dévoués du prince Tsoucamidono. Sa piété était exemplaire et sa maison réglée comme une communauté de religieux. Il avait environ trente personnes à son service. Chaque matin, tout le monde assistait à la messe et quand elle était achevée, on se retirait au son de la cloche, et l'on vaquait à la prière, soit vocale, soit mentale, pendant une heure, et c'était seulement après ces exercices qu'on allait à ses occupations. Le commandant ne permettait pas qu'on le dérangeât pendant ce temps, à moins qu'il ne s'agît d'affaires de très grande importance. Avant le repas du soir, tous se réunissaient pour faire un peu d'oraison, et après le repas, il récitait lui-même les litanies des saints, et toute l'assistance lui répondait; la prière se terminait par l'examen de conscience. La plupart des gens de sa maison jeûnaient les vendredis et samedis de l'année, et

recevaient souvent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

De si beaux exemples devaient contribuer beaucoup à la conversion des païens; aussi en 1600, y eut-il à Yabé quinze cents nouveaux baptêmes.

Canzouyédono devenu maître de tout le Fingo, après la défaite des régents, détestait les chrétiens. Il les persécuta avec fureur pendant six mois, et s'il s'arrêta, ce fut parce qu'il craignit d'être blâmé par Daïfousama. Alors il permit à ses vassaux chrétiens de sortir de la province, et ceux-ci s'acheminèrent vers l'exil, tout en regrettant la mort.

Protais, prince chrétien d'Arima, accueillit Yafindgidono avec bonté et le fit gouverneur de la principale forteresse du Tacacou. En 1612, George résidait à Canayama, où il avait obtenu de vivre en chrétien, par une condescendance particulière de Michel, fils et successeur de Protais, qui déjà avait apostasié par ambition. Mais l'année suivante, le vaillant capitaine, toujours fidèle à Dieu, dut partir pour l'exil.

*
* *

Yensaï, Mathias, Confesseur de la foi. Il fut l'un des quatre chrétiens qui, ayant été torturés pour la foi à Cochinotsou, le 23 novembre 1614,

survécurent à leurs blessures. Il avait eu les doigts coupés à deux hauteurs différentes. Mathias qui avait alors quarante-sept ans, était du fort de Cojiro, dans le Figen. Il était entré au service des Pères de la Compagnie de Jésus, par pure dévotion et sans nul salaire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES PIEUX

ERRATA

Page 82. Au lieu de Cadéiro *lire* Cordéiro.
Page 86. Au lieu de dans les norions *lire* dans les norimons.
Page 168. Au lieu de Sourougan *lire* Sourounga.
Page 340. *Rocouzo*, *Sixte*, a été placé par erreur dans le supplément du tome II.

Tome II. Page 298, lire au bas de la page : *dans un autre bourg.*

survécurent à leurs blessures. Il avait eu les doigts coupés à deux hauteurs différentes. Mathias qui avait alors quarante-sept ans, était du fort de Cojiro, dans le Figen. Il était entré au service des Pères de la Compagnie de Jésus, par pure dévotion et sans nul salaire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES PIEUX

causes de l'abaissement des caractères au temps présent, et il fait un éloquent tableau de l'état de notre société qui se précipite aux abîmes.

Il consacre la première partie de son livre à nous faire connaître avec la science, la philosophie et la théologie, le fait de la liberté humaine, ses ressorts et sa vie, sa décadence sous l'action des passions, son relèvement par le sacrifice, et il finit par une très belle étude sur les conditions nécessaires pour réaliser l'idéal de l'homme de caractère.

Dans la seconde partie, l'illustre prélat étudie la liberté sous ses rapports avec l'énergie. Il nous décrit dans une série de chapitres nerveux, pleins d'idées, riches d'aperçus nouveaux, l'insuffisance des moyens naturels pour donner l'énergie à la liberté, la nécessité de la religion, la nécessité de l'idée de Dieu, la nécessité de la sincérité, et, enfin dans le dernier et très beau chapitre, il expose l'art d'arriver à l'énergie.

Ce livre convient à tout le monde ; il devrait se trouver dans toutes les familles et dans toutes les maisons d'éducation. Que les mères en recommandent la lecture aux jeunes gens qui vont entrer dans les orages de la vie libre ; qu'elles le lisent elles-mêmes.

En Congé, *Promenades et Séjours,* par Marius Sepet. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Les morceaux dont ce volume se compose sont des souvenirs et des impressions de vacances, se rapportant notamment aux côtes, si pittoresques, de la Bretagne, et d'un caractère à la fois catholique et humoristique. La fantaisie y tient une certaine place, mais dans la forme plus que dans le fond. L'auteur s'est attaché en effet à donner une idée, une image exacte des lieux, des sites, des populations. Son livre pourra même servir d'utile complément aux *Guides* par les indications précises et

techniques qu'il renferme. Loin de négliger les monuments et souvenirs historiques et archéologiques, il y a, au contraire, tout spécialement insisté, et il a aussi donné attention et place dans ces récits aux observations et considérations religieuses, morales, sociales et littéraires. Un peu de poésie dégagée de beaucoup de réalité, voilà ce qu'il offre à ses lecteurs et en particulier aux familles chrétiennes. Ce volume reçoit, en outre, un intérêt particulier d'actualité du dernier chapitre, consacré à la fête célébrée à Reims, le 6 avril dernier, pour l'inauguration du Jubilé national, en commémoration du quatorzième centenaire du baptême de Clovis.

Mgr Puginier (*Un apôtre français au Tonkin*), par C. D'ALLENJOYE. 1 vol. in-12. Prix : 2 francs.

Cet important ouvrage plein d'attrait pour quiconque s'intéresse aux missions d'Extrême-Orient, n'est pas moins rempli de détails sur tout ce qui concerne les grandes questions politiques de la conquête et de la colonisation du Tonkin. Mgr Puginier naquit en juillet 1835 à Saïx (Tarn), entra en juillet 1854 au séminaire des Missions-Etrangères, y fut ordonné prêtre en mai 1858, et s'embarqua aussitôt à Bordeaux. Après un séjour de trois mois à Saïgon, il put pénétrer au Tonkin, où son zèle et ses précieuses qualités d'administrateur lui valurent le titre de provicaire en novembre 1865, et celui de coadjuteur deux ans plus tard. Le 3 novembre 1868, la mort de l'évêque titulaire le laissa chef de la mission. — Il y est mort à son tour, en avril 1892.

On ne peut lire sans émotion les chapitres qui traitent des expéditions françaises, notamment celle de Dupuis qui tenta les premières transactions commerciales, puis celle du lieutenant Garnier et du commandant Rivière. On voit quelle connais-

sance avait l'évêque de la fourberie annamite, quand il la dénonçait d'expérience aux envoyés français; et l'on constate que si ses avis avaient été écoutés plus souvent, la France eût eu moins de peine à établir son protectorat en Indo-Chine.

Le Révérend Père Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus, par le P. Charruau, de la même Compagnie. 1 volume in-12. Prix : 3 francs.

Le R. P. Chambellan, de la Compagnie de Jésus, mort à Lalouvesc, le 12 août 1892, a laissé parmi ses frères en religion un souvenir ineffaçable. Appelé à les gouverner comme recteur et comme provincial, il s'est montré, par sa haute vertu, digne de les conduire dans les voies de leur vocation. Ame fortement trempée et faite pour la lutte, intelligence peu ordinaire, cœur plus tendre qu'on ne le soupçonnait, tel il s'est montré dans les circonstances difficiles où il s'est trouvé. Mais l'action du P. Chambellan s'est étendue plus loin : son zèle apostolique en fit un directeur éclairé : nombreuses sont les personnes du monde et les communautés religieuses qui sollicitèrent ses conseils et cherchèrent sous sa conduite la route du salut et de la perfection. L'auteur de sa vie a largement puisé dans sa correspondance spirituelle; les extraits qu'il en cite, seront lus avec profit et produiront, nous en sommes persuadé, même dans les âmes qui n'ont pas eu le bonheur de connaître ce saint religieux, les mêmes fruits de sanctification que Notre-Seigneur lui fit la grâce de cultiver dans celles qu'il dirigea avec tant de dévouement et de prudence.

PARIS. — IMPRIMERIE TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.